



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

S. DOM.
NAVAL.S.J.





17-5-5

AA-161-2

PY 20/1

**BIBLIOTHEQUE
CHOISIE,**

POUR SERVIR DE SUITE

A LA

**BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE.**

Par **JEAN LE CLERC.**

ANNÉE M D C C V.

TOME V.



**A AMSTERDAM,
Chez HENRY SCHELTE,
M D C C V.**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950



AVERTISSEMENT.



OICI le cinquième Tome de la *Bibliothèque Choisie*, qui a été commencée & continuée, dans le milieu d'une guerre, qui trouble encore presque toute l'Europe. Ceux qui n'aiment pas à lire de gros volumes, & qui sont néanmoins bien-aîsés de savoir ce qu'ils contiennent; & ceux qui ne peuvent pas les acheter, ni les parcourir, ont beaucoup contribué au débit des Tomes précédens, dans un tems, où l'on achete moins de livres, que jamais. Les desordres, que la guerre cause en tant d'endroits, produisent nécessairement du dégoût pour la lecture & empêchent d'acheter des livres; & on ne peut pas même les envoyer par tout. Mais il y a lieu

AVERTISSEMENT.

d'espérer que bientôt une heureuse paix nous ouvrira le commerce des païs, que la guerre nous a fermé, & le fera refleurir dans les lieux, où l'état présent de l'Europe lui a causé de la diminution. Les livres, que l'on publie ici, se répandront par tout, comme auparavant; & nous en recevrons aussi de toutes parts, pour en remplir nos Bibliothèques. Les deux victoires, que les armées de l'Empire, d'Angleterre & de Hollande ont remportées au mois de Juillet & d'Août de l'année M DCC IV. à *Schellernberg* & à *Hoghsstetten*, nous font espérer que les plus ardents & les plus opiniâtres à faire la guerre penseront enfin sérieusement à la paix. On voit par là que ceux, qui se croient invincibles, donnent quelquefois les plus sensibles preuves du peu de fonds, que l'on peut faire sur les succès de quelques années. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette matiere, ni de donner aux

Illu-

AVERTISSEMENT.

Illustres Généraux, qui ont commandé les Armées des Alliez, les louanges qu'ils méritent, & ce n'est pas aussi mon dessein de m'arrêter à cela. Il n'y a qu'une Histoire grave & sérieuse, qui puisse, en rapportant fidelement ce que l'on vient de voir, faire passer leur gloire à la Postérité.

Il y a une autre République, où il seroit bien à souhaiter que les victoires de ceux qui défendent la Verté, fissent cesser les guerres injustes qu'on leur fait, & y établissent la paix pour toujours. On voit bien que je veux parler de la République des Lettres, & des contestations de ceux qui la composent. Nous serions heureux, si tous ceux, qui s'y sont aquis quelque réputation, s'attachoient chacun à produire des Ouvrages utiles, & à surpasser les autres, sans mordre, ni les Vivans, ni les Morts. Mais c'est ce qui n'arrivera point, & qui fera toujours que nos Bibliothèques se

A V E R T I S S E M E N T.

rempliront de Livres Eristiques. Feu M^r. l'*Evêque de Meaux*, ayant depuis peu attaqué deux fois la mémoire & les sentimens du fameux *Hugues Grotius*, avec beaucoup d'aigreur, dans ses Instructions contre M^r. *Simon*; j'ai trouvé à propos de le défendre, dans le V. Article de ce Volume. Je l'aurois fait, pendant la vie de ce célèbre Evêque, si son livre étoit venu plutôt ici, ou si l'Auteur eût vécu un peu plus long-tems. Ainsi j'espere qu'on ne m'accusera pas, de ce que je réponds à un homme mort; sur tout si l'on prend garde que je plaide la cause d'un Mort plus illustre que lui, par ce qui rend la mémoire des Morts chere à la Posterité. Les dignitez finissent avec la vie, les Ecrits sont la seule chose que l'on considere en cette occasion; & à cet égard, personne n'oseroit comparer *Jacques Benigne Bossuet* à *Hugues Grotius*.

J'apprends que le P. *Despinenil* Jesuite a fait de nouveau un libelle
con-

AVERTISSEMENT.

contre moi, pour repliquer à la dernière réponse, que je lui ai faite, dans les *Mémoires de Trevoux*, de l'Édition de Hollande, à la fin du Mois de Mai 1703. Je ne l'ai pas encore vû, mais je sai de très-bonne part qu'il ne se vend point à Paris; & que l'on y est scandalisé de sa mauvaise foi & de ses emportemens. Ainsi je ne croi pas qu'il soit fort nécessaire que je le réfute; d'autant plus que le chagrin, que cette sorte de gens témoignent contre moi, me fait plus d'honneur que de tort, parmi les Protestans. Tout le monde fait à présent que les Réverends Journalistes ne blâment presque que ceux qui sont estimez hors de leur Société, ou qu'ils craignent; & qu'ils ne parlent avec éloge de quelques Protestans, que parce qu'ils les méprisent, ou qu'ils espèrent de les gagner. Ainsi leurs louanges & leurs Satires font, parmi les Protestans, un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent.

AVERTISSEMENT.

On m'a dit aussi que le P. *Martianay* *Bénédictin* a inséré, dans le troisième Tome des Oeuvres de S. *Ferôme*, qui est public à Paris, mais qu'on n'a pas encore vû ici, une longue réfutation de mes *Questions Hieronymiennes*, publiées en M DCC. en cette ville. Je puis encore dire que les honêtes gens de Paris m'ont déjà rendu justice, & qu'ils ont trouvé mauvais que l'on insérât, pour la troisième fois, des invectives dans l'Edition d'un ancien Pere, & que les réponses du P. *Martianay* ont paru très-foibles, & très-mauvaises. Le jugement des Protestans ne lui sera pas plus avantageux, puis que je n'ai rien soutenu que tous les plus habiles Interpretes Protestans de la Bible n'aient dit, depuis plus de cent-cinquante ans, de S. *Ferôme*, toutes les fois qu'ils ont eu occasion d'en parler. Ils ont trouvé plusieurs fautes dans sa version de l'Ancien & du Nouveau Testament, qu'ils n'ont nullement dissimulées, & ils ont fait voir

AVERTISSEMENT.

voir très-clairement qu'il n'avoit pas une connoissance fort exacte, ni de la Langue Hebraïque, ni de la Greque. C'est un fait, dont tout le monde est parfaitement instruit, & personne ne comparera sa Version avec les Originaux, qui n'en convienne avec nous. Voyez, par exemple, *Salomon Glassius*, dans sa Harangue de l'utilité & de la nécessité de la Langue Hebraïque, qui est à la fin de la premiere partie de sa *Philologie Sacrée*. On en pourroit citer une infinité d'autres, & il est ridicule de m'avoir attaqué en particulier, lors que je ne disois rien, qu'on ne dise communément. Ainsi je suis persuadé que je n'ai que faire de me hâter de répondre à nôtre Bénédictin; & comme le P. *Martianay* a pris le tems qu'il a voulu pour me repliquer, je verrai tout à loisir ce que j'aurai à faire, dès que j'aurai reçu ce Volume de S. *Ferôme*.

Je ne doute pas que le Jesuite & le Bénédictin ne sentent eux-mêmes

A V E R T I S S E M E N T.

la force de mes raisons, malgré tous leurs préjugés & toute leur passion; & je les abandonne à leur propre conscience. A l'égard du Public, je m'en remets très volontiers à ses lumières & à son équité. Les querelles affectées, que ces deux Moines, (car les Jésuites peuvent bien passer pour une sorte de Moines modernes) m'ont faites, sans que je pensasse à eux, font voir assez clairement par quel esprit ils agissent; sans qu'il soit besoin que je me détourne de mes autres occupations, pour montrer que l'esprit de parti les aveugle.

C'est ce qui a fait qu'au lieu d'entreprendre ma propre défense, contre ces gens-là, je me suis occupé à défendre *Grotius* contre feu M^r. de *Meaux*. C'est une reconnoissance à laquelle j'ai cru être obligé, à cause de l'avantage que j'ai tiré de la lecture des Ouvrages de *Grotius*; que l'on lira & que l'on rimprimera toujours, malgré les cabales opposées à la mémoire de ce grand homme.

Ceux

AVERTISSEMENT.

Ceux qui en font le même usage que moi, me sauront gré de ma peine, & loueront ma reconnoissance.

Il me semble que nous y sommes d'autant plus obligez, que ceux qui parlent mal de *Grotius*, & des autres Modernes, qui ont suivi une méthode semblable à la sienne, élèvent en même tems jusqu'aux nuës quelques Anciens, qui ont besoin de beaucoup d'indulgence, pour être soufferts. Il y auroit de la lâcheté à voir, sans dire mot, blâmer ce qui est infiniment estimable, & louer ce qui dans le fonds est digne de mépris. Cette étrange conduite ne vient que de l'esprit de la grande Cabale, sous laquelle la Chrétienté gémit depuis si long tems, & qui n'aboutit qu'à tenir dans l'ignorance la plus grande partie des Chrétiens; pour donner à quelques peu de gens les moyens de regner arbitrairement sur les autres & de vivre dans l'éclat, & dans les délices, aux dépends & à la ruine de ceux qui travaillent le

AVERTISSEMENT.

plus pour la Société Humaine. On n'y sauroit penser, sans en être ému; & il est bon de s'opposer, autant qu'il est possible, aux efforts de ceux qui tâchent de s'asservir tout l'Univers; par des opinions mal-fondées, qu'ils inspirent à ceux qui sont assez simples pour les croire; & qu'ils imposent aux autres, comme des Loix, par le moyen des peines & des récompences dont ils sont les maîtres. Dieu soit loué de ce que leur autorité ne s'étend pas aussi loin, qu'ils le voudroient, & de ce qu'il y a encore quelque coin dans l'Europe, où l'on peut rechercher & dire la Verité, sans se mettre en peine, si elle ne nuit point aux projets de cette terrible Faction! Dieu veuille conserver ces lieux, où la liberté n'est pas tout à fait éteinte, & inspirer à ceux qui le peuvent l'envie de la défendre & de la soutenir!

BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

ARTICLE I.

THESAURUS *Antiquitatum & Historiarum* ITALIÆ *Mari Lugustico & Alpibus vicinæ; quo continentur optimi quique Scriptores, qui Ligurum & Insubrum, seu Genuensium & Mediolanensium, confiniumque populorum ac civitatum res antiquas, aliâsque vario tempore gestas memoriæ prodiderunt; collectus curâ & studio JOANNIS GEORGII GRÆVII. Accesserunt variæ & accuratæ Tabulæ Geographicæ, aliæque, ut & Indices ad singulos Tomos locupletissimi. Voll. 3. in fol. Apud P. Vander Aa Lugd. Batav. 1704.*



'EST ici un Recueil des principaux Historiens de cette partie de l'Italie, qui est la plus proche des Alpes, & sur tout de la côte de Ligurie & du Milanès. Feu Monfr. Grævius, après
Tome V. A 7 avoir

avoir publié le *Thréſor des Antiquitez Romaines*, c'eſt à dire, de l'ancienne Italie en général, avoit formé le deſſein de faire un recueil des meilleurs Hiſtoriens Modernes touchant les Antiquitez de chaque païs en particulier, & touchant ce qui s'eſt paſſé en Italie, depuis la ruine de l'Empire Romain. En voici trois Tomes, dont chacun eſt diviſé en deux parties, pour ceux qui n'aiment pas les gros volumes. Monſr. *Grævius* étant venu à mourir, avant qu'ils fuſſent achevez d'imprimer, Mr. *Perizonius* en a fait la Préface, où l'on verra le deſſein de tout l'Ouvrage, & la Critique de quelques endroits des Auteurs qu'il renferme. Mr. *Grævius* avoit deſſein de ramaffer ſur toute l'Italie des pieces ſemblables à celles que l'on voit ici; mais il vouloit publier auparavant ces trois Tomes, pour voir quel feroit le goût du Public, avant que de continuer. La guerre, qui trouble à préſent toute l'Europe, ne permet pas non plus de pouſſer un ſemblable deſſein, ſans diſcontinuation. Mais ſi le Libraire vend bien ces volumes, il pourra, lors que la guerre ſera finie, donner les Antiquitez du reſte de l'Italie, comme on le dit dans la Préface. Cependant on peut regarder ces

ces trois Tomes, comme un Ouvrage complet. Pour donner quelque idée de ce qu'ils renferment, nous parcourrons chaque Volume, & nous marquerons les Ouvrages & les Auteurs, qui s'y trouvent.

I. Le premier Tome, qui a 1514 colonnes, sans les Préfaces & les Indices, contient neuf Auteurs. Le 1. est *Gabriel Barri*, qui a fait une Dissertation à la louange de l'Italie, ou plutôt un recueil de ce que les Anciens ont dit à la louange de l'Italie, à quoi il n'ajoute pas grand chose du sien. Ce petit Ouvrage est à la fin de la Préface.

Le 2. est *Pierre Leon Casella*, des premiers habitans de l'Italie; où il dit que *Jannus*, le premier Roi d'Italie, étoit Noé, & qu'il y vint c v i i i ans après le Déluge, avec sa femme *Aretia*, & autres choses de cette nature. *Casella* a plus suivi les Historiens publiez par *Annius de Viterbe*, ou d'autres Auteurs semblables, comme les *Antiquitez de Toscane*; que les Historiens Grecs & Latins. C'est apparemment la rareté, qui lui a fait trouver ici une place qu'il ne méritoit pas d'avoir. Mais comme il est court, la perte du papier & de l'impression n'est pas considérable.

Le

16 BIBLIOTHEQUE

Le 3. est *Jaques Bracellio* de Gênes, dont on voit ici une description de la côte de Gênes, & un petit livre des Illustres Gênois. Ces deux Ouvrages sont extrêmement courts.

Le 4. est *Gaudenzio Merula*, qui traite de l'origine des Gaulois, qui habiterent cette partie de l'Italie, que les Romains appelloient *Gallia Cisalpina*. Cet Auteur avoit infiniment plus de connoissance de l'Antiquité, & écrivoit beaucoup mieux que *Casella*. Il parle en même tems de diverses personnes & familles illustres de ce pais-là, & traite de la situation des lieux, dont il s'agit, avec assez de savoir. Il s'étend principalement sur la ville de Milan, dont il fait l'éloge.

Le 5. est *Bonaventura Castiglione*, qui parle des anciennes habitations des *Gaulois Insubres*, & c'est à dire, de divers endroits du Duché de Milan. Il éclaircit sa matiere, par quantité d'inscriptions anciennes, sans donner dans les fables. Il étoit contemporain & ami de *Merula*, dont on vient de parler.

Le 6. est le célèbre *Uberto Folietta* de Gênes, dont on a mis ici non seulement l'Histoire de Gênes, en XII. livres, mais encore divers autres ouvrages, la plupart historiques, parce qu'ils étoient

étoient devenus très-rares, sur tout de deça les Monts. Son Histoire est écrite en un stile pur, net, & sans affectation, tel que doit être celui des Historiens. Il la commence par la premiere origine de la ville de Gênes, & la continue jusqu'à l'an M D XXVII. en marquant à la marge les années dont il fait l'histoire. Il y a un petit Supplément à la fin, sur lequel on peut consulter Monfr. *Perizonius*, dans sa Préface. L'Histoire, & les Opuscules de *Folietta* sont ce qu'il y a de meilleur & de plus considerable dans ce Tome.

L'Ouvrage suivant n'est pas néanmoins à mépriser. Il est du même Auteur, que le troisième de ce Volume, & l'on voit ici une Histoire qu'il a faite de la guerre des Espagnols contre les Gênois, depuis l'an 1412. jusqu'à 1444. Il a vécu dans le même siècle, & ç'a été l'un des plus polis Ecrivains de ce temps-là. * *Philippe Beroalde* comparoit son stile à celui de *Cesar*, qu'il s'étoit proposé d'imiter. Il y a à la fin un ancien jugement de quelques Commissaires Romains sur les bornes des Gênois, & des Vituriens, prononcé l'an de Rome D C XXXVII. ou le

C X V I I.

* Voyez la Préface d'August. Justinien, Evêque de Nebbio.

CXVII. avant Jesus-Christ, & tiré d'une planche de cuivre déterrée en 1506.

Jaques Bonfadio est le 7. Auteur. Il a continué les Annales de *Folietta*, depuis l'an M D XXVII. auquel Gênes fut délivrée par *André Doria*, jusqu'à l'an M D L. Ceux qui ont lû cette Histoire ont tous senti de la douleur de ce que l'Auteur ne joignit pas la pureté des mœurs à celle du stile. S'il eût eu autant de soin de l'une, que de l'autre, ç'auroit été un excellent homme, & peut-être qu'il auroit eu le tems de perfectionner & de continuer plus loin son Histoire. Au moins le Magistrat n'auroit pas été obligé d'abreger sa vie, par un supplice honteux. Mr. *Bayle* pourra fournir sa vie à ceux qui souhaiteront d'en savoir davantage. Il n'écrit pas moins bien que *Folietta*, & ceux qui voudront les comparer ensemble n'ont qu'à lire la description de la conspiration de *Jean Louis de Fiesque* du premier, & ensuite celle de *Bonfadio*, qui est au IV. Livre de son Histoire.

Le 8. Auteur est *Geronimo de Marinis*, qui traite du domaine, du gouvernement, de la puissance & de la dignité de la République de Gênes.

Le 9. est *Pierre Bizari*. Il a fait un état de cette même République, & a pu-

publié les nouvelles Loix qu'on lui donna en 1576. Ces deux derniers Auteurs ne sont pas comparables , ni pour le stile , ni pour la matiere , aux trois précédens ; à cause desquels ce Volume plaira sans doute au Public. La République de Gênes faisoit autrefois une figure infiniment plus considerable qu'elle ne fait présentement , & la mer méditerranée étoit pleine de ses floites , qui étoient redoutées dans tout l'Orient. Elles se trouvoient dans toutes les entreprises contre les Infidèles , & les plus grandes puissances de l'Europe recherchoient l'amitié de cette République. C'est ce qui a donné lieu à ces Historiens d'employer avantageusement leur plume en l'honneur de leur patrie , & d'en écrire des Histoires qui se font lire avec plaisir , & pour le stile & pour les choses.

II. Le second Tome , qui est de 1362 colonnes , est composé des Ouvrages de cinq Auteurs , qui ont écrit l'histoire de Milan , ou quelque chose , qui y a du rapport.

Le premier est *André Alciat* , célèbre Jurisconsulte du *xvi* siècle. Il a recueilli en quatre livres ce qu'il a pu trouver dans l'Antiquité , touchant l'histoire de Milan , & du Milanès ; depuis
les

les tems les plus anciens, jusqu'à celui de Valentinien. C'est un ouvrage postume, & il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi bien écrit, que les Histoires de *Foliet*, de *Bracellio*, ou de *Bonfadio*. Mais dans un Recueil, comme celui-ci, tout ne peut pas être égal.

Après *Alciat*, on trouve l'Histoire de Milan de *Tristan Chalco*, en vint Livres, avec des notes de *Jean Guillaume Calaveroni*, qui a publié l'ouvrage de *Chalco* après sa mort, & qui rend raison dans ses notes de quelques corrections qu'il y a faites. Il critique aussi quelques endroits de son Auteur. Ces vint livres contiennent l'histoire de Milan, depuis les tems les plus éloignez, jusqu'à l'an M CCC XIII. *Chalco* néanmoins avoit continué son histoire jusqu'à l'an M CCC XXI, comme on le voit par les livres XXI & XXII. de cet Auteur, publiez en M DC XLIV. par *Jean Pierre Puricelli*. *Chalco* est autant au dessous d'*Alciat*, pour le stile, qu'*Alciat* l'est au dessous des Historiens de Gênes, qui sont dans le I. Volume. On n'y voit pas le goût & les manieres de l'Antiquité, que l'on trouve dans les précédens. On a joint quelques autres petites pieces de cet Auteur à son Histoire, & tout cela

ccla est intitulé *Residua Tristani Chalci*.

Cette continuation de *Chalco* demeurera long-tems inconnue, puisque *Joseph Ripamonte*, eut ordre de continuer ce que cet Auteur avoit commencé, depuis l'An M CCC XLII. C'est aussi ce qu'il fit, & il reprit même l'histoire de plus haut; pour suppléer à ce que *Chalco* avoit omis. Son Ouvrage contient XLIII. Livres, & s'étend depuis ce tems-là, jusqu'au tems de Philippe II. *Ripamonte* n'écrit pas mieux que *Chalco*, mais comme il n'y a point d'Histoire Latine de Milan plus complete que la leur, on ne laisse pas de la lire.

Après *Ripamonte*, vient *Galeazzo Capella*, qui a publié en huit livres la guerre de Milan, ou de ce qui se passa en Italie, pour le rétablissement de *François Sforce II. Duc de Milan*, depuis l'an M D XXI. jusqu'à l'an M D XXX. Comme cet endroit de l'histoire de Milan est l'un des plus remarquables, que l'Auteur vivoit de ce tems-là, & qu'il avoit beaucoup de connoissance des affaires publiques; cet Ouvrage est très-agréable à lire, quoi qu'il favorise trop les *Sforces*. Le stile en est aussi beaucoup meilleur que celui de *Chalco* & de *Ripamonte*.

Le.

Le dernier Auteur est *Charles de Basilica-Petri*, Evêque de Novarre, qui traite de la dignité & des droits de la Metropole de Milan. La plus grande partie est ecclesiastique, & regarde les prérogatives des Evêques de cette ville.

III. Le troisiéme Volume a 1786 colonnes, & contient encore des Histoires de Milan, & des autres villes du Milanès. Il est composé de quatorze Ouvrages de treize Auteurs differens.

On trouve d'abord un Ouvrage de *George Merula*, savant homme du xv^e siècle. Il est divisé en dix Livres, & il y traite de l'Antiquité de la Maison des *Visconti*, qui ont été Ducs de Milan. C'est proprement un abrégé de l'histoire de Milan jusqu'à la mort de *Matthieu Visconti*. Cette histoire est bien écrite à l'égard du stile, mais *Merula* n'ayant pas eu tous les secours nécessaires à l'égard des faits, *Tristan Chalco*, qui lui succeda, entreprit de faire une histoire de Milan plus complete, qui est celle dont on a déjà parlé. Néanmoins il n'écrit pas si bien, que *Merula*.

Le second Ouvrage de ce Volume est de *Paul Jove*, & contient les vies des douze *Viscontes* Ducs de Milan, avec

avec une petite narration de la maniere dont ce Duché étoit dévolu entre les mains des Ducs d'Orleans. *Jove* le publia en 1547. & le dédia à *Henri* Daupin de France, qui fut depuis *Henri* II. Ceux qui voudront s'instruire à fonds de *Paul Jove*, n'ont qu'à consulter le Dictionnaire de Mr. *Bayle*.

La troisième piece est un recueil des antiquitez, qui sont dans la paroisse de *S. Vincent au pré*, à Milan, par *Jean Antoine Castiglione*. Ce sont en partie des inscriptions & autres antiquitez Romaines, & en partie des antiquitez Ecclesiastiques des derniers siècles, de peu de conséquence. L'Auteur s'étend beaucoup sur une châsse de pierre, où il prétend qu'il y a des reliques de trois Martyrs; qu'il dit être *Quirin*, Evêque de Sciscia, *Nicomede*, Prêtre & disciple de *S. Pierre*, & *Abundius*, Diacre. Cette châsse est ce qui a donné occasion à cet ouvrage, comme l'Auteur le témoigne dans la préface, * & ailleurs. Ceux qui ne s'accommoderont pas des recherches & des conjectures de l'Auteur, touchant ces reliques, & autres choses semblables, y trouveront diverses Inscriptions Romaines, qu'ils pourront lire avec plaisir.

On

* *Scet. I. Fascic. 3. U 4.*

On voit ici, en quatrième lieu, l'histoire de Pavie, par *Bernardo Sacco*. C'en est pas proprement ici une Histoire, mais des remarques détachées, où l'Auteur traite d'une infinité de choses qui concernent l'Italie en général, & en particulier la Lombardie & le voisinage; soit que ce soient des choses naturelles, civiles, ou ecclesiastiques, à quoi il mêle plusieurs recherches historiques, sans garder presque aucun ordre.

En cinquième lieu, il y a ici un Ouvrage de *Jean Chrysostome Zanchi* de Bergame, touchant l'origine des *Orobien*s & des *Genomanois*, qui occupèrent autrefois une partie de la Gaule Cisalpine. C'est un Dialogue fait à l'imitation de ceux de *Ciceron*, & écrit avec beaucoup de politesse. Le stile en est un peu étendu, & languissant; ce qui est un défaut assez commun aux *Ciceroniens* de ce tems-là; car *Zanchi* en étoit un, & il a adressé cet Ouvrage à *Pierre Bembo*, qui étoit aussi, comme l'on fait, un grand *Ciceronien*. Le plus grand défaut néanmoins, qu'il y ait ici, c'est que l'on y débite des passages des Historiens supposez d'*Annius de Viterbe*, comme des témoignages de bons Auteurs. Il est surprenant que d'habiles gens se soient laissé tromper par

par des suppositions si grossieres. Comme l'Auteur étoit Bergamasque, il finit par l'origine du nom de la ville de *Bergame*, qu'il tire de l'Hebreu, & rapporte les antiquitez Romaines, que l'on y trouve.

La sixième piece de ce Volume est l'histoire de *Lodi*, que les Romains appelloient *Laus Pompeia*, par *Jean Baptiste Villanova*. Elle a été traduite de l'Italien, par Mr. *Duker*, qui a fait honneur à son Auteur. On y voit tout ce qu'il a pû ramasser de la ville de *Lodi*, & ce qui y est arrivé de plus remarquable.

La septième est une Histoire de la même ville de *Lodi*, ou plutôt de ce que *Frederic Barberousse* fit en Lombardie l'an MCLIV, jusqu'à l'an MCLXVIII. Elle a été commencée par *Othon Morena*, & continuée par son fils *Acerbus Morena*. Ils vivoient tous deux de ce tems-là, & ils étoient dans le parti de l'Empereur; ce qui a fait que les partisans des Papes en ont mal parlé. Cette histoire est remarquable, & paroît assez sincere. *Felix Osio* Professeur en Rhétorique à Padouë l'a commentée avec le même soin & la même exactitude, que l'on fait les anciens Auteurs Latins.

26 BIBLIOTHEQUE

La huitième est l'Histoire Cisalpine d'*Erycius Puteanus*, où il décrit principalement les actions de *Jean Jaques de Medicis*, autour du Lac de Come.

La neuvième est une petite description de la ville de *Come*, par Mr. *Du-ker*; la dixième une description de la *Valtelline*, & du Lac de *Come*, par *Camillo Ghilini*; & l'onzième une description du même Lac, par *Paul Jove*.

La douzième est un petit livre de *Galeasse Capella*, touchant la guerre de *Muzzo* petite ville située sur le bord occidental du Lac de Come. Ce fut *Jean Jaques de Medicis*, qui fut l'auteur de cette guerre & qui en profita seul. Ce livre avoit été joint à celui d'*Erycius Puteanus*, dont on a parlé, & avoit été tiré de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan.

La treizième sont les Annales de *Cremone*, depuis la fondation de cette ville, jusqu'à l'an MDLXXXIII, par *Louis Cavitelli*. Le stile en est très-mauvais, & il y a une infinité de fautes dans les noms propres, sur tout des pais étrangers. Le neveu de l'Auteur, qui a publié cette histoire à *Cremone*, avoué que le stile n'en est pas bon, mais il soutient que la verité des faits s'y trou-

trouvée d'autant mieux appuyée, & que l'Auteur s'étoit donné beaucoup de peine & avoit fait grande dépense à chercher des monumens & des mémoires. Pour s'en assurer, il faudroit comparer cette Histoire avec les autres, qui font mention des faits dont il parle. Il n'y a qu'un Cremonois & un homme de loisir, qui pût entreprendre cela, pour l'honneur de sa patrie ; car cet Historien ne cite point les Auteurs, dans lesquels il a puisé ce qu'il dit ; défaut commun à presque tous les Historiens, que l'on voit dans ce Recueil & à bien d'autres. * On a traité ailleurs de cette matiere. Au reste Mr. de la Faye y a inséré en divers endroits les éloges de plusieurs illustres Cremonois, tirés de l'Histoire Italienne d'Antonio Campo.

Enfin il y a un livre d'Humbert Locati, qui n'est guere plus élégant que les précédens, & qui est intitulé de *Placentina urbis origine, successu, & laudibus seriosa narratio*. C'est un Dialogue, où l'un des personnages lit une Chronique de la ville de Plaisance.

C'est là ce que l'on trouve dans ce Recueil, qui auroit sans doute été meilleur, si l'on avoit pu trouver de

B. 2. meil-

* Voyez Parrhasiana Tom. I. p. 145.

meilleurs Auteurs, pour le remplir. Il y a peu d'Historiens d'Italie de la force de *Bracellio*, de *Folietta* & de *Bonfadio*; mais il y en a un très-grand nombre de mauvais, en Latin & en Italien, & quand on veut faire un Recueil aussi complet, qu'il est possible, il faut nécessairement y mettre plus de mauvais Auteurs, que de bons. Chaque ville un peu considérable n'a pas eu un historien, qui mérite d'être lu, & il faut se servir de ceux que l'on a, ou omettre entièrement ces villes; ce qui feroit un vuide désagréable dans un Recueil, comme celui-ci. Si feu *Mr. Grævinus* avoit vécu, & qu'il eût continué à recueillir les Historiens du reste de l'Italie, selon la même méthode, il nous auroit donné pour le moins vingt-quatre volumes; où l'on auroit vû vingt-quatre dédicaces, & autant de préfaces de sa façon, qui lui auroient attiré du profit & que l'on auroit eu du plaisir à lire; mais qui n'auroient pas empêché ceux qui auroient acheté ces volumes, à sa recommandation, de gronder du choix des Auteurs. Il vaudroit mieux, ce me semble, pour le Libraire, d'imprimer à part les meilleurs Historiens d'Italie, & les vendre ainsi, que de faire des recueils immenses dont les deux

trois qu'on a vûs sont les tiers

tiers dégoutent les Lecteurs ; d'autant plus qu'après tout cet amas de méchans Historiens, on ne voit ici rien moins qu'un recueil complet de l'Histoire des lieux dont il y est parlé. Il fera bien aussi de s'en tenir à ces trois volumes, que personne ne voudroit avoir, si l'on soupçonnoit qu'il en prépare d'autres, que l'on sera obligé d'acheter de lui, si l'on ne veut avoir un ouvrage imparfait ; sans quoi on ne les acheteroit jamais. Les trois Historiens de Gênes, que l'on a nommez, peuvent, pour ainsi dire, servir de passeport aux autres, & les faire acheter, pourvû qu'il n'en vienne plus de mauvais après ceux-là. Il n'y a personne, qui ne se plaigne de se voir charger malgré lui de livres, qu'il ne voudroit pas acheter, s'il n'y étoit contraint. Les plaintes augmentent infiniment, lors que le Recueil complet vient à se vendre à meilleur marché à ceux qui l'achètent tout à la fois, qu'à ceux qui l'ont acheté volume après volume. Ainsi le Libraire fera beaucoup mieux de se tourner d'un autre côté, & d'employer son argent & son industrie à n'imprimer que de bons livres, comme il a déjà fait plusieurs fois.

Il le fait actuellement, en travaillant à achever l'Edition des Oeuvres

d'Erasmé, dont il pourra donner dans peu trois ou quatre Tomes. On en parlera, dans la suite de ce Volume.

ARTICLE II.

Réponse aux Objections des Athées, contre l'IDÉE que nous avons de DIEU, avec des preuves de son Existence, tirées de la Section I. du Chapitre V. du Systeme Intellectuel de Mr. CUDWORTH.

LES principales objections, que l'on puisse faire contre l'Idée, que nous avons de Dieu, se peuvent réduire à cinq chefs. Le 1. est que nous n'avons aucune idée de rien, qui ne soit corporel, & dont on ne puisse s'appercevoir par les Sens; ni aucune preuve de l'existence de quelque chose, que celle que les Sens nous fournissent: le 2. que puisque ceux qui disent, qu'il y a un Dieu, avouent que Dieu est incompréhensible, on peut inferer de là, que c'est un pur néant: le 3. que l'idée, que nous avons de Dieu, renfermant l'Infinité, elle est tout à fait inconcevable & impossible: le 4. que la Théologie est une
com-

compilation arbitraire d'idées qui se détruisent l'une l'autre : le 5. que ce que l'on dit de Dieu tire son origine des notions confuses des Esprits foibles, on des artifices des Politiques.

I. POUR commencer par la première de ces objections , si les Sens étoient la même chose que la Connoissance & que l'Intelligence ; tous ceux qui voyent de la lumière & des couleurs , & qui sentent du chaud & du froid , auroient une idée claire de la lumière , des couleurs , du chaud & du froid , & l'on n'auroit que faire de philosopher là - dessus. Au contraire, l'Esprit n'étant pas satisfait de ce qu'il fait de la nature de ces choses corporelles , même après les sensations les plus vives , s'applique à rechercher ce que ce peut être que ces qualitez sensibles , si elles sont réellement dans les objets , ou si ce sont des sensations de nos Ames. Il est visible , que nous ne soupçonnerions rien de semblable , si les Sens étoient la faculté la plus relevée , qui soit en nous. Aucun Sens ne peut juger de cette controverse , parce que l'un ne juge point de l'autre , ni ne corrige point ses erreurs. Tous les Sens , considerez comme tels , c'est à dire , comme les instrumens de

certaines sensations , sont également fideles.

Si les Athées étoient un peu plus habiles dans la Philosophie Corpufculaire , qu'ils font feignant de favoir , & d'estimer ; elle leur auroit appris que les Sens ne font pas la même chofe , que l'Intelligence , ni même les juges de la verité , à l'égard des chofes fenfibles ; puis qu'ils ne pénètrent pas leur effence , ou leur nature confiderée en elle même ; mais qu'ils ne s'apperçoivent que du dehors , & de l'effet qu'il produit fur eux , plutôt que de fa caufe. C'eft une faculté plus relevée de l'Ame ; favoir , la Raifon ou l'Entendement , qui juge des Sens , & qui en découvre même l'Impofture. La Raifon nous apprend qu'il n'y a rien dans les objets , qui foit feemblable à ces idées fenfibles qu'ils caufent en nous , & qui font dans nôtre propre Ame. C'eft une verité fi évidente , que *Democrite* lui même la reconnoiffoit , quoi qu'il n'en ait pas fait l'ufage qu'il devoit. C'eft ce que témoigne *Sextus l'Empirique* , en ces mots : *Democrite , dans fes Canons , assure qu'il y a deux fortes de Connoiffance ; l'une qui vient par les Sens , & l'autre par l'Entendement. Il ne tient pour Connoiffance que celle ,*

celle, qui vient par l'Entendement, & témoigne qu'on s'y peut fier quand il s'agit de juger de ce qui est vrai ; mais il nomme obscure celle qui vient par les Sens, & lui ôte la distinction assurée du vrai & du faux. Il dit mot pour mot : Il y a deux sortes de sentimens, dont l'une est veritable & l'autre obscure. A l'obscur appartiennent toutes ces choses, la vuë, l'ouïe, l'odorat, le goût, l'attouchement. Mais la veritable est plus cachée, que celle-ci.

* Γνώμη δύο εἰσιν ἰδέαι, ἡ μὲν γνησίη, ἡ δὲ σκοπὴ καὶ σκοπῆς μὲν τὰ δὲ σύμπαντα, ὅψις, ἀκοή, ὀσμὴ, γαστρίς, ψυχρὸς. ἡ δὲ ἀποκριμμένη τούτης. Il y a encore un autre fragment remarquable de ce Philosophe, que le même Sextus nous a conservé : Le doux, l'amer, le chaud, le froid, & la couleur, ne sont qu'en opinion. Les principes de toutes choses sont les Atomes & le Vuide. Les qualitez sensibles, que l'on croit exister, n'existent point veritablement. † Νόμῳ γλυκὺ καὶ νόμῳ πικρὸν. νόμῳ θερμὸν, νόμῳ ψυχρὸν. νόμῳ λεῖον. Αἰτίαι δὲ ἅτομα καὶ κενόν ὅπερ νομίζεται μὲν εἶναι, καὶ δοξάζεται τὰ αἰσθητὰ, ἐκ ἧς δὲ κατ' ἀλήθειαν ταῦτα.

B 5 Le

* P. 164. contra Mathematicos, Ed. Hont, Stephani. † Ibid. p. 163.

34 BIBLIOTHEQUE

Le principal fondement, sur lequel les Anciens Atomistes se sont appuyez, pour oser parler de la sorte des qualitez sensibles; c'est qu'il n'y a rien dans les Corps, qui ressemble à ce que nous appercevons, mais seulement de la grosseur, de la figure, de la situation, du mouvement & du repos.

Mais outre cela nous avons des notions intelligibles, qui ne sont produites en nous par aucunes images sensibles. Si quelcun en doutoit, il n'auroit qu'à lire une période, ou deux dans un livre, qu'il entendit; & rechercher en lui même s'il auroit des idées sensibles, qui répondissent à chaque mot, qu'il entendroit. Tous ceux qui auront quelque sincérité avoueront d'abord qu'il y a quantité de mots, qu'ils entendent très-bien, & qui ne présentent néanmoins à leur esprit aucune image sensible. Une personne, qui s'étoit inconsidérément engagée dans un sentiment contraire, fut à l'instant convaincue de son erreur, en commençant à lire les Offices de *Cicéron*; car elle fut obligée d'avouer que le premier mot *Quamquam*, quoi que, étoit très-clair, bien que l'Imagination ne nous en présente rien, que le seul son de ces deux syllabes.

Mais

Mais pour prouver qu'il y a des idées, qui ne dépendent pas des Sens, nous n'avons qu'à produire la définition de la Divinité. C'est une Substance souverainement parfaite, infiniment bonne, sage & puissante, qui existe nécessairement, & qui est la cause de toutes les autres substances. Il n'y a aucun mot-là, qui soit intelligible à un homme, qui entend la Langue dont on se sert ; & néanmoins il n'y a personne qui puisse dire qu'il y ait aucun de ces mots, à l'occasion duquel il se présente une image sensible à son esprit.

Il n'y a donc que ceux, qui n'ont pas assez médité, & qui se laissent en-têter par les choses sensibles, qui puissent soutenir que l'on ne conçoit rien, que ce qui frappe les sens ; & puis qu'il est certain que nous avons des idées de choses, qui ne sont point sensibles ; il est clair aussi que l'on ne peut pas dire que ce que les Sens n'apperçoivent pas n'est rien. Ceux qui sont dans une semblable pensée, à l'égard de la Nature Divine, doivent dire, pour parler conséquemment, que la Vie, la Pensée, l'Intelligence, la Raison, la Mémoire, la Volonté & les Desirs, qui sont des choses très-réelles & de très-grande conséquence, ne sont que

de purs mots , sans aucune signification, L'Imagination même & le Sentiment , selon cette hypothese , passeroient pour un pur Néant ; parce qu'on ne s'apperçoit que de leurs objets. Nous ne voyons pas la Vision , nous ne touchons pas l'Attouchement , & nous n'entendons pas l'Ouïe. Il est encore moins vrai que nous entendions la Vision , ou que nous voyions le Goût , & il en est de même des autres Sens. Ainsi on ne peut pas dire qu'il n'y a point de Dieu , parce qu'il ne frappe pas nos Sens.

Il faut avouer que l'existence d'un corps particulier , qui est hors de nous , & que nous considérons actuellement , se fait appercevoir par les Sens ; mais la certitude de cette existence n'est pas seulement fondée sur les Sens , elle l'est aussi sur le raisonnement joint à la déposition des Sens. Si les Sens étoient la seule preuve de l'existence des corps , il n'y auroit point de Verité , ni de Fausseté *absolue* ; l'on ne sauroit rien que *par rapport* aux mouvemens qui se font en nous , & l'on ne seroit assuré de rien. Car si nôtre Cerveau est mu interieurement , dans l'absence des Objets , comme lors qu'ils sont présents , & qu'il ne se fasse point d'autre mou-

mouvement , qui efface ces images ; il faut nécessairement que ces Objets nous paroissent comme présents. Aussi les images , qui nous paroissent en songe , nous sont comme présentes , lors que nous dormons ; & les Mélancholiques mêmes , ou ceux qui ont une Fievre chaude les voyent en veillant. Il n'y a que la Raison qui distingue ces images trompeuses des veritables.

Enfin si on ne veut reconnoître l'existence , que de ce qui frappe les Sens , il faut nier l'existence de l'Âme & dans nous & dans les autres ; parce que nous n'avons jamais touché , ni vû rien de semblable. Au contraire nous sommes assurez de l'existence de nos Âmes , en partie par le sentiment interieur que nous avons de leurs pensées , & en partie par ce principe de la Raison , que *le Néant ne peut pas agir*. Nous nous assurons aussi de l'existence de l'Âme de chaque homme , par les effets qu'elle produit sur son corps & par ses discours. Ainsi puis que les Athées ne peuvent pas nier l'existence des Âmes , seulement parce qu'elles ne frappent pas les Sens ; ils ne peuvent pas nier non plus l'existence d'une Intelligence parfaite , qui préside sur tout l'Univers,

vers, à cause de cette raison ; & l'existence de cet Etre paroît par ses effets, dans les Phénomènes visibles de ce même Univers, & dans ce qui se passe en nous mêmes.

* C'est ce que Mr. *Cudworth* dit contre *Hobbes*, & d'autres gens de cette sorte, qui ne veulent rien reconnoître que de corporel. Quelques personnes jugeront peut-être qu'il n'étoit pas besoin de s'arrêter à cela, puis que, pour peu qu'on sâche raisonner, on tombe nécessairement d'accord que nous avons des idées de choses qui n'ont rien de sensible, & qui ne sont nullement des chimères. Mais si l'on y prend garde, on trouvera que les doutes des Athées, ou de ceux qui ont du penchant à le devenir, ne viennent bien souvent d'autre principe, que de ce que Dieu n'est pas une chose sensible, & de ce qu'ils ont un penchant secret à douter de ce qui ne frappe pas les sens.

II. LA seconde objection, que font les Athées, est fondée sur ce que ceux qui croient qu'il y a un Dieu avoient qu'il est *incompréhensible*. Le raisonnement des Athées suppose ces deux choses ; la première c'est que ce qui est incompréhensible est tout à fait inconcè-

va-

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

vable : & la seconde que ce, dont on ne peut point se former d'idée, n'est rien. On peut leur accorder la seconde, que ce qui est si fort inconcevable, qu'on ne s'en peut former aucune idée, n'est rien en soi même, ou au moins à notre égard. L'Ame raisonnable étant *en quelque sens toutes choses* (πᾶσι πᾶσι) comme dit *Aristote*, peut se former des idées de tout ce qui est & de tout ce qui peut être.

* Il est certain que nous nous formons des idées de tout ce qui est possible, ou au moins que nous en pouvons former ; & que quand nous voyons clairement qu'une chose est contradictoire, nous n'en pouvons former aucune idée. De là vient que nous appelons *possible* tout ce que nous pouvons concevoir, & *impossible* ce que nous ne pouvons concevoir, en aucune manière. Voyez ce qu'on a dit là-dessus dans l'*Ontologie*, Ch. xiv.

Mais pour la première, nous la nions entièrement ; savoir, que ce qui est incompréhensible soit absolument inconcevable ; & lors que nous disons que Dieu est incompréhensible, nous voulons seulement dire, que nous n'avons pas une idée complète de sa nature.

II

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

40 BIBLIOTHEQUE

Il ne s'enfuit pas de ce que Dieu est incompréhensible à nôtre Intelligence bornée & finie, qu'il soit entierement inconcevable à tous égards, & que nous en devions conclurre que ce n'est rien. Il est certain que nous ne pouvons pas nous comprendre nous mêmes, & que nous n'avons d'idée complete d'aucune substance; en sorte qu'il reste en chacune diverses choses, que nous ne comprenons point. C'est une verité, quoi que les Scepticiens en aient abusé, qu'il y a je ne sai quoi d'incompréhensible (ἀνυστάληπτόν τι) pour nous, dans les moindres substances. Le corps même, que les Athées s'imaginent de concevoir si distinctement, parce qu'ils le peuvent toucher, renferme mille difficultez, quand on examine sa nature, dont ils ne sauroient se débarrasser. On peut dire la même chose à l'égard de quelques accidens, comme de la durée & du mouvement. La Verité est plus étendue que nos Ames, & nous en voyons seulement une très-petite partie. C'est là un défaut de la Créature, de n'avoir pas des idées exactes & complètes de l'essence des choses; ce qui nous doit conduire à la connoissance d'un Etre Intelligent, élevé au dessus de tout l'Univers, & de

de qui nous dépendons. C'est pourquoi si nous n'avions d'idée, que de ce que nous comprenons parfaitement, nous n'aurions d'idée d'aucune substance. Mais quoi que nous ne pénétrions pas tout, néanmoins nous pouvons nous former des idées assurées des Etres que nous connoissons. Il en est de même de la connoissance, que nous avons de la nature divine. Encore que nous ne puissions pas épuiser l'Infinité de ses perfections, nous pouvons nous former l'idée d'un Etre souverainement parfait, autant que nôtre imperfection le peut permettre; comme nous pouvons nous approcher d'une montagne, & la toucher de nos mains, quoi que nous ne puissions pas la renfermer entre nos bras.

Il est vrai que la Divinité est plus incomprehenfible, que quoi que ce soit, que nous connoissons; mais cela vient de la suprême grandeur de sa perfection, que nous ne pouvons pas renfermer dans une idée, qui nous soit proportionnée. On peut dire que c'est cela même, qui rend la connoissance de Dieu plus facile. Comme le Soleil, par son éclat excessif, éblouit nôtre foible vue, mais qu'il est aussi beaucoup plus visibles que les *Etoiles nebuleuses*: de même

42 BIBLIOTHEQUE

me on peut mieux connoître ce qui a plus de perfections, quoi que l'infinité de ces perfections confonde nôtre Entendement; ce qui fait que nous trouvons une espece de ténèbres, dans la source de toutes les lumieres.

Tant s'en faut que l'on puisse tirer un argument contre l'existence de Dieu, de ce que sa nature est incomprehensible; qu'il est au contraire très-assuré que s'il n'y avoit rien, qui fût incomprehensible pour nous, qui ne sommes qu'une très-petite partie de l'Univers & comme un atome, & qu'il n'y eût aucun Être que nous ne pénétrassions parfaitement, on en pourroit conclurre qu'il n'y auroit aucun Être absolument & infiniment parfait; c'est à dire, qu'il n'y auroit point de Dieu. Car il est certain qu'il y a de la proportion entre ce que nous entendons parfaitement, & nous. C'est pourquoi il ne se peut pas faire que des Êtres limitez & imparfaits aient une idée exacte & complete de ce qui est infiniment & absolument parfait.

III. LA troisième difficulté des Athées est que l'*Infinité*, qui, selon nôtre Théologie, est renfermée dans l'idée de Dieu, & unie avec tous ses attributs, est tout à fait inconcevable, & que

que par conséquent, il est impossible qu'il y ait un Être infiniment parfait. Les Athées modernes se sont beaucoup servis de cette objection, & un Auteur, qui leur est favorable, dit ouvertement que ceux qui attribuent l'Infinité à quelque chose, donnent un nom qu'ils n'entendent pas à une chose dont ils n'ont point d'idée; *rei, quam non capiunt, attribuunt nomen quod non intelligunt.*

On peut remarquer en général, contre cette objection, que nos Athées modernes ne s'accordent point avec les Anciens; qui étoient si éloignés de croire qu'il n'y a rien d'infini, qu'*Anaximandre* disoit que le principe de toutes choses étoit l'infini, *ἄπειρον*; c'est à dire, une matière infiniment étendue, éternelle & déstituée de toute vie & de toute intelligence. *Démocrite* & *Epicure* établissoient aussi une infinité numérique d'Atomes & une infinité de mondes. Ils étoient si éloignés de croire l'Infinité une chose impossible & un non-Être, qu'ils en étoient au contraire fortement entêtés.

Mais pour venir à la chose même, quand on douteroit s'il y a un Dieu, ou non; il faudroit néanmoins reconnoître, comme une vérité aussi indubitable, que quoi que ce soit, que l'on en-

44. BIBLIOTHEQUE

enseigne dans la Géométrie, qu'il y a eu quelque chose d'Infini en durée, ou d'éternel & sans commencement ; parce que s'il y avoit eu un tems, auquel il n'y eût rien eu, rien n'auroit jamais été ; selon cet axiome indubitable, *que rien ne vient de rien*. S'il y a donc toujours eu quelque chose, il faut qu'il y ait eu un Etre infini en durée, ou sans commencement. Ainsi on ne peut sans folie nier l'existence d'un Dieu, comme s'il étoit impossible qu'il y eût une durée sans commencement ; puis qu'il est impossible que cela ne soit.

Il me paroît presque inconcevable qu'il y ait des gens si aveugles, ou si infatuez des principes des Athées, qu'ils puissent croire sincèrement qu'il y a eu un tems auquel il n'y avoit rien ; mais qu'ensuite la Matière vint, je ne sais comment, à exister ; d'où tout ce qui est dans le monde est sorti. De cette hypothese il s'ensuivroit qu'il pourroit arriver que la Matière viendroit à retourner dans le néant, & qu'ainsi il n'y auroit plus rien ; car ce qui a pû commencer à exister, sans cause, peut périr de même. Il faut donc reconnoître que les Athées ou sont extrêmement stupides, s'ils croient que ni Dieu, ni la Matière, ni quoique ce soit n'a existé
de

de toute éternité ; qu'ils sont étrangement entêtés, s'ils soutiennent que la Matière est éternelle, ou sans commencement, & s'ils disent ensuite qu'on ne sauroit concevoir comment Dieu est éternel, puis qu'ils attribuent cette même propriété à la Matière.

Néanmoins nous accorderons à nos Athées modernes, ces deux choses. La première est que nous ne pouvons pas imaginer l'Infini, parce que nous n'en avons jamais eu aucune sensation, ni un nombre infini, ou une grandeur infinie ; & que nous pouvons encore moins imaginer une durée, ou une puissance infinie. La seconde c'est que comme nous ne pouvons nous former d'image d'aucun Infini, il n'y a aucune Infinité, que l'Entendement humain, qui est fini, puisse comprendre. Mais puisque l'on peut prouver, avec une évidence mathématique, qu'il y a quelque chose, dont la durée est infinie, ou sans commencement, & qu'aucun Athée, qui ait quelque jugement, ne peut le nier, nous en concluons la fausseté de deux de leurs Théoremes ; c'est que ce, dont nous ne pouvons pas former d'image sensible, ou que nous ne pouvons pas comprendre parfaitement, n'est point ; & il faut qu'ils avoient

avoient qu'il y a quelque chose, qui existe réellement, & qu'ils ne sauroient néanmoins imaginer, ni comprendre parfaitement.

On peut même aller plus loin, & dire qu'à l'égard de l'Infinité du nombre, de l'étendue corporelle, & de la durée successive, non seulement nous n'en avons aucune image sensible, mais même aucune idée intelligible. Car encore qu'il soit vrai qu'*Aristote* nomme quelquefois le nombre *infini*, on ne peut entendre sa pensée, que dans un sens négatif comme celui-ci, c'est qu'on ne peut jamais venir à la fin des nombres, par le moyen de l'addition; en sorte qu'on n'y puisse plus rien ajouter. C'est la même chose que s'il avoit dit, qu'il n'y a point de nombre qui soit actuellement infini, selon la définition de l'Infini, qu'il donne ailleurs, où il dit que c'est ce à quoi on ne peut rien ajouter. Il ne peut pas non plus y avoir une Infinité de grandeur corporelle; non seulement parce que, s'il y en avoit une, ses parties seroient infinies en nombre; mais aussi parce que comme il n'y a point de nombre si grand, qu'on n'y puisse ajouter quelque chose: de même il n'y a point de corps d'une si vaste grandeur, qu'on n'en

n'en puisse concevoir un plus grand. Outre cela l'addition des grandeurs finies , que l'on peut y ajouter , n'est pas capable de former un Infini. Il est vrai qu'on a beaucoup parlé d'une espace infini , au delà de ce monde fini ; & quelques uns prétendent que c'est un corps infini , pendant que d'autres veulent que ce soit un Infini immatériel. Mais tout ce qu'on peut prouver , sur ce sujet , c'est que de quelque étendue que soit le monde fini , on y peut toujours ajouter , & que Dieu le peut grossir à l'infini. Il semble que l'on confond cette *Infinité potentielle* , selon laquelle la grandeur du monde peut toujours être augmentée , avec un Espace *actuellement infini* ; au-lieu qu'au contraire , il faudroit reconnoître le monde fini , parce qu'on y peut toujours ajouter quelque chose. C'est pourquoi nous concluons à l'égard de la grandeur , comme nous avons fait à l'égard du nombre , c'est qu'il n'y a point d'*Infinité actuelle* d'étendue. Enfin nous disons la même chose , touchant la durée successive ; c'est qu'il n'y en a point d'infinie ; non seulement pour la raison que nous avons dite , mais parce que , dans cette supposition , il y auroit toujours eu un tems passé infini , qui
n'au-

n'auroit jamais été présent ; au lieu que tous les momens du tems passé doivent avoir été présens , & que , si cela est , ils doivent tous , excepté un seul , avoir été futurs ; d'où il s'ensuivroit qu'il y auroit eu un premier moment , ou un commencement de tems. Ainsi le monde ne peut pas avoir été infini dans sa durée passée , ou éternel & sans commencement.

* Cette matiere de l'*Infini* , & de l'*Infinité* , est pleine de difficultez , & bien des gens n'entreront pas tout à fait dans la pensée de nôtre Auteur. Il est vrai que nous ne pouvons ni imaginer la Divinité , ni avoir une idée intelligible & complete d'un Etre infini ; mais nous pouvons avoir au moins une idée *négative* de l'*Infinité* , en pensant à une grandeur , que nous ne pouvons pas épuiser , en y retranchant à l'infini , en sorte que nos diminutions , quelles qu'elles puissent être , laissent toujours cette grandeur également inépuisable ; ou qu'après avoir fait telles diminutions , qu'il nous plaira , nous ne soyons pas plus proches de la fin , qu'avant que nous en eussions fait aucune. J'ôterai , par exemple , quel nombre , qu'il vous plaira , de particu-
les

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

les à une masse de matiere, & je pourrai continuer à la diminuer, pendant toute l'éternité, sans jamais venir à la dernière particule. C'est ce que l'on appelle *la divisibilité de la matiere à l'Infini*, & que l'on démontre mathématiquement. Si l'on dit que l'on peut ajouter à ce nombre, & que par conséquent il est fini; je nie la conséquence, & je dis que deux corps, où il y a un nombre infini de particules, ne forment pas un Infini plus grand joints ensemble que séparés; parce que chacun d'eux n'est pas moins divisible à l'Infini séparément, que joints ensemble. Ainsi je puis dire qu'il y a dans chaque corps un nombre actuellement infini de particules, puisque jamais je ne puis venir à la dernière; de quelque grandeur que soit le corps, que j'entreprends de diviser.

Je dis la même chose de l'espace, ou de la pure étendue, & je soutiens que personne ne peut s'en former une idée bornée, ou l'idée d'une étendue, au delà de laquelle il n'y en ait plus. Je soutiens encore qu'en marchant en ligne droite, pendant toute l'éternité, on ne viendrait jamais à un lieu au delà duquel il n'y ait point d'espace; ou au moins que nous ne le pouvons

pas concevoir. Il y a donc une étendue réellement infinie, quoi qu'il soit vrai que nous ne pouvons pas l'imaginer, ni nous en former une idée positive.

A l'égard de la Durée infinie, je réponds au raisonnement de Mr. Cadwallar, que j'en dis la même chose que des autres sortes d'Infinitez, & que je puis concevoir un espace de tems borné par le présent, mais qui n'a point de commencement, quoi que ses parties soient successives. On en pourroit soustraire, pendant toute l'éternité, des millions d'années, si l'on veut, sans être plus près de la première, qu'avant que d'avoir fait aucune soustraction; parce qu'il n'y a point de première année. Ajoutez-y au contraire tout ce qu'il vous plaira, le tems écoulé ne sera pas plus infini. Pour l'argument qu'il fait, il est certain que tous les momens passés ont été une fois futurs; on ne peut concevoir la chose autrement; mais en considérant l'Eternité, on ne peut venir, par la pensée, à aucun tems, avant lequel on ne voie un passé infini, & un avenir infini après lui. On ne peut pas dire que l'on peut distinguer les momens, qui ont été futurs, du premier moment, car il n'y a point

point ici de premier moment. En retrogradant du moment, auquel nous sommes, nous trouverions, pendant toute l'éternité, des momens passez, qui auroient été futurs & présens, sans venir jamais à un premier. Je sai que l'on fait beaucoup de difficultez sur cette matiere, lesquelles on ne sauroit résoudre parfaitement; mais cela vient de ce que nous n'avons, comme je l'ai déjà dit, qu'une idée *negative* de l'*Infinité*, au moins qui soit claire. Nous savons que c'est une grandeur, qu'on ne peut pas épuiser, mais nous ne comprenons pas la chose, en elle même.

En cette occasion, comme par tout ailleurs, ayant une démonstration fondée sur des idées claires, qui nous montre qu'on doit recevoir une chose, que nous ne comprenons pas bien, & sur laquelle par conséquent on nous peut faire bien des questions, que nous ne saurions résoudre; toutes ces difficultez ne détruisent pas la démonstration; elles prouvent seulement que nous n'avons pas une idée complète de la chose prouvée; ce qui est très-*veritable*. Ainsi toutes les difficultez, que l'on peut faire contre l'*Infinité* des parties des corps & de l'espace, ne détruisent

nullement les raisons, que nous avons de croire cette Infinité, quoi que nous ne la comprenions pas. Je ne croi pas d'ailleurs, que les Athées puissent tirer aucun avantage de ce que je viens de dire ; non plus que des sentimens de Mr. *Cudworth*, qui continue de la sorte.

Un Athée croira, parce que j'ai dit que le monde ne peut pas être éternel, d'une éternité successive, qu'on en peut tirer cette conséquence, que Dieu ne l'est pas aussi. Mais au contraire, cela nous fournit une démonstration claire de l'existence de Dieu ; car puis que la durée passée du monde ne peut pas être infinie, il y a quelque Etre, qui a existé auparavant, & à qui le monde doit son origine. * Notre Auteur s'appuie même sur l'idée Platonicienne de l'éternité sans succession ; mais comme on n'entendrait pas ce qu'il en dit, à moins qu'on ne s'étendât davantage, on passera cet endroit. Voyez ce qu'on en a dit dans l'*Ontologie*, Ch. v.

On a vu, dit notre Auteur, par les choses que l'on a dites de l'*Infinité*, que ce mot n'est point un vain son, comme le prétendent quelques Athées ; mais une propriété très-réelle. Ils atta-

quent

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

quent principalement la *Puissance infinie* de Dieu, qu'ils prétendent n'être qu'un attribut chimerique, que les hommes effrayez par la superstition donnent à l'objet de leur culte. Selon eux, toute Puissance est finie ; sur quoi ils citent quelques vers de *Lucrece*, qui attaque ouvertement la Toute-puissance de la Divinité.

Premièrement, il faut remarquer que les Athées donnent communément une fausse idée de la Toute-puissance de Dieu, afin de la tourner ensuite en ridicule. Ils prétendent que l'on entend par-là la Puissance de tout faire, sans en excepter même les choses les plus contradictoires. Il est vrai que les enfans peuvent en avoir une semblable idée, & il est vrai encore que *Descartes*, qui a été d'ailleurs un homme d'une grande pénétration, a dit que toutes choses, & même la nature du Bien & du Mal, du Vrai & du Faux, dépendoient de la volonté arbitraire de Dieu, & que, s'il avoit voulu, deux & deux ne seroient pas quatre, ni les deux angles d'un triangle ne seroient pas égaux à deux droits. Il ajoute seulement que ces choses ayant été une fois établies, par un décret de Dieu, elles deviennent immuables ; non pas à l'égard

gard de Dieu , comme je croi , mais
seulement au nôtre. * Il n'y a aucun pa-
radoxes , dans l'Antiquité , plus dérai-
sonnable que celui-là , & si quelqu'un
vouloit accuser *Descartes* de n'avoir
pas crû qu'il y ait un Dieu , mais d'en
avoir seulement fait semblant , cette
pensée serviroit infiniment à donner de
la couleur à son accusation. C'est at-
tribuer à la Divinité une propriété , qui
est incompatible avec les autres , com-
me avec l'Intelligence & la Sagesse in-
finies. Car supposer que Dieu est *in-*
telligent & sage , seulement par sa vo-
lonté , c'est la même chose que dire
qu'il n'a aucune *Intelligence* , ni aucu-
ne *Sagesse* ; sa volonté étant libre , &
pouvant par son changement faire chan-
ger sa *Sagesse* , & la faire consister en
des choses toutes opposées à celles, dans
lesquelles elle consiste présentement.
C'est pourquoi lors que nous disons
que Dieu est tout-puissant , nous ne
prétendons pas dire qu'il peut détruire
la nature intelligible des choses , com-
me il veut ; ce qui seroit la même cho-
se que dire , qu'il n'a ni Intelligence ,
ni Sagesse ; qui sont néanmoins la ré-
gle

* Il y a bien de l'apparence que *Descartes*
parloit ainsi par politique. Voyez les Chapp.
IV. & XIV. de l'Ontologie.

gle & la mesure de son pouvoir. Nous prétendons seulement dire que Dieu peut faire tout ce qui est possible, tout ce qui est concevable, ou qui n'implique pas contradiction.

Mais les Athées regardant l'*Infinité* de Dieu, comme quelque chose d'inconcevable, il faut tâcher de la rendre un peu plus facile. Je dis donc que l'*Infinité* n'est autre chose que la *perfection*. Une *Intelligence infinie* n'est qu'une *Connoissance parfaite*, qui n'a aucun mélange d'ignorance, & qui connoît tout ce qui peut être connu. De même une *Puissance infinie* peut faire tout ce qu'un Entendement infini conçoit, & pas davantage; car l'*Intelligence* est la mesure de la *Puissance*, & tout ce qui est inconcevable à Dieu, comme ce qui est contradictoire, n'est pas l'objet de sa *Puissance*. Enfin l'*Infinité de sa Durée*, ou son *Eternité*, n'est réellement autre chose qu'une perfection, qui renferme l'existence nécessaire & l'immutabilité de Dieu. Il est non seulement contradictoire que cet Etre cesse d'exister, mais même qu'il acquiere rien de nouveau, ou qu'il perde quelque chose de ce qu'il a, par la continuation de son existence. Néanmoins cet Etre comprend les

différences du passé, du présent & de l'avenir. L'*Infinité* étant le suprême degré de la perfection, rien de ce qui renferme quelque imperfection ne peut être véritablement infini; & tel est le nombre, la grandeur corporelle, & la Durée successive. Ces choses n'ont que l'apparence de l'*Infinité*, *mentuntur Infinitatem*, parce qu'on leur peut toujours ajouter; mais elles ne l'égalent jamais.

* On a déjà dit auparavant quelque chose de ces sortes d'*Infinitez*, qui se trouve opposé à ce que dit notre Auteur. On peut encore remarquer ici que pourvu que l'on dise que Dieu existe nécessairement; qu'il ne perd, ni n'acquiert rien, dans la continuation de son existence; & que l'addition, ou la soustraction de cent mille millions d'années, ou de quelque durée finie que ce soit, ne le rend ni plus vieux, ni plus jeune; on n'ôte rien, ce me semble, à la souveraine perfection de Dieu, quoi que l'on conçoive sa Durée, comme successive. Si l'on examine l'idée que l'on a de la Durée, on verra qu'il n'est pas en notre puissance de la concevoir autrement. La Durée n'est que la continuation de l'Existence,

* Remarques de l'Auteur de la B. C.

ce, & toute continuation est nécessairement successive. Qui peut concevoir que Dieu a continué d'exister, avec le monde, & que néanmoins le moment auquel Dieu existe présentement est le même que celui auquel il existoit quand le monde commença à être, par sa volonté? Pour moi, j'avoue que je n'y comprends rien du tout; & je croi que ce qui a fait que *Platon* & d'autres ont dit, que l'Eternité n'étoit qu'un perpétuel présent, n'a été que la crainte qu'ils avoient, qu'en admettant une succession, on n'admit les imperfections qui se trouvent dans la Durée successive des Créatures; dont les momens ne sont pas nécessairement liés les uns aux autres, & pendant laquelle elles perdent, ou acquièrent quelque chose. Mais ôtez ces imperfections, je ne voi pas ce que la succession de la Durée, qui dans le fonds n'est que la continuation de l'existence, peut renfermer d'imperfection. Que les Philosophes examinent cette matiere, sans préjuger. Ecoutons maintenant ce que nôtre Auteur continue à nous dire.

Il paroît, dit-il, évidemment, par l'idée que nous avons de l'*Imperfection*, qui nous est si familiere, que nous avons aussi une idée de la *Perfection*.

LA BIBLIOTHEQUE

La *Perfection* est la mesure de l'*Imperfection*, comme une ligne droite est la règle d'une courbe. La *Perfection* n'est pas un défaut de l'*Imperfection*, mais la seconde est un défaut de la première ; de sorte que l'on doit concevoir la *Perfection* avant l'*Imperfection*, comme la lumière avant les ténèbres. Outre cela, nous voyons divers degrés de perfection dans l'essence des choses ; comme, par exemple, dans les choses inanimées & animées, dont les secondes nous paroissent plus parfaites que les premières. Celles qui jouissent de la Raison nous paroissent aussi d'un degré plus relevé, que celles qui ne font que sentir. Ces differens degrés ne peuvent pas aller à l'Infini, il faut qu'ils s'arrêtent à la Nature qui possède toutes sortes de perfections, dans le plus haut degré qu'il soit possible. Enfin nous ne pourrions pas connoître d'*imperfection*, dans les choses les plus parfaites que nous connoissions par les sens & par l'expérience ; si nous n'avions pas une idée de ce qui est absolument parfait, que nous comparons secrètement avec ce à quoi il manque quelque chose. On peut ajoûter à cela qu'on ne connoîtroit pas ce qui est moins parfait, en chaque espece, si l'on n'a-

n'avoit une idée de ce qui est plus parfait en ces mêmes especes.

C'est pourquoi l'*Infini* étant le même que l'*absolument parfait*, nous avons une idée du dernier antérieure à celle de l'autre ; & quoi que le mot d'*Infini* soit négatif dans sa forme grammaticale, il signifie quelque chose de positif ; & le *Fini* est plutôt une négation de l'*Infini*.

* Quoi que le rapport, que notre Auteur trouve entre le *Fini* & l'*Infini*, soit véritable, à les considérer en eux mêmes ; il y a bien plus d'apparence que notre esprit commence par le *Fini*, ou ce qui n'a qu'un certain nombre de propriétés, & cela dans un degré limité, & qu'il s'élève par degrez à ce qui possède toutes les propriétés de toutes choses, sans aucune imperfection. Ceux qui se consulteront eux mêmes, plutôt que ce que *Platon* a dit des idées, sans le prouver, en tomberont d'accord. L'Auteur a néanmoins raison de conclure de ce qu'il a dit, qu'affirmer qu'il y a un *Etre Infini*, c'est la même chose qu'affirmer qu'il y a un *Etre absolument parfait*, qui est l'Auteur de toutes choses.

C 6 IV

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

IV. VENONS présentement, continue-t-il, à la quatrième objection des Athées, que la Théologie n'est qu'un recueil d'opinions incertaines, qui ne s'accordent pas les unes avec les autres. On ne peut pas nier que quelques Théologiens des derniers tems n'aient étendu la puissance de Dieu à des choses contradictoires, comme à faire qu'un seul corps fût en plusieurs lieux à la fois; & qu'il n'y en ait d'autres qui lui ont donné des attributs opposez les uns aux autres, qu'ils ont pris pour des perfections: Ainsi quoi que les Théologiens soutiennent communément qu'il y a une Justice & une Sainteté naturelle, dans la Divinité; quelques uns néanmoins prétendent que la Divinité n'est pas déterminée à agir, par une Loi antécédente, ou par la nature de la Justice, mais que quoi qu'elle veuille cela devient Justice, parce qu'elle le veut. C'est ce qu'ils appellent le *droit souverain de Dieu*, & qui, selon eux, est une grande perfection. Il est certain que ces deux choses sont contraires; savoir, *qu'il y a quelque chose, qui de sa nature est juste ou injuste, ou qu'il y a une sainteté naturelle en Dieu*: & que la *volonté arbitraire de la Divinité est la règle*

gle. du Juste & de l'Injuste. Il y a encore des Théologiens, qui disent que tout ce qui est en Dieu est Dieu, & qui croient que c'est-là une de ses perfections. Cependant ces gens-là ne laissent pas de soutenir que Dieu est si fort libre, que tout dépend de sa volonté. Ils se contredisent visiblement en cela, & encore en ce qu'ils ôtent à Dieu le pouvoir d'agir extérieurement, & d'appercevoir ce qui se fait ici dans la succession du tems. Mais il ne s'ensuit pas des contradictions des Théologiens, qui se trompent, que la Théologie elle-même soit pleine de contradictions, & qu'elle ne renferme aucune vérité Philosophique.

Il est certain qu'il n'y a aucune idée véritable, qui puisse renfermer une contradiction; comme, les idées d'un triangle, d'un quarré, d'un cube, ou d'une sphere ne pourroient pas renfermer une contradiction, & être les idées de figures possibles. Il n'y en peut non plus avoir aucune, dans l'idée d'un Etre tout parfait. Il est vrai que l'idée de Dieu paroît une idée composée des divers Attributs qu'on lui donne, & que, si ces attributs se détruisoient l'un l'autre, cette contradiction rendroit le tout un pur non-Etre. Ainsi un Triangle, dont

63 BIBLIOTHEQUE

dont les trois angles sont plus grands que deux droits, est contradictoire & inconcevable. On n'en a aucune idée, c'est un pur Néant. Mais les Attributs, dont l'Idée de Dieu est composée, sont des propriétés que l'on peut toutes démontrer de l'Etre tout parfait, comme on démontre les propriétés d'un triangle, ou d'un quarré; & elles ne sont incompatibles, ni avec l'Essence Divine, ni entre elles mêmes. Non seulement il n'y a point d'incompatibilité entre les véritables Attributs de Dieu, mais ils sont même si étroitement liés ensemble, qu'ils sont inséparables. Il ne peut pas y avoir une chose infinie en Sagesse seulement, ni une autre infinie en Puissance seulement, ni enfin une autre infinie en Durée seulement. Un seul Etre possède lui seul ces trois propriétés. La vérité est, que ces Attributs de la Divinité, ne sont que des idées incomplètes d'un seul & même Etre très-simple & très-parfait, considérés à divers égards, parce que l'Entendement humain ne le peut pas concevoir autrement.

Ainsi il est faux que les Attributs de Dieu, comme les Athées le disent, soient un amas de propriétés inconcevables & impossibles; ou de simples mar-

marques extérieures d'honneur & de respect, que des Esprits, brouillons par la superstition & par la crainte, rendent à un Etre chimérique, qui ne soit qu'une fiction de leur cerveau. Il n'y a rien dans l'idée véritable de Dieu & de ses Attributs, que l'on ne puisse démontrer d'un Etre tout-parfait; & l'on n'y peut rien ajouter, ni rien retrancher; non plus qu'on ne peut rien ajouter, ni retrancher à l'idée claire d'un carré, ou d'un triangle, sans détruire sa nature. Nous ne nous pas qu'il n'y ait quelques personnes, qui par superstition, ou par flatterie (car il y a des gens qui sont, comme parle S. Jérôme, *Stulti adulatoros Dei*, des flatteurs insensés de Dieu) lui attribuent des choses, qui sont incompatibles avec sa nature, sous prétexte de l'honorer, en exaltant sa puissance & sa souveraineté sur ses Créatures. Ces gens-là le deshonnorent infiniment, en le représentant comme un Etre, qui n'a rien d'aimable.

* S. Jérôme a imité dans l'expression qu'on en vient de rapporter, *Plutarque*, qui a fort bien dit des superstitieux † : *ils ont peur des Dieux, & ils ont*

* Remarques de l'Auteur de la B. C.

† Lib. de Superst. T. 2. p. 167.

ont leur refuge à eux. Ils les flattent & les injurient. Ils leur font des vœux & ils les blâment. On trouve aussi une semblable idée dans la IV. harangue de *Maxime de Tyr*. Les *Thomistes*, qui, sous prétexte de rendre les hommes dépendans de Dieu, le font l'auteur de leurs actions; autant mauvaises, que bonnes; détruisent, sans y prendre garde, la Sainteté de Dieu; en lui faisant, s'il est permis de parler ainsi, de mauvais complimens. Ils anéantissent aussi la Justice de Dieu, par le même principe, en supposant que Dieu punit, & punit de supplices éternels, des fautes dans lesquelles il a concouru; en sorte que les Créatures n'ont pas pû ne les pas commettre, supposé ce concours qu'ils lui attribuent dans toutes leurs actions. A l'égard de ceux qui sont dans de semblables pensées, il faut avouer que l'Idée de Dieu est une idée pleine de contradictions; puis qu'ils le font en même tems saint & agissant contre la Sainteté, juste & faisant la plus grande Injustice que l'on puisse imaginer. Mais *Jésus-Christ*, ni ses Apôtres, qui sont les seuls maîtres du Christianisme, ne nous ont rien enseigné de semblable. Les premiers Chrétiens ont aussi été fort éloignés de

de ces pensées. Ainsi on ne sauroit les regarder comme une partie de la Religion Chrétienne, sans injustice. Mais écoutons notre Auteur.

V. CEUX qui prétendent, dit-il, qu'il n'y a point de Dieu sont obligez de nous apprendre d'où vient que les hommes ont crû généralement qu'il y en a un, & qu'en tous tems & en tous lieux on a eu du penchant à la Religion; si cela ne vient pas en conséquence de certaines lumieres, qui sont communes à tous les hommes. Les Athées croient pouvoir rendre raison de cela, en disant que cela vient en partie de la timidité des hommes, & de l'ignorance, où ils sont des causes; & en partie de l'adresse des Législateurs, qui se sont voulu soumettre les peuples par-là.

Comme c'est en ceci, que consiste la cinquième difficulté des Athées, & qu'ils croient triompher en cette occasion, nous expliquerons leur pensée, dans toute son étendue, après quoi nous la réfuterons,

Ils disent donc que l'imbecillité naturelle des hommes les tient dans une perpétuelle inquietude, à l'égard de l'avenir; ou touchant ce qui leur peut arriver de bien & de mal, dans la suite du tems. Cette disposition, continuent-ils, rend

rend les hommes enclins à s'imaginer mille choses effroyables, & à soupçonner qu'il y a des Etres, qui ne sont point. Cette peur pleine de défiance, touchant leur état futur, élève dans leur esprit des spectres épouvantables, & leur représente un Etre invisible gouvernant arbitrairement tout le monde, & tirannisant le genre humain, comme il lui plaît. Dès qu'ils se sont formez l'idée de cet épouvantail, qui n'existe que dans leur imagination ; ils inventent un culte rempli de soumission & de crainte, & des paroles pleines de respect & d'humilité, pour tâcher de se rendre favorable & pour apaiser ce Gouverneur imaginaire de l'Univers. Ainsi ils se chargent d'un joug insupportable, & passent leur vie dans la crainte & dans la défiance.

Les Athées ajoutent à cela l'ignorance des causes de ce qui arrive ; qui fait, disent-ils, que l'on attribue à la Divinité tout ce dont on ne fait pas rendre raison. Les hommes sont naturellement curieux de savoir les raisons de tout ce qu'ils voyent, & comme ils ne peuvent pas toujours les trouver, ils attribuent ces effets à une Cause invisible, qui peut tout.

Ils disent de plus que l'adresse des
Le-

Législateurs & des Politiques a beaucoup contribué à affermir l'opinion générale qu'il y a un Dieu. Ils voyoient qu'ils pouvoient se servir utilement de cette opinion , pour tenir les peuples dans la soumission , & pour conserver la paix , dans la Société Civile ; dont les hommes observent mieux les Loix , lors qu'ils croient qu'outre les peines que les hommes font souffrir à ceux qui violent ces Loix , lors qu'ils les en peuvent convaincre ; il y a des peines à craindre de la part de Dieu , pour cette vie & pour l'autre , quoi que les hommes ne puissent pas découvrir les coupables. C'est pour cela que les Législateurs ont cultivé avec soin les semences de Religion , que la crainte & l'ignorance avoient produites dans l'esprit des hommes , & les ont confirmées , dans la créance qu'il y a des Esprits , qu'il se fait des Miracles & des Prodiges , qu'il y a des Oracles & des Prédications. On a débité là-dessus des Fables & des Histoires , qui étant approuvées par les Magistrats & par les Princes , ont établi pour jamais ces opinions parmi les hommes. Ainsi , selon le sentiment d'un Athée Moderne , la crainte d'une Puissance invisible , que l'esprit de l'homme a inventée , ou que l'on

l'on a tirée de quelques histoires approuvées de l'Etat, où l'on vit, se nomme *Religion*; & lors qu'elle n'est pas approuvée, par l'Etat, on la nomme *Superstition*.

* Notre Auteur fait voir au long, que ç'a été aussi là le langage des Anciens Athées; mais on ne peut pas rapporter ici leurs passages, sans s'étendre trop. Il paroîtra clairement, par la suite, qu'il est faux que l'idée d'une Divinité en général soit venue des principes, que l'on vient de rapporter; mais on ne peut guere nier, que les anciens Payens ne donnassent sujet aux Athées de leur faire ces objections, avec assez de vraisemblance, par leurs Divinitez particulieres. Ils se faisoient, par une sotte crainte, des Divinitez purement imaginaires; qu'ils adoroient en suite, avec une superstition ridicule. Telles étoient *la Peur*, *la Pâleur*, *la Fievre*, *la Mort*, &c. Comme ils ignoroient les causes des choses naturelles, telles que sont *la Foudre*, les *Eclipses*, &c; ils les attribuoient immédiatement à de certaines Divinitez, & les regardoient comme des prodiges. Il est certain aussi que les *Legislateurs*, & les *Souverains*, qui tâchoient de profiter des opi-

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

opinions populaires , ne manquoient pas de favoriser celles qui pouvoient servir à confirmer leur autorité. Par exemple , à Rome , lors qu'il tonoit le jour que l'on avoit fait une élection de quelques Magistrats , ou une loi ; tout ce qui avoit été conclu dans l'Assemblée du peuple étoit cassé. Il en étoit de même si un Augure public observoit le Ciel , pendant ce tems-là. On pourroit produire plusieurs autres exemples de semblables superstitions.

Parmi des peuples plus polis & plus éclairés , que les anciens Payens , ne voit-on pas que les hommes s'établissent certains objets de leur culte , par la sottise & par la superstition du peuple ; auxquels ils adressent en suite leurs vœux , & de qui ils croient tout pouvoir obtenir ; opinion que leurs Conducteurs entretiennent soigneusement , à cause des avantages qu'ils en tirent. Cette sorte de Comedie se joue depuis long-tems si grossièrement , qu'elle sert infiniment à jeter dans l'Atheïsme bien des gens , qui s'en apperçoivent ; & qui ne sont pas capables de remonter plus haut , & de voir qu'il y a d'autres principes de Religion , que ceux qu'on leur débite. Notre Auteur réfute ainsi ceux qui croient que l'opinion , qu'il y a un Dieu ,

Dieu, ne s'est établie, que par la crainte & l'ignorance des peuples ; & ne s'est confirmée que par l'adresse des Politiques.

PREMIEREMENT, dit-il, une crainte, qui fait qu'on croit constamment une certaine chose, dont l'existence n'est fondée ni sur les Sens, ni sur la Raison ; une crainte, qui va à remplir toute la vie d'inquiétude & de frayeur ; une crainte, dis-je, de cette nature ne peut être regardée que comme une sorte de folie. Ainsi les Athées, qui attribuent quelque chose de semblable au genre humain, regardent tous les hommes comme des foux, & croient qu'il n'y a que deux ou trois Athées, qui ne soient pas hors du sens. Mais le reste du genre humain a bien plus de sujet de les regarder eux mêmes, comme des insensés ; qui, par une stupidité étrange, ne peuvent croire que ce qu'ils touchent & qu'ils voient.

Il est vrai que ceux, qui croient qu'il y a un Dieu, le craignent ; mais la créance d'une Divinité n'est pas venue de la crainte que les hommes ont pour l'avenir ; car personne n'est moins inquiet pour l'avenir, que ceux qui craignent véritablement Dieu. La raison de cela est que ce qu'ils regardent com-

comme leur souverain bien dans cette vie, n'est aucune des choses, qui sont soumises à la puissance des hommes, ou aux revers de la Fortune, comme l'on parle. Il est en eux mêmes, & il consiste dans le bon usage qu'ils font de leur Volonté, qui sera récompensé dans une vie, dans laquelle les hommes n'auront aucun pouvoir de leur nuire. Au contraire, les Athées doivent être dans une perpétuelle inquiétude, parce qu'ils font consister tout leur bien dans la jouissance des choses, qui sont soumises, selon eux, à l'empire de la Fortune : comme sont les honneurs, les plaisirs & les richesses. En effet, ces gens-là sont ordinairement fort craintifs & fort défiants ; ce qui paroît en ce qu'ils bâtissent toute leur Politique, & ce qu'ils nomment Justice, sur la crainte & sur la défiance.

Mais la grande erreur des Athées, en cette occasion, c'est qu'ils supposent que la Divinité, selon le sentiment de la plupart du genre humain, n'est qu'une idée effrayante, & qui n'a rien d'aimable. Au contraire, puis qu'on invoque Dieu, dans les adversitez & dans les dangers, on le regarde comme un Etre exorable, & qui se laisse fléchir ; & en se confiant en lui, on fait

fait voir qu'on croit que c'est une nature bonne & bien-faisante. S'il y a quelques expressions & quelques pensées, dans les Anciens ou dans les Modernes, qui soient contraires à cette idée de Dieu, on peut les regarder comme opposées au sentiment commun de toutes les Nations.

Il est vrai que l'Ecriture Sainte représente la Religion, par les mots de *crainte de Dieu*, & que l'on a sujet de craindre ses châtimens, dans cet état de péché, avant que d'être parvenu au *veritable amour de Dieu*, ou à la justice. Mais la crainte religieuse, que l'on a pour la Divinité, n'est pas une peur que l'on en ait, comme d'un Etre Tout-puissant & capricieux, & qui regne d'une manière arbitraire sur les Créatures; ou comme d'un Etre Malfaisant, ce qui nous donneroit nécessairement de la haine pour lui. C'est une crainte, que l'on a pour un Etre, qui est essentiellement juste, & qui punit le Vice, comme il récompense la Vertu. *Lucrece* lui même représente la crainte religieuse, comme jointe avec quelque sentiment de son devoir :

* *Tum populi gentisque tremunt* --
Ne

* *Lib. V. p. 707. Ed. Lamb. Wechel.*

*Ne quod ob admissum fœdè, dictum-
que superbè,
Pœnarum grave sit solvendi tempus
adactum.*

„ Alors les peuples & les nations trem-
„ blent &c. que le tems ne soit venu
„ d'être puni de quelque vilaine action,
„ ou de quelque discours insolent. On
ne peut pas nier que cette crainte ne
soit utile à la Société, pour empêcher
que le Vice ne s'augmente parmi les
hommes, & utile même à ceux qui
s'abstiennent de mal faire, par une crain-
te religieuse, pour les porter à la Ver-
tu, & les garantir de toutes les mau-
vaises suites du Vice.

La raison qui fait que les Athées se
trompent si fort, dans l'Idée de Dieu,
& qu'ils le conçoivent autrement que
les autres hommes, & comme un Être,
pour lequel on ne peut avoir que de la
peur, & pour lequel on a par consé-
quent de la haine; la raison, dis-je,
de leur erreur en cette occasion, n'est
que leur mauvais naturel. Premiere-
ment, ils s'imaginent que la différence
du Bien & du Mal Moral, n'a aucun
fondement dans les choses mêmes, &
qu'elle n'est fondée que sur une loi pu-
rement arbitraire, qui est contraire à la
nature; l'homme étant naturellement

libre, & n'étant gêné par les Loix, que malgré lui. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec haine un Etre, qui les empêcheroit de jouir de leur liberté, & que sa sévérité contre les méchants leur paroît une pure tyrannie. Outre cela, les Athées ont une maxime très mauvaise, c'est qu'il n'y a aucune charité naturelle : * *nulla naturalis caritas* ; & que toute la bienveillance vient de la foiblesse & de la crainte : *omnis benevolentia oritur ex imbecillitate & metu* ; c'est à dire, que les hommes ne se témoignent de l'amitié, que parce qu'ils sont sous le pouvoir des autres, ou parce qu'ils ont besoin de leur secours. Ils conçoivent de même que s'il y avoit un Dieu, il ne se feroit pas des hommes, parce qu'il n'en auroit que faire ; & que les hommes, de leur côté, ne pourroient lui obeir, que par force. Un Dieu de cette nature ne pourroit qu'épouventer les hommes, & il ne leur seroit pas possible de l'aimer.

Mais ce ne sont là, que de fausses idées des Athées. La véritable Religion nous représente les choses d'une manière, qui nous remplit de consolation, en nous persuadant qu'il y a une Divinité bienfaisante, & amie de la Vertu.

* *Cicer. de Nat. Deor. Lib. I.*

Vertù. Au contraire les Athées nous ouvrent , pour ainsi dire , un théâtre plein de tristesse, de chagrin, de desespoir & d'horreur ; en nous disant qu'il n'y a point d'autres biens , que le plaisir de satisfaire ses passions , qui sont néanmoins comme le tonneau des Danaïdes , & que rien de ce qui est ici bas ne peut contenter ; que nous ne sommes qu'un amas d'Atomes, qui s'évanouissent, en se dissipant par la mort, sans esperance d'être jamais réunis ; qu'il n'y a point de Providence, ni aucun Être au dessus de nous , qui ait soin des hommes , puis qu'il n'y a dans le monde , que de la Matière insensible, & sans vie.

* Notre Auteur prouve cela , plus au long , par d'autres raisonnemens , & par des passages de l'Antiquité , qui méritent d'être lûs ; mais on est obligé de passer tout cela , pour éviter une longueur excessive. Ensuite il vient à l'examen de la seconde raison, que les Athées donnent de la persuasion générale , où l'on est, qu'il y a un Dieu.

SECONDEMENT , les Athées disent que les hommes ayant vainement cherché les causes de ce qu'ils voyoient autour d'eux , au lieu des causes naturelles

D 2
* Paroles de l'Auteur de la B. G.

relles & nécessaires , qu'ils ne furent pas trouver , en imaginèrent de surnaturelles & de divines , pour cacher leur ignorance ; en quoi la crainte , dont on a parlé , se mêla aussi. C'est ainsi que parle *Demotriac.* , * *Les Anciens* , dit-il , croyant ce qui se passoit dans les *Météores* , comme sont les tonnerres , les éclairs , & les foudres , les *Eclipses du Soleil* & de la *Lune* , en furent effrayez , & crurent que c'étoient les Dieux , qui en étoient les Auteurs. *Epicure* dit aussi , qu'il ne s'étoit appliqué à l'étude de la *Physique* , que pour se délivrer de la crainte des Dieux ; parce que les hommes , ne sâchant pas les causes naturelles de ces effets , en cherchent de surnaturelles.

Les Athées ayant donc cherché les causes naturelles de cette espece de choses , & les ayant trouvées , ou au moins le croyant , triomphoient , & soutenoient que la matiere faisoit tout , sans l'intervention d'aucune Divinité. Mais sans vouloir défendre l'ignorance populaire , nous montrerons ici , par quelque peu d'exemples , que la Philosophie & la connoissance des causes mènent tout droit à Dieu , & que l'Atheïsme n'est

* *Apud Sext. Empiric. Lib. VIII. advers. Mathem. p. 312.*

n'est autre chose que l'ignorance des causes & de la Philosophie.

Les Athées ne sauroient donner aucune raison de l'origine de leur propre Ame ; puis qu'il est absolument inconcevable & impossible qu'une Ame, douée de Sentiment & de Raison, puisse naître d'une Matière, qui en est entièrement déstituée, de quelque manière qu'on la modifie. On ne sauroit concevoir qu'un Esprit naisse de simples Atomes déstuez de toutes qualités, & dans lesquels on ne voit que de la grandeur, de la figure, de la situation, du mouvement & du repos ; parce que l'effet ne peut pas être plus excellent que la cause. C'est pourquoi les Athées, qui supposent qu'eux mêmes, avec toutes les Ames, sont sortis de la Matière insensible, & que toute la Sagesse & politique & philosophique, qui est dans le monde, n'est qu'un pur résultat du hazard, ne peuvent passer que pour des gens, qui ignorent entièrement les causes de ce que nous voyons.

Outre cela, les Athées ignorent aussi la cause du mouvement des corps, par laquelle néanmoins ils supposent que tout se fait. Ils n'en sauroient rendre aucune raison, pendant qu'ils disent

qu'il n'y a rien que de la Matière. Premièrement, il est indubitable que le mouvement n'est pas essentiel au corps, considéré comme tel; puis que, si cela étoit, aucune particule de matière ne pourroit demeurer en repos, & que par conséquent, il n'y auroit jamais eu de génération de rien, & le monde ne se seroit jamais formé. On ne pourroit voir aucunes particules attachées les unes aux autres, parce qu'elles seroient toutes dans un perpétuel mouvement, & dans une séparation, qui n'auroit point de fin; de sorte qu'aucun corps ne pourroit se former. Il est certain d'ailleurs qu'aucun corps n'a le pouvoir de se mouvoir & de se reposer librement. Aussi, excepté quelque peu d'Hylozoïstes, le reste des Athées de l'Antiquité ont nié que la Matière eût aucune sorte de vie. C'est pourquoi ceux qui suivoient *Democrite*, comme *Aristote* le remarque en quelque part, ne pouvoient assigner aucune cause du mouvement; * sinon qu'un corps en avoit remué un autre de toute éternité, & cela à l'Infini; de sorte qu'on ne pouvoit trouver aucun premier moteur, (αρχὴ κίνησεως) parce qu'il n'y a point de commencement, ni de premier dans l'éter-

* Vide *Phys. Arist. Lib. VIII. c. 5.*

l'éternité. Ainsi c'étoit la même chose , que de dire qu'il n'y avoit eu aucune premiere cause mouvante , ce qui est absurde.

C'est pourquoi *Epicure* , pour corriger ce défaut du Systeme de *Democrite* , donna de la pesanteur aux Atomes , quoi que d'ailleurs il les dépouillât de toutes sortes de qualitez. Il prétendit que les Atomes descendoient continuellement , dans un Espace infini. Mais il est ridicule d'établir *un haut & un bas* dans un Espace infini , & où il n'y a rien que des Atomes ; ou de dire qu'il y a de la pesanteur , qui ne tend à aucun centre , ni à aucun lieu de repos. D'ailleurs il ne donnoit non plus aucune raison de ce mouvement , il assuroit simplement que les Atomes descendoient , la pesanteur n'étant autre chose que l'inclination de descendre ; mais il ne disoit ni comment , ni pourquoi se faisoit cette descente.

Ainsi les Athées ne rendoient aucune raison du mouvement de la Matière ; & puis qu'elle ne peut pas se mouvoir d'elle même , ou il faut dire que le mouvement n'a point de cause , ou il faut reconnoître qu'il y a quelque autre substance que le Corps , & qui a le pouvoir de le remuer. C'est pour-

quoi *Platon* jugeoit que la Pensée, qui est un mouvement, s'il faut ainsi dire, qui se fait de lui même (*αὐτοκίνησις*) a été avant le mouvement local, qui est l'effet de quelque autre cause, *ἑτεροκίνησις*. Quoi que le mouvement, considéré tel qu'il est dans les corps, ou comme le changement qui arrive à un corps transporté d'un lieu à un autre, soit une chose corporelle, ou une manière d'être du corps mû ; si on le considère, comme la force mouvante, qui agit sur la matière, c'est une chose immatérielle. C'est pourquoi dans le corps des Animaux, la véritable cause du mouvement, ou de sa détermination n'est pas le Corps organisé ; mais l'Ame qui pense, ou un Principe Actif & Vital, qui est uni au Corps, & qui le conduit. Mais dans l'Univers, Dieu est originairement la cause du mouvement, comme l'assure l'Ecriture Sainte, * qui dit que *par lui nous avons la vie & le mouvement*. Sous la Divinité, il y a un Etre inférieur & créé, qui est l'Ame & la Vie de la Nature ; ou un *Principe Hylarchique*, qui a le pouvoir de remuer régulièrement la matière. Nous voyons donc encore par là que l'ignorance des causes est la

se-

* *Act. XVII, 28.*

semence de l'Athéisme, & non de la
créance qu'il y a une Divinité. Aucun
Athée ne peut nous marquer, selon ses
principes, la véritable cause du mou-
vement, & la connoissance de cette
cause nous conduit droit à une Divi-
nité.

* *Mr. Cudworth* ajoute à tout cela
la beauté de l'Univers, la disposition
admirable du corps des Animaux, &
l'harmonie qu'il y a entre toutes les par-
ties dont ils sont composez. Les an-
ciens Athées, qui ont cru que le hazard
avoit formé le monde, & que les ani-
maux étoient nés de la terre, comme
des Champignons, ont été si fort sifflez
là-dessus, que l'on ne s'y arrêtera pas
ici; outre qu'on en dira quelque chose
dans la suite. Il réfute aussi très-faci-
lement les visions des Epicuriens, qui
disoient que les Yeux n'avoient pas été
faits pour voir; mais que les animaux
avoient vu, parce que les Yeux s'étoient
par hazard trouvez propres pour cela.
On ne s'arrêtera pas non plus à cette
matière, pour les mêmes raisons. Il
fait aussi voir que quoi que Dieu n'a-
gisse pas immédiatement, pour la for-
mation des Animaux & des Plantes, il
y a une Nature Plastique, qui agit en

DES MATHÉMATIQUES

* *Paroles de l'Auteur de la B. G.*

cela sous ses ordres ; & qu'il regle la fin pour laquelle chaque chose est produite , quoi que l'Instrument , dont il se sert , l'ignore. On a déjà parlé de cette Nature * ailleurs , & l'Auteur décrit très-bien , par ces paroles de *Balbus* , † dans *Ciceron* , *vis quædam finem rationem , cogens utatur in corporibus necessariis ; sed vis particeps ordinis , tamquam viâ progrediens ; cuius sollertiam nulla ars , nemo artifex consequi potest imitando : ,* une force destinée de raison , qui produit les mouvemens nécessaires dans les corps ; mais une force qui est attachée à un certain ordre , & qui agit comme avec méthode ; & dont aucun art , ni aucun artisan ne peut imiter l'adresse. Après avoir montré que les Athées Atomistes rejettoient toutes sortes de Causes Finales , & qu'ils ne pouvoient pas rendre raison de la disposition de l'Univers & de ses parties , il continue ainsi.

Il est surprenant que les rêveries des anciens Athées se trouvent soutenues par quelques Chrétiens Modernes ; qui suivant la doctrine des Atomes , dans leur Physique , voudroient nous persuader , que le Monde entier , avec les

* Tom. II. Art. 2.

† Lib. II. de Nat. Deor. c. 32.

Plantes & les Animaux, est sorti, par un mouvement nécessaire & qui n'a été conduit par aucune Intelligence, de la Matière d'abord tournée en rond & ensuite agitée diversement. Ces derniers Philosophes surpassent même, en quelque chose, les anciens Atomistes; car ces Atomistes n'ont jamais osé dire que l'Univers fût formé du premier concours fortuit des Atomes; mais ils croyoient qu'ils avoient été combinez d'une infinité de manières, avant qu'il en pût résulter rien de régulier. Ils enseignoient aussi que le Monde, que nous voyons, periroit, comme il avoit été formé, par un mouvement fortuit de la Matière; & qu'il y avoit un nombre prodigieux de Mondes irréguliers, pour un où il y eût de la régularité, comme est celui dans lequel nous sommes. La raison de cela étoit que l'on croyoit que ce qui a été fait par hasard ne demeure pas toujours le même, & que le hasard n'a rien de réglé. Mais nos Atomistes modernes prétendent que du premier coup la Matière muë en rond a formé d'elle même un Monde aussi admirable, que si elle avoit été conduite par une parfaite Sagesse. Ainsi ces nouveaux Atomistes nous enlèvent entièrement le grand argument,

que nous tirons de la disposition admirable du Monde contre les Athées, & qui est le plus propre pour toucher les Esprits; & ne nous laissent qu'un raisonnement de Métaphysique, qui, supposé qu'il soit bon, est néanmoins inutile pour la multitude, & ne fait souvent qu'embrouiller les Savans.

Il est visible que c'est manquer tout à fait de pénétration, que de s'imaginer que la disposition du Monde peut être l'effet d'un simple mouvement circulaire. Mais on doit encore savoir qu'il y a des Phénomènes, qui étant en partie au dessus des forces mécaniques, & en partie contraires à ces mêmes forces, ne sauroient être expliquez que par le moyen des Causes Finales & des Principes Vitaux. Tels sont, par exemple, les Phénomènes de la pesanteur, ou de l'effort que les corps font pour descendre, le mouvement du Diaphragme dans la respiration, la Systole & la Diastole du Cœur, &c. Nous pouvons encore ajouter à cela l'intersection du plan de l'Equateur & de celui de l'Ecliptique, ou le mouvement diurne de la Terre autour d'un Axe, qui n'est point parallèle avec celui de l'Ecliptique, ou perpendiculaire à son plan. Car encore que *Descartes* veuille que
 nous

nous supposions que la Terre a été autrefois un Soleil, qui étoit au centre d'un moindre tourbillon, dont l'Axe étoit dirigé de cette manière, & qui n'a pas changé de situation; parce que les parties canelées ne trouvant de passage par la Terre, qu'en ce sens-là, elles conservent cette direction de l'Axe de la Terre; néanmoins il avoue que les deux mouvemens de la Terre, le diurne & l'annuel, se feroient mieux sur des Axes paralleles, & qu'à cause de cela, ils se doivent toujours rapprocher, en sorte que l'Equateur & l'Ecliptique viendront enfin à avoir des Axes paralleles. Néanmoins les plus exactes observations des Astronomes n'y ont remarqué aucun changement, depuis deux mille ans. On ne peut rendre aucune raison de la continuation de ces deux mouvemens sur des Axes differens, que par une Cause Finale; c'est à dire, parce que Dieu l'a voulu ainsi, afin qu'il y eût la difference des saisons sur la Terre, que nous y voyons.

* Si notre Auteur avoit vécu jusqu'à notre tems, il auroit pu objecter plusieurs autres choses aux Tourbillons de *Descartes*, telles que sont celles que Mr.

D 7

Gre-

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

Gregory lui objecte dans son *Astronomie Physique & Géométrique* Liv. I. Propos. LXXVI. où l'on trouve aussi l'objection de *Mr. Cudworth*. Il continue ainsi.

Mais le plus grand de tous les Phénomènes particuliers est la formation des corps des Animaux, avec toute la beauté & la variété, qu'on y voit. C'est de quoi nos Atomistes Modernes n'ont pu rendre aucune raison, & jusqu'où ils n'ont pas osé pousser leur système de la formation mécanique du Monde. On a bien vu un livre postume de *Descartes* intitulé, *de la formation du Fœtus*; mais il n'est appuyé que sur de fausses suppositions, que le savant *Harvey* a réfutées, dans son *Livre de la génération des Animaux*.

Descartes bannit de la Physique la considération des Causes Finales de Dieu, sous prétexte que nous ne les pouvons pas pénétrer. Mais il ne s'agit pas de savoir, si nous pouvons toujours pénétrer les fins de Dieu, & voir ce qui est le meilleur en chaque chose, pour en conclure que la chose est ainsi, ou qu'elle le doit être. Il s'agit de savoir si Dieu a fait quelque chose pour une certaine fin, à laquelle il n'arrive-
 roit pas, par le mouvement fortuit de

la Matière. Ce n'est pas être trop présomptueux, ni vouloir pénétrer dans les secrets de Dieu, que de dire que les Yeux ont été faits pour voir, que les Oreilles ont été faites pour ouïr, & ainsi du reste; en sorte que ces membres ont été faits le mieux qu'ils le pussent être, pour ces fins-là. Cela est si clair qu'il faut être stupide, ou tout à fait rejeter la Providence, pour en douter; & peut-être qu'il y avoit quelque chose de semblable de caché, sous le voile de cette prétendue humilité.

On peut néanmoins excuser *Descartes*, comme on l'a dit dans l'*Ontologie* Ch. xi. Mais on ne s'arrêtera pas à cela, non plus qu'à quelques autres choses, que notre Auteur dit contre les *Hylozoïstes*. A l'égard des *Causés Finales*, on n'a qu'à consulter le livre de *Mr. Boyle*, intitulé *Recherches touchant les Causés Finales*, où il a traité cette matière au long.

Ceux qui ont cru, continue notre Auteur, que le Monde avoit été formé par le concours fortuit des Atomes n'étoient pas capables de rendre une raison tolerable du commencement du genre humain, & des autres Animaux, qui ne naissent que par la voye de la

* Remarque de l'Auteur de la B. G.

génération, ou par la conjonction d'un mâle & d'une femelle. Ils étoient obligez de dire que les hommes étoient nez de la terre, ce qui devoit avoir été, comme le remarque * *Aristote*, ou par une sorte de pourriture, comme les Vers, ou par des Oeufs; & en effet *Epicure* croyoit qu'ils étoient nez dans une espece de sac, qui tenoit à la terre.

† *Crescebant uteri terra radicibus apti.*

Tout cela devoit encore se faire, par le concours fortuit des Atomes. Mais on demande d'abord pourquoi cela n'arrive pas encore aujourd'hui, car les Atomes ont autant de mouvement, qu'ils en ont jamais eu, sur la surface de la Terre. Il n'y a point de raison à en donner, car dire que la terre est comme une femme, qui au delà de certain âge ne fait plus d'enfans, est une absurdité Epicurienne, qu'on ne sauroit souffrir. On ne peut pas non plus passer à *Lucrece* la réponse qu'il fait, quand on lui demande comment ces enfans de la Terre pouvoient vivre, quand ils étoient nez; c'est que la Terre jettoit après eux des fleuves de lait, d'où

* *De Gen. Anim. Lib. III. cap. ult.*

† *Lucretius Lib. IV.*

d'où ils buvoient, & qu'alors il faisoit un tems toujours temperé. *Anaximandre* aimoit mieux dire que les hommes avoient été engendrez dans le ventre de quelques gros poissons, qui les avoient vomis à terre, quand ils avoient été en état d'avoir soin d'eux mêmes. Voilà les absurditez, où l'on en vient, si l'on ne veut reconnoître la Divinité.

* On peut ajoûter à tout cela que c'est une erreur vulgaire que de s'imaginer que les animaux les plus petits naissent de la pourriture, comme *François Redi* l'a très-bien démontré, dans son livre des Insectes. Le corps d'une mouche, par exemple, renferme autant d'art que celui d'un Elephant; & si de la bouë, agitée par le Soleil, peut être disposée comme une mouche, je ne voi pas non plus pourquoi en jetant du cuivre & de l'acier dans un creuset, la chaleur du feu ne peut pas y produire les montres les mieux travaillées. Je ne comprends pas non plus comment un plus grand animal ne pourra pas être formé par la chaleur du Soleil. Ce que l'on dit, que les plus gros animaux sont formez par la chaleur de leur mere dans des Oeufs, ne me

* *Remarques de l'Anteur de la B. C.*

me paroît pas plus raisonnable ; à moins qu'on ne dise que leur corps est tout formé dans l'Oeuf d'où ils naissent, par quelque Intelligence , & qu'il ne fait proprement qu'y croître , par la chaleur & par les sucs que l'Oeuf renferme ; car enfin la chaleur ne peut faire autre chose qu'agiter diversement les particules de la liqueur qui est dans l'Oeuf, mais elle ne sauroit pas plus faire une machine aussi admirable qu'est le corps d'un Animal ; que le mouvement fortuit des Atomes n'a pû faire le monde entier, avec toutes ses parties. J'avoué que je n'y voi rien de travaillé avec plus d'art, que le corps des Animaux. Il faut dire la même chose de celui des Plantes, qui doit être aussi tout formé dans leurs graines, avant que d'en sortir. Si des Intelligences ne s'en méloient pas, on n'y verroit point l'admirable proportion, la constance, la variété, & la propagation réglée, que l'on y remarque. C'est pour cela que *Mr. Cadworth* a eu raison de recourir à des Natures Plastiques, & ceux qui prétendent que tout cela se fait mécaniquement ne sont pas plus raisonnables que ceux, qui soutenoient que le concours fortuit des Atomes avoit tout fait.

Tout

Tout cela montre clairement que pour rendre raison du commencement & de l'origine des Animaux, il faut nécessairement avoir recours à l'Histoire de Moïse, & dire que Dieu forma les hommes & les autres Animaux, dans un état, où ils pouvoient avoir soin d'eux mêmes & perpétuer leur espèce, comme nôtre Auteur le fait voir. Il ajoute à cela que ce n'est pas, sans une Providence particulière de Dieu, qu'il naît à peu près autant de mâles, que de femelles. Si pendant quelques années il ne naissoit, par exemple, que des hommes, ou que des femmes, le genre humain periroit. Après cela, il vient à montrer que l'idée de Dieu n'est en aucune manière une invention des Politiques.

TROISIÈMEMENT, quoi que nous ne voyons pas que les Politiques n'aient quelquefois abusé de la Religion, pour soutenir leurs intérêts; néanmoins ils n'auroient pas pu venir à bout de leurs desseins, si la chose en elle même n'avoit eu aucune solidité, ni aucun fondement dans la Nature. Mais la Religion étant aussi universellement établie, qu'elle l'est; il n'est pas concevable que les Souverains, qui ont été par toute la terre, & dont quel-

ques

ques uns étoient très-éloignez les uns des autres, & n'ont point eu de commerce ensemble, se soient accordez à se servir tous du même artifice. Quand même ils auroient pû tous avoir cette pensée, ils n'auroient pas pû mettre dans l'esprit de la plupart des hommes, sçavans & ignorans, de la crainte & du respect pour une pure fiction, qui n'auroit non seulement aucun fondement, ni dans les Sens, ni dans la Raïson; mais qui de plus, selon les Athées, remplit les hommes de terreur, & soumet les corps & les esprits à un misérable esclavage. Les hommes ne sont pas si généralement persuadez que ceux, que leur puissance, ou leur dignité élève au dessus des autres, soient plus habiles dans la Théologie, ou dans la connoissance de la Nature, que le Commun. N'est-il pas surprenant, après cela, que les hommes n'aient point soupçonné qu'on les trompoit, & n'aient jamais voulu recouvrer leur liberté; & qu'il se soit trouvé tant de Souverains & de Politiques, aussi persuadez de l'existence d'une Divinité, que le peuple? Toutes les autres tromperies ayant été une fois bien découvertes, n'ont plus été capables de tromper personne. Néanmoins quoi qu'il y ait

ait deux mille ans, que les Athées se tuent de dire que la Religion n'est qu'une imposture politique, le pouvoir qu'elle a sur l'esprit des hommes n'est point diminué; sans doute, parce que ce n'est pas une chose imaginée à plaisir; mais qu'elle a de profondes racines, dans l'Ame de l'homme. C'est ce qui paroît par la Religion Chrétienne, qui n'étant fondée sur aucune politique humaine, & ne tendant à appuyer aucun intérêt mondain, s'est néanmoins établie malgré la Politique & la fureur des Juifs & des Payens, & s'est soumis ceux qui la persécutoient, non en leur résistant, mais en ordonnant à ceux qui l'embrassoient de souffrir patiemment, selon cette maxime, *qu'il vaut mieux obéir à Dieu, qu'aux hommes.*

Mais il y a plusieurs autres raisons, qui font voir que la Religion n'est pas une imposture. On ne sauroit concevoir, s'il n'y avoit point de Dieu, comment l'idée d'un Etre tout parfait seroit entrée dans l'esprit des hommes. Les Athées nous disent que ce sont les Politiques, qui ont forgé cette idée, & qui ont persuadé aux hommes qu'il y a un Etre, qui lui ressemble. Cette opinion, selon eux, s'est répandue, par tout,

tout , par une tradition orale , depuis qu'elle a été inventée. Mais ils font voir par-là qu'ils n'entendent rien dans la Philosophie , puis qu'ils s'imaginent qu'il ne faut employer que des mots , pour faire naître une idée dans l'esprit. Les sons des mots ne font que frapper les oreilles , & donner occasion à l'Âme d'exciter en elle même les idées , qui y sont déjà , & dont les sons ne font que les signes ; ou de réfléchir sur ces idées , de les considérer plus distinctement , & de les comparer avec d'autres. On ne remplit pas l'Âme , comme un vaisseau , en y mettant quelque chose de dehors , mais en l'aidant à réveiller les idées , à les comparer & à les joindre ensemble. „ Il y a com-
 „ me des étincelles cachées de la ve-
 „ rité , que l'instruction allume. C'est la pensée de Boëce :

*Hæret. profectò semen introrsum veri,
 Quod excitatur, ventilante doctrinâ.*

C'est pourquoi le nom , ou la définition de Dieu ne suffiroit pas , pour nous donner l'idée de Dieu ; si nous n'avions déjà en nous mêmes les notions , que cette idée renferme. D'ailleurs on demanderoit toujours , comment les Législateurs eux mêmes se formèrent cette
 idée,

idée, avant que de la vouloir faire entrer dans l'esprit des autres hommes.

On répondra peut-être que les hommes ont le pouvoir de se former des idées de choses, qui ne sont point; comme d'un Centaure, d'une Montagne d'or, & d'autres choses semblables, & qu'ils se sont formez de la même manière l'idée d'un Dieu. Je ne nie pas que l'Ame humaine ne puisse composer des idées de choses, qui existent à part, & qui n'ont jamais été unies. Je dis seulement que l'Ame n'a pas le pouvoir de se faire de nouvelles idées simples. Il en est de même d'elle, que d'un peintre, qui ne peut pas faire de nouvelles couleurs, mais qui peut bien mêler celles que la nature lui fournit, & faire des figures de choses, qui ne sont point. L'Ame ne peut pas non plus se former une idée simple d'une chose, qui n'est pas; ni avoir une idée positive d'un Être, qui n'est absolument rien. Quoi que le Tout d'une idée composée, que l'Esprit se forme, comme une montagne d'or, n'existe pas; néanmoins ce n'est pas une idée contradictoire, il se pourroit faire absolument parlant qu'il y en eût une; autrement nous ne pourrions pas la concevoir. Ainsi nous ne pouvons
for-

former aucune idée d'un triangle carré, parce qu'il ne peut point y en avoir. On peut même dire qu'encore que Dieu puisse tirer un nouveau Monde du néant, il ne peut pas avoir une idée positive de ce qui n'est point, ni ne peut être.

Mais l'idée de Dieu n'est pas un amas d'idées de choses, qui existent à part dans le Monde; car ce seroit alors une idée arbitraire, à laquelle on retrancheroit, & l'on ajouteroit ce que l'on voudroit. Quoi que nous aiyons diverses notions incomplètes de l'Etre infiniment parfait, ce n'est dans le fonds qu'une seule idée, à laquelle on ne peut rien ajouter, ni retrancher; n'y ayant rien dans cette idée, qu'on ne puisse démontrer d'un Etre infiniment parfait; en sorte qu'elle ne renferme rien d'arbitraire. Il n'y a rien non plus, dans le Monde, qui réponde à part aux notions incomplètes que nous avons de la Divinité; comme l'immutabilité, l'existence nécessaire, l'infinité, &c. & faire une idée composée, dont les parties n'existent point, c'est non seulement peindre, c'est encore faire les couleurs, qui n'étoient point auparavant.

Je ne puis pas dissimuler, que quelques Philosophes ont prétendu non seulement

lement que nôtre Ame a le pouvoir de composer des idées , mais encore de les amplifier , en y ajoutant à l'infini. Ainsi *Sextus* l'Empirique a cru qu'en ajoutant aux perfections de l'homme , on pouvoit se former l'idée d'un Etre infiniment parfait. Mais on peut s'assurer que les hommes ont une idée de ce qui est absolument parfait, laquelle est la regle, par où ils jugent de ce qui est imparfait , & qui par conséquent précède l'imperfection , dans l'ordre de la Nature. En voici la preuve, c'est que tous les Théologiens Payens, aussi bien que Chrétiens, disent qu'on peut se former une idée de Dieu, principalement *per viam remotionis*, ou en éloignant de lui toutes sortes d'imperfections. Ainsi *Alcinoüs* dit que la première notion de Dieu se forme par le retranchement : *ἀφαιρέσειν μὲν αὐτῷ νόησις ἢ κατὰ ἀφαιρέσειν*. Ajoutez à cela que des choses finies, mises ensemble, ne peuvent pas faire un Infini. Par exemple, des vies humaines, qui ont chacune un commencement, ajoutées les unes aux autres, ne peuvent pas faire une éternité, ou une durée sans commencement.

Gassendi objecte à ceci qu'encore qu'il n'y eût point de Dieu, on pour-

Tome V.

E

roit

roit néanmoins s'en former une idée; comme il y a eu des Philosophes, qui se sont formé des idées d'une infinité de mondes, ou d'une Matière infinie, quoi qu'il n'y en ait point. On répond à cela, que *des Mondes infinis*, ou *une Matière infinie* ne sont que des mots mal joints ensemble; mais que l'Infinité est une chose réelle, aussi bien que la Monde & la Matière, quoi qu'elle ne soit propre qu'à la Divinité.

* Pour moi, j'avoüe que je suis de ceux qui croient que nous nous formons l'idée de Dieu *à posteriori*, sur les idées que nous avons des propriétés, ou des perfections des créatures; de qui nous retranchons tout ce qui peut y avoir de défauts, & à qui nous ajoûtons tout d'un coup le plus haut degré de perfection, qu'il soit possible. Il est indubitable que nous pensons à des propriétés particulières, & qui existent, avant que de nous en former des idées abstraites. Par exemple, je pense à la faculté de concevoir, que j'ai, avant que de me former une notion abstraite & générale d'une Intelligence. Ensuite je viens à cette seconde idée, en retranchant à l'idée de ma propre Intelligence ce qu'elle a de particulier.

Après

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

Après cela, sentant en moi même que je n'entends pas tout ce que je veux, & que j'ai de la peine à venir aux connoissances, que je puis acquérir, je pense qu'il peut y avoir des Intelligences dont les lumieres sont plus étendues, que les miennes, & qui ont plus de facilité à les augmenter. Mais lors que je veux, je m'élève tout d'un coup à l'idée d'une Intelligence, qui fait tout ce qu'il est possible de savoir; c'est à dire, à une Intelligence infinie. Je me forme de même l'idée de l'Eternité, de la Toute-puissance, & des autres perfections de Dieu; par le pouvoir que j'ai de former des propositions générales. Pour ce qui est de l'Infinité, considérée d'une maniere abstraite, je n'en ai qu'une idée négative; que je forme, non en ajoûtant des quantitez finies les unes aux autres, mais en éloignant tout d'un coup toutes sortes de bornes. Mais après tout il faut que j'avouë que je n'ai qu'une idée générale, & incomplète de cet Etre tout parfait; parce qu'étant fini, je ne puis pas comprendre l'Infini.

Mr. *Cudworth* croit, avec les Cartesiens, que s'il n'y avoit point de Dieu, nous ne pourrions pas en former d'idée. J'avouë que nous nous formons une

E 2

idée,

idée, dans laquelle l'existence nécessaire entre; mais cela ne veut dire autre chose, sinon que s'il y a un Etre semblable à nôtre Idée, il faut que cet Etre existe nécessairement. Mais c'est de quoi nôtre Auteur lui même parlera dans la suite. Ecoutons présentement ce qu'il dit, pour prouver de nouveau que la Religion n'est pas un effet de la Politique.

Comme la crainte de violer les sermens est, dit-il, le lien de la Société Civile: l'obligation de la conscience à l'égard de Dieu, qui punit ceux qui agissent contre ses lumieres, est le fondement de ce qui s'appelle Souveraineté, parmi les hommes. Les traités & les conventions (qui, selon quelques uns, sont l'unique source de la Puissance Civile) sans cela ne sont que des mots, & des sons. Les ordres du Souverain ne sont pas l'obligation de la conscience; ils la supposent, comme quelque chose d'antécédent & sans quoi ils ne sont d'aucune force. L'Auteur du livre *de Cive* est obligé de tomber d'accord de cette vérité, quoi qu'il n'entende pas bien cette obligation naturelle. Elle n'est pas fondée sur l'utilité particulière des hommes, comme cet Auteur le suppose; parce que cha-

que

que homme en étant juge pour lui même, il seroit permis à chaque sujet de se défaire de son Souverain, lorsqu'il croiroit que cela lui seroit utile. D'ailleurs si l'obligation d'obeir aux Puissances étoit fondée sur la seule utilité des Particuliers, la même utilité la pourroit dissoudre. On doit donc regarder la Conscience, & l'obligation religieuse, où l'on est de faire son devoir, comme l'unique base de la Société Civile, & de l'autorité des Souverains. C'est pourquoi la Religion ne peut pas passer pour une fiction des Puissances Souveraines, à moins que l'ordre de la Société ne soit aussi lui même une fiction; ou une chose qui n'a aucun fondement dans la Nature, mais qui n'est qu'un fruit de l'artifice & de la violence.

* Il est certain que le plus solide fondement de tous les devoirs de la vie humaine , est la créance qu'il y a un Dieu, qui veut que nous les observions ; mais il est certain aussi que ces devoirs sont inséparablement unis à l'utilité de ceux qui composent la Société, & qu'ils tendent à les rendre heureux. C'est-là la fin de Dieu, dans l'établissement de la Société ; c'est pour-

E 3: quoi

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

quoi il s'offense des actions tant des Souverains que des Sujets, qui vont à rendre malheureux ses membres ; & c'est ce que l'on doit craindre de faire, à cause de la Conscience. Il faut remarquer que *par l'utilité des membres de la Société*, on doit entendre non l'utilité de chacun en particulier ; comme si la Société étoit perdue, dès que quelcun y souffre injustement, & qu'il pût prendre les armes contre le Souverain, à cause de cela ; mais celle de la plupart de ses membres, qu'il n'est pas permis de leur enlever, en faveur de quelque peu de particuliers, en sorte qu'on en rende malheureux cent, par exemple, pour en mettre dix à leur aise. Quand la Société entière, ou la plus grande partie souffre, par l'injustice de ceux qui la gouvernent ; qui peut douter qu'elle n'ait droit d'y mettre ordre, par les voies les plus douces, qu'il soit possible ? C'est aussi ce que l'Angleterre a mis en pratique plus d'une fois, & que nous avons vû depuis peu, dans l'heureuse révolution que le feu Roi Guillaume III. y a causée. Je ne puis pas expliquer ceci plus au long, mais je remarquerai, pour appuyer le dessein de nôtre Auteur, que puis que la Société ne peut pas bien subsister, sans

Re-

Religion, & que la Société est une chose tout à fait nécessaire au Genre Humain, il faut avouër que la Religion l'est aussi. La liaison étroite, qui est entre ces deux choses, fait voir qu'elles viennent de la même source, & que celui qui a mis le Genre Humain sur la Terre l'y a mis pour y avoir une Religion, aussi bien que pour y vivre en Société. Mais nôtre Auteur nous va donner une autre raison plus convaincante de la fausseté de cette prétension des Athées, que la Religion n'est qu'une ruse des Politiques.

Si les Religions, dit-il, étoient une pure invention des Politiques, pour parvenir plus facilement à leurs fins, & pour tenir les hommes soumis à leur autorité ; ils auroient inventé des Religions, dont les maximes pourroient être changées, comme ils le trouveroient à propos, & selon que leurs intérêts présens le demanderoient. Les Souverains auroient tâché de persuader au monde, que quoi qu'ils commandassent, leurs commandemens devroient toujours être jugés conformes à la volonté de Dieu ; & que quoi qu'ils pussent défendre, ce qu'ils défendroient seroit toujours désagréable à Dieu, qui puniroit ceux qui le feroient. Par là,

ils seroient devenus comme les Lieutenans de Dieu, sur la terre, & les seuls interpretes de ses volontez. Les Loix Civiles de chaque païs, & les volontez arbitraires des Souverains seroient devenues les uniques mesures du Juste & de l'Injuste. & les uniques regles de la Conscience & de la Religion. Par là, les Souverains auroient un pouvoir absolu de faire & d'ordonner tout ce qui leur plairoit ; rien ne leur étant défendu, & leurs Sujets étant obligez en conscience de leur obeir en toutes choses.

Une Religion de cette sorte seroit veritablement une fiction des Politiques ; mais il ne seroit pas facile de persuader une semblable chose au Genre Humain. La veritable Religion n'est pas, comme l'on parle, un nez de cire que l'on tourne comme l'on veut. Elle ne dépend nullement du caprice des hommes ; mais elle est ferme & immuable, elle n'a égard qu'à la Divinité & à ses Loix qui ne changent pas. Lors qu'il arrive que les Loix humaines les contrarient, ceux qui suivent la veritable Religion déclarent qu'il *vaut mieux obeir à Dieu qu'aux hommes*. C'est aussi la raison, pour laquelle quelques Politiques Modernes se
font

sont déclarez contre la Religion, comme contre une chose qui n'étoit pas compatible avec la Souveraineté des Rois; parce qu'elle établit une puissance, dont on doit avoir plus de peur, que du *Leviathan*. On sait que c'est le nom que *Thomas Hobbes* donne à la Puissance Souveraine & arbitraire, à qui il attribue le gouvernement de la Société Civile.

* Nôtre Auteur fait voir, par plusieurs passages, tirez des Livres de *Hobbes*, qu'il prétendoit que la Religion devoit entierement dépendre du caprice de son *Leviathan*. Il soutenoit que la volonté du Souverain fait non seulement ce qui est juste & injuste, mais même la Religion, & qu'aucune Révelation divine ne peut obliger la Conscience, que lors que l'autorité du Souverain lui a donné la force de Loi. S'il y avoit une Religion, en quelque part, dépendante du caprice du Souverain; on pourroit assurément dire alors, que ce seroit une fiction des Politiques; & il y en a en effet une, au monde, qui tient beaucoup du principe d'*Hobbes*, en ce qu'elle établit une autorité, qui y fait le changement qu'il lui plait, sans qu'il soit permis de se soustraire jamais

E. 5. à ses
* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

à ses Ordonnances , ni même de les examiner, & qui prétend que Dieu damne ceux qui refusent de s'y soumettre. Ces principes sont très-propres à entretenir l'Athéisme, dans le monde, qui est en effet très-commun, où cette Autorité regne absolument.

VI. A P R È S avoir montré que les objections des Athées, contre les Phénomènes ordinaires, desquels on conclut qu'il y a une Divinité, ne sont d'aucun poids ; il faut venir aux extraordinaires, que l'on peut réduire à ces trois principaux, les *Apparitions*, les *Miracles*, & les *Prophéties*. Les Athées nient ici les faits, & ainsi on tâchera d'en établir la vérité.

A l'égard des *Apparitions*, quoi qu'il se soit mêlé beaucoup d'histoires fausses, parmi ce que l'on en raconte ; néanmoins on ne peut pas dire, qu'il n'y a rien du tout de vrai. On a fait de semblables histoires, dans presque tous les Siècles & elles ont été attestées, par des personnes prudentes & sincères. Ceux d'entre les Athées, qui prétendent que ce ne sont là que des songes, ou des imaginations de gens qui veilloient, qu'ils ont prises pour des visions réelles, ou pour des sensations ; ceux qui prétendent, dis-je, quelque cho-

chose de semblable détruisent leur propre principe , par lequel ils établissent les sens , comme les seuls témoins & les seuls juges de la Verité. Car si l'on peut confondre des songes & des imaginations , avec des sensations réelles , comment est-ce que le témoignage des sens peut être assuré ? Comment concevoir d'ailleurs que l'imagination est capable de présenter à l'esprit de plusieurs personnes des phantômes , qu'ils prennent pour des réalitez ? On peut voir par-là l'entêtement des Athées , qui aiment mieux admettre les plus grandes absurditez , que d'accorder la moindre chose , qui puisse conduire à reconnoître l'existence de Dieu. Car si l'on reconnoît une fois qu'il y a des Esprits , ou des Intelligences , qui existent à part , on ne pourra pas s'empêcher de recevoir une Intelligence Suprême.

Democrite néanmoins , tout Athée qu'il étoit , étoit si fort persuadé de la vérité des faits , en matiere d'Apparitions , qu'il ne les nioit point , comme il paroît par un passage , qui se trouve dans * *Sextus* l'Empirique. Mais il prétendoit que c'étoient des simulacres corporels , comme tout le reste , qui apparoissoient , & qui étoient sujets à la

E 6

mort.

* *Cont. Math.* p. 311.

mort. *Democrite*, dit-il, assure qu'il y a de certains phantômes, qui s'approchent des hommes, & que les uns sont bien-faisans, & les autres mal-faisans. * Il se glorifie d'en avoir trouvé de raisonnables, & il dit que ceux-ci sont grands & majestueux; qu'ils ne meurent que difficilement, quoi qu'ils ne soient pas immortels; & qu'ils prédisent l'avenir aux hommes, en se faisant voir & en parlant. De là vient que les Anciens les ayant vus, crurent qu'il y avoit une Divinité, quoi qu'il n'y eût aucun autre Dieu, qui eût une nature immortelle, au delà de ces Phantômes.

On peut joindre au phénomène des Apparitions ce que l'on dit des Magiciens, & des Possédez. Les Juifs étoient persuadés qu'il y avoit des gens véritablement possédez, & qu'on pouvoit les guérir, par des exorcismes, comme il paroît par *Joseph Ant. Jud. Liv. VIII. c. 2.* C'est ce qui fit qu'ils ne s'étonnerent point que l'on présentât à *Jésus-Christ* des gens que l'on disoit être possédez, & qu'ils ne nierent point le fait, comme font nos Incrédules d'aujourd'hui; mais qu'ils dirent seulement que Notre Seigneur mettoit dehors les Démons, par un pouvoir qu'il avoit reçu du

* On, il souhaite d'en avoir.

du Prince des Démon. *Daniel Sen-
nert*, fameux Médecin, ne doute pas
qu'il n'y ait des Mélancholiques, pos-
sédez du Démon. Voyez son Traité
de la Manie Liv. I. ch. xv. *Jean Fer-
nel*, dans son livre des causes cachées,
en rapporte un exemple considerable.
Un Mélancholique, que les Médecins
avoient traité en vain, & qui ne savoit
ni Grec, ni Latin, se mit à parler ces
deux Langues, & à découvrir ce que
les Médecins avoient de plus caché,
en se moquant de leurs remedes; de
sorte qu'on ne doutât pas qu'il ne fût
possédé. On en auroit pu rapporter
d'autres exemples, que l'on omet;
mais on a crû devoir parler des Posses-
sions, tant pour la défense du Christia-
nisme, que pour la conviction des A-
thées; parce que l'on a connu des gens
si chancelans dans leur Religion, qu'ils
doutoient de la verité de l'histoire du
Nouveau Testament, seulement parce
qu'il y est fait mention de Possédez, &
que ces gens croyoient qu'il n'y en
avoit jamais eu.

Pour venir présentement aux *Mira-
cles*, & aux *Effets surnaturels*, on fait
que les Payens ont soutenu qu'il se fai-
soit chez eux des miracles, & avant &
après Jesus-Christ. Ils en ont attribué à
E 7 Vespas-

Vespasien & à Adrien , & il y avoit * un Ecriteau Grec dans le Temple d'Esculape , à Rome , où l'on voyoit l'histoire de plusieurs malades guéris par cette Divinité. L'Ecriture Sainte même reconnoît qu'il se faisoit des choses sur-naturelles, chez les Payens ; mais les Miracles de Moïse & ceux de Notre Seigneur les surpassent infiniment , en nombre & en grandeur.

Il y a de deux sortes de Miracles. Les uns , quoi qu'au dessus des forces des causes naturelles & ordinaires , peuvent néanmoins se faire , lors que Dieu le permet , par des Intelligences créées , bonnes , ou mauvaises. Par exemple , si une pierre s'élevoit en l'air & y demeureroit suspendue , sans qu'aucune cause sensible contribuât à l'élever & à la soutenir , ce seroit un effet surnaturel ; & néanmoins on ne croiroit pas cet effet au dessus de la puissance des Anges , ni qu'il fût besoin que Dieu lui même s'en mêlât. Si une personne sans Lettres parloit Grec & Latin , ce seroit aussi un effet surnaturel ; comme on ne peut pas douter que ce n'en fût un dans les Apôtres. Néanmoins cela est arrivé à des Démoniaques ,

+ Voyez l'Hist. de la Médecine par Mr. Le Clerc , P. I. Liv I. c. 20.

ques, par l'operation des mauvais Esprits. Mais il y a une autre sorte de Miracles, que l'on regarde comme au dessus de toutes les causes secondes, ou créées, & dont Dieu seul peut être l'Auteur.

Je fai que l'Auteur du *Traité Theologico - Politique* prétend que les miracles ne sont que des effets extraordinaires de la Nature; & que s'il se faisoit quelque chose qui fût au dessus de ses forces, cela affoiblirait plutôt la créance, que nous avons qu'il y a un Dieu, qu'il ne l'affermiroit. Mais ces pensées sont si creuses & si déraisonnables, qu'elles ne méritent pas que l'on s'y arrête.

Il faut entendre, de la première sorte de miracles, ce qui est dit Deut. XIII, vs. 1. & suiv. *Lors qu'il se levera au milieu de vous un Prophete, ou un homme qui aura fait une signe, ou un miracle, & que ce signe ou ce miracle, qu'il vous avoit promis sera arrivé, & qu'il dira: Suivons les Dieux des autres, que vous ne connoissez pas, & les servons; vous n'écouteriez point les discours de ce Prophete, ou de cet homme, qui aura des songes; car le Créateur votre Dieu vous éprouvera, pour savoir si vous l'aimez de tout votre cœur, &c.* Il ne se peut

peut pas faire que Dieu veuille inspirer lui même un homme , pour exhorter les autres à l'Idolatrie , & confirmer ce qu'il dit , par des effets surnaturels. Dieu ne fait autre chose ici , que permettre qu'un Esprit séducteur fasse ces miracles , pour éprouver les hommes. Il paroît aussi par-là , que les miracles seuls ne suffisent pas , pour autoriser un Prophete ; mais qu'il faut de plus que sa doctrine soit conforme à la Révelation. On peut encore se convaincre qu'il y a des miracles , que Dieu ne fait pas , par Matth. ch. xxiv , 24. 2. Thessal. ii , 9. Apocal. xiii , 12. xvi , 14. xix , 20.

Pour les miracles de Nôtre Seigneur , quand même ils auroient tous été de la première sorte , ou de ceux qui pouvoient être faits par des Esprits créés ; les Juifs n'auroient pas été moins obligés de le recevoir , comme envoyé de Dieu ; parce qu'il n'enseignoit rien qui favorisât l'Idolatrie , ni qui fût contraire aux lumières naturelles. Mais Nôtre Seigneur fit d'autres miracles de la seconde sorte , & qui ne peuvent être des effets que de la seule puissance de Dieu ; comme la résurrection de Lazare , & la sienne propre.

On conclut de là qu'encore que tous
les

les miracles ne prouvent pas directement l'existence d'un Dieu, ni ne confirment pas un Prophete ; néanmoins ils montrent tous qu'il y a un ordre d'Etres Intelligens superieurs aux hommes ; ce que les Athées nient ordinairement. On ne peut pas nier ces faits, sans rejeter le témoignage des Sens, ou de l'Histoire. Les Juifs n'auroient jamais été si fort attachez aux cérémonies Mosaiques, s'ils n'avoient crû qu'elles avoient été confirmées par des miracles indubitables ; & si les Gentils avoient embrassé l'Evangile, sans avoir vû aucun miracle, ç'auroit été le plus grand de tous les miracles.

Le troisiéme phénomène extraordinaire, dont les Athées ne sauroient rendre raison, est celui des Propheties, ou des prédictions d'évenemens, que les hommes ne peuvent prévoir. On conclut de là qu'il y a un Dieu, ou au moins des Intelligences superieures aux hommes. C'est ce qui faisoit que quelques Philosophes Payens disoient, *si divination est, Dii sunt* ; s'il y a de la divination, il y a des Dieux.

Il faut ici faire la même distinction, à l'égard des prédictions, que nous avons faite à l'égard des miracles. C'est qu'il y en a de deux sortes, dont l'une n'est

n'est pas au delà du pouvoir des Intel-
ligences créées ; soit qu'on les nomme
Anges , ou qu'on les appelle *Démons*.
Comme on croit que ces Etres ont non
seulement plus de pénétration , & de
lumieres que les hommes , dans les
choses naturelles ; mais encore que ,
par le moyen de leur agilité , & de leur
invisibilité , ils peuvent savoir très-
promptement des choses éloignées , &
être présens aux consultations secrètes
des hommes ; on conçoit facilement
qu'ils peuvent prévoir & prédire des
choses , que les hommes ne prévoient
point. Ainsi ceux qui entendent l'Astro-
nomie peuvent prédire les Eclipses du
Soleil & de la Lune , ce que les autres
ne sauroient faire. Ainsi encore ceux
qui se mêlent d'affaires d'Etat , & qui
sont instruits de ce qui se passe chez
eux & chez leurs voisins , peuvent sou-
vent prévoir la guerre , ou la paix , que
les autres ne prévoient point. *Démo-
crite* lui même , quoi que très attaché
à l'Athéisme , a reconnu , qu'il y avoit
des prédictions , au rapport * de *Cice-
ron*. „ *Democrite* , dit-il , qui étoit un
„ Auteur auquel on peut ajoûter foi ,
„ confirme en plusieurs endroits la
„ prévision des choses futures. *Pluri-
mis*

* *Lib. I. de Divin.*

mis locis , gravis auctor Democritus præsentionem rerum futurarum comprobabat. Ce Philosophe croyoit , comme on l'a dit , qu'il y avoit des Etres Intelligens plus excellens que les hommes , quoi qu'il crût que ces Etres étoient corporels.

Mais il y a , en second lieu , une autre sorte de prédictions , qu'on ne peut attribuer à aucun Esprit créé , mais seulement à la Présience de Dieu. Telles sont les prédictions des événemens éloignez , dont les causes immédiates n'existent pas encore , & qui dépendent de plusieurs circonstances , & d'une longue suite de choses ; dont une seule , étant disposée autrement , feroit changer la suite des événemens. Telles sont encore celles , qui dépendent de l'incertitude de la volonté des hommes , qui est souvent très-libre , où il s'agit de choisir des objets , dont l'un ne renferme aucune raison de le choisir , plutôt que l'autre. Telles sont enfin les choses , qui ne dépendent d'aucunes circonstances extérieures , ni des effets naturels , mais de la seule volonté de Dieu. La prédiction de semblables choses ne peut venir , que d'une révélation de Dieu , à qui tout est connu.

Sans

Sans s'arrêter aux divers sentimens, que l'on a eu touchant la Préscience Divine, *Cicéron* * parle de la divination, comme d'une chose reçue généralement & reconnue, pour vraie, depuis les tems Heroïques, ou depuis les guerres de Thebes & de Troie.

† Notre Auteur croit qu'il y a eu, parmi les Payens, plusieurs exemples des deux sortes de prédictions, dont on a parlé ; car il juge qu'il y a eu dans l'Occident des Devins, comme Bala-ham dans l'Orient, ou à qui le vrai Dieu a quelquefois découvert l'avenir ; comme ce *Vectius Valens*, qui, au rapport de *Varron*, prédit à Romulus que Rome subsisteroit douze-cens ans. Ce qui fut accompli l'an cccc lv. lors que Genferic brûla Rome, peu d'années après les douze siècles écoulés. La question seroit de savoir si *Vectius Valens* ne hazarda point sa prédiction, sur le seul nombre des vateurs que Romulus vit, sans en savoir davantage ; & si elle ne s'est point trouvée accomplie, par hazard.

Je viens de parler de ce devin, de même que Mr. *Cudworth*, qui le nomme, *an Augur in the time of Romulus*,
un

* *Lib. I. de Divinat.*

† *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

un Augure, dans le tems de Romulus. Mais ayant consulté l'endroit de *Varron*, qui se trouve entre les fragmens du Liv. xviii. des *Antiquitez des Choses Humaines*, j'y ai trouvé premièrement que ce devin se nommoit seulement *Vettius*. Il semble que nôtre Auteur l'ait confondu par mégarde avec *Vestius Valens*, devin d'Antioche, qui prédit à Constantin la destinée de la nouvelle Rome, ou de Constantinople. Voyez *Vossius* des Sciences Mathématiques Chap. xxxvii, 6. Secondement, j'ai trouvé, dans *Varron*, que ce *Vettius* vivoit du tems de *Varron* même, & non de celui de Romulus. Voici ses paroles : *fuisse Vettium Romæ in Augurio non ignobilem, ingenio magno ; cuius docto in disceptando parem ; eum se audisse dicentem ; si ita esset, ut traderent Historici de Romuli urbis condendæ auguriis, ac duodecim vulturiis ; quoniam centum & viginti annos (post Romulum) incolumis prætexisset populus Romanus, ad mille & ducentos perventurum. Ausonius Popma*, Commentateur de *Varron*, avoit lû négligemment ce passage, puisque, dans ses notes, il commence les cxx ans, dont parle *Vettius*, au tems de *Varron* ; au lieu qu'il est visible qu'il les

les regardoit comme passés, & qu'il les avoit commencez à Romulus. Il seroit à souhaiter que quelcun de nos Critiques nous donnât de nouveau une bonne édition des Oeuvres de *Varron*, qui manque jusqu'à présent. Ils rendroient plus de service au Public, qu'en faisant rimprimer tant de fois les mêmes Auteurs, avec des additions de peu de conséquence.

Au reste, quoi que Mr. *Cudworth* se soit trompé, à l'égard du tems auquel *Vettius* a vécu, son raisonnement ne laisse pas de subsister; parce que depuis le tems de *Varron*, qui vivoit autour de l'an DCC de Rome, il s'est écoulé environ cinq cens ans jusqu'à l'accomplissement. Mais on voit bien, par ce que dit *Varron*, que *Vettius* ne parloit que par conjecture; & que s'il avoit vécu, du tems de Romulus, il ne lui auroit pû dire autre chose, sinon que chaque vautour pouvoit signifier ou dix ans, ou cent ans; & que si Rome duroit plus de six-vints ans, ce seroit une marque que chaque vautour auroit marqué plus de dix ans, ou cent ans. Monfr. *Cudworth* joint à *Vettius* les Sibylles, sur les oracles desquelles on ne fait pas moins de difficultez. Je ne voudrois pas

pas objecter de semblables choses aux Athées.

Mais l'Ecriture, continue nôtre Auteur, triomphe ici du Paganisme, & de toutes ses prédictions ; puis qu'il s'y trouve quantité de Propheties, qui ne peuvent être que des effets de la Toute-science de Dieu. Telles sont les prédictions de la venue du Messie, & celles de la vocation des Gentils à l'Evangile, qui ont été exactement accomplies. Il n'y avoit, que la seule Préscience Divine, qui pût prédire ces événemens. C'étoient des résolutions du conseil secret de Dieu, & que les Etoiles ne pouvoient pas présager.

* Mr. *Le Noble*, Baron de S. Georges, prétend prouver le contraire, dans sa Dissertation sur la naissance de Jesus-Christ, imprimée à Paris en 1693. Mais l'Astrologie judiciaire est trop décriée, pour donner du cours à cette opinion.

On peut encore, dit Mr. *Cudworth*, mettre la destinée de la Monarchie des Perses & de celle des Grecs, qui est prédite dans Daniel, aussi bien que les LXX Semaines, parmi les Propheties, qui ne peuvent venir que de Dieu. Il conclut enfin de tous ces Phénomènes

ex-

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

extraordinaires, qu'il y a des Natures Intelligentes plus excellentes que les hommes & même une Divinité.

VII. QUELQUES anciens Philosophes, qui étoient persuadez, qu'il y a une Divinité, ont dit néanmoins qu'on ne pouvoit pas le démontrer; ce qu'il faut entendre d'une démonstration *à priori*; comme on le fait voir, par quelques passages des Anciens. Mais il ne s'ensuit pas de là que nous ne puissions avoir aucune certitude philosophique de l'existence de Dieu, en sorte que ce que l'on en dit ne soit que *foi*, & *opinion*. Nous sommes assurez de plusieurs choses, dont nous ne pouvons pas démontrer *à priori* la manière, ou par des causes nécessaires & antécédentes. Par exemple, on ne peut pas démontrer ainsi, qu'il y a quelque chose d'éternel, & qui existe par soi-même; parce qu'il est contradictoire qu'une chose, comme celle-là, ait une cause antécédente. Néanmoins supposé que quelque chose existe, on peut montrer évidemment, qu'il n'y a pas eu un tems, auquel rien n'existât; en sorte qu'il faut nécessairement qu'il y ait eu quelque Etre éternel. On peut prouver de même qu'il y a un Dieu, par des démonstrations *à posteriori*,
qui

qui ne sont pas pour cela moins solides.

Un illustre Philosophe de ces derniers tems a dit qu'on ne peut avoir aucune certitude de quoi que ce soit, à moins qu'on ne soit assuré qu'il y a un Dieu essentiellement bon ; parce que, selon ce Philosophe, nous pourrions soupçonner que nous sommes faits de maniere, ou par le hazard, ou par un Mauvais Génie, ou par une Divinité capricieuse, que nous nous trompons toujours ; au lieu que supposé que Dieu est bon, il ne se peut pas faire qu'il nous trompe. Il s'ensuit de là que les Théologiens, qui font de Dieu un Etre purement arbitraire, & qui n'est déterminé par aucune bonté naturelle, ni par aucune regle de Justice, mais qui est lui même la regle de l'une & de l'autre, ne peuvent jamais être assurez de la verité d'aucune chose, pas même que deux & deux fassent quatre ; parce qu'ils ne peuvent pas savoir que Dieu ne les a pas faits d'une maniere, qu'ils se trompent dans leurs plus claires notions.

Mais quoi qu'il semble qu'il y ait une sorte de pieté à établir la connoissance de la bonté de Dieu, comme le principe de tout ce que nous savons ;

Tome V.

F

cette

cette supposition va dans le fonds à rendre tout incertain ; parce que si nous pouvons soupçonner qu'un Être mal-faisant nous a formez , en sorte que nous nous trompions toujours , il est impossible que nous arrivions jamais à aucune connoissance certaine de l'existence d'un Dieu essentiellement bon ; puis que nous ne pouvons venir à cette conclusion , qu'on nous servant de nos facultez , qui peut-être nous trompent toujours. Assurer qu'il y a un Dieu , parce que notre Raison nous en convainc , & dire en même tems que nous ne pouvons nous fier aux lumières de notre Raison , que parce que c'est un Dieu essentiellement bon , qui nous les a données , c'est faire ce qu'on appelle *un cercle* , & ne prouver rien du tout. C'est ce que l'on peut reprocher à *Descartes* , avec beaucoup de raison.

Ainsi, selon son hypothese, nous sommes condamnés à un éternel Scepticisme ; premierement à l'égard de l'existence de Dieu ; puis qu'après toutes nos démonstrations , il faut que nous avouions aux Athées , qu'il se pourroit faire qu'il n'y en eût point ; & en second lieu , à l'égard de toute autre chose , parce que toutes nos connois-

san-

sances dépendent de la certitude où nous sommes qu'il y a un Dieu , qui ne peut pas tromper.

Si nous prétendons pouvoir parvenir, avec quelque certitude, à la connoissance de l'existence de Dieu ; il faut que nous renoncions à toute cette hypothese sceptique de la possibilité qu'il y a, selon *Descartes*, que nos Entendemens soient faits en sorte qu'ils se trompent dans leurs plus claires notions ; car si cela est, nous ne pouvons être assurez de rien. Pour faire donc voir la fausseté de cette hypothese, nous soutenons qu'il n'y a aucun pouvoir dans la nature, pas même celui qui n'a point de bornes ; qui puisse faire que la même chose soit vraie, ou fausse indifferemment. Si l'on n'en convient, on détruit la nature de la Vérité & de la Fausseté ; qui ne sont plus que de simples mots, qui n'ont point de signification. La Vérité n'est pas une chose, qui se puisse changer arbitrairement, comme l'on veut ; elle est d'une nature tout à fait immuable. La volonté de Dieu & sa Toute-puissance n'ont aucun empire sur son Entendement, & si Dieu n'entendoit que par sa volonté, il n'entendrait rien du tout ; parce qu'il n'y auroit rien de déterminé

dans l'idée des choses, & que tout seroit vrai ou faux, comme il le voudroit.

Ajoutez à cela qu'encore que la vérité de chaque proposition contingente dépende de l'existence des choses dont elle parle, les Théoremes généraux & abstraits des Sciences, qui n'existent que dans l'Intelligence, dont ils sont les idées, & qui sont la mesure & la règle de la Vérité, sont renfermez dans l'Intelligence elle même, & ne peuvent être autre chose que ses notions claires & distinctes. Dans ces idées de l'Entendement, tout ce qu'il conçoit clairement être est; ou, ce qui est la même chose, est vrai: Chaque notion claire & distincte est un Être, ou une Vérité; comme au contraire ce qui ne se peut point concevoir est un non-Être, ou une Fausseté. C'est une chose essentielle à la Vérité, que de pouvoir être clairement entendue; & c'est pourquoi on ne peut avoir aucune notion claire & distincte de ce qui est faux.

On conclut de tout cela, que puis qu'il n'y a point de puissance, qui puisse faire qu'une proposition générale soit fausse, ou vraie, comme il lui plaît, & que puis qu'il est essentiel à la Vérité de pouvoir être clairement entendue, il s'en-

s'ensuit que la Toute-puissance elle-même ne peut pas faire que nous concevions clairement & distinctement ce qui est faux ; par exemple, un cercle quadré ; ou créer des esprits, qui conçoivent clairement & distinctement ce qui est faux & un non-Etre, comme nous concevons la Verité, ou un Etre réel. Aucune Intelligence, qui aura la même idée, que nous avons, d'un Tout & d'une Partie, d'une Cause & d'un Effet, ne peut être créée, en sorte qu'elle conçoive clairement que le Tout est plus petit que sa Partie, & que l'Effet est antérieur à sa Cause. Ainsi nous pouvons dire, avec le respect qui est dû à la Divinité, qu'il ne seroit pas possible que Dieu fît des créatures raisonnables, en quelque Planete, ou en quelque autre endroit de l'Univers, qui conçussent clairement & distinctement tout le contraire de ce que nous concevons avec clarté. Cela revient à la même chose, que ce que disent les Théologiens, que Dieu ne peut pas faire des choses contradictoires, ou qu'une chose soit vraie & fausse en même tems.

* Il y a grande apparence que *Descartes* n'a dit le contraire, que par politique ; de peur d'être accusé de rejeter

F 3

un

* Remarques de l'Auteur de la B. C.

un dogme essentiel de l'Eglise Romaine. Dans le fonds, il n'avoit aucune idée de ce qu'il disoit, en cette occasion ; & notre Auteur ne fait ici que défendre le dogme commun, *qu'il y a des vérités éternelles*, dont on ne sauroit disconvenir, dès qu'on les entend ; comme je l'ai fait voir en peu de mots, dans l'*Ontologie* Chap. iv. Disputer au reste, si la clarté & l'évidence est un caractère essentiel à la Vérité, ou si elles pourroient se trouver jointes avec des notions fausses, comme *Descartes* le suppose ; c'est se donner de la peine inutilement. Car enfin nous ne sommes pas maîtres de croire, ou de ne croire pas ce qui nous est clair & évident. Les habitans des autres Planètes, s'il y en a, pourroient proposer entre eux cette question : si ce que les habitans de la troisième Planète de notre tourbillon, en commençant à compter par celle qui est la plus proche du Soleil ; si, dis-je, ce que les habitans de cette Planète conçoivent clairement & distinctement est nécessairement vrai ; mais pour nous, quelque parti que l'on puisse prendre sur cette question, nous serons toujours invinciblement déterminés par l'évidence.

Il est évident que pour

Pour revenir à nôtre Auteur , il est vrai , selon lui , que le témoignage des sens , à l'égard des corps , n'est que relatif ; parce que nous n'apercevons les choses par les sens , que par rapport aux besoins de nôtre corps ; mais il n'en est pas de même de la connoissance des veritez intelligibles & abstraites. C'est aussi de quoi les plus habiles Cartesiens conviennent , comme l'Auteur de *la Recherche de la Verité*.

Peut-être , dit nôtre Auteur , que quelcun nous objectera que c'est avoir trop d'orgueil pour une créature , que de croire connoître quelque chose , avec une entiere certitude ; & qu'il n'y a que *Dieu seul , qui soit sage* , comme parle l'Ecriture. Mais il est aisé de répondre que Dieu est intelligent & sage par lui même , & que ce que nous avons d'Intelligence & de Sagesse vient de lui , qui nous a fait telle part , qu'il lui a plu , de ses perfections. Nôtre Entendement est sujet à se tromper , mais par nôtre faute ; & si nous nous trompons en bien des choses , nous en ignorons encore davantage. Ce n'est pas avoir de l'orgueil , que de croire que par une participation aux perfections divines , nous sommes capables de savoir certainement que deux

& deux font quatre, que des quantitez égales étant ajoutées à des quantitez égales, elles demeurent égales, & autres veritez de cette nature. Si des créatures raisonnables ne pouvoient être assurées de rien, que seroit cette vie, qu'un pur songe? Que seroit l'homme, qu'un exemple ridicule de la plus chimerique vanité? Il nous est d'ailleurs impossible de croire que Dieu ait mis l'homme, qu'il a fait, dans une absolue impossibilité de savoir si celui qui l'a créé existe, ou non; ou qu'il ne nous en ait donné qu'une certitude conditionnelle; savoir, que si nos facultez ne nous trompent pas (ce qui pourroit néanmoins être) il y a un Dieu.

Après avoir établi la certitude de nos connoissances claires, sans quoi nous ne pourrions rien prouver, nous tâcherons de montrer qu'il y a un Dieu, & cela par des raisons tirées de l'idée, que nous en avons.

On fait que *Descartes* a crû pouvoir démontrer l'existence de Dieu d'une maniere mathématique, par ce raisonnement : *On peut assurer d'une chose tout ce que l'on voit clairement & distinctement dans son idée : Or l'on voit clairement & distinctement l'existence nécessaire, dans l'idée de l'Etre Tout-*
par-

parfait : Donc, on peut assurer que l'Etre Tout-parfait existe nécessairement. Quoi que l'on ne doive pas chicaner contre ceux qui font ce qu'ils peuvent, pour prouver qu'il y a un Dieu ; néanmoins il n'est pas bon que l'on croie que ceux, qui défendent une si bonne cause, s'appuyent sur des raisonnemens, qui ne sont pas concluans. C'est pourquoy nous dirons ce que l'on objecte à cet argument de *Descartes*, & ce que l'on peut dire pour sa défense, sans rien dissimuler, & nous en laisserons le jugement au Lecteur.

On objecte premièrement à ce raisonnement, que de ce qu'on se forme une idée d'un Etre absolument parfait, qui renferme l'existence nécessaire, il ne s'ensuit pas qu'il y ait un Etre Tout-parfait, qui existe hors de notre pensée. Nous pouvons nous former des idées de choses, qui n'ont jamais été, ni ne seront jamais. On ne peut donc conclurre autre chose de cette idée, sinon qu'elle ne contient rien de contradictoire, & qu'il n'est pas impossible qu'il n'y ait un tel Etre. Secondement, on objecte qu'il s'ensuit seulement de là, que s'il y avoit un Etre Tout-parfait, il existeroit nécessairement. C'est pourquoy cet argument est faux, en ce que de ce

que l'on a assuré conditionnellement, que s'il y avoit un Être Tout-parfait, son existence seroit nécessaire, on conclut qu'il existe actuellement. De ce que l'idée d'un Être Tout-parfait renferme l'existence nécessaire, on conclut avec raison, que si cet Être existoit, il existeroit nécessairement; mais non qu'il existe actuellement. Ces deux propositions sont très différentes l'une de l'autre.

Après avoir dit ce que l'on objecte au raisonnement de *Descartes*, il faut aussi mettre ce que l'on dit en sa faveur. L'idée de l'Être Tout-parfait renfermant en elle même, non une idée possible, mais une idée nécessaire, il s'ensuit de là qu'il existe; car comme en considérant l'idée des choses contradictoires, lors que nous y avons remarqué l'impossibilité de l'existence, s'il faut ainsi parler, nous en concluons hardiment, qu'elles n'ont jamais été, ni ne seront jamais: & comme de ce que nous voyons une existence possible, en ce qui n'est pas contradictoire, nous disons que cela peut être: de même l'existence nécessaire étant de l'essence de l'Être Tout-parfait, il faut qu'il existe nécessairement.

Il est vrai que nous avons bien des idées

idées de choses, qui n'ont jamais été, ni ne seront jamais ; mais ces idées ne renferment qu'une existence possible. Il ne s'ensuit pas de là que l'Etre Tout-parfait, dont l'idée renferme une existence nécessaire, puisse ne pas être. C'est pourquoi on ne doit pas prendre ce que l'on dit de la nécessité de l'existence, renfermée dans l'idée de Dieu, comme quelque chose de conditionnel seulement ; de même que si l'on disoit, que s'il y avoit un Etre Tout-parfait, il existeroit nécessairement. On doit le prendre d'une manière absolue, comme si l'on disoit, que comme les Etres imparfaits peuvent être, ou n'être pas ; il est impossible que l'Etre Tout-parfait ne soit point. Si l'on disoit seulement conditionnellement, que s'il y avoit un Etre Tout-parfait il existeroit nécessairement, cela signifieroit que l'Etre Tout-parfait, quoi que la nécessité de l'existence soit renfermée dans sa nature, peut néanmoins être, ou n'être pas ; ce qui est une contradiction.

C'est au Lecteur à juger si l'argument de *Descartes* est bon, ou non. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas d'apparence que beaucoup d'Athées aient été convertis par-là. C'est pourquoi nous tâcherons de faire un autre raisonne-

ment, pour prouver l'existence de Dieu, tiré de son idée, comme renfermant l'existence nécessaire. Premièrement, encore qu'il ne s'ensuive pas de ce que nous nous formons l'idée d'une chose, que cette chose existe; néanmoins quand nous pouvons nous former l'idée d'une chose, c'est une marque qu'elle n'est pas au moins impossible, car nous ne pouvons avoir aucune idée de ce qui est impossible. L'idée de l'Etre Tout-parfait n'est point une idée qui implique contradiction, puis que c'est l'idée d'une chose, qui a toutes les perfections concevables & possibles; c'est à dire, dont la nature n'est pas contradictoire en elle même, & qui ne sont pas incompatibles l'une avec l'autre. Ceux qui nient que de ce que l'existence nécessaire est renfermée dans l'idée de l'Etre Tout-parfait, il s'ensuive qu'il existe, ne peuvent pas au moins nier que de ce que cette idée ne renferme aucune contradiction, il ne s'ensuive que cet Etre est possible; car nous ne regardons comme impossible, que ce qui nous paroît contradictoire. Ce pas étant fait, nous ajoûtons qu'il n'est point impossible que Dieu n'ait été.

De ces deux choses, de la possibilité, & de l'existence nécessaire renfermée

mée dans l'idée de Dieu , nous concluons en suite qu'il est conforme à la Raison de dire que Dieu existe nécessairement. S'il est possible qu'il y ait eu un Dieu , ou un Etre Tout-parfait , dans l'idée duquel l'existence nécessaire est renfermée , il y en a un nécessairement ; parce que supposé qu'il n'existât pas actuellement , il seroit impossible qu'il y en eût jamais eu un. A l'égard des Etres imparfaits , qui peuvent être , ou n'être point ; il ne s'ensuit pas de ce qu'ils n'existent pas , qu'il est impossible qu'ils aient jamais été. Mais un Etre , auquel l'existence nécessaire est essentielle , s'il n'existe pas actuellement , n'a jamais pû être , ni ne sera jamais ; parce que s'il avoit pû être , & qu'il ne fût pas , ce ne seroit pas un Etre existant nécessairement. C'est pourquoi ou il faut dire qu'il est impossible qu'il y ait jamais eu un Dieu , ou qu'il y en a un ; parce qu'on a supposé que c'est un Etre , qui existe nécessairement.

* Mais comme tout le monde n'est pas frappé de cette sorte d'argumens , & qu'on les prend même pour des Sophismes ; nôtre Auteur passe à un autre raisonnement. En effet , quoi qu'il

F 7

soit

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

soit vrai que si l'Etre Tout-parfait n'existoit pas actuellement , il n'auroit jamais pû être , ni ne seroit jamais ; cet argument n'est pas plus concluant , que celui de *Descartes*. Car voici à quoi il se réduit , c'est que s'il y a un Etre , qui ressemble à l'idée que nous nous formons d'un Etre Tout-parfait , il faut nécessairement qu'il ait été de toute éternité ; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il y en ait un. De l'idée on passe à la chose même , sans s'en appercevoir , & sans donner aucune preuve qu'il y ait un Etre , qui ressemble à cette idée. Mais nôtre Auteur va rapporter un autre raisonnement , dont la conclusion est nécessaire.

Il faut nécessairement , dit-il , que quelque Etre ait été de toute éternité , car il est certain que tout ne peut pas avoir été fait , ni ne peut pas s'être fait soi même ; & que jamais rien n'auroit existé , s'il y avoit un tems , auquel il n'y avoit rien. Il est donc incontestable qu'il y a toujours eu quelque chose , ou quelque Etre qui n'a point été fait , ou qui existe par lui même de toute éternité. Toute la difficulté est de savoir quel Etre c'est , qui a existé de toute éternité , si c'est un Etre parfait , ou imparfait ; & c'est là aussi toute la
con-

controverse que nous avons avec les Athées. Nous disons donc que tout Etre , qui existe de toute éternité , existe naturellement & nécessairement ; ou renferme l'existence nécessaire , dans sa nature. Mais il n'y a rien , dont l'existence nécessaire soit une propriété essentielle , que ce qui est absolument parfait. Tous les Etres imparfaits peuvent être , ou n'être pas. Il faut donc reconnoître qu'il n'y a eu qu'un Etre Tout-parfait , qui a existé par lui même de toute éternité ; & que tout ce qui n'existe pas , par soi même , a tiré son existence de lui. Ici les Athées font paroître l'absurdité de leurs sentimens , puis qu'il ne veulent pas reconnoître qu'il y ait un Etre Tout-parfait , qui existe nécessairement ; pendant qu'ils prétendent qu'un Etre , dont l'idée ne renferme point l'existence nécessaire , le plus imparfait de tous les Etres , la Matière dénuée de sentiment & de vie , existe nécessairement de toute éternité.

On peut encore prouver l'existence de Dieu , par le moyen de son idée , d'une autre manière. Il faut , avant toutes choses , supposer que tout n'a pas été fait , mais qu'il y a quelque Etre éternel ; & que tout n'est pas éternel ,
mais

mais qu'il y a des Etres ; qui ont eu un commencement. Ceux qui croient qu'il y a un Dieu , & ceux qui ne le croient pas conviennent , en ce point. Il s'agit seulement de savoir si ce qui a existé par soi même , de toute éternité , a été un Etre parfait , ou un Dieu ; ou le plus imparfait de tous les Etres , ou la Matière qui n'a ni vie , ni sentiment. Ceux qui croient qu'il y a un Dieu , soutiennent qu'il y a un Etre absolument parfait , qui existe par lui-même de toute éternité , & de qui tous les Etres moins parfaits descendent , comme par degrez , depuis les Intelligences les plus relevées , jusqu'aux corps inanimez. L'hypothèse des Athées fait au contraire de la Matière , destituée de sentiment , & du plus imparfait des Etres , le premier principe qui existe par lui-même , & la cause de toutes choses. Par conséquent ce qu'il y a de plus parfait , dans le monde , en est sorti , & , pour ainsi dire , est monté au dessus de sa source ; puis que la Vie , le Sentiment , l'Intelligence & la Raison sont des facultez sorties de la Matière morte & insensible. Les Anciens Materialistes , comme on l'a montré auparavant , ont été de ce sentiment.

L'état

L'état de la question, entre nous & les Athées, étant établi de la sorte, on peut très-facilement la décider, & convaincre de la vérité tous ceux, qui ne sont pas tout à fait aveuglez par leurs préjugés. D'un côté, il est clair que de moindres perfections peuvent tirer leur origine des Etres, qui en ont de plus grandes, ou au moins d'un Etre infiniment parfait, qui les renferme toutes d'une manière plus excellente; & de l'autre, il n'est pas possible que des perfections plus grandes & plus relevées viennent des Etres qui en sont destituez, & que la chose la plus imparfaite de toutes soit la cause & l'origine de tout ce qui existe. C'est ce que l'on peut démontrer, par cet Axiome, dont les Athées eux mêmes se servent si souvent, quoi qu'ils ne l'entendent pas, que *rien ne se fait de rien*; ce qui seroit faux, si le Sentiment, la Vie & la Raison sortoient d'une Matière, qui ne renferme rien de semblable. Ainsi nous pouvons dire que le raisonnement, que nous avons proposé, est une démonstration contre les Athées.

On peut encore raisonner contre eux, sur l'idée de Dieu, comme renfermant en elle même de l'Intelligence,

oe, & établir ainsi l'état de la question entre eux & nous; s'il y a une Intelligence éternelle, qui ait fait toutes les autres Intelligences: ou si toutes les Intelligences sont sorties, d'elles mêmes, de la Matière. Les anciens Philosophes, qui croyoient qu'il y a un Dieu, soutenoient le premier; & ceux qui n'en croyoient point, soutenoient le second. On peut décider clairement, & d'une manière satisfaisante, la controverse proposée de la sorte.

Premièrement, comme il est clair que s'il y avoit eu un tems, auquel rien n'eût été, il ne seroit jamais rien sorti du néant: il est certain aussi que s'il y avoit eu un tems, auquel il n'y eût eu aucune Vie dans l'Univers, tout en étant destitué; il n'y auroit jamais eu d'Etre vivant. De même s'il y avoit eu un tems, auquel il n'y eût eu ni Intelligence, ni Connoissance, dans la Nature; il n'y auroit jamais eu d'Etre intelligent. On ne peut pas néanmoins dire la même chose du Monde corporel & de la Matière, parce qu'un Etre infiniment parfait, & qui renferme en soi même les propriétés de toutes choses; a pu produire la Matière. C'est pourquoi de ce qu'il y a des Intelligences, nous en pouvons con-

conclurre, qu'il y a eu quelque Intelligence éternelle ; mais nous ne pouvons pas conclurre de ce qu'il y a des corps, qu'il y a eu une Matière éternelle.

Secondement, nos Esprits, qui sont imparfaits, ne peuvent en aucune manière avoir été éternels, mais doivent avoir été produits. Ils ne peuvent pas non plus être sortis de la Matière détruite d'Intelligence & de Vie. Il n'est pas possible que toutes les Intelligences, qui ont eu un commencement, aient été produites les unes par les autres, à l'infini. Donc il faut qu'il y ait une Intelligence toute-puissante, qui ait produit & les Ames des Hommes, & tout le reste.

* Nôtre Auteur réfute en suite *Hobbes*, qui prétendoit que Dieu n'étoit pas un Etre intelligent, & que nos sensations ne sont que le mouvement des objets corporels, que nous recevons d'eux. Il fait voir qu'il y a des veritez & des essences éternelles, & immuables ; d'où il conclut de nouveau qu'il y a eu une Intelligence, dans laquelle ces idées ont été de toute éternité. On ne peut pas entrer dans ce détail, à cause de la longueur de cet Extrait, outre

* *Paroles de l'Auteur de la B. C.*

outre qu'après ce qu'on vient de lire, on n'a pas extrêmement besoin de ces raisonnemens. Nous ajouterons seulement ici la conclusion de notre Auteur, dans laquelle il prouve qu'il n'y a qu'un seul Dieu, par l'unité, s'il faut ainsi dire, des lumieres de la Raison, qui éclairent tous les hommes.

Il est clair, dit-il, par là, qu'il n'y a qu'un Esprit, qui est l'origine de tous les autres, ou qu'une seule Intelligence, qui existe par elle même. Toutes les autres participent à ses lumieres, & elle les a, pour ainsi dire, toutes marquées d'un seul & même seau. De là vient que tous les Esprits, dans tous les lieux, & dans tous les siècles, ont les mêmes idées des choses, & soutiennent les mêmes veritez. Les veritez ne sont pas multipliées en elles mêmes, par le nombre des Esprits, qui les conçoivent; ce ne sont que des participations & des copies d'une seule Verité originale. Comme un même visage peut être réfléchi, par différents miroirs; comme l'image du même Soleil est reçue, par un million d'yeux qui le voyent; & comme enfin une seule & même voix est dans toutes les oreilles, qui l'entendent: ainsi lors qu'un nombre infini d'Intelligences créées a

les

les mêmes idées des choses, & conçoit la même vérité ; elles ne réfléchissent qu'une seule lumière éternelle, & ce ne sont que des Echos, qui multiplient un seul mot de cette Parole, qui ne se fait jamais. Un Maître ne pourroit pas enseigner ses Disciples, s'il ne trouvoit dans leurs esprits les mêmes idées qui sont dans le sien. Nous ne pourrions pas avoir de commerce ensemble ; & nous entendre les uns les autres, comme nous faisons, si nous ne participions tous à la même Intelligence. C'est le sentiment de *Themistius*, célèbre interprete d'*Aristote*. L'opinion de ceux qui ont crû qu'il y a plusieurs Intelligences indépendantes, & dont aucune par conséquent n'est Toute-puissante, se trouve détruite par ce principe ; car il n'est pas concevable comment ces Intelligences s'accorderoient dans les mêmes veritez, n'ayant aucune mesure commune du Vrai & du Faux, non plus qu'aucune regle commune de leur volonté. Elles n'auroient même aucune connoissance, la connoissance n'étant qu'une conception de ce qui est possible, ou des choses auxquelles s'étend une Puissance infinie ; parce que, selon cette hypothese, il n'y a point de Puissance infinie, &

Ouvrage de M. de la Motte

que toutes ces prétendues Divinités sont bornées. C'est pourquoi nous concluons, que l'on peut démontrer, par la nature de l'Âme & de la Connoissance, qu'il n'y a qu'une seule Intelligence Originale, de laquelle toutes les autres sont venues.

* C'EST ainsi que Mr. *Cudworth* a réfuté les objections, que les Athées font contre l'idée, que nous avons de Dieu, & qu'il prouve qu'il y en a un. On peut remarquer divers degrez dans ses démonstrations, qui peuvent beaucoup servir à en concevoir toute la force, si on les oppose aux sentimens des Athées. Le premier est, que l'idée de Dieu ne renfermant rien d'impossible, il faut avouer qu'il peut y en avoir un. Le second, qu'il y a grande apparence qu'il y a un Dieu, parce qu'en supposant qu'il y en a un, on rend facilement raison des phénomènes ordinaires & extraordinaires, que l'on a vus jusqu'à présent dans le Monde. Le dernier enfin, qu'il y a nécessairement une Intelligence éternelle, qui a fait tout ce qui a commencé, & en particulier les Intelligences; sans quoi rien n'auroit jamais pû être, parce que rien ne se forme de rien. Au contraire, il faut que les

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

les Athées soutiennent premièrement qu'il est impossible qu'il y ait un Etre Tout-parfait, parce que s'il n'y en a point, il n'y en peut point avoir ; car avoir un commencement, & être Tout-parfait sont des choses incompatibles. Cependant, comme on l'a vu, il n'y a rien de contradictoire dans son idée. Il faut, en second lieu, qu'ils avouent qu'ils ne peuvent pas rendre raison d'une infinité de choses ; dont ceux, qui croient qu'il y a un Dieu rendent facilement raison. Ces choses sont des faits, qu'on ne peut pas rejeter, comme faux, & dont les Athées doivent dire que la cause leur est entièrement inconnue ; plutôt que d'avouer qu'il y a un Dieu, ou des Intelligences plus parfaites que les Ames humaines. Il faut, en troisième lieu, qu'ils fassent la Matière, destituée de Vie & de Sentiment, éternelle & la cause de l'existence des Etres doués de Sentiment, de Vie & d'Intelligence ; ce qui est le comble de l'absurdité ; plutôt que de convenir qu'il y a une Intelligence éternelle. Ceux qui compareront avec quelque soin ces deux sentimens tomberont nécessairement d'accord que celui des Athées n'a aucune vrai-semblance ; qu'il ne sert à rendre raison de rien, & qu'il laisse dans

dans une obscurité impénétrable une infinité de questions, que l'on peut facilement résoudre, par le système qui reconnoît une Divinité; & qu'il est même tout à fait impossible de dire, dans l'hypothèse des Athées, comment les choses, qui ont commencé, sont sorties du néant, ou de la pure Matière.

J'avoue qu'il y a quelques difficultés dans notre système, mais elles viennent presque toutes de ce que la nature divine ne nous est pas entièrement connue; non plus que celle des autres substances. S'il falloit dire qu'il n'y a point de Dieu, parce qu'on n'en connoît pas bien la nature; il faudroit soutenir la même chose de tous les autres Esprits & de tous les Corps, car il faut avouer que leur essence nous est inconnue. D'ailleurs on vient de faire voir que le sentiment des Athées nous replonge dans la plus profonde ignorance, & dans les plus grands embarras, que l'on puisse imaginer; & si les Athées peuvent vivre tranquillement, dans ce Chaos, & dans ces ténèbres; ils n'ont pas sujet de s'étonner de ce que nous ne nous inquiétons pas de ce que nos connoissances sont bornées.

Si tous ceux au reste, qui liront cet Extrait, en sont autant touchés, que
je

je l'ai été, en lisant Mr. *Cudworth*, & en abregeant ses pensées; je n'aurai pas perdu ma peine, à l'égard des Lecteurs; & j'espere qu'ils me sauront plus de gré de cet Extrait, que de celui d'une douzaine de petits livres plus nouveaux. Je puis assurer que la suite ne sera pas moindre, comme on le verra par les autres Tomes, si Dieu me fait la grace de me conserver la vie & la santé.

ARTICLE III.

Des Tomes III, V, & VI. des Oeuvres d'ERASME, de l'édition de Leide, chez P. Vander Aa. Où l'on donne un Abregé de la vie d'Erasme, tiré de ses Lettres.

J'AI parlé assez au long de la Nouvelle Edition des Oeuvres d'*Erasme*, dans le Tome I. de cette *Bibliothèque Choisie*. Si les Volumes précédens d'*Erasme* ont été reçus favorablement, ceux que l'on va publier ne le seront pas moins. Je sai qu'il y a de certaines gens, qui parlent avec quelque sorte de mépris d'*Erasme*; parce que c'étoit un génie infiniment au dessus d'eux. Il n'a pas vieilli dans des vetilles gram-

Tome V. G ma-

maticales , & il s'y est quelque fois trompé ; soit parce qu'il n'y a personne qui ne se trompe quelque fois , soit parce qu'il manquoit des secours nécessaires. A cause de cela , quelques Grammairiens , dont les travaux ne font pas la centième partie de ceux d'*Erasme* , & qui n'ont même rien fait , en matières de Belles Lettres , de semblable à ses *Proverbes* , en disent du mal , & croient qu'on n'avoit que faire de rimprimer ses Ouvrages. Il ne faudroit rimprimer , si on les en croyoit , que des livres concernant leur métier , & pleins d'une Critique aussi ennuyeuse , qu'elle est de peu de fruit. D'autres d'un Ordre plus relevé n'approuvent pas sa Théologie , en toutes ses parties , & c'est la raison , pour laquelle ils souhaiteroient qu'*Erasme* fût enseveli dans l'oubli. Au contraire , ils voudroient qu'on renouvelât des Ouvrages , où il n'y a rien à apprendre que ce que certains esprits querelleux ont pensé. Si l'on me demande si j'approuve moi-même en tout ce qu'*Erasme* a publié , je répondrai que non ; mais je ne laisserai pas de dire qu'*Erasme* a non seulement été l'un des premiers Grammairiens de son tems , mais encore qu'il n'y a personne , qui
ait

ait plus contribué à faire renaître les Belles Lettres, & qui ait mieux fait voir quel en est l'usage, que lui. Il s'en est servi pour aller plus loin, & pour rendre intelligible, non seulement quelque Auteur profane; mais même le Nouveau Testament, & toute l'Antiquité Chrétienne; que l'on n'entendoit point, & des Ouvrages de laquelle l'on n'avoit presque aucune bonne édition, avant lui. Je dirai encore qu'il a été des premiers, qui ont vû qu'il s'étoit introduit des erreurs & des desordres parmi les Chrétiens, & qui ont tâché d'y remédier; ou en nous ouvrant le chemin à la connoissance & à l'intelligence des anciens Originaux: ou en tournant en ridicule ceux qui étoient les Auteurs de ces fausses opinions, & de ces mauvaises coutumes: ou même en les attaquant sérieusement. On ne peut pas douter qu'il n'ait infiniment contribué à éclairer son siècle, & à préparer les hommes à recevoir une lumière, dont il n'a vû lui même que l'aurore. Il est vrai que le changement, qui se fit alors, ne s'étant pas fait, sans de furieuses tempêtes, & sans des mouvemens, qui paroissoient devoir tout renverser; ce Grand Homme en fut effrayé, & blâma presque également,

à la fin de sa vie , tous les Partis. Il s'étoit imaginé que ceux , qui gouvernoient la Société Civile & l'Ecclesiastique , étant avertis , avec modestie & avec douceur , des erreurs & des desordres qui s'étoient glissez dans l'Eglise Chrétienne , ils y remedieroient , sans qu'il fût besoin d'exciter aucun tumulte. Cette pensée étoit mal fondée , comme l'événement l'a fait voir , & ces gens-là n'étoient nullement disposés à écouter de semblables remontrances ; mais il jugeoit que cela étoit possible , parce que les Puissances Civiles & Ecclesiastiques y étoient obligées , par toutes les Loix les plus sacrées. Il croyoit enfin que , si ceux , qui le pouvoient , & qui le devoient faire , ne reformoient pas ce qu'il y avoit à réformer dans l'Eglise , il falloit prendre patience , & attendre un meilleur tems. D'autres étoient persuadés que ce meilleur tems , auquel les Puissances Ecclesiastiques sacriferoient volontairement leurs intérêts temporels à la Verité , & à la Pieté , ne viendrait jamais ; & qu'il falloit secouer , quoi qu'il en dût coûter , un joug , qu'elles n'avoient mis sur les Chrétiens , que dans des tems d'ignorance , & par pure surprise ; pour jouir des grandeurs & des délices de
cette

cette vie, sans se soucier de l'Evangile. Ce dernier sentiment étoit le plus droit & le plus courageux ; mais il y avoit infiniment plus de risque , & tout le monde n'envisage pas le danger d'un même œuil.

On verra la disposition de l'esprit d'*Erasme* , à l'égard de cette grande affaire , par l'extrait qu'on va faire de ses Lettres ; que l'on a rangées , dans cette Edition , selon l'ordre du tems , autant qu'il a été possible. J'ai eu un très-grand plaisir , en les lisant de la sorte , & en voyant les progrès & les démarches de ce Grand Homme , dans les differens lieux & dans les differens tems auxquels il s'est trouvé. J'ai reconnu que l'envie de faire fleurir les belles Lettres , & celle de dégager les esprits de mille superstitions , dont on les avoit aveuglez , ont été ses deux plus fortes passions , pendant toute sa vie ; & il est certain qu'il a beaucoup contribué à l'un & à l'autre. Soit qu'il parle d'un air sérieux , ou qu'il emploie l'ironie & la raillerie , il est également agréable , & tend à ses fins par de differentes voies. Il est certain que son siècle lui fut infiniment obligé à cet égard , & qu'il méritoit qu'on lui pardonnât , à cause de cela , ce que l'on pouvoit

trouver à redire d'ailleurs dans sa conduite. Mais il vaut mieux entrer dans quelque détail, & faire parler, autant que nous pourrons, *Erasme* lui-même, que d'entretenir le Lecteur de ces idées générales. Je m'en vai donc faire un Abregé de sa vie, tiré presque uniquement de ses Lettres ; après quoi, je dirai quelque chose du V. & du VI Tome.

On sait qu'*Erasme* naquit à Rotterdam le 28 d'Octobre M CCCG LXVII. comme on le pourra voir dans le Dictionnaire de Mr. Bayle, où l'on trouvera aussi ce que l'on fait de son enfance. On peut encore consulter là dessus les pieces, qui sont au devant du I. Tome des Oeuvres d'*Erasme*, & la Lettre à *Lambert Grunnius*, qui est dans l'*Appendix*. La plus ancienne Lettre, qui soit datée, parmi celles d'*Erasme*, est de l'an M CCCG LXXXIX. au dessus de laquelle il a mis, *puer scripsit*, & en effet il n'avoit alors que vint-deux ans. Il a adressé cette Lettre, & quelques autres, à *Corneille Aurotin*, qui étoit un Prêtre de Goude, Poëte & Théologien. On en trouvera encore quelques unes dans l'*Appendix*, parce que n'ayant point de date, on ne les a pas pû mettre en ordre, quoi qu'elles ne sem-

semblent pas avoir été écrites loin de ce tems-ci. Il y en a même une, datée de *Stein*, qui étoit un Monastere de Chanoines Reguliers, près de Goude, où l'on avoit mis *Erasme*, à quatorze ans. On voit dans ces Lettres, que *Corneille Aurotin* n'avoit pas si grande opinion qu'*Erasme* des *Elegances de Laurent Valla*, qu'*Erasme* défend contre lui, avec son enjouement ordinaire, & qu'il fit imprimer depuis. On en voit même un Abregé, dans le premier volume des Oeuvres d'*Erasme*.

M CCCC XC.

Cette année *Erasme* étoit chez *Henry de Bergues*, Archevêque de Cambrai, comme il paroît par la Lettre 3. Il y dit qu'il n'étoit propre ni aux veilles, ni aux jeunes, ni aux autres fatigues du Monastere; & qu'il étoit même malade, chez cet Archevêque, quoi qu'il y fût bien traité. Il paroît en effet, par plusieurs de ses Lettres, qu'il étoit d'une complexion délicate. Il avoit alors envie d'aller en Italie, & d'y recevoir le bonnet de Docteur; mais il se plaint que l'Archevêque n'étoit pas assez liberal, pour lui fournir ce qui étoit nécessaire pour ce voyage.

Il n'y alla que treize, ou quatorze ans après. Il y a quelques unes des Lettres de l'Appendix, écrites de Florence & de Bologne, mais où l'année n'est point marquée.

M CCCC XCVI.

Erasme fut cette année à Paris, où l'*Archevêque de Cambrai* lui avoit promis de lui faire tenir une petite pension, mais où il ne lui envoya rien. Il semble qu'*Erasme* y tint des pensionnaires, & qu'il se mit à y instruire quelque jeunes gens. C'est ce qui paroît par la 4 & la 5 Lettres, & par quelques unes de l'*Appendix*. Il vivoit ainsi, avec peine, & de l'humeur dont il étoit, il avoit nécessairement besoin d'argent, pour acheter, ou pour faire copier des livres; car en ce tems-là les livres imprimez étoient chers, & il y en avoit beaucoup, qui ne l'étoient pas encore. Entre les disciples, qu'il eut à Paris, il n'y en eut aucun, dont l'amitié & la bienfaisance aient été si constantes envers lui, que celles de *Guillaume de Montjoie*, Comte Anglois; à qui il s'excuse, dans sa 5 Lettre, d'avoir manqué à lui faire leçon un certain jour, parce qu'il avoit eu des Lettres à écrire.

M CCCC-

Au commencement de cette année, il vint de Paris dans les Pais-bas, à cause de la peste, qui étoit à Paris, & fut dans le Château de *Tornenhens*, qui appartenoit à *Anne Bersale*, Dame d'un grand mérite, & Marquise de Veere; dont *Erasme* * fait l'Eloge, en plus d'un endroit. Elle lui faisoit aussi du bien, comme on le verra dans la suite. Après avoir séjourné quelques jours chez elle, d'où il écrivit les 6, 7 & 9 Lettres de ce Volume, il alla à Anvers, à dessein de retourner à Paris, comme on le voit par la 8 Lettre.

Je ne sai s'il y fût, mais à la fin de cette même année il étoit en Angleterre, où *Montjoie* l'emmena, si l'on peut s'en fier à la date des Lettres 11, 12. & suivantes; car il faut avouer qu'il y a quelquefois de grandes fautes dans les dates, tant dans l'Edition de Bâle, que dans celle de Londres; ce qui a fait qu'il en est demeuré quelques unes, dans cette Edition. La 10 Lettre, par exemple, dans laquelle *Montjoie* invite *Erasme* à aller en Angleterre, est datée du 27 de Mai 1497. quoi qu'elle n'ait pas pû être écrite, avant l'an 1509. puis qu'il y est parlé de la mort

G 5 d'Hen-

* Voyez la Lettre 92.

d'Henri VII. Roi d'Angleterre, & des grandes esperances qu'on avoit conçues d'Henri VIII. qui ne lui succeda que le 22 d'Avril 1509.

Il paroît par la Lettre 11. que *Jean Colet*, qui fut depuis Doyen de S. Paul, & l'un des plus grands amis d'*Erasme*, fit alors connoissance avec lui. Je suppose que cette Lettre soit de l'an 1497. mais il se pourroit faire qu'elle fût de l'an 1498. parce que les Anglois, en ce tems-là, commençoient leurs années à Pâque. Il y a aussi ici une Lettre d'un Frison, nommé *Jean Sixtin*, à *Erasme*, qui est la 12. à laquelle il répond dans la 13. sur les loüanges que *Sixtin* avoit données à son érudition & à ses vers. *Erasme* parle très-modestement de lui même, & s'excuse par une Lettre, qui n'est pas Ciceronienne, non plus que les autres, mais qui est néanmoins pleine de vivacité & d'esprit.

Avant que cette année finît, *Erasme* repassa d'Angleterre à Paris, puis qu'il en écrivit la 15 Lettre, le 14 de Decembre de cette année. Elle est adressée à un homme de Goude, nommé *Guillaume*, à qui *Erasme* a écrit encore quelques autres Lettres, sans date, qu'on trouvera dans l'*Appendix*. Il paroît

roit par les plaintes, qu'il fait dans cette Lettre, qui est assez travaillée, qu'*Erasme* ne passoit pas son tems fort agreablement à Paris, & par les suivantes qu'il y avoit quelques disciples. Il écrit à l'un d'eux la 19 Lettre, où il décrit un combat de son Hôteſſe avec sa servante, qu'*Erasme* lui même avoit instruite à se bien défendre, d'une maniere qui vaut une Scene d'une des meilleures Comedies. La 20. qui est adressée à *Thomas Grey*, est une invective violente, contre je ne ſai qui, qui lui avoit enlevé ce disciple.

M CCCC XCVIII.

Erasme étoit allé l'année précédente de Paris à Orleans, comme il paroît par la Lettre 25. & y avoit demeuré trois mois; mais celle-ci, il étoit à Paris, d'où il écrivit diverses Lettres, dès le commencement de l'année. Il y avoit été malade en Carême, & il dit dans la 29 Lettre que Sainte Geneviève l'avoit guéri, par les soins de * *Guillaume Cop*, habile Médecin, & savant homme.

Dans ce tems-là, qui étoit au mois d'Avril de cette année, *Erasme* préparoit déjà son Ouvrage des *Proverbes*.

G 6

II

* *Bisayeul maternel d'Etienne Le Clerc, pere de l'Auteur de la B. C.*

Il s'appliquoit beaucoup à la Langue Greque, & il dit ;, que dès qu'il auroit reçu de l'argent, il acheteroit, „ premierement des Auteurs Grecs, „ & ensuite des habits : *statimque ut pecuniam accepero, Græcos primùm auctores, deinde vestes emam.* Il y a peu d'Etudians, qui fassent de même. Voyez aussi la Lettre 58.

La Marquise de Veere le faisoit inviter de l'aller voir, sur la fin de l'année, par *Jaques Battus*, qui étoit précepteur de son fils; mais *Erasme* manquoit d'argent & de voiture, pour faire le voyage, & il souhaitoit que cette Dame lui fît envoyer l'un & l'autre. C'est ce que l'on trouve dans la 31 Lettre. On voit encore, dans les Lettres suivantes, que l'argent lui manquoit, comme dans la 34. qu'il écrit à l'Archevêque de Cambray.

Il y a des Lettres datées de cette année, sans mois, ni jour, qui semblent marquer qu'*Erasme* a été cette année en Angleterre, & je croirois facilement qu'il n'y avoit point été la précédente. Les dates de l'an 1497. devront être entendues, si cela est, de l'espace de tems, qui s'est écoulé depuis Janvier 1498. jusqu'à Pâque. *Erasme*, dans la 41 Lettre, répond à la 11. écrite

écrite par *Colet*, quoi qu'ils fussent tous deux à Oxford, & *Colet* datte à l'Angloise 1497. & *Erasme*, comme on faisoit de deça la mer, 1498.

M C C C C X C I X.

Il ne demeura pas long-tems en Angleterre, puis qu'il fut à Paris au commencement de l'année 1499. comme on le voit par la 52 Lettre & par d'autres. Il paroît qu'il n'avoit pas apporté beaucoup d'argent * d'Angleterre, puis que du Pais-Bas, on lui envoyoit huit francs, par un Exprès. Mais huit francs de ce tems-là en valloient plus de vingt quatre de nôtre monoye d'aujourd'hui.

Erasme auroit souhaité que la Marquise de Veere lui en eût envoyé deux cens. C'étoit, selon lui, très-peu en comparaison des dépenses superflues, qu'elle faisoit en mille choses, & particulièrement pour je ne sai quels Moines débauchez, qu'elle entretenoit.

Erasme faisoit rimprimer alors son livre de la maniere d'écrire les Lettres, auquel il joignit son traité de *Copia verborum*. Il vouloit dédier ce volume à *Adolfe*, fils de la Marquise de Veere, comme il le dit dans la Lettre 53.

G 7 Dans

* Voyez la Lettre à Botshem, dans le Tome I au devant du Catal. de ses Oeuvres, & la Lettre 62.

Dans le milieu de l'Eté il alla aux Pais-Bas, & fut même jusqu'en Hollande, comme il paroît par la Lettre 55 & les suivantes. Il dit dans la 59 que „ l'air de la Hollande lui étoit bon, „ mais qu'il étoit choqué des repas „ Epicuriens, qui s'y faisoient. Ajoû- „ tez à cela, dit-il, que ce sont des „ gens sordides, peu polis, qui mépri- „ sent extrêmement les Lettres, que „ le savoir n'y est point recompensé, & „ que l'on y est infiniment envieux. *In Hollandia cœlo quidem juvor, sed Epicureis illis comessationibus offendor. Adde hominum genus sordidum, incultum, studiorum contemptum præstrenuum, nullum eruditionis fructum, invidiam summam.* Les choses ont bien changé, depuis ce tems-là; la Hollande est devenue l'asyle des Lettres, depuis le xvii. siècle, & l'on peut dire qu'il n'y a aucun pais qui ait tant fourni de secours à l'Europe, pour faciliter l'étude des belles Lettres, pendant le même siècle, que la Hollande. Au contraire *Erasme* louë, en badinant, l'Angleterre des baisers que l'on y donnoit, & que l'on y recevoit, soit qu'on y rendît, ou qu'on y reçût des visites, dans la Lettre 65. mais il ne la louë pas de ce qu'on visitoit ceux qui en fortoient, à qui

à qui on ne laissoit pas emporter plus que la valeur de * six Angelots ; ce qui fit qu'un Commis ôta à *Erasme* l'argent qu'il avoit au dessus de cette somme, lors qu'il voulut repasser de Douvres en France. C'est à quoi *Baptist* fait allusion, dans la Lettre 62. adressée à *Montjoie*. *Erasme* en parle aussi dans la 94.

Il fut, à la fin de la même année, à Orléans, d'où il écrivit plusieurs Lettres à ses Amis, comme on le verra par la 71. Peu de tems après, il retourna à Paris, d'où la 77. a été écrite. Il avoit néanmoins bien de la peine à y subsister, & il y eut querelle avec un certain *Augustin*, qui lui avoit beaucoup d'obligation, & qui néanmoins le vola. Il décrit aussi fort agréablement dans la Lettre 81. le peril avec lequel il alla d'Amiéns à Paris, en revenant d'Angleterre.

M D.

Erasme écrivit, dès le commencement de cette année, à *Antoine de Bergues* Abbé de S. Bertin, & à la Marquise de Veere, les Lettres 92. & 93. pour tâcher d'en avoir un peu d'argent, qu'il ne tiroit qu'avec assez de peine, quoi

* Monnaie d'or pesant alors 4 deniers 13 grains.

quoi qu'il fût parfaitement bien repré-
 senter ses besoins. Il étoit alors à Paris,
 comme on le peut recueillir des Let-
 tres 91. & suivantes. Dans la Lettre à
 la Marquise, il dit qu'il étoit nécessai-
 re qu'il allât en Italie, & qu'il reçut le
 titre de Docteur, pour avoir un peu
 plus d'autorité, quoique dans le fonds
 cela ne changeât pas ceux qui recevoient
 le Bonnet. „ Mais il falloit s'accom-
 „ moder au tems, puis que personne
 „ ne pouvoit passer pour savant, non
 „ seulement dans l'esprit du Vulgaire,
 „ mais même dans celui de ceux qui
 „ étoient les plus habiles, s'il ne s'ap-
 „ pelloit notre Maître; quoique Jesus-
 „ Christ, le prince des Théologiens,
 „ l'eût défendu. *Non dicam vulgo, sed
 etiam iis, qui doctrina principatum te-
 nent, nemo doctus videri potest, nisi Ma-
 gister Noster appelletur; etiam vetante
 Christo, Theologorum principe.* Autre-
 ment Erasme n'avoit, à ce qu'il dit
 lui même, dans l'Abregé de sa vie qui
 est au devant du I. Tome, „ aucun
 „ penchant pour l'étude de la Théolo-
 „ gie, & n'avoit point d'envie de s'y
 „ engager, de peur de renverser tous
 „ les fondemens des Théologiens; &
 „ qu'il n'arrivât qu'on le traitât d'hé-
 „ retique. *A studio Theologiae abhorre-*
bat;

bat ; quòd sentiret animum non propensum , ne omnia illorum fundamenta subverteret , deinde futurum ut hæretici nomen inureretur.

De Paris il alla à Orleans, d'où il écrivit à *Battus* son ami de presser la Marquise de Veere de lui envoyer de l'argent, & de tâcher d'en tirer aussi de l'Abbé de S. Bertin. Comme en ce tems-là les postes n'étoient point établies, & qu'on ne pouvoit écrire que par des occasions, ou des Exprès, il envoyoit de jeunes garçons, qui lui servoient de Copistes quand ils étoient près de lui, & de Messagers lors qu'il en avoit besoin. Tout cela ne se pouvoit pas faire, sans dépense, & *Erasme* d'ailleurs, qui étoit délicat & d'une santé foible, ne pouvoit pas vivre d'une maniere trop dure & avec trop d'économie, comme il le dit dans la Lettre 94. & ailleurs en divers endroits.

Au commencement de l'hiver, *Erasme* étoit au Château du Prince de *Courtemburne*, comme il le nomme, d'où il empruntoit quelques Ouvrages des Peres, dans le voisinage. *Lett. 9. & suiv.*

Pendant son absence, on imprima pour la premiere fois ses Adages à Paris, où il parurent sur la fin de Juin, com-

comme il le témoigne lui même dans la Lettre 702. Cette date est importante, comme cette Lettre le fait voir. Voyez aussi la premiere préface, qui est devant le second Tome de l'Edition de Leide.

M D I.

Il n'y a pas beaucoup de Lettres de cette année; mais on voit, par la Lettre 98. qu'il fut en Flandres, chez l'Abbé de S. Bertin.

M D II.

L'année suivante, la peste étant à Paris, il fut quelque tems à Louvain, d'où il écrivit la Lettre qui est ici la 100. à un certain *Jacques de Middelbourg*, Vicaire de l'Evêque de Cambrai.

M D III.

Cette année il publia à Louvain divers Ouvrages, dont il parle dans la Lettre 102. & particulièrement l'*Enchiridion Militis Christiani*. Voyez la Lettre 746. Ensuite il alla à Paris, d'où il écrivit la 101^e Lettre à *Pierre Gilles* d'Anvers, qui fut depuis un de ses meilleurs amis, & de qui il fit l'Epithalame, * qui est dans ses Colloques.

M D IV.

Les trois années suivantes, si les dates des Lettres 102. & suivantes sont fide-

* Tom. I. p. 746.

fideles, *Erasme* fut à Paris. Il félicite, dans la 102. *Colet* de ce qu'il avoit été fait Doyen de S. Paul, à Londres. Il l'entretient de ses études, & lui dit, entre autres choses, qu'il y avoit trois ans qu'il étoit tout occupé de l'étude de la Langue Greque. Il avoit même voulu s'appliquer à la Langue Hebraïque, mais il s'en dégoûta dans peu de tems; apparemment faute de maîtres, ou de secours; car il faisoit des choses infiniment plus difficiles, que n'est l'étude de la Langue Hebraïque. Il se plaint aussi que le manquement d'argent l'empêchoit d'achever quelques Ouvrages, parce qu'il employoit son tems à instruire de la Jeunesse. *Erasme* témoigne aussi qu'il avoit dessein de faire une seconde Edition de ses Proverbes, à cause que la premiere étoit extrêmement fautive; & il le fit, comme il paroît par la Lettre 702.

Il parle encore de quelques autres de ses Ouvrages, & il dit une chose remarquable de son * *Enchiridion Militis Christiani*, „ qu'il assure avoir com-
 „ posé, non pour faire ostentation de
 „ son esprit, ou de son éloquence;
 „ mais seulement pour remedier à l'er-
 „ reur vulgaire de ceux, qui faisoient
 „ con-

* Il est au commencement du T. V.

„ confister la Religion en des cére-
 „ nies & en des observances corporel-
 „ les, qui surpassoient presque celles des
 „ Juifs ; & qui négligeoient étrange-
 „ ment ce qui regardoit la piété. *En-
 chiridion non ad ostentationem ingenii,
 aut eloquentiæ conscripsi, verum ad hoc
 solum ut mederer errori vulgò Religio-
 nem constituentium in caerimoniis & ob-
 servationibus plusquam Judaicis rerum
 corporalium ; ea, quæ ad pietatem per-
 tinent mirè negligentium.* On peut voir
 par là, que long-tems avant que *Lu-
 ther* parût, *Erasme* avoit trouvé à re-
 dire aux menuës dévotions, dans les-
 quelles les Directeurs des consciences
 entretenoient alors les peuples ; au lieu
 de leur apprendre la vraie piété, qui
 consiste dans l'exercice des vertus Chré-
 tiennes. On ne sauroit ne pas louer les
 idées & le dessein de ce grand homme,
 & il seroit à souhaiter que ceux, qui
 s'apperçurent après *Erasme* de l'inuti-
 lité des dévotions populaires de ce
 tems-là, n'eussent pas introduit en leur
 place je ne sai qu'elle foi spéculative ;
 qui naturellement ne peut porter les
 hommes à aucune vertu. On auroit be-
 soin, en bien des lieux, d'un nouvel
Erasme, & pour censurer de nouveau
 les pratiques superstitieuses, & pour ré-

réveiller ces bons Chrétiens en théorie, dont les actions démentent la spéculation. *Erasme* nous apprend ce qui lui donna occasion de faire ce livre, dans la Lettre à *Botsbem*, qui est au devant du Catalogue de ses Oeuvres. Il dit que ce fut en faveur d'un de ses amis, fort adonné aux femmes, & qui maltraitoit extrêmement celle qu'il avoit, jusqu'à la battre. Cette femme engagea *Erasme* à ce travail, sans que son mari le sût. Il le commença en 1494. au Château de Tornenhens, & l'acheva neuf ans après à Louvain. Dabord il ne se vendoit pas, mais en 1518. il y mit une préface, qui le fit vendre, par le bruit que les Dominicains en firent. Nous en parlerons dans la suite. Il paroît, par cette dernière Lettre, que celui, pour qui ce livre fut fait, n'en profita pas beaucoup. Au lieu d'en savoir gré à l'Auteur, il dit malicieusement, *qu'il y avoit bien plus de sainteté, dans ce petit livre, que dans celui qui l'avoit fait.* Cet homme passoit apparemment pour un homme de bien, au milieu de ses débauches; parce qu'il s'acquittoit d'ailleurs assez régulièrement des devoirs extérieurs de la Religion, & qu'il respectoit les gens d'Eglise. Autrement *Erasme* n'auroit pas eu occasion de cen-

surer

166 BIBLIOTHEQUE

furer cette espèce de piété, qui ne consiste que dans le dehors.

M D V.

Dans la Lettre 103. qui est écrite de Paris, l'année suivante, *Erasme* fait une fort bonne Apologie de *Laurens Valla*; dont il avoit découvert, dans une Bibliothèque, les Annotations sur le Nouveau Testament; par lesquelles *Valla* s'étoit attiré beaucoup de haine, parce qu'il avoit osé censurer la Vulgate. Il y avoit quelque ressemblance, entre le génie de *Valla* & celui d'*Erasme*; mais le dernier étoit beaucoup plus doux, & plus éclairé. Il ont eu l'un & l'autre des Adversaires, en grand nombre, & qui se ressembloient assez. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle, à l'article de *Valla*.

M D VI.

On trouve quelques Lettres d'*Erasme*, écrites de Paris, cette année, à quelques uns de ses amis d'Angleterre; où il se louë beaucoup des amis, qu'il avoit dans cette Ile. Voyez les Lettres 104, 105, 106.

M D VII.

La 107 est datée du 1. de Novembre de Cambrige, & elle est adressée à *Colet*, qui étoit à Londres.

M D VIII.

M D VIII.

Après ce voyage d'Angleterre , *Erasme* revint en France , d'où il partit pour l'Italie. Le commencement , ni la fin de ce voyage ne se trouve point dans ces Lettres. Il y en a quatre dans l'*Appendix* , écrites de Bologne , ou de Florence ; mais l'année n'y est point marquée. Il dit qu'il s'étoit fait passer Docteur en Théologie , sans dire rien d'autre de son voyage. Dans l'abregé de sa Vie , qui est au devant du I. Tome , & dans une Lettre à un Moine Hollandois , nommé *Servat* , qui se trouve au même lieu , il dit qu'il alla en Italie , où il demeura près d'un an à Bologne. De là , dit-il , il alla à Venise , où il publia ses Adages pour la troisième fois , & en suite à Padouë , où il passa l'hiver. Enfin il alla à Rome , l'année suivante. A Venise , comme le rapporte *Beatus Rhennanus* , dans la Préface d'*Origene* , il profita de la connoissance de *Marc Musurus* & de *Scipion Carteromachus* , qui enseignoient la langue Greque à Padouë & à Bologne , & les consulta sur plusieurs difficultés , qu'il trouva dans l'explication des Adages , qu'il faisoit imprimer. Il fit aussi connoissance particuliere avec *Jerôme Aleander* , qui fut depuis Arche-

chevêque de Brindes, Nonce & enfin Cardinal. Il logeoit avec lui chez *Al-dus*, dans la même chambre, & couchoit dans le même lit; mais il ne furent pas long-tems amis, comme on le verra dans la suite. On pourra aussi voir ce que *Beatus Rhenanus*, son ami, en a dit dans sa vie. On trouve dans une autre Epître qu'il avoit instruit à Sienne, dans les belles Lettres, l'Archevêque de S. André, fils naturel du Roi d'Ecosse. Voyez la Lettre 1257.

M D I X.

Erasme reçut encore un honneur considerable, d'un autre fils de Roi, au commencement de cette année. C'est qu'*Henri*, Prince de Galles, lui écrivit une Lettre, qu'on trouvera dans l'*Appendix*, datée du 27 de Janvier. L'année n'y est pas, mais ce ne peut être que celle-ci; parce qu'*Erasme* dit dans sa Lettre au P. *Servat*, que ce Prince lui avoit écrit peu de tems avant la mort de son Pere, qui arriva le 2. d'Avril de cette année.

Erasme passa encore en Italie tout le printems de cette année, puis qu'il écrivit de Rome deux Lettres au Comte de Montjoie, datées du 29 & du 30 d'Avril, comme il paroît par une Lettre de ce Comte, datée du 27 de Mai. Cepen-

Cependant il ne s'étoit pas bien porté
 en Italie, quoi qu'il y eût été fort bien
 reçu de quelques personnes du premier
 rang, & entre autres du *Cardinal de*
S. George, comme il le dit dans sa Vie,
 & dans la Lettre au P. *Servat*. Il nous
 fait encore, dans la Lettre 1175, l'hi-
 stoire de la réception que lui fit le Car-
 dinal *Dominique Grimani*, qui lui avoit
 fait dire par *Pierre Bembo* de l'aller
 voir. „ Comme il m'eut fait inviter,
 „ dit-il, par *Pierre Bembo*, une fois
 „ ou deux, de lui aller parler, & que
 „ j'étois alors peu propre à faire ma
 „ cour aux Grands ; j'y allai plutôt,
 „ parce que j'eus honte de refuser,
 „ que par aucun penchant. Il n'y avoit
 „ personne, ni devant la maison, ni
 „ dans le vestibule. C'étoit l'après di-
 „ né. Je donnai donc mon cheval à
 „ garder à mon valet, & je montai
 „ seul. Je ne vis personne dans la pre-
 „ miere chambre, où j'entrai, ni dans
 „ la seconde, ni dans la troisième. Je
 „ ne trouvai non plus aucune porte
 „ fermée, & j'admirois cette solitude.
 „ Enfin j'entrai dans la dernière cham-
 „ bre, où je trouvai un seul Grec,
 „ Médecin, comme il me semble, qui
 „ étoit tondu, & qui gardoit une por-
 „ te ouverte. Je lui demandai ce que
 Tome V. H „ fai-

„ faisoit le Cardinal. Il me répondit,
 „ qu'il s'entretenoit avec quelques
 „ Gentils-hommes; & comme je n'a-
 „ joûtois autre chose, il me demanda
 „ ce que souhaitois. Je souhaiterois,
 „ lui dis-je, de saluer Mr. le Cardinal,
 „ si cela ne l'incommodoit pas; mais
 „ puis qu'il est empêché, je le revien-
 „ drai voir une autre fois. Comme
 „ en m'en allant je regardois, par une
 „ fenêtre, pour voir la situation du
 „ lieu, ce Grec revint à moi, me de-
 „ mander si je voulois qu'il dît quel-
 „ que chose au Cardinal. Je lui dis
 „ qu'il n'étoit pas besoin de troubler
 „ l'entretien qu'il avoit, mais que je
 „ reviendrois bien-tôt. Enfin, comme
 „ il eut demandé mon nom, je le lui
 „ dis. L'ayant appris, il rentra, sans
 „ que j'y prisse garde, & étant revenu,
 „ il me dit de ne m'en aller pas. Un
 „ moment après, je fus appelé. Le
 „ Cardinal ne me reçut pas, comme
 „ un Cardinal tel que lui pouvoit re-
 „ cevoir un homme d'aussi basse con-
 „ dition que moi, mais comme il au-
 „ roit reçu un de ses Collegues. Il me
 „ fit apporter un siege, & nous parla-
 „ mes plus de deux heures, sans qu'il
 „ me fût permis de porter la main au
 „ chapeau. C'étoit une civilité surpre-
 „ „ nan-

„ nante, pour un homme élevé à une
„ si grande dignité. Entre plusieurs
„ choses touchant les études, qu'il me
„ dit avec beaucoup de savoir, il me
„ marqua le dessein qu'il avoit de fai-
„ re une Bibliotheque, & que j'ap-
„ prends qu'il a executé. Il m'exhorta
„ aussi de n'abandonner pas Rome,
„ qui étoit un lieu, où l'on favorisoit
„ les bons esprits. Il m'offrit sa mai-
„ son, & il me dit que l'air de Rome,
„ qui est chaud & humide, seroit pro-
„ pre à ma complexion; que l'en-
„ droit où il demeueroit, étoit le plus
„ sain, & qu'un certain Pape y avoit
„ bâti ce Palais, à cause de cela. Après
„ plusieurs discours, il fit appeller son
„ Neveu, qui étoit déjà Archevêque,
„ & qui avoit un très-beau naturel.
„ Comme je me voulu lever, il l'em-
„ pêcha; & dit qu'il falloit qu'un disci-
„ ple se tint debout devant son maître.
„ Ensuite il me montra sa Bibliothe-
„ que, pleine d'Auteurs de différentes
„ langues. Si je l'avois connu plus tôt,
„ je n'aurois jamais quitté Rome; où
„ je trouvai plus de faveur, que je ne
„ méritois. Mais j'avois déjà résolu
„ de m'en aller, & il n'étoit plus en
„ mon pouvoir de m'y arrêter. Dès
„ que j'eus dit que le Roi d'Angleterre
H 2 „ m'ap-

„ m'appelloit, il cessa de me presser, &c. *Erasmus* ajoute, par civilité pour celui à qui il écrit, qui étoit un Italien, qu'il auroit bien mieux fait de demeurer en Italie; mais le pais des cérémonies & de l'Inquisition n'étoit pas un pais propre à un homme aussi libre & aussi éloigné des grimaces Italiennes, que lui. Ce qu'il dit du Roi d'Angleterre est fondé sur une * Lettre de *Montjoie*, qui, comme on l'a dit, a été mal placée, à cause d'une faute qui étoit dans la date. *Montjoie*, après lui avoir loué le nouveau Roi d'Angleterre, qui étoit *Henri VIII.* lui promet de grandes faveurs de sa part & de celle de *Guillaume Warham*, Archevêque de Cantorbéry, mais sans ordre. Il dit seulement que l'Archevêque lui avoit donné cinq livres sterling, pour lui envoyer, afin de l'aider à faire son voyage, & qu'il y en avoit lui même ajouté cinq autres. Il lui envoya donc, par cette même Lettre, un billet de change de dix livres sterling; ce qui n'étoit pas beaucoup, pour revenir par terre de Rome en France, & pour passer ensuite en Angleterre.

* La 10.

Erasme fut en Angleterre au commencement de cette année, & il y demeura long-tems, comme on le recueille de la 109 Lettre & des suivantes. On lui fit du bien en ce pais-là, comme il paroît par plusieurs endroits de ces Epîtres. Il raconte * qu'ayant traduit l'*Hecube d'Euripide*, en vers Latins, il y joignit quelques Poësies, & dédia ce Volume à *Warham*. Ce Prélat reçut favorablement sa Dédicace, mais il ne fit qu'un très-petit présent à l'Auteur. Comme il revenoit de *Lambeth* (lieu où est le palais Archiépiscopeal) à *Londres*, *Guillaume Gracin*, son ami, qui avoit été avec lui à *Lambeth*, lui demanda dans le batteau, quel présent il avoit reçu. *Erasme* dit, en riant, que c'étoit une grande somme; ce que son ami ne voulut pas croire. Lui ayant ensuite avoué la vérité, *Gracin* lui dit que le Prélat étoit assez généreux & assez riche, pour lui faire un plus grand présent; mais qu'il avoit soupçonné qu'*Erasme* pouvoit déjà avoir dédié ce même livre à un autre. *Erasme* demanda d'où pouvoit venir ce soupçon, & *Gracin* répondit: *quia sic saletis vos*; pour dire, que les gens

H 3

de

* Dans la Lettre à Botshem.

de la sorte d'*Erasme*, qui rouloient le monde, & qui dédioient des livres aux Grands Seigneurs, auprès de qui ils avoient quelque accès, se servoient de ce stratagème.

Erasme dit néanmoins, dans une Lettre, qu'il n'avoit pas grande envie de demeurer en Angleterre; mais que l'Archevêque de Cantorbery seul l'y arrêtoit. Il dit encore, dans la même Lettre, que *Montjoie* lui avoit payé trente écus. C'est dans la roy. qu'il parle ainsi.

Il n'eut pas dans la suite sujet de se plaindre des Anglois, si l'on peut s'en fier à la Lettre au P. *Servat*, qui est au devant du I. Tome, comme je l'ai déjà dit. Mais il y a grande apparence que le bon *Erasme* y gasconne un peu, s'il est permis de parler ainsi d'un si Grand Homme; parce que ce qu'il dit au P. *Servat* ne s'accorde pas bien à ce qu'il dit à d'autres, dans d'autres Lettres. „ Le Roi lui même, dit-il, „ un peu avant la mort de son Pere, „ lors que j'étois en Italie, m'écrivit „ de sa main une Lettre pleine d'amitié; & il parle à présent de moi, de „ manière que personne n'en parle plus „ honorablement, & avec plus d'affection. Toutes les fois que je le „ sa-

„salue, il m'embrasse d'une maniere
 „fort caressante, & il me regarde avec
 „des yeux pleins d'amitié; en sorte
 „que l'on voit que non seulement il
 „parle bien de moi, mais qu'il en a
 „de bons sentimens. La Reine a tâ-
 „ché de m'avoir pour précepteur. Il
 „n'y a personne, qui ignore que, si je
 „voulois vivre peu de mois à la Cour,
 „le Roi me donneroit autant de bé-
 „nefices que je voudrois; mais j'esti-
 „me toutes choses moins que le loi-
 „sir, dont je jouis, l'étude & les tra-
 „vaux que je fais. L'Archevêque de
 „Cantorbery, Primat de toute l'An-
 „gleterre & Chancelier du Royaume,
 „qui est savant & honête homme,
 „m'aime si fort qu'il ne pourroit pas
 „m'aimer davantage, si j'étois son
 „frere, ou son pere. Et afin que vous
 „sâchiez, que son amitié est sincere,
 „il m'a donné un bénéfice d'environ
 „cent* Nobles, qu'il a changé depuis,
 „à ma priere, en une pension de cent
 „Ecus, après que je l'ai eu résigné.
 „Il m'a fait présent de plus de quatre
 „cents Nobles, en ce peu d'années,
 „& cela sans que je les lui demandasse.
 „En un jour, il m'en a donné cent-
 „cinquante. J'ai reçu des autres Evê-

H 4

* Monoie d'or de ce tems-là.

„ ques plus de cent Nobles , qu'ils
 „ m'ont donné libéralement. Mylord
 „ *Montjoie* , Baron de ce Royaume ,
 „ qui a été autrefois mon disciple ,
 „ me donne tous les ans une pension
 „ de cent Ecus. Le Roi & l'Evêque
 „ de Lincoln , qui peut tout par la fa-
 „ veur du Roi , me font de magnifi-
 „ ques promesses. Il y a ici deux Uni-
 „ versitez , Oxford & Cambrige , qui
 „ me voudroient avoir toutes deux ;
 „ car j'ai enseigné à Cambrige plusieurs
 „ mois la Langue Greque & la Théo-
 „ logie , mais pour rien , & j'ai résolu
 „ de faire toujours ainsi.

Erasme écrivit cette Lettre , sur le
 point de partir d'Angleterre , autant
 qu'on le peut recueillir de quelques
 expressions ; mais il ne l'envoya qu'a-
 près avoir passé la mer , puis qu'il met
 à la fin *ex arce * Hanniensi juxta Ca-*
lecium.

En arrivant en Angleterre , il fut logé
 chez le fameux *Thomas Morus* , qui
 étoit alors fort jeune , & il y composa ,
 pour se divertir , en une semaine , son
 livre intitulé † *la louange de la Folie* ,
 où

* Il faut lire *Hammensi* , c'est à dire , à
 Ham , comme dans l'Ep. 135. & dans la 159.

† Voyez la Lettre à Dorpius , dans le
 I X. Tome.

où il fait voir qu'il y a des fots de toutes sortes de conditions. On en envoya une copie en France, où il fut imprimé avec assez de fautes. Cet Ouvrage fut si bien reçu, qu'en peu de mois on en fit sept Editions. Cependant il attira bien des ennemis à *Erasme*, comme on le verra dans la suite. On remarquera en passant que la date, qui est sous l'Epître dédicatoire de ce Livre, est fausse, puis qu'il y a 1508. & qu'il est constant qu'alors *Erasme* étoit en Italie, comme on l'a vû.

On voit *, par plusieurs Lettres, qu'*Erasme* fit aussi amitié en Angleterre, avec un nommé *Andrea Ammonio* de Luques; qui avoit beaucoup de connoissance des belles Lettres, & qui cherchoit de l'emploi à la Cour d'Angleterre; où il fut enfin Secrétaire du Roi, & où il mourut d'une maladie qu'on nommoit *Sudor Anglicus*. Il y a plusieurs Lettres d'*Erasme*, écrites de Cambrige à *Ammonio*, qui demouroit à Londres, & plusieurs de ce dernier à *Erasme*, qui demeura assez long-tems à Cambrige, quoi qu'il allât souvent à Londres.

* Lett. 110. & seq.

Erasme n'avoit pas encore reçu de grands présens en Angleterre cette année ; au mois d'Août ; puisque dans une Lettre datée de ce tems là , il presse avec assez d'instance *Colet* , de lui donner le reste de quinze Angelots , qu'il lui avoit promis , il y avoit long-tems ; s'il lui dédioit son Ouvrage *de Copia verborum* , qu'il ne publia que l'année suivante. C'est ce que l'on trouve dans la Lettre 115. qui est bien écrite , mais qui fait voir que le bon *Erasme* étoit encore fort à l'étroit , puis qu'il mendoit de la sorte quelques pistoles.

Il remercie beaucoup *Ammonio* , qui lui avoit envoyé une bouteille de vin Grec ; mais il fait connoître , qu'il auroit eu besoin d'en avoir davantage , dans sa Lettre 116. Il ne pouvoit supporter ni la biere , ni le méchant vin ; parce qu'il étoit sujet à la gravelle , qui l'incommodoit davantage , lors qu'il se servoit de biere , ou de vin qui n'étoit pas assez mûr. Voyez la Lettre 118.

Quoi qu'il ait écrit depuis au P. *Servat* , comme on l'a dit , qu'il enseignoit gratis à Cambrige , il paroît néanmoins qu'il en tiroit quelque profit ; puis qu'il dit dans la 119 Lettre , qu'il étoit retenu à Cambrige par trente Nobles , qu'il

qu'il y devoit recevoir à la S. Michel. Mais il croyoit enseigner pour rien, * à cause de la petitesse du profit, dont il parle dans la 123 Lettre à *Ammonio*, où il dit qu'il avoit expliqué publiquement la Grammaire de *Chrysoloras*, & qu'il alloit expliquer celle de *Gaza*. *Ammonio* répond à *Erasme*, par quelques Lettres assez bien écrites ; mais comme ce ne sont que des Lettres de Civilité ou de Nouvelles, je ne m'y arrêterai pas. Voyez la 125, 127 & la 128. Entre ces deux dernières, il faut mettre la 138. qui a été transposée à cause d'une faute, qui étoit dans la date.

Dans la Lettre 129. *Erasme* se plaint extrêmement de je ne sai quel Anglois, qui lui avoit fait de grandes promesses, qu'il ne lui avoit pas tenues ; mais il avoit résolu de faire ses derniers efforts l'hiver de cette année-là, pour tâcher d'obtenir de quoi subsister le reste de sa vie en Angleterre, ou de s'en aller ailleurs. Il le dit encore, dans la Lettre 131. écrite à la fin de Novembre.

Après la Lettre 133. qui est de la même année, il faut insérer les Lettres 188, & 189. qui ont été transposées, à cause d'une faute de la date.

H 6 *Erasme*
* Voyez aussi la Lettre 131.

Erasme se plaint à l'Archevêque *Warham*, de ce qu'il étoit incommodé de la gravelle, parce qu'il avoit été obligé de boire de la biere. Il dit agreablement „ qu'il étoit tombé entre les „ mains des Médecins & des Apothicaires ; c'est à dire , des bourreaux „ & des Harpyes. Je suis encore , ajoûté-t-il , prêt à accoucher ; ce mal est „ attaché à mes côtes, il est incertain „ quand j'accoucherai , & de quoi ce „ sera. Il dit, dans la Lettre suivante, à l'Archevêque qu'il lui envoie les *Saturnales de Lucien* , & ajoute qu'il ne les avoit dédiées à personne d'autre , pour la raison que l'on a dite ci-devant.

M D XII.

L'année suivante, l'Archevêque lui répondit , comme on le voit dans la Lettre 134. & après avoir un peu badiné sur les pierres , dont *Erasme* devoit accoucher, il dit qu'il lui envoie trente Angelots, pour prendre soin de sa santé.

Peu de tems après, il publia son livre de *Copia verborum* , augmenté & dédié, comme il l'avoit promis, à *Colet*; qu'il louë beaucoup, de l'Ecole qu'il avoit établie à Londres à ses dépens. C'est ce qui paroît par la dédicace; mais

mais la Lettre 150. datée du 29 d'Octobre 1513. marque qu'alors *Erasme* étoit occupé à achever cet Ouvrage. Je ne fai laquelle de ses deux dates est fautive.

M D XIII.

Au mois de Mars de cette année, il écrivit de Londres une * belle Lettre à l'Abbé de S. Bertin, contre la passion de faire la guerre, qui avoit alors brouillé l'Angleterre avec la France. Il a plusieurs fois écrit sur cette matiere, & avec beaucoup d'esprit, de bon sens, & d'éloquence; comme sur le Proverbe, *dulce bellum inexpertis*; dans son livre intitulé *querela Pacis*, qui est dans le IV. Tome; & dans son *Instruction d'un Prince Chrétien*. Mais ses remontrances ne servirent de rien, & *Charles V.* à qui il dédia ce dernier Ouvrage, n'en fut pas plus pacifique pour cela. *Erasme* témoigne à *Antoine de Bergues*, que cette guerre l'incommodoit, & par la cherté & parce que l'on ne trouvoit que de mauvais vin en Angleterre. Il lui sembloit d'ailleurs, qu'il étoit relegué dans cette Ile, parce que l'on n'y recevoit alors aucunes Lettres de deçà la mer. Il seroit volontiers retourné en Flandre, pourvu qu'il y eût eu de quoi subsister.

H 7 *Erasme*

* La 144.

Erasme faisoit assez de dépense, non seulement à cause de son peu de santé ; mais aussi parce qu'il entretenoit un Cheval, & apparemment un Valet, qui en eût quelque soin. Il avoit eu un Cheval l'année précédente, qui étoit mort, & il avoit envoyé sa Version du Nouveau Testament, & ses Annotations, à un certain *Ursewick*, pour l'engager à lui faire présent d'un autre Cheval, mais ce fut en vain. *Ammonio*, plus généreux, lui en fit présent d'un, au mois de Juillet, comme on le voit par les Lettres 145. & suivantes.

L'édition du Nouveau Testament ne manqua pas de lui attirer des censures de certains Théologiens chagrins & envieux, qui, n'étant pas capables de faire un Ouvrage comme celui-là, ne vouloient néanmoins pas que d'autres l'entreprissent. *Erasme* se défend fort bien, dans la 148 Lettre ; mais elle doit être mise à l'an 1515. après la 181. car il y a une faute dans l'année, comme il paroît par le contenu.

Dans la 149. *Erasme* dit à *Colet* qu'il avoit commencé à traduire *S. Basile* sur *Esaïe*, dont il donneroit un essai à l'Evêque de *Rocheſter*, & qu'il verroit s'il vouloit adoucir ce travail par quelque récompense, sur quoi il s'écrie :

crie : ô gueuserie ! je sai bien que vous enriez ; mais j'ai de la haine pour moi-même , & je suis tout à fait résolu de tâcher d'avoir quelque fortune , qui me tire du nombre de ces mendiants , ou d'imiter tout à fait Diogene.

Dans la Lettre 150. il se plaint au même de ce que ce Doyen de S. Paul lui offroit de l'argent , pourvu qu'il mendiat d'une manière basse , & qu'il demandât sans honte. Il paroît qu'on se moquoit d'Erasmé , parce qu'il étoit obligé d'importuner les Amis , pour pouvoir vivre. En voici encore une preuve , dans les paroles suivantes d'Erasmé. * „ Socrate s'entretenant un jour „ avec quelques uns de ses Amis , dit : „ j'aurois aujourd'hui acheté un manteau , si l'argent ne m'avoit manqué. „ Senèque dit fort bien , que ceux qui „ lui donnerent ce dont il avoit besoin , „ après ces paroles , avoient attendu „ trop tard à exercer leur libéralité. „ † Un autre voyant qu'un de ses amis „ étoit pauvre & malade , & qu'il dissimuloit ses besoins par pudeur , glissa „ de l'argent sous son chevet , pendant „ qu'il dormoit. Quand je lisois cela , „ dans

* Seneca de Benefic. Lib. V. l. c. 24.

† Arcefilas. Voyez Diogen. Laërce Lib. IV, 37. & Senèque des Bien-faits Lib. II, 1.

„ dans ma jeunesse , j'étois extrême-
 „ ment touché de la honte de l'un , &
 „ de la générosité de l'autre. Mais je
 „ vous prie , qui a moins de honte
 „ (*pour demander*) que moi , & qui
 „ est plus humble & plus rampant que
 „ moi , qui mendie publiquement en
 „ Angleterre ? J'ai tant reçu de l'Ar-
 „ chevêque, que ce seroit être impudent
 „ que de recevoir quelque chose d'a-
 „ vantage de lui , quand même il le
 „ présenteroit. J'ai demandé assez har-
 „ diment à N. mais il m'a refusé en-
 „ core plus impudemment , que je ne
 „ lui avois demandé. Je paroissais avoir
 „ peu de pudeur , même à notre Ami
 „ *Linacer* ; qui sachant que je m'en
 „ allois de Londres , ayant à peine
 „ six Angelots , & connoissant qu'elle
 „ étoit ma santé , & que l'hiver ap-
 „ prochoit , m'avertissoit néanmoins
 „ soigneusement d'épargner l'Arche-
 „ vêque & Mylord *Montjoie* ; & vouloit
 „ que je me resserrasse plutôt moi-
 „ même , & que je m'accoutumasse
 „ à souffrir plus constamment la pau-
 „ vreté. Beau conseil , pour un Ami !
 „ C'est pour cela principalement que
 „ je hais ma fortune , parce qu'elle ne
 „ me permet pas d'avoir de la pudeur.
 „ Quand j'avois des forces , je diffi-
 „ „ mur

„ mulois volontiers ma pauvreté ; pré-
 „ sentement, je ne le puis pas faire, à
 „ moins que je ne néglige ma propre
 „ vie. Mais je ne suis pas si effronté, que
 „ de demander toutes choses à tous.
 „ Je ne demande rien aux autres, de
 „ peur de demander en vain ; & à vous,
 „ avec quel front vous demanderois-
 „ je, puis que vous n'êtes pas fort
 „ abondant, en cette espece de richesses ?
 „ Néanmoins, si vous approuvez
 „ la hardiesse, je finirai cette Lettre,
 „ par la conclusion la plus impudente,
 „ que je pourrai. Je ne saurois être
 „ assez effronté, pour vous demander
 „ quelque chose, sans quelque prétexte ;
 „ & je ne suis pas néanmoins assez
 „ glorieux, pour refuser un présent,
 „ si un ami, comme vous, me le faisoit,
 „ sur tout dans l'état où je suis.

Un homme, qui parloit de la sorte,
 étoit sans doute réduit à une dure nécessité.
 A moins qu'il ne fût fort mauvais ménager,
 j'ai de la peine à comprendre comment
 un homme seul ne pouvoit pas vivre en Angleterre ;
 par le moyen de ses disciples, & par les présents
 qu'on lui faisoit. Je soupçonne néanmoins
 qu'*Erasme* ne fût pas faire sa cour,
 ou qu'il n'eût quelques manieres
 qui choquassent ceux à qui il la fai-

faisoit ; en sorte qu'il étoit plus agreable dans ses Ecrits , que dans sa personne ; & que c'est ce qui empêcha qu'il ne fût fortune. Peut-être aussi parloit-il trop librement , comme il l'avouë dans le caractere qu'il donne de lui même , dans l'Abregé de sa Vie. *Linguae , dit-il , inter amicos liberioris , nonnumquam plus quam sat esset ; Et saepe falsus , non poterat tamen amicis diffidere.* Comme il savoit beaucoup de choses , que les autres ne savoient pas , par la lecture qu'il avoit de l'Antiquité , & qu'il étoit d'ailleurs naturellement railleur ; il étoit difficile qu'il ne se moquât de tems en tems des sottises du siecle , & des gens qu'il voyoit. On fait que cette humeur offense , sur tout ceux qui prétendent qu'on respecte leurs vices , à cause de leur caractere. Autrement le Roi & les Evêques , qui donnoient tous les jours tant de bénéfices à des gens sans savoir & sans mérite , & qui les chargeoient de revenus superflus , lui auroient pû facilement donner quelque bon Bénéfice (car en ce tems-là il y en avoit un grand nombre de considerables) sans Cure d'Ames , comme une Abbaïe , ou un Canoniat ; qui lui auroit donné le tems d'étudier , & le moyen de vivre tranquillement. Peut-être aussi ne vou-

loit-

loit-il pas lui même être gêné, par quoi que ce soit, & qu'il ne pouvoit entendre parler de Moines, ni de Chapitres de Chanoines. Comme l'envie est extrême, parmi cette sorte de gens, ils auroient pris occasion de le chicaner sur la moindre chose. Il sentoît déjà bien & il l'avoit même fait connoître depuis longtems, que la Religion de ces gens-là consistoit uniquement en menues observances, & en pratiques extérieures, que les plus méchants pouvoient garder, aussi bien que les meilleurs Chrétiens; au lieu qu'il faisoit consister la Religion en des choses, qu'il n'y a que les gens de bien qui puissent faire; c'est à dire, dans l'exercice des Vertus Chrétiennes, qui se forment dans l'esprit, par la connoissance que l'on a de son devoir & par la persuasion où l'on est de l'importance & de la nécessité de ce qu'il prescrit. Un homme rempli de ces idées & occupé d'ailleurs de ses Etudes, a beaucoup de peine à observer rigoureusement les cérémonies, dont la Religion étoit comme étouffée en ce tems-là. Cette négligence étoit alors en Angleterre, comme par tout ailleurs, un si grand crime, que les mœurs les plus dépravées n'en approchoient pas. Les Moines sur tout étoient in-

inexorables là-dessus, & ils traversoient sans doute ou en public, ou en secret, tous ceux qui n'étoient pas de leur sentiment. Il auroit donc fallu que, pour mettre *Erasme* à son aise, le Roi *Henri VIII.* lui eût fait une bonne pension, pour vivre honêtement en son particulier, & pour acheter des Livres, sans se mettre en peine de rien. Mais c'est ce qu'*Henri* ne fit point alors, & s'il appella depuis *Erasme* dans son Royaume; c'étoit dans un tems, où *Erasme* ne pouvoit plus se transporter si loin.

Pour revenir à nos Lettres, il y a un grand desordre dans les dates de plusieurs Lettres datées de cette année & des deux suivantes, qu'il n'a pas été possible de redresser. On les a laissées, comme elles étoient, & l'on en trouvera quelques unes dans l'*Appendix*, à cause de cela. Si la date de la Lettre 151. est bonne, il faut qu'*Erasme* dès la fin de l'an M.D.XIII. fût passé en Flandre. Il en est de même de quelques autres Lettres suivantes. On voit aussi par l'Épître 151. qu'*Erasme* avoit eu une Prébende, sur laquelle il s'étoit réservé une pension en la résignant. C'est à quoi il fait allusion, dans le passage que j'ai rapporté sur l'an M.D.X.

Au commencement de l'année, *Erasme* étoit encore Flandres, comme il paroît par la 153. Les deux suivantes font voir qu'il y demeura jusqu'au commencement du mois de Mai, dans lequel il repassa à Londres, si la Lettre 156. est bien datée, & d'où il revint peu de jours après au Pais-Bas, comme on le recueille des suivantes. *Erasme* parle dans la 158. datée du 5 de Juin, comme s'il avoit été à Bâle en ce tems-là & qu'il en fût revenu, mais il faut que cette Lettre soit postérieure.

Dans la 159, qui est écrite de Ham du 8 de Juillet, *Erasme* parle de son trajet d'Angleterre, qui avoit été fort heureux, excepté que les Matelots, qui s'étoient mêlé à Douvres de porter ses hardes, les avoient mises dans un autre vaisseau, que celui, où il étoit. Entre ses hardes étoient ses papiers, c'est à dire, tous ses Recueils de plusieurs années & tous ses Ecrits, qu'il crut avoir perdus, & qu'il pleura comme un Pere pleurerait ses Enfans. Il crie furieusement à cette occasion, contre les Matelots de Douvres, qui sont de véritables harpyes, aussi bien que ceux de Calais; comme tous ceux, qui ont passé par leurs mains, le savent. Il y a de
l'ap-

l'apparence néanmoins qu'*Erasme* trouva ses papiers , car il n'en parle plus.

En partant de Londres, il avoit salué le Roi, & l'Evêque de Lincoln ; mais ils ne lui firent aucun présent , quoi que cet Evêque lui eût fait de grandes promesses. L'Evêque de Durham lui donna six Angelots , l'Archevêque de Cantorbery autant , & l'Evêque de Rochester une piece d'or , qu'il nomme *regalem*. *Erasme* ajoute à son Ami *André Ammonio* , qu'il lui dit cela , afin que l'on sût qu'il n'avoit pas amassé beaucoup d'argent , sous prétexte de ce voyage. Mais il paroît par la 151. Lettre , qu'il avoit fait en sorte qu'il avoit changé sa Prébende en pension , dès l'année passée.

Montjoye son Ami étoit alors Gouverneur de Ham en Picardie , comme il le dit ; & il y devoit passer quelques jours , & ensuite aller en Allemagne. Pendant qu'il y fut , il écrivit , comme il semble , l'Abregé de sa Vie , & la Lettre au P. *Servat* , qui est , comme on l'a dit , au commencement du I. Tome de ses Oeuvres. Il dit dans l'Abregé de sa Vie , qu'il avoit résolu d'en passer le reste en Angleterre , si on lui avoit tenu parole ; mais qu'ayant été invité de

de venir en Brabant à la Cour de Charles Archiduc d'Autriche, il y étoit venu, & avoit été fait Conseiller de ce Prince, par la faveur du Chancelier de Bourgogne *Jean Sauvage*. Il paroît, par d'autres endroits, que l'on avoit attaché au titre de Conseiller, qui n'étoit d'ailleurs qu'honoraire, des gages de quatre cents florins, qui en pesoient alors plus de douze cens de la monnaie d'aujourd'hui; & comme l'argent étoit en ce tems-là plus rare, qu'à présent, cette somme étoit beaucoup plus considérable, qu'elle ne seroit de nos jours. Ainsi si *Erasme* avoit été toujours exactement payé, il n'auroit pas été mal à son aise.

Il ne faut pas donc s'étonner, si dans la Lettre au P. *Servat* il refuse de retourner en Hollande, dans le Couvent des Chanoines Reguliers de Stein; outre qu'il en avoit d'autres raisons, qu'il exprime assez plaisamment en ces termes, „ Je ne vois pas ce que je pourrois faire en Hollande. Je sais que je ne m'accommoderois pas de cet air-là, ni de ce que l'on y mange, & que je me ferois regarder de tout le monde. J'y retournerois vieux, & ayant les cheveux blancs, moi qui en suis sorti jeune. J'y retournerois

„ Va-

„ valetudinaire, & je m'exposerois au
 „ mépris même des plus méprisables,
 „ moi qui ai accoutumé d'être hono-
 „ ré par les plus grands. Je change-
 „ rois mes études en repas. Pour ce
 „ que vous me promettez de vous em-
 „ ployer à me chercher une place, où
 „ je pourrai vivre, comme vous me
 „ l'écrivez, avec beaucoup de profit;
 „ je ne puis deviner ce que c'est, à
 „ moins que vous ne me vueuilliez
 „ placer chez quelques Religieuses, &
 „ que je ne me rende esclave des fem-
 „ mes, moi qui ne l'ai pas voulu l'être
 „ des Archevêques & des Rois. Je ne
 „ me soucie pas du profit, car je n'ai
 „ pas envie de devenir riche; je ne
 „ souhaite que d'avoir de quoi prendre
 „ soin de ma santé, & de quoi em-
 „ ployer mon tems à l'étude, sans être
 „ à charge à personne.

Ce P. *Servat* étoit le Prieur du Cou-
 vent des Chanoines Reguliers, chez qui
Erasme avoit été autrefois, & il tâchoit
 de l'attirer de nouveau en Hollande,
 pour le faire rentrer dans l'Ordre, au-
 quel il auroit fait beaucoup d'honneur.
 Il y a de l'apparence qu'il feignoit d'être
 des Amis d'*Erasme*, pour s'attirer
 les confidences que ce Grand Homme
 lui fit; au moins est-il certain que la
 Let-

Lettre qu'il lui écrivoit ayant été luë par d'autres , elle attira des affaires à *Erasme* , à cause d'un endroit peu avantageux aux Moines. Je le mettrai ici tout entier , parce qu'on y voit assez bien & le caractère particulier d'*Erasme* , & les sentimens qu'il avoit alors des Moines , & de leurs dévotions ; & parce que la liberté avec laquelle il leur disoit leurs veritez , lui causa les plus grands chagrins , qu'il ait eus. Voici donc comme *Erasme* parle de lui même : „ J'ai vécu parmi des
 „ gens sobres , j'ai vécu dans l'étude
 „ des Lettres , qui m'ont détourné de
 „ plusieurs vices. J'ai pû avoir commerce avec des gens , qui avoient le
 „ veritable goût de la Religion Chrétienne , & je suis devenu meilleur ,
 „ par leurs entretiens. Je ne veux pas
 „ vanter mes livres , que vous mépri-
 „ sez peut-être ; mais il y a bien des
 „ gens , qui avouënt , qu'ils sont devenus , par leur lecture , non seulement plus savans , mais encore plus
 „ gens de bien. Je n'ai jamais aimé l'argent , & je ne suis nullement touché de l'envie d'aquerir de la gloire.
 „ Je n'ai jamais été esclave des voluptez , quoi que j'en aye été taché autrefois. J'ai toujours eu en horreur
Tome V. I „ l'y-

„ l'ivrognerie, & je l'ai évitée. * *Voluptatibus, etsi fui quondam inquinatus, numquam servivi. Crapulam & ebrietatem semper horruï, fugi.* L'ingénuité, avec laquelle *Erasme* avoué un défaut de sa jeunesse, dont il auroit pu se taire, pourroit faire croire le bien qu'il dit de lui même ; quand on ne sauroit pas d'ailleurs qu'il dit la vérité. Mais voici comme il parle des Moines : „ Toutes les fois, que j'ai pensé „ à retourner avec vous, j'ai crû que „ plusieurs me porteroient envie, & que „ tous me mépriseroient ; je me suis „ représenté les conversations froides, „ fottés, & sans aucun goût du Christianisme, que l'on a parmi vous, „ vos repas tout laïques, & enfin toute votre manière de vivre, où je ne vois rien de particulier, que ce que „ l'on nomme les cérémonies. Enfin „ j'ai considéré la foiblesse de mon „ corps, qui s'est augmentée par l'âge, „ par les maladies & par les travaux, „ & à cause de laquelle je ne vous satisferois pas, & je me tuerois. Il y „ a quelques années, que je suis sujet „ à la gravelle ; maladie fâcheuse & „ capitale ; & que je ne bois que du „ vin, & pas même toute sorte de vin,

„ à

* Voyez aussi la Lettre DCLXXI.

„ à cause de mon incommodité , qui
 „ m’y contraint. Je ne puis pas sup-
 „ porter toutes sortes de viandes , ni
 „ même toutes sortes d’airs. Cette ma-
 „ ladie , qui revient souvent , demande
 „ que je vive d’une manière fort réglée.
 „ Je connois l’air de Hollande , je con-
 „ nois la manière , dont vous vous
 „ nourrissez , pour ne rien dire de vos
 „ mœurs. Si j’y étois retourné , je
 „ n’aurois gagné autre chose , si non
 „ que je vous aurois causé du chagrin ,
 „ & à moi la mort. Mais vous vous
 „ imaginez peut-être que c’est un grand
 „ bonheur , que de mourir parmi ses
 „ confreres. Vous vous trompez en
 „ cela , & presque tout le monde avec
 „ vous. Nous faisons consister la Re-
 „ ligion Chrétienne , & la piété dans
 „ les habits , dans le manger , & dans
 „ de menues cérémonies. Nous regar-
 „ dons comme perdu un homme , qui ,
 „ au lieu d’un habit blanc qu’il portoit ,
 „ en porte un noir , ou qui porte un
 „ chapeau , au lieu d’un capuchon ,
 „ ou qui change fréquemment de de-
 „ meure. J’oserois dire que LE PLUS
 „ GRAND MAL de la Religion Chré-
 „ tienne est venu de CES RELIGIONS
 „ (*des ordres Religieux*) comme on les
 „ appelle , quoi que peut-être on les a

„ introduites par un zele pieux. Elles
 „ se sont ensuite augmentées peu à peu,
 „ & multipliées en je ne sai combien
 „ de sortes. L'Autorité des Papes trop
 „ faciles & trop indulgens, pour beau-
 „ coup de choses, les a appuyées. Car
 „ qu'y a-t-il de plus corrompu, ou de
 „ plus impie, que ces Religions relâ-
 „ chées? Si vous vous tournez du
 „ côté de celles, que l'on estime, &
 „ même de celles, qu'on louë le plus,
 „ vous n'y verrez rien, qui ressemble à
 „ la Religion Chrétienne; mais seule-
 „ ment JE NE SAI QUELLES FROI-
 „ DES OBSERVANCES JUDAÏQUES.
 „ C'est en quoi les Ordres se plaisent
 „ à eux mêmes, & c'est par-là qu'ils
 „ jugent des autres, & qu'ils les mé-
 „ prisent. Ne vaudroit-il pas beaucoup
 „ mieux, selon le sentiment de Jesus-
 „ Christ, regarder tout le monde Chré-
 „ tien, comme une seule maison, &
 „ comme un seul Monastere, & tous
 „ les Chrétiens comme nos *Conchanois*-
 „ nes, & nos *Confreres*? Ne vaudroit-
 „ il pas mieux regarder le Sacrement
 „ du Baptême, comme le plus Sacré
 „ engagement, & ne se mettre point
 „ en peine en quel lieu, que l'on
 „ vive, mais seulement si l'on vit
 „ bien?

Ce

Ce sont-là des faits , que tout le monde voyoit , & les veritez les plus claires de l'Evangile ; mais il étoit facile à de mal-honêtes gens d'observer des Cérémonies , & il n'étoit pas facile de vaincre ses passions , & de changer d'inclination & de conduite. Outre cela , toutes ces Cérémonies sont fort propres à gagner la populace ignorante & mal-instruite ; & cet entêtement de la populace sert infiniment à augmenter les revenus de ceux qu'elle respecte ; Si les peuples avoient crû que l'essentiel de la Religion est la foi en Dieu & en son Fils Jesus-Christ , suivie de l'observation des préceptes que l'on trouve dans l'Evangile ; que ceux qui vivent ainsi , sont aussi agréables à Dieu que les Moines les plus austeres , & qu'ils n'ont que faire de chercher à participer aux mérites des Ordres Religieux , ni des prieres de cérémonies qu'ils font pour les vivans , ou pour les morts ; & que pour ceux , qui ont vécu autrement , que Jesus-Christ ne l'a commandé , & qui sont morts , il n'y a pas plus à esperer des prières des Moines , que s'ils n'en faisoient point ; si les peuples , dis-je , avoient crû ces sortes de choses , que seroient devenus les Moines Mendians , & tout ce grand

nombre de Prêtres , qui vivoient des Messes qu'ils disoient en faveur des autres , & qui ne savoient point d'autre métier ? Ainsi à considérer les choses , comme on considère communément ce qui se passe dans le monde ; il n'y a pas sujet de s'étonner , si les Moines étoient ennemis d'*Erasme* , s'ils lui firent une guerre éternelle , pendant qu'il vécut , & s'ils ternirent sa mémoire autant qu'ils purent. Si l'on apportoit au monde quelque invention qui apprît aux hommes à se passer facilement de ceux d'une certaine profession , qui vivent en l'exerçant ; il est certain que ceux de cette profession remueroient ciel & terre , pour s'opposer à une invention , qui les réduiroit au mépris & à la mendicité. *Erasme* devoit savoir tout cela , & lors qu'il parloit ainsi des Moines , il devoit s'attendre à tout ce qui lui arriva.

Erasme s'en alla en suite à Bâle , où il avoit porté son Nouveau Testament , les Epîtres de S. Jérôme , avec ses notes , & d'autres Ouvrages , pour les faire imprimer en cette ville-là. *Erasme* s'étoit fort appliqué à la lecture de cet Auteur , depuis le commencement de ses Etudes , comme il paroît par la Lettre 75. écrite de Paris en 1499. où il mé-

méditoit déjà de donner quelque jour une Edition de ce Pere. Il avoit fait des recueils pour ce dessein, & il avoit parcouru tous ses Ouvrages avec soin ; de sorte qu'il n'y avoit guere de gens qui fussent aussi capables, que lui, de publier ces Ecrits de ce Pere. * Quand il arriva à Bâle, il trouva que l'on y avoit entrepris, & même commencé de les imprimer. C'étoient *Jean Amerbachius*, homme riche, & *Jean Frobenius*, habile Imprimeur & Libraire, qui avoient fait cette entreprise. On peut juger la joie qu'eut *Erasme* de trouver ces gens-là dans cette disposition, & la joie qu'ils eurent aussi de leur côté de pouvoir jouir du secours de cet habile homme, pour leur dessein. *Amerbachius* avoit trois fils, nommez *Brunon*, *Basile* & *Jérôme*, à qui, outre les belles Lettres, il avoit fait apprendre l'Hebreu, qui étoit tout à fait nécessaire, pour la restitution de S. *Jérôme*, & qu'*Erasme* ne savoit point. Nous parlerons de cette Edition, sur l'année suivante, qu'elle parut. *Erasme* fit dès lors une très-étroite amitié avec les *Amerbachs* & avec *Froben*, & depuis il a toujours témoigné d'avoir pour eux une estime extraordinaire. Il de-

meura quelques mois à Bâle, cette partie de l'Allemagne lui plut infiniment, & il fut fort satisfait de l'Evêque de Bâle, * qui quoi que bon ménager, lui offrit de l'argent, & le contraignit d'accepter un cheval; qu'il auroit pû revendre sur le champ cinquante francs d'alors, c'est à dire, passé cent-cinquante d'à présent. *Erasme* reçût à Bâle une Lettre d'*Ulric Zasius*, Professeur en Droit à Fribourg, pleine d'amitié & d'admiration, pour lui. C'est la 152. Cet homme fut en suite un de ses meilleurs amis. Il fit aussi connoissance avec *Beat Rhenanus*, *Nicolas Gerbelius*, & *Jean Ecolampade*, dont il fait mention dans la 164 Lettre.

M D XIV.

Erasme fut de retour dans les Païsbas au Printems, comme il paroît par diverses Lettres de cette année. Il y passa l'Eté & l'Automne, & comme il étoit † à Bruxelles, au mois d'Octobre, le Chancelier *Sauvage* dit, en présence de plusieurs Conseillers de Charles d'Autriche, que ce Prince avoit nommé *Erasme* à un Evêché vacant de Sicile, croyant que c'étoit un Evêché auquel il avoit droit de nommer;

* Lettre 153. † Lettre 160.

mer ; mais qu'ayant appris que c'étoit le Pape, qui avoit droit d'y nommer, il n'avoit pas laissé de prier le Pape de le donner à *Erasme*. Mais sa recommandation n'eut aucun effet, & il ne s'avisâ plus de le nommer à aucun Evêché. *Erasme* ne fit qu'en rire, & en effet un homme de son humeur auroit été peu propre à être Evêque en Sicile. Il passa à Londres, sur la fin de l'année.

M D X V.

Il écrivit, le dernier jour de Mars, une grande Lettre au Cardinal *Grimaldi*, qui est la 167. pour s'excuser de ce qu'il n'étoit pas retourné le voir, avant que de partir de Rome l'an 1509. & lui témoigne qu'il n'avoit pas trouvé en Angleterre ce qu'il y avoit espéré, quoi qu'il eût été bien vû du Roi, de *Montjoie*, & de l'Archevêque *Warham*, à qui il donne de grandes louanges. En tout cela, il paroît parler sincèrement ; mais assurément il faisoit un compliment au Cardinal, quand il disoit qu'il regrettoit Rome, & qu'il avoit eu deux fois dessein d'y retourner, à cause que plusieurs Cardinaux l'y honoroient de leur amitié, & pour les raisons qu'il explique en ces termes, où il dit que ce qui l'attiroit à Rome

I 5 étoit

étoit „ l'éclat d'une ville si célèbre,
 „ la douce liberté dont on y jouissoit,
 „ quantité de riches Bibliothèques, l'a-
 „ gréable commerce que l'on y pou-
 „ voit avoir avec beaucoup de savans
 „ hommes, les doctes entretiens que
 „ l'on y avoit, le grand nombre des
 „ monumens antiques que l'on y
 „ voyoit, & tant de lumières de toute
 „ la terre recueillies dans un seul lieu.

Primum urbis omnium multò celeberrimæ lumen ac theatrum, dulcissima libertas, tot locupletissima bibliotheca, suavissima tot eruditissimorum hominum consuetudo, tot litterarum confabulationes, tot antiquitatis monumenta, denique tot una in loco totius orbis lumina.

Il auroit pû à la vérité trouver à Rome de grands secours, pour l'étude des Lettres sacrées & profanes; mais à condition qu'il observât soigneusement toutes les Cérémonies de la Religion, qu'il en parlât avec grand respect, qu'il ne trouvât rien à redire aux mœurs des Ecclesiastiques, ni à leurs sentimens, & qu'il n'eût aucune opinion sur rien, que celles que le Pape approuveroit; c'est à dire, à condition qu'il cessât d'être *Erasme*, & qu'il ensoût pour jamais tout ce qu'il a dit de meilleur & de plus digne de lui. C'est à Rome qu'il

qu'il auroit fallu suivre les leçons,
 qu'il donne en se moquant, à son Ami
Ammonio, dans la Lettre 142. pour
 faire fortune en Angleterre. „ Avant
 „ toutes choses, dit-il, rendez vous
 „ effronté, pour n'avoir honte de rien.
 „ Mêlez vous ensuite de toutes sortes
 „ de choses; donnez du conde à tous
 „ ceux que vous pourrez; n'aimez, ni
 „ ne haïssez personne tout de bon,
 „ mais mesurez tout par l'avantage
 „ que vous en tirerez. Ayez dans toute
 „ votre manière de vivre ce but, de-
 „ vant les yeux. Ne donnez rien, que
 „ pour en retirer de l'intérêt. Soyez
 „ en tout du sentiment de tout le mon-
 „ de. *Principio perfrica frontem, ne*
quid usquam pudeat. Deinde omnibus
omnium negotiis te misce; protrude
quemcumque potes cubito; neminem nec
ames, nec oderis ex animo; sed omnia
tuo compendio metiare. Ad hunc scopum
omnis vite ratio spectet. Ne quid des,
nisi unde speres fœnus. Adsentate omni-
bus omnia. *Erasme* étoit trop sincère
 & trop libre, ou, pour mieux dire,
 trop honête homme, pour se résoudre
 à vivre de la sorte; sans quoi néan-
 moins il n'y avoit point de fortune à
 espérer pour lui à Rome. Aussi quand
Adrien VI. & Clement VII. souhaite-
 I. 6 rent

rent dans la suite qu'il y allât, sa gravelle se trouva tout à propos, pour l'excuser de faire ce voyage.

Il parle ensuite de l'édition de son *S. Jérôme*, qu'il auroit souhaité de dédier à *Leon X.* ce qui ne fut pas apparemment agréé à Rome, puis qu'il le dédia à l'Archevêque de Cantorbery. *Erasme* parle de plus de ses *Chiliades de Proverbes*, qu'il faisoit imprimer augmentées d'un quart, de son *Nouveau Testament*, qui devoit paroître l'année suivante, & de son *Instruction d'un Prince Chrétien*, en faveur de Charles Archiduc de Bourgogne. Il dit qu'il avoit résolu de travailler ensuite sur *S. Paul*, & que rien ne l'en détourneroit. Enfin il plaint le sort de *Jean Reuchlin*, qui avoit été persécuté en Allemagne, pour une bagatelle.

Erasme écrivit encore une * Lettre, datée du même jour, au Cardinal de *S. George*; qui contient à peu près la même chose. Sur la fin d'Avril, il en écrivit une autre à *Léon X.* lui même, pleine de complimens. Il l'éleve beaucoup au dessus de *Jule II.* son prédécesseur, dont l'humeur belliqueuse causa beaucoup de mal à l'Italie, & l'exhorte à faire la guerre aux vices & aux

Turcs,
* La 168.

Turcs, s'il le trouve à propos. Il lui parle enfin de son *S. Jérôme*, & des peines qu'il avoit eues à le rétablir, à distinguer les ouvrages qu'on lui attribuoit, & à mettre le tout en ordre. Il offre de le lui dédier, & fait voir que cette dédicace lui convenoit parfaitement bien. *Léon* répondit à *Erasme*, par une lettre très-obligante, environ deux mois après, qui est la 178. où il semble ne refuser pas l'offre d'*Erasme*, qui néanmoins n'eut point d'effet. *Léon* ne se contenta pas d'écrire à *Erasme*, il écrivit encore * une Lettre, datée du même jour, au Roi *Henri VIII.* pour le lui recommander. Le Cardinal de *S. George* † lui répondit peu de jours après, l'invita fortement de retourner à Rome, & approuva le dessein qu'il avoit de dédier *S. Jérôme* au Pape.

Cependant *Erasme* avoit fait un prompt voyage d'Angleterre à Bâle, au mois de Mai, d'où il revint incessamment au Pais-bas. Mais il y a en cet endroit sans doute des fautes non seulement dans les dates des Mois & des Jours, mais même dans le nom des lieux d'où les Lettres ont été écrites, qu'il est fort difficile de corriger.

I 7

Je

* La 179. † Voyez l'Ep. 180.

Je croi qu'*Erasme* lui même en publiant ses Lettres confusément, comme il le fit, y mit quelquefois des dates, telles que sa mémoire les lui fournît, sans les comparer ensemble; à cause du désordre dans lequel il les publioit, ce qui fit que sa mémoire le trompat. Quoi qu'il en soit, * *Erasme* remercia *Léon*, & lui dédia son Nouveau Testament. Ce qui m'embarrasse, c'est que la Dédicace est datée de Bâle du 1. de Février 1516. nombre qui est écrit tout au long. Cependant la Lettre, dont je viens de parler, est datée de Londres le 9. d'Août 1515. où *Erasme* dit à *Léon* que le Nouveau Testament, qu'il lui avoit dédié, paroissoit il y avoit long-tems. Il ne serviroit de rien de vouloir la dater de l'année suivante, parce que, dans cette Lettre, *Erasme* promet les Oeuvres de *S. Jérôme* au mois de Septembre qui étoit prochain, & elles parurent en Avril 1516. J'ai voulu donner cet exemple de la difficulté, qu'il y a à ranger ces dates; mais je ne m'y arrêterai plus, dans la suite.

Dans cette Lettre à *Léon*, il lui dit que Charles, qui avoit alors succédé à Ferdinand son grand pere, l'avoit fait son

* Voyez l'Ep. 181.

son Conseiller, & lui avoit donné une pension annuelle, & même un bénéfice, qui étoit un Canonat de Courtrai, * qu'il résigna à un autre, & sur lequel il se réserva une pension. Il demande en même tems à *Léon* je ne sai quoi, dont il dit que l'Evêque de Winchester, Ambassadeur d'Angleterre à Rome, l'instruïroit. Il l'obtint, comme il paroît par la suite. Je croi que pour être mieux à couvert, contre les médiances & les persecutions des Moines, il demandoit au Pape d'être dégagé en forme, du vœu qu'il avoit fait dans son enfance, chez les Chanoines Réguliers. On voit sur cette même matiere une grande Lettre à *Lambert Grunnius*, Secrétaire Apostolique, où *Erasme* se décrit lui même sous le nom de *Florentius*, & demande au Pape la grace, que l'on vient de dire. Mais cette Lettre étant sans date, on l'a mise dans l'*Appendix*. *Erasme* y décrit au long & avec beaucoup de véhémence les artifices, que les Moines employoient pour attirer à eux de jeunes gens, qui sembloient promettre quelque chose. Ces gens-là disoient „ qu'il falloit suivre
 „ vre Jesus-Christ, quand même il
 „ faudroit pour cela, passer sur le corps
 „ de

* Voyez la Lettre 191.

„ de son Pere & de sa Mere, & qu'on
 „ ne doit pas opposer leur autorité à
 „ l'inspiration de l'esprit de Dieu ;
 „ comme si le Démon, dit *Erasme*,
 „ ne se trouvoit pas aussi parmi les
 „ Moines, & comme si ceux qui pren-
 „ nent le froc étoient inspirez par
 „ l'esprit de Dieu ! Au contraire la
 „ plupart d'entre eux ne sont poussez
 „ que par leur bêtise, par l'ignorance,
 „ par le desespoir, par l'amour de l'oi-
 „ siveté, & par l'envie d'être bien nour-
 „ ris. Il représente en suite au long
 les artifices que l'on employa, pour
 surprendre le jeune *Florent*, afin de le
 faire entrer dans un Couvent, & de
 l'engager ensuite à y faire profession.
 Il résista beaucoup, mais enfin il fut
 engagé, par les importunités, & les
 discours des Moines. Néanmoins il
 en sortit, pour aller demeurer chez un
 Prélat, qui étoit l'*Archevêque de Cam-
 brai*, avec le consentement de l'Evê-
 que de qui le Couvent dépendoit, du
 Prieur, & du Général de l'Ordre. Il
 garda néanmoins l'habit de l'Ordre,
 autant qu'il put ; mais il fut con-
 traint de le quitter en Italie, parce que
 cet habit ressembloit à celui de ceux qui
 traitoient les pestiferez, & que l'on
 fuyoit de peur de prendre la peste. Il
 pensa

penfa deux fois être tué , ou rouïé de coups à Bologne , à caufe de cela ; & il obtint enfuite permiffion de *Jules II.* de porter cet habit , ou de ne le porter pas , comme il le trouveroit à propos ; ainfi qu'il le dit , dans la Lettre au P. *Servat* ; pourvû néanmoins , comme il ajoûte dans celle à *Grunnius* , qu'il portât quelque marque de fon Ordre , fur fon corps , en quelque endroit de fes habits. Etant de retour en France , il reprit l'habit , de la maniere dont on l'y portoit ; c'est à dire , qu'il avoit une Étole de toile fur fon habit noir , étant d'ailleurs vêtu comme un Prêtre Séculier ; mais en Angleterre , où cet habit n'étoit pas en ufage , il pofa l'Étole. Cependant quand il fut de retour dans les Pais-Bas , on recommença à lui faire querelle fur fon vœu & fur fon habit. Il demanda donc à *Léon* d'être dégagé de tout cela , *in foro humano* ; car à l'égard de fa propre confcience il fetoit dégagé. Ce ne fut pas , fans dire aux Moines toutes leurs veritez ; car il ne diffimule rien , & s'ils difoient du mal de lui , il faut avouer qu'il ne les épargne pas dans cette Lettre. *Grunnius* la lut au Pape d'un bout à l'autre , auffi bien qu'à plusieurs Cardinaux. Le Pontife fe fâcha beaucoup,

con-

contre les *Plagiaires*, (c'est ainsi que les Latins nommoient ceux qui déroboient des hommes, pour les vendre, & l'on a depuis nommé ainsi les Moines, qui subornent la Jeunesse, pour l'engager dans les Ordres Religieux) & donna ordre qu'on expediât à *Erasme* la dispense, qu'il demandoit pour rien. *Grunnius* paya néanmoins trois Ducats, pour la faire expedier plus promptement.

Erasme alla faire un tour à Bâle cette année pendant l'Eté, si la Lettre 182 est bien datée. Je dois marquer ici que ce fut cette même année, que *Martin Dorpius*, Théologien de Louvain, poussé par les ennemis d'*Erasme*, écrivit contre la *Loüange de la Folie*. Ce fut le premier Adversaire qu'*Erasme* ait eu, au moins qui ait osé le premier écrire contre lui; car les autres se contentoient d'en médire, en particulier. *Dorpius* desapprouvoit la *Morie*, comme un Ouvrage Satirique, dans lequel l'Auteur se moquoit de tous les Ordres & de toutes les Professions; sans en excepter les Ecclesiastiques, qui ont presque toujours prétendu que la Théologie leur servît, pour ainsi dire, de passeport, afin que l'on ne fouillât point dans leur conduite.

duite. Il tâchoit de détourner *Erasme* de publier son Nouveau Testament; mais il approuvoit qu'il publiât S. *Jérôme*. *Erasme* lui répondit, avec assez de douceur, parce qu'il savoit, comme il le dit dans sa Lettre à *Botsheim*, que *Dorpius*, qui étoit jeune, & d'une humeur facile, avoit été poussé par d'autres à écrire contre lui. Aussi ne laisserent-ils pas de demeurer amis, après les éclaircissemens qu'*Erasme* lui eut donnez, & que l'on voit au commencement de ses Apologies, au IX. Tome de ses Oeuvres. *Thomas Morus* répondit de même à *Dorpius*, par une longue Lettre, où il prouve aussi, contre lui, que l'étude de la Langue Greque eût nécessaire, parce que *Dorpius* en avoit parlé avec mépris. Quelque motif que pût avoir *Dorpius*, en écrivant de la sorte; on ne peut que le blâmer, d'avoir voulu parler de ce qu'il n'entendoit point, & d'avoir le premier écrit contre un homme, à qui son siècle avoit tant d'obligation. Il n'y a que les esprits bas & méchants, qui aboyent contre les ouvrages qu'ils ne sauroient uniter, & qui tâchent de rendre odieux ceux qui s'appliquent à instruire le Public de ce que ces gens-là ne savent pas.

212 BIBLIOTHEQUE
M D XVI.

Mais il revint bien-tôt dans les Pais-Bas , * d'où il écrivit à ses Amis , dès le commencement de cette année. Il y reçut aussi † un Bref de *Léon X.* qui dit qu'il lui avoit accordé ce qu'il lui avoit demandé. ‡ L'Evêque de Winchester lui en donna aussi avis, & *Erasme* remercia l'un & l'autre. J'ai dit , sur l'année précédente ce que je croyois que c'étoit. Ni lui , ni ceux qui lui écrivent , ne le disent point clairement.

Guillaume de Budé , & *Guillaume Cop* , Médecin du Roi , † lui écrivirent peu de tems après , pour lui dire que *Guillaume Petit* , Confesseur du Roi , les avoit chargé de lui écrire , que le Roi ayant dit qu'il vouloit attirer en France autant de savans hommes , qu'il pourroit , *Petit* lui avoit indiqué *Erasme* , comme l'un de ceux qu'il faudroit faire venir , & que le Roi avoit été de ce sentiment , & avoit trouvé bon que *Budé* , qui étoit ami d'*Erasme* , lui écrivît de sa part , pour lui offrir un Bénéfice de mille livres. *Budé* lui dit en riant , que *la nation des Guillaumes étoit fort de ses amies , aussi bien que des Lettres* ; & cela a donné occasion à
Erasme

* *Ep.* 191. † *Ep.* 193. ‡ *Ep.* 194.
† *Ep.* 197, & 198.

Erasme de ramasser d'autres *Guillau-*
mes, qui étoient de ses amis. Il don-
 ne au reste à *Erasme* de grandes loüan-
 ges, & lui conseille d'accepter l'offre
 que le Roi lui faisoit faire. * Il y a dans
 la suite une Lettre d'*Erasme* à *Budé*,
 qui est fort étudiée, & pleine de loüan-
 ges, où il le préfère à tous les Savans
 d'Italie. *Erasme* y répond à une autre
 Lettre de ce savant homme, que celle
 dont je viens de parler. *Budé* ayant dit
 dans une Lettre, qui n'est pas ici, que
 la qualité de Théologien obligeoit *E-*
rasme à être plus circonspect que lui;
Erasme répond entre autres choses,
 que „ pour ce qui regardoit la liberté
 „ de parler, comme il ne disoit rien
 „ de mal honête, ni de seditieux, dont
 „ l'un & l'autre doit être très éloigné
 „ d'un honête homme; il avoit parlé
 „ quelquefois avec trop de liberté, &
 „ que cela lui avoit beaucoup nuit.
 „ Ceux qui avoient excité la plus gran-
 „ de tragedie contre lui étoient de cer-
 „ tains diseurs de sotises. (il dit ματαιό-
 „ λογι en Grec, par allusion au mot
 „ θεολογί, comme si on opposoit la Ma-
 „ tæologie, qui signifie de sots discours,
 „ à la Théologie) avec lesquels il sou-
 „ haitoit que *Budé* n'eût jamais rien à
 „ fai-

* La Lettre 200.

„ faire, & qui étoient des animaux pires, que tous ceux de la terre & de la mer.

Il semble que *Budé* avoit repris *Erasme* de ce qu'il employoit trop de proverbes en écrivant, & qu'il s'étendoit trop dans ses *Chiliades* à les expliquer; mais *Erasme* répond, que c'étoient-là ses richesses, qu'il avoit eu beaucoup de peine à amasser. Il auroit bien pu reprocher à son tour à *Budé*, qu'il méloit trop de Grec dans son Latin; ce qu'il ne faisoit qu'à cause de son grand savoir en cette Langue. Les Lettres de ces deux Grands Hommes, quoi que pleines de civilité, sont aussi remplies de je ne sai quelles contestations, qui ressentent presque un peu de jalousie, & il semble que leur amitié n'étoit pas exempte de quelque petite sorte d'envie; sur tout du côté de *Budé*, qui étoit d'ailleurs un excellent homme.

Il avoit offert à *Erasme* des remarques qu'il avoit faites, sur le Nouveau Testament; mais *Erasme* les refusa, comme s'il avoit eu peur qu'on ne l'accusât de se servir du travail d'autrui. Il auroit mieux fait de les accepter, & de les ranger parmi les siennes, en mettant au dessous de chacune le nom de *Budé*, ou de les faire imprimer à la fin

fin des siennes. Cela nous les auroit conservées, au lieu qu'elles se sont perdues. *Erasme* avouë au reste qu'il s'étoit servi du secours de quelque ami, dans les endroits, où il avoit parlé de quelque mot Hebreu, ce qu'il avoit fait néanmoins le plus rarement qu'il avoit pû.

Il parle avec beaucoup d'amitié de *Guillaume Cop*, & de *Jaques le Fevre* d'Etaples, avec qui il eut en suite un petit démêlé, mais qui ne dura pas.

Etienne de Ponchery, Evêque de Paris, qui étoit Ambassadeur de François I. à Bruxelles, proposa à *Erasme* les offres de ce Prince; mais *Erasme* s'excusa sur ce que le Roi Catholique le retenoit dans les Pais-Bas, l'ayant fait son Conseiller, & lui ayant donné une Prébende, quoi qu'il n'eût encore rien touché des revenus, qu'on lui avoit promis.

Au commencement de Fevrier de cette année, selon la date de la Dédicace à *Léon X.* le Nouveau Testament Grec-Latin, avec les notes d'*Erasme*, parût à Bâle, & se répandit bien-tôt par tout. Il est surprenant que la Dédicace soit datée de Bâle, quoi qu'*Erasme* fût dans les Pais-Bas. Il en reçut les félicitations de ses Amis, comme
on

on le verra, depuis la Lettre 201. qui est de *François Deloin*, & de *Nicolas Berand*, qui lui écrivirent de Paris, & qu'il avoit connus en France. *Erasme* * leur répondit bien-tôt après, aussi bien qu'à *Budé* & à *Cop*; à qui il dit, qu'il ne pouvoit rien accepter, qu'après avoir consulté le Chancelier de Bourgogne. Il écrivit aussi à *François I.* † une Lettre de compliment & de remerciement.

Il y avoit alors un savant homme, nommé *Wolfgang Fabritius Capiton*, qui étoit Prédicateur de l'Evêque de Bâle. *Erasme* lui écrivit une Lettre au mois de Février, dans laquelle il témoigne qu'il esperoit que la paix étant établie par tout, par les soins de *Léon X.* de *François I.* Roi de France, & de *Charles I.* Roi d'Espagne, les Lettres alloient fleurir par toute l'Europe. S'il se trompa dans sa prédiction touchant la paix, il ne se trompa pas, à l'égard des Lettres; qui, malgré les desordres des guerres, qui suivirent ce tems-là, s'établirent par tout. Après s'être moqué de l'ignorance de quelques Théologiens, qui s'y opposoient, mais qui n'avoient que la populace pour eux, il louë infiniment *Capiton*, pour son esprit,

* Voyez la Lettre 202. & suiv. † La 204.

esprit , pour sa connoissance des trois Langues , ou de la Latine , de la Greque & de l'Hebraïque , & pour ses bonnes mœurs , & l'exhorte fortement à travailler au rétablissement des Sciences. *Capiton* ayant ensuite embrassé la Réformation , dont il répandit les premières semences à Bâle , & dont il fut l'un des principaux soutiens dans la ville de Strasbourg ; *Erasme* changea de langage ; plutôt emporté par l'état où il se trouvoit , que par légèreté.

Les Oeuvres de S. *Jérôme* parurent en Avril , puis que la Dédicace à *Warham* est du premier de ce mois. Elle est aussi datée à Bâle , quoi qu'*Erasme* fût en ce tems-là dans les Pais-Bas. Il faut que ce fût alors la mode de dater les Dédicaces de la ville , dans laquelle les livres avoient été imprimez ; puis que nous avons déjà remarqué la même chose du Nouveau Testament. La Dédicace des Oeuvres de S. *Jérôme* n'est pas au reste une de ces Dédicaces fades , où l'on ne lit que les louanges de ceux à qui les Livres sont dédiés. *Erasme* y parle de diverses choses , qui méritent d'être luës. Il se plaint , avec raison , du peu de soin que les siècles précédens avoient eu de conserver les Ouvrages des anciens Chrétiens ; après

Tome V. K quoi

quoi il dit : „ je ne méprise pas la pie-
 „ té simple du Vulgaire , mais je ne
 „ puis pas n'être point surpris du mau-
 „ vais jugement , que fait la multitude.
 „ Nous baisons les souliers des Saints
 „ & leurs mouchoirs morveux , & nous
 „ négligeons leurs livres , qui sont leurs
 „ plus saintes & leurs plus efficaces Re-
 „ liques. Nous enfermons les chemi-
 „ ses , ou les tuniques des Saints en des
 „ cassètes , embellies de perles & de
 „ pierres pretieuses ; mais pour leurs
 „ livres , qu'ils ont travaillez avec soin ,
 „ & où ce qu'ils avoient de meilleur
 „ est encore plein de vie pour nous ,
 „ nous les abandonnons aux mites ,
 „ aux punaises & aux tignes , qui les
 „ rongent impunément. *Ut non asper-*
nor simplicem Vulgi pietatem , ita non
possum non mirari tam praposterum
multitudinis judicium. Calceos Sancto-
rum & sudariola mucro sordentia exoscu-
lamur ; & eorundem libros , sanctissimas
& efficacissimas Divorum reliquias , ne-
glectos jacere patimur. Tuniculam , aut
indusolum Sanctorum aureis , gemma-
tisque thecis reponimus ; & libros ab il-
lis elaboratos , in quibus id quod illorum
fuit optimum nobis adhuc vivit , spi-
ratque , cimicibus , tineis ac blattis im-
pune rodendos exponimus. Ce passage
 mérit-

méritoit d'être rapporté en Latin, aussi
 bien qu'en François; mais pour n'être
 pas trop long, je me contenterai de
 traduire la suite. „ Il n'est pas diffi-
 „ le, dit-il, de conjecturer la cause de
 „ cette conduite. Dès que les mœurs
 „ des Princes eurent dégénéré en une
 „ certaine tyrannie barbare; & que les
 „ Evêques se furent attachez plutôt à
 „ une domination profane, qu'à l'em-
 „ ploi d'enseigner, que les Apôtres
 „ leur avoient remis; tout le soin d'in-
 „ struire retomba sur ceux, qui tirent
 „ aujourd'hui leur nom (*de Freres &
 „ de Religieux*) de la Charité & de la
 „ Religion, comme si c'étoient des
 „ choses qui leur fussent particulieres.
 „ On commença à négliger les belles
 „ Lettres, & à dédaigner la connois-
 „ sance de la Langue Greque, & bien
 „ plus encore celle de l'Hebraïque.
 „ On méprisa l'étude de l'Eloquence,
 „ & la Langue Latine même fut si sou-
 „ vent corrompue, par une nouvelle
 „ barbarie, qu'elle n'étoit rien moins
 „ que Latine. On n'avoit aucun soin
 „ de l'Histoire, ni de la Langue La-
 „ tine, ni de l'Antiquité. On renfer-
 „ ma les Lettres dans de certaines sub-
 „ tilitez sophistiques, & toute la Scien-
 „ ce commença à se trouver dans les

„ lecteurs des *Sommes* ; (*c'étoient des*
 „ *lieux communs de Philosophie, ou de*
 „ *Théologie*) & dans les faiseurs de Re-
 „ cueils ; qui étoient d'autant plus im-
 „ pudens , qu'ils avoient moins d'éru-
 „ dition. C'est pourquoi , ils souffri-
 „ rent aisément que les anciens Auteurs
 „ ne fussent plus en usage ; ou , ce qui
 „ est plus vrai-semblable , ils travaille-
 „ rent eux mêmes à les abolir ; parce
 „ qu'ils les lisoient en vain , puis qu'ils
 „ ne savoient pas ce qu'il falloit savoir
 „ pour les entendre. *Erasmus* parle en-
 „ suite de l'estime , qu'on devoit faire des
 „ Ecrits de *S. Jérôme* , en quoi il sent un
 „ peu le Panegyriste. J'ai dit ce que j'en
 „ pensois , dans les * *Questions Hierony-*
 „ *miennes*. Il marque aussi la peine qu'on
 „ eût à rétablir cet Auteur. Néanmoins
 „ la principale peine qu'il prit , pour la
 „ première édition , fut la révision &
 „ l'explication des Epîtres ; au devant
 „ desquelles il mit une Vie de *S. Jérôme*.
 „ Mais il revit le tout dans la seconde
 „ Edition , qu'il relut ensuite , pour en
 „ préparer une troisième , qui ne parut que
 „ long-tems après sa mort , en 1553.

Peu de jours après la date de cette
 Dédicace , *Germain Brisse* , qui étoit
 un

*. Imprimées à *Amsterdam* chez de *Lorme* ,
 en 1700.

un homme riche & savant, écrivit une * belle Lettre à *Erasme*, où il dit qu'*Etienne de Ponchery*, ne pouvoit se lasser de le louer, depuis son retour en France. Il le loue beaucoup lui-même, & lui vante infiniment l'amitié, que *Budé* & tous les autres Savans de France avoient pour lui. Enfin il l'invite à aller s'établir dans ce Royaume. Mais *Erasme*, ayant une pension fixe de son Prince, n'avoit garde de quitter le certain, pour l'incertain. Si *François I.* vouloit l'avoir, il falloit qu'il commençât, par lui donner ce qu'il lui promettoit, ou ce Bénéfice de mille livres; dont on lui parloit comme d'une grande récompense, pendant qu'on donnoit tous les jours à des hypocrites, ou même à de jeunes débauchez, gens également ignorans & inutiles à la Société, des Abbayes de quinze & de vint mille livres de rente, pour vivre dans le luxe & dans la mollesse.

Il paroît par la Lettre 218. que l'on ne manquoit pas de faire tenir à *Erasme* d'Angleterre, ce qu'on lui avoit promis, puis qu'il en avoit reçu une Lettre de change de soixante Angelots.

La 220. est de *Budé*, qui est fort longue, & mêlée de beaucoup de Grec,

K 3 selon

* La 212.

selon sa coutume. Il paroît par là qu'*Erasme* avoit fait imprimer alors quelques unes de ses Lettres, entre lesquelles il y en avoit une de *Budé*, qu'il se plaint n'avoir pas été imprimée assez correctement. Il seroit à souhaiter néanmoins qu'on eût eu soin de conserver, dans les Bibliothèques, ces sortes d'Editions. Elles pourroient sans doute nous servir à corriger les suivantes, lors qu'il s'y trouve quelques fautes; mais les dernières, qui ont été plus complètes, nous ont fait perdre les premières, qui ne se trouvent que dans très-peu de Bibliothèques. *Erasme* lui écrivit le lendemain, qui est le 28. d'Octobre. Ils se chicanotent un peu l'un l'autre sur leur stile, & sur leurs Ecrits, quoi que d'une manière civile. Le stile d'*Erasme* est plus simple, les pensées sont plus naïves, & le tour est beaucoup plus aisé; au contraire celui de *Budé* est plus embarrassé & plus recherché, quoi qu'il y paroisse plus d'étude.

Sur la fin de l'année, comme on le voit par la 224 Lettre, *Louis Canosse*, Evêque de Bayeux, invita *Erasme* à venir demeurer chez lui, & en attendant qu'il lui eût fait donner quelque chose de meilleur, il lui offroit deux cents

cents Ducats par an, avec son entretien, celui d'un valet, & de deux chevaux. C'étoient d'assez belles offres, pour un homme, qui n'auroit rien eu d'assuré. Mais *Erasme* n'avoit garde de perdre sa liberté, pour si peu de chose, ayant d'ailleurs de quoi subsister honêtement. On parla encore de le faire Chanoine de Tournai; mais il y eut quelques difficultez, qui empêchèrent que cela ne réussît. On les verra, dans une Lettre de *Morus*, qui est la 227. *Ernest*, Duc de Baviere, dans le dessein de faire fleurir son Academie d'Ingolstadt, ordonna aussi à *Urban Regius*, qui y étoit Professeur, d'écrire à quelques uns des Amis d'*Erasme*, pour savoir si on ne le pourroit point attirer en cette ville-là. Cependant les Théologiens de Louvain, qui voyoient bien qu'*Erasme* n'étoit pas fort entêté de leur Théologie Scholastique, ni de leurs idées Monachales, commençoient à remuer contre lui, * comme il paroît par quelques Lettres de cette année. Il arrêta ces mouvemens, par ses Amis, & en allant demeurer à Louvain, où il tâcha de faire amitié avec les Théologiens.

* Voyez la 225. & 231.

Dès le commencement de cette année, l'Evêque de Liege, à qui *Erasme* avoit écrit, & envoyé son Explication du I. Pseaume, imprimée en 1515. le fit inviter de le venir voir. *Erasme* * s'excusa sur la rigueur de la saison, sur la foiblesse de sa santé, & sur quelques-travaux, auxquels il étoit occupé.

Peu de tems † après, il recommanda fortement à l'Evêque de Paris, *Henri Glarean*, Suisse, à qui il donne toutes sortes de loüanges; pour aller enseigner les belles Lettres en France, où il n'étoit pas en état d'aller lui même. Sa recommandation ne fut pas inutile.

Erasme reçut ce printems une Lettre d'*Ecolampade*, pleine d'amitié & d'admiration pour lui. Il y parle aussi de ses études, & sur tout de la comparaison qu'il faisoit alors de la Vulgate avec l'Hebreu, & du commerce, qu'il avoit avec *Melanchthon*. Cette Lettre est datée de Winsperg, ville de Franconie, qui étoit la patrie d'*Ecolampade*. Il avoit été auparavant à Bâle, où il avoit fait connoissance avec *Erasme*.

Ce fut en ce tems-ci, que *Le Fevre* d'Etaples, qu'*Erasme* avoit toujours re-

* Ep. 233. † Ep. 235.

regardé comme un de ses Amis écrivit contre lui. Il avoit dit dans ses Annotations, que dans le passage du Ps. viii. cité Heb. ii, 7. au lieu d'un peu inferieur aux Anges, comme il y a dans la version des LXX. & dans cette Epître, il y a dans l'Hebreu, à Dieu. Mais il avoit remarqué que, selon l'une & l'autre maniere de lire, il vaudroit mieux traduire dans les paroles précédentes *un peu de tems*. Le Fevre, dans une seconde édition de ses Commentaires sur les Epîtres de S. Paul, attaqua Erasme assez rudement, & prétendit qu'on ne pouvoit mettre ici autrement qu'*inferieur à Dieu*. Erasme lui répondit avec douceur, & lui écrivit * une Lettre, par laquelle il tâcha de le porter à parler, avec plus de modération, & à témoigner au moins en Public, qu'il ne laissoit pas de vouloir être Ami d'Erasme; de peur que les Moines, leurs communs ennemis, ne profitassent de leur division. Si Le Fevre ne fit pas ce qu'Erasme souhaitoit, il ne lui replica pas, & l'affaire en demeura là. Quoi que Le Fevre eût tort, & qu'il ne fût pas comparable à Erasme; il ne seroit pas difficile de montrer que ce dernier n'entendoit

K 5 pas

* Ep. 289.

.. 25. 11 *

pas assez bien ce passage ; faute de savoir la Langue Hebraïque. Ce qu'il y eut de louable, dans cette contestation, c'est que *Le Fevre* se repentit d'avoir attaqué *Erasme*, & qu'*Erasme* fut fâché de lui avoir répondu ; de sorte qu'ils continuerent à parler l'un de l'autre, avec éloges. Voyez les Lettres 293. & 436. C'est ce qui fera qu'on ne parlera plus de cette dispute. Il seroit bien à souhaiter que les esprits querelleux se proposassent de semblables exemples, & prissent garde aux éloges, que tout le monde donne à une semblable modération, & à la maniere méprisante, dont on parle de ceux qui, après avoir commencé à contester sur des bagatelles, ne finissent leurs querelles, & leurs animosités, qu'en mourant. Ils comprendroient par là que c'est très-faussement qu'ils s'imaginent que leur honneur est intéressé à soutenir éternellement les querelles, dans lesquelles ils sont entrez légèrement.

On trouve, pour revenir * à *Erasme*, qu'*Edouard Lens* commença en ces tems-ci à travailler contre lui, & à émouvoir les Théologiens, comme les Dominicains le faisoient autant qu'il leur étoit possible. *Erasme* dit que la terre

* Ep. 248.

terre n'avoit produit *rien de plus arrogant, de plus envenimé, ni de plus fou.* Cependant cet homme s'avança à la Cour, fut ensuite Envoyé d'Angleterre en Espagne, & devint enfin Archevêque d'York. S'il étoit mal-honête homme, & ignorant, il faut néanmoins que ce fût un homme assez adroit ; à moins que son élévation ne fût un effet du caprice du Prince, & un de ces coups que l'on voit, *quoties voluit Fortuna jocari*, quand la Fortune, comme l'on parle, veut se moquer. Mais si *Leus* attaquoit *Erasme*, il y avoit de très-habiles gens, qui le louoient ; autant qu'il le méritoit ; comme on le peut voir par deux Lettres de *Budé*, dont l'une est à * *Cuthbert Tonstal*, Evêque de Durham, & l'autre à *Erasme* lui même. *Budé* employe à cela toute son éloquence Greque & Latine. *Erasme*, dans la première édition, avoit parlé avec éloge de *Budé*, dans ses remarques sur Luc. 1, 3. encore qu'il l'eût repris sur l'explication d'un mot Grec. *Budé*, quoi que plus habile en Grec qu'*Erasme*, prit cela en honête homme. Convenant de la faute, il l'en remercia, & lui fournit même des passages d'Auteurs Grecs, pour appuyer

K 6 son

* La 249. & la 250.

son sentiment. *Erasme* s'est servi de ces passages dans les éditions suivantes, & en a ôté ce qu'il y disoit de *Budé*. Il a aussi profité d'une autre remarque de ce savant homme, sur un autre mot du même endroit, sur lequel il s'étoit trompé; comme ceux, qui compareront les remarques d'*Erasme* avec cette Lettre, le reconnoîtront. Néanmoins *Budé* donna un avertissement à *Erasme*, qui ne lui plut pas. C'est qu'il lui déconseilla de s'amuser à des bagatelles, (λεπτολογίαι) qu'il composoit comme pour se reposer de ses autres travaux plus considérables. *Erasme*, * dans sa réponse, le remercie; mais il témoigne assez qu'il ne comprend pas ce que *Budé* appelloit bagatelles, & il fait une énumération de ses Ouvrages, que l'on ne pouvoit pas traiter de la sorte. Il dit, par exemple, que dans son *Enchiridion*, il avoit osé soutenir des sentimens opposés à ceux de son siècle; sans que l'autorité de qui que ce soit l'eût pu empêcher de le faire. Il entend les menues dévotions de la populace & des Moines, desquelles il avoit fait voir l'inutilité, dans un tems, où l'on en étoit par tout extraordinairement entêté. Voyez aussi la Lettre 260.

Erasme

* *Ep.* 151.

Erasme envoya à *Henri VIII.* au mois de Septembre, une seconde édition de sa version du livre de *Plutarque*, où il traite *comment on peut distinguer un flatteur d'un Ami*, qu'il avoit dédiée autrefois à ce Prince ; & il y joignit quelques autres pieces, comme le Panegyrique de *Philippe*, pere de *Charles V.* & l'Instruction d'un Prince Chrétien. Il * pria le Cardinal d'York, ou *Thomas Wolsey*, qui étoit alors favori d'*Henri*, de lui présenter ce volume. Il lui dédia aussi le traité du même Auteur, où il fait voir quelle est l'utilité que l'on peut retirer de ses ennemis. Mais ils ne lui firent ni l'un, ni l'autre aucun présent, si l'on en croit ce qu'il en dit dans sa Lettre à *Botshem*. Cependant le Roi lui en fit un, comme il paroît par son remerciement, dont je parlerai dans la suite.

La premiere édition du Nouveau Testament d'*Erasme* fut si promptement débitée, que dès l'automne de l'an M D X V I I. il travailloit à la revoir, pour en faire incessamment une seconde, comme il le dit † dans une Lettre à *Bilibald Pirkheimer* de Nuremberg, qui a été un de ses meilleurs Amis, jusqu'à la fin de sa vie. Il étoit aussi

K 7 ami

* Voyez les Ep. 267. & 268. † Ep. 274.

ami de *Reuchlin*, dont il prit courageusement la défense contre les Moines, qui l'avoient cruellement attaqué. *Erasme* décrit le Juif *Pfeffercorn*, qui s'étoit fait Chrétien, & qui étoit le principal ennemi de *Reuchlin*, comme il le méritoit, dans cette même Lettre, & louë l'Ouvrage de *Pirkheimer*.

Au mois de Novembre, *Erasme* dédia à *Ernest*, Duc de Baviere, une édition qu'il fit faire de *Quinte-Curse*, dont la Dédicace est ici la 276 Lettre. Il s'y moque du peu de bonne foi des Grecs, dans l'Histoire, & censure avec raison l'effroyable ambition d'*Alexandre*, à peu près comme *Senèque* l'a fait.

Vers le même tems, *Erasme* dédia à *Philippe de Bourgogne*, Archevêque d'*Utrecht*, son livre intitulé *la Plainte de la Paix*. Ce Prélat l'en remercia, comme il paroît par les Lettres 281. & 282. Il lui voulut encore témoigner sa reconnoissance, en lui donnant un Bénéfice; mais *Erasme* l'ayant refusé, il lui fit présent d'un anneau, monté d'un Saphir, que *David de Bourgogne* son frere, Archevêque de la même Eglise, avoit autrefois porté au doigt. C'est ce qu'*Erasme* nous apprend, dans la Lettre à *Botsheim*.

Cette

Cette même * année mourut *Jérôme Busleiden*, Ecclesiastique des Pais-Bas, qui en mourant donna tout son bien à l'Académie de Louvain ; pour y établir un College, où l'on enseigneroit le Latin, le Grec & l'Hebreu. *Erasme* louë beaucoup cette libéralité, qui ne pouvoit qu'être très-avantageuse à l'Université de Louvain ; si les Professeurs, qui devoient enseigner ces Langues, étoient habiles gens.

La querelle qui avoit été entre *Jacques le Fevre* & *Erasme* brouilla presque ce dernier avec *Budé*, qui étoit ami de *le Fevre*, & qui le voyant mal-mené, par *Erasme*, en parut fâché, & ne put s'empêcher de le lui écrire. *Erasme* lui répondit, mais les Lettres concernant cette matiere ne sont pas toutes rangées dans l'ordre, parce que l'année n'étoit pas bien marquée à quelques unes. Celle où il y a dans l'inscription *Budæus hætenus Erasmi amicus ultimam salutem dicit Erasmo*, & qui est la 343. doit être avant la 285. dont l'inscription porte, *Erasmus Budæi perpetuus, velit, nolit, amicus, non ultimam, sed jugem ac perennem illi salutem dicit*. Cependant cette dernière Lettre n'est point une

* Ep. 275.

réponse à l'autre, mais à la 310. qui auroit dû aussi être placée avant la 285. Les dates fausses, & la matière même ne permettent pas qu'on puisse bien les ranger. *Erasme*, * dans une Lettre, datée de Louvain au mois de Décembre, dit qu'il avoit reçu une Lettre de *Budé* à Bâle, & cependant on voit ici des Lettres d'*Erasme* de toute l'année datées de quelque ville des Pais-Bas. On ne voit pas dans quel intervalle on peut placer ce voyage d'*Erasme* à Bâle. Quoi qu'il en soit, les Lettres de contestation d'*Erasme* & de *Budé* ne sont point agréables à lire. Ce ne sont que des chicaneries, sur des bagatelles; sur tout du côté de *Budé*, qui paroît avoir été de cette humeur. Ainsi je ne m'arrêterai pas à ces Lettres, quoi que longues & étudiées.

M D XVIII.

Pendant qu'*Erasme* étoit occupé à revoir son Nouveau Testament, & à l'augmenter, *Léon X.* avoit fait publier par tout les Indulgences, sous prétexte de faire la guerre aux Turcs; & les Dominicains, ayant eu cette commission en Allemagne, les Augustins, qui y prétendoient, en furent irrités. C'est ce qui fit que *Martin Luther*, qui étoit Pro-

* La 285.

Professeur en Théologie de ce second Ordre à Wittemberg, se mit à examiner la doctrine des Indulgences, que les Dominicains vendoient publiquement & d'une maniere scandaleuse ; & que l'ayant, comme il croyoit, trouvée pleine d'erreurs, il la réfuta publiquement le dernier d'Octobre de l'année M D XVII. Je n'entrerais dans aucun détail de cette Histoire ; il me suffit d'avoir marqué cette Epoque, parce que depuis ce tems-ci principalement *Erasme* eut à essuyer la mauvaise humeur des Théologiens ; qui se plaignirent, que par les censures libres & hardies, qu'il avoit faites des Moines, & de leurs dévotions, il avoit frayé le chemin à *Luther*. Ils disoient qu'*Erasme* avoit pondu l'Oeuf, & que *Luther* l'avoit fait éclore.

Jean Eckius, Théologien d'Ingolstadt, qui se signala depuis contre *Luther*, écrivit à *Erasme*, au commencement du mois de Février de cette année, une * Lettre, où, après lui avoir fait de grands complimens, il le reprend 1. de ce qu'il avoit dit sur le Chap. 11. de S. Matthieu, qu'il se pouvoit faire que les *Evangelistes* avoient tiré quelques témoignages du *Vieux Testament*, non des

* Ep. 303.

*des livres mêmes, mais qu'en se fiant en leurs mémoires, ils s'étoient trompez, comme il arrive souvent : 2. de ce que sur le Chap. x. des Actes il avoit dit, que les Apôtres en parlant Grec, y méloient des manieres de parler de leur Langue, & qu'ils avoient appris à parler Grec non dans les Oraisons de Démosthène, mais en parlant avec le peuple : 3. de ce qu'il avoit préféré S. Jérôme à S. Augustin, de sorte qu'il croyoit qu'il y avoit de l'impudence à les comparer l'un à l'autre. Sur cela Eckius dit que les disciples même d'Erasme, qu'il nomme Erasimici, se plaignoient de ce que leur maître n'avoit jamais lû S. Augustin. Erasme répondit à Eckius, par une longue Lettre, dont on parlera dans la suite. Au contraire, * Nicolas Berand écrivit de Paris à Erasme de continuer, comme il avoit commencé, & lui fit des amitez de la part des Savans de Paris, & entre autres de la part de Louis de Berquin, dont on aura occasion de parler ci-après. Il paroît aussi non seulement par ses Lettres, mais encore par celles qu'on lui écrit, † que les Paraphrases des Ecrits de S. Paul, qu'il avoit commencées, étoient généralement estimées. Les*

Théo-

* Ep. 308. † Voyez les Epp. 309. & 316.

Théologiens n'attaquoient que son N. Testament , & quelques autres de ses Ouvrages.

Ceux qui les avoient lû n'étoient pas devenus , par cette lecture , bons amis des Moines , & *Herman Comte de la Nouvelle Aigle* , qui avoit ses terres à quelques lieues de Cologne , & qui étoit ami d'*Erasme* , se fit une grosse querelle avec les Dominicains de cette ville. *Jacques Hoochstrate* leur Prieur , assez connu par les persecutions qu'il fit à *Reuchlin* , disoit publiquement beaucoup de mal de ce Seigneur ; qui ne put trouver d'autre moyen de faire taire ce Moine , que celui-ci. Ce fut de défendre à tous ses sujets de donner rien aux Dominicains , quand ils viendroient faire la Quête. Il engagea ses parens , qui avoient aussi des terres dans le voisinage , à faire la même défense à leurs sujets , & à le faire dire à *Hoochstrate*. Les Dominicains crurent d'abord qu'on se moquoit , mais comme ils virent qu'on chassoit leurs Quêteurs , sans leur rien donner , ils obligèrent leur Prieur de se retracter publiquement ; & il jura qu'il avoit toujours eu beaucoup d'estime pour *Herman de la Nouvelle Aigle* , quoi qu'il l'eût cruellement déchiré auparavant. C'est ce qu'E-

qu'*Erasme* raconte, dans la Lettre 103 r. mais à quoi il fait allusion dans la 311.

Il paroît par la Lettre 312. qu'*Erasme* reçut cette année un présent considerable d'*Henri*, Roi d'Angleterre; dont il le remercie, aussi bien que de l'offre qu'il lui avoit faite, de lui donner de quoi passer le reste de sa vie en Angleterre. Sans refuser, ni accepter cette dernière offre, il lui dit, qu'il seroit obligé d'employer quatre mois à l'édition nouvelle de son N. T. comme il le fit.

Quelques semaines après, *Erasme* écrivit aussi au Cardinal *Wolsey*. Après quelques complimens, qu'il lui fait, quoi qu'il ne l'aimât pas, il se met à se plaindre des calomnies de ceux qui étant ennemis des Lettres, s'opposoient au dessein qu'il avoit de les employer à traduire & à éclaircir l'Ecriture Sainte, comme il l'avoit commencé. „ Ces „ gens-là, dit-il, attribuent à *Erasme* „ tout ce qui paroît d'odieux. Vous „ diriez que c'est là le naturel de la calomnie; ils confondent la cause des „ Bonnes Lettres, avec l'affaire de „ *Reuchlin* & de *Luther*, quoi qu'elles ne soient point liées l'une à l'autre. Pour moi, je n'ai jamais aimé „ ni la *Cabale*, ni le *Thalmud*; & je „ n'ai

„ n'ai parlé qu'une fois avec *Rénclin*
 „ à Francfort. Il n'y a entre nous,
 „ qu'une liaison de civilité, comme il
 „ y en a ordinairement entre les gens
 „ de Lettres, & d'ailleurs je n'aurois
 „ pas honte d'être uni d'amitié avec
 „ cet homme. Il a reçu des Lettres de
 „ moi, avant que je le connusses de
 „ vue, où je l'avertissois de s'abstenir
 „ de dire des injures, dont il se sert
 „ dans son Apologie Allemande, en
 „ s'échauffant contre ses Adversaires.
 „ *Luther* m'est entièrement inconnu,
 „ & je n'ai pas encore eu le tems de
 „ rien lire de lui, excepté une, ou deux
 „ pages; non que je l'aye méprisé,
 „ mais parce que mes études ne me
 „ permettoient pas d'y employer plus
 „ de tems; & cependant quelques uns,
 „ comme je l'apprens, disent que je
 „ l'ai aidé. S'il a bien écrit, il ne m'en
 „ doit revenir aucune louange; si au
 „ contraire, il a mal écrit, je ne puis
 „ en être blâmé, puis que dans tous
 „ ses Ecrits il n'y a pas un trait du
 „ mien. ----- La vie de cet homme est
 „ approuvée d'un consentement gé-
 „ ral; & ce n'est pas un petit préjugé,
 „ en sa faveur, que ses mœurs soient
 „ si irreprehensibles, que ses ennemis,
 „ n'y peuvent rien trouver à calomnier.
 „ Si

„ Si j'avois eu le tems de lire ses livres,
 „ je n'ai pas une si haute opinion de
 „ moi, que je veuille juger des Ecrits
 „ d'un si grand homme; quoi que les
 „ enfans prononcent à présent, avec
 „ beaucoup de témérité, de ce qui est
 „ erroné, ou hérétique. J'ai même été
 „ contraire une fois à *Luther*, de peur
 „ qu'il n'attirât de la haine aux Lettres,
 „ que je ne voulois pas qui fussent da-
 „ vantage chargées; car je n'ignore
 „ pas combien il est odieux d'ébranler
 „ des dogmes, d'où il revient une si
 „ riche moisson aux Prêtres & aux Moi-
 „ nes. On avoit vû plusieurs Theses,
 „ touchant les Indulgences du Pape.
 „ En suite il a paru un livre *de la Con-*
 „ *fession*, & un autre *de la Pénitence*;
 „ & comme quelques Libraires avoient
 „ envie de les rimprimer, je les en ai
 „ dissuadez sérieusement, de peur qu'ils
 „ n'attirassent de la haine aux Bonnes
 „ Lettres ----- Enfin il a publié une
 „ grande quantité de petits livres, que
 „ personne ne m'a vû lire, & que per-
 „ sonne ne m'a ouï ni approuver, ni
 „ desapprouver. Je ne suis pas assez
 „ étourdi, pour approuver ce que je
 „ n'ai pas lû; ni si fort adonné à la
 „ calomnie, que de condamner ce que
 „ je ne sai pas. L'Allemagne a quel-
 „ „ ques

„ ques jeunes gens d'une grande espe-
 „ rance , à l'égard de l'éloquence &
 „ du savoir ; & à cause desquels , je
 „ croi qu'elle pourra un jour se glori-
 „ fier avec raison , comme le fait à pré-
 „ sent l'Angleterre. Je ne connois de
 „ vuë aucun d'eux , sinon *Helius Eo-*
 „ *bannus* , *Ulric Huttenus* , & *Beat Rhe-*
 „ *nanus*. Ces gens combattent contre
 „ leurs ennemis , avec toutes sortes de
 „ machines , tant des Langues , que
 „ des Bonnes Lettres , que tous les
 „ honêtes gens favorisent. J'avouërois
 „ moi-même que leur liberté n'est pas
 „ supportable , si je ne favois pas la
 „ cruelle maniere dont on les irrite ,
 „ soit en public , soit en particulier.
 „ Les Moines se permettent à eux
 „ mêmes de déclamer très-odieuse-
 „ ment & même très-séditieux-
 „ ment dans leurs Sermons , dans les Eco-
 „ les , dans les Festins , & devant la
 „ multitude ignorante , & de dire tout
 „ ce qu'ils veulent ; & ils s'imaginent
 „ que c'est un attentat insupportable , si
 „ quelcun de ses gens - là dit quelque
 „ chose ; quoi que les abeilles mêmes
 „ aient un éguillon , dont elles piquent
 „ ceux qui leur font du mal ; & que
 „ les souris aient des dents , par le
 „ moyen desquelles elles se défendent.
 „ D'où

„ D'où est venue cette nouvelle race
 „ de Dieux ? Ils déclarent hérétiques
 „ ceux qu'il leur plaît, & ils remuent
 „ ciel & terre, quand on les traite de
 „ calomniateurs. Ils ne font pas scrupule
 „ de faire ce dont des infensez
 „ auroient honte ; & ils prétendent,
 „ avec tout cela, que l'on parle d'eux
 „ avec respect ; tant ils ont de confiance
 „ dans la stupidité de la multitude,
 „ pour ne pas dire des Princes.

J'ai rapporté ces paroles tout au long, parce qu'*Erasme* se défend en plusieurs endroits de cette manière. On voit par là d'ailleurs la retenue qu'il avoit alors à ne point condamner *Luther*, quoi qu'il condamnât assez ouvertement la conduite & les sentimens de ses Adversaires. La franchise d'*Erasme* paroît aussi, dans ces paroles, où il ouvre son cœur à un Cardinal, qui étoit indigne de cette confiance, si ce que les Historiens Anglois en disent est vrai. *Erasme* crut être obligé de lui parler de la sorte, pour se défendre contre des gens qui l'avoient voulu faire passer pour un Novateur, dans l'esprit du Cardinal. Cette manière de se défendre étoit bonne, s'il eût eu à faire à d'honnêtes gens ; mais c'étoit s'accuser, que de parler ainsi à des Ecclé-

clesiaſtiques de la trempe de *Wolſey*.

Il dédia peu de tems après une Edition de *Suétone*, qu'il avoit revû, à *Frederic*, Eleſteur de Saxe, & à *George*, Prince de la même Maïſon. Le premier fut le protecteur de *Luther*, & l'autre le traversa autant qu'il put. Il leur marque, dans * la Dédicace, l'uſage qu'ils pouvoient faire d'une ſemblable hiſtoire.

Il alla à Bâle, pour l'impreſſion de ſon Nouveau Teſtament, au milieu de l'Été. *Martin Dorpius*, qui, comme on a dit, avoit écrit contre ſon *Eloge de la Sotiſe*, † lui écrivit de Louvain une Lettre pleine d'amitié, ce qui marque qu'il étoit reconcilié de bonne foi avec lui; choſe rare, parmi les gens de Lettres, & ſur tout parmi les Théologiens. Cette Epître étant datée du 14 Juillet 1518. de Louvain, & la 325. qui eſt d'*Eraſme*, l'étant du 31. du même mois, & de la même ville, il faut qu'il y ait quelque faute; puis qu'*Eraſme* étoit alors à Bâle, comme il paroît par les Lettres ſuivantes. Il louë beaucoup le Recteur d'Erfort, dans cette Epître, de ce qu'il avoit introduit les belles Lettres dans cette

Tome V.

L

Aca-

* Qui eſt l'Epître 318. † Ep. 323.

Academie, sans tumulte. „ Letumult-
 „ te, dit-il, ne m'a jamais plû, &, ou
 „ je n'y entends rien, ou l'on avance
 „ plus par des conseils moderez, que
 „ par une violence, dans laquelle on
 „ ne se possède pas. Je croi qu'il est
 „ du devoir des gens de bien de vou-
 „ loir servir le Public, en sorte qu'ils
 „ ne nuisent qu'au moins de gens,
 „ qu'il est possible, & même à per-
 „ sonne, si cela se peut. La Théolo-
 „ gie froide, & pleine de contestations,
 „ étoit devenue si vaine, qu'il a été
 „ nécessaire de la rappeler à sa source;
 „ néanmoins j'aimerois mieux qu'on
 „ la corrigeât, que si on la chassoit,
 „ ou qu'on la supportât, jusqu'à ce
 „ qu'on eût une meilleure maniere de
 „ Théologie prête. *Luther* nous a
 „ averti très-bien de plusieurs choses,
 „ mais plutôt à Dieu qu'il l'eût fait d'u-
 „ ne maniere plus civile! Il auroit plus
 „ de gens, qui le favoriseroient, & qui
 „ le défendroient, & il moissonneroit
 „ une plus grande moisson à *Jesus-*
 „ *Christ*. Néanmoins ce seroit une
 „ impiété, que de l'abandonner entière-
 „ ment, sans le défendre, lors qu'il a
 „ raison; autrement il n'y auroit plus
 „ personne, qui osât désormais dire la
 „ vérité. Ce n'est pas à un homme,
 „ qui

„ qui est dans l'état où je suis, ni de
 „ mon génie, à prononcer de sa doctri-
 „ ne. Jusqu'à présent il a été utile au
 „ monde; quelques uns ont été obli-
 „ gez de feuilleter les anciens Théolo-
 „ giens, les uns pour se satisfaire eux
 „ mêmes, & les autres pour donner
 „ de la peine à *Luther*. Ces avis sont
 bons en général; mais ceux qui sont
 accoutumés à regner, comme l'étoient
 les Théologiens Scholastiques de ce
 tems-là, ne prétendent pas qu'on les
 réduise à se contenter d'être soufferts,
 ni même qu'on exige d'eux qu'ils souf-
 frent les autres. Ils hazardent plutôt
 tout, que de se voir détronés de la for-
 te, & que de n'avoir plus que des rai-
 sons pour se défendre. C'est ce qui fit
 qu'en plusieurs lieux le tumulte fut né-
 cessaire, parce que ces gens-là n'écou-
 toient aucune remontrance, & ne vou-
 loient se relâcher en quoi que ce soit.
 On auroit aussi tôt obligé les *Demens* &
 les autres Tyrans de l'Antiquité, par
 de beaux discours de Philosophie, à
 quitter leurs postes, & à réparer le mal
 qu'ils avoient fait.

Erasme l'éprouvoit lui même tous
 les jours, lors qu'il essayoit de les ra-
 mener. C'est ce qu'il put voir peu de
 tems après, lors qu'il mit au devant

de son *Enchiridion d'un Soldat Chrétien* la préface à *Paul Volzins*, qui est la 329. de ses Lettres. Il s'y moque de la Théologie Scholaistique, & de la maniere de vivre des Moines, qui étoient entièrement opposées aux regles qu'il avoit données dans ce petit livre; & quoi qu'il n'y dise rien contre eux, qui ne fût visible, & d'une vérité incontestable, cette Lettre lui attira de nouveau les Théologiens & les Moines à dos. Elle mérite d'être lue avec soin, mais elle est trop longue, pour être inserée en cet endroit. J'en mettrai seulement quelques paroles.

„ On pré-
 „ pare, dit-il, présentement la guerre
 „ contre les Turcs, & dans quelque
 „ dessein qu'on la fasse, il faut prier
 „ Dieu que le succès n'en soit pas uti-
 „ le seulement à quelques uns, mais
 „ à tous en commun. Que croyons
 „ nous qui arrivera, si après les avoir
 „ vaincus, (car apparemment nous ne
 „ les tuerons pas tous) pour leur faire
 „ embrasser la Religion Chrétienne,
 „ nous leur mettons entre les mains
 „ un *Occam*, un *Durand*, un *Scot*, un
 „ *Gabriel*, un *Alvarus*? Que pense-
 „ ront-ils (car enfin ce sont des hom-
 „ mes) quand ils entendront ces subti-
 „ litez épineuses & embarrassantes, tou-
 „ chant

„ chant les *instants*, les *formalitez*, les
 „ *quidditez* & les *relations*? Sur tout
 „ lors qu'ils auront remarqué que ces
 „ grands Professeurs en conviennent si
 „ peu entre eux, qu'ils disputent sou-
 „ vent jusqu'à la paleur; jusqu'aux
 „ injures, jusqu'à se cracher les uns
 „ contre les autres, & jusqu'à en venir
 „ aux mains? Lors qu'ils verront les
 „ Jacobins combattre de près & de
 „ loin, pour leur *Thomas*, & les Fre-
 „ res Mineurs au contraire défendre
 „ conjointement leurs très-subtils &
 „ séraphiques Docteurs, & les uns par-
 „ ler comme *Réels*, & les autres com-
 „ me *Nominaux*? Que penseront-ils,
 „ s'ils voyent qu'il s'agit d'une chose,
 „ si difficile, que l'on n'a jamais assez
 „ discuté de quelle manière il faut par-
 „ ler de *Jésus-Christ*; comme si l'on
 „ avoit à faire à quelque Démon fan-
 „ tasque, que l'on évoqueroit à sa pro-
 „ pre perte, si l'on manquoit en quel-
 „ ques unes des paroles prescrites; &
 „ non à un Sauveur très-clement, qui
 „ ne demande rien de nous, que la pu-
 „ reté & la simplicité des mœurs? Di-
 „ tes moi, je vous en conjure, quel
 „ effet tout cela produira, particu-
 „ lièrement si les mœurs & la vie répon-
 „ dent à cette orgueilleuse doctrine?

„ Si par le bruit plus que tyrannique,
 „ que nous faisons, ils s'apperçoivent
 „ de notre ambition, ou de notre ava-
 „ rice par nos pilleries, ou de nos dé-
 „ bauches par les femmes que nous
 „ séduisons, ou de notre cruauté par
 „ les vexations que nous faisons aux
 „ autres; avec quel front oserons-nous
 „ leur proposer la doctrine de Jesus-
 „ Christ, qui est si différente de notre
 „ vie? La maniere la plus efficace de
 „ gagner les Turcs, c'est s'ils voyent
 „ éclater en nous ce que Jesus-Christ
 „ a dit & ce qu'il a fait; s'ils s'apper-
 „ çoivent que nous n'en voulons pas
 „ à leurs terres, que nous ne sommes
 „ pas altérés de leur or, que nous ne
 „ recherchons pas leurs possessions,
 „ mais seulement leur salut, & la gloi-
 „ re de Jesus-Christ. C'est là cette
 „ Théologie véritable & efficace, qui
 „ soumit autrefois à Jesus-Christ &
 „ l'orgueil des Philosophes & les
 „ Sceptres des Rois. Jesus-Christ lui
 „ même nous aidera, lors que nous
 „ en userons ainsi. Il n'est pas raison-
 „ nable que nous fassions voir que nous
 „ sommes fortement attachez au Chri-
 „ stianisme, en tuant beaucoup de
 „ Turcs, mais en en sauvant beaucoup.
 „ Il ne faut pas que nous sacrifions
 „ aux

„ aux Enfers plusieurs milliers d'im-
 „ pies ; mais que nous ramenions la
 „ plupart d'entre eux à la piété. Il ne
 „ faut pas que nous fassions des impré-
 „ cations contre eux , mais que par
 „ des vœux charitables nous leur sou-
 „ haitions le salut & une meilleure
 „ créance. Si ce n'est pas là nôtre in-
 „ tention , il arrivera que nous dége-
 „ nererons nous mêmes & que nous
 „ deviendrons Turcs , plutôt que nous
 „ n'attirerons les Turcs à nôtre Parti.
 „ Si le hazard de la guerre , qui est
 „ toujours douteux , nous favorise ,
 „ il arrivera que le Pape & ses Cardi-
 „ naux auront un empire plus étendu ;
 „ mais le royaume de Jesus-Christ ne
 „ le fera pas davantage , car il n'est
 „ florissant que lors que la piété , la
 „ charité , la paix , la chasteté y fleu-
 „ rissent. C'est ce que nous espérons ,
 „ qui arrivera sous les ordres & sous
 „ la conduite de *Léon X.* à moins que
 „ les flots des choses humaines ne l'em-
 „ portent d'un autre côté , pendant
 „ qu'il tâchera de faire ce qui est le
 „ mieux.

En suite *Erasme* fait de fort bonnes
 leçons à tous les Ordres , & sur tout
 aux Moines , qui préféreroient des insti-
 tutions humaines aux commandemens

de Dieu, qui faisoient consister la Religion en de pures cérémonies, & qui se mêloient plus des affaires du monde, que les Laïques. *Erasme* dit tout cela, avec assez de véhémence, & s'il n'y a pas tant de chaleur dans son stile, qu'il y en avoit dans les expressions de *Luther*, les Moines ne s'en offensoient pas moins ; parce que les abus qu'il attaquoit étoient la source de leurs plus grands revenus, & ce qui leur faisoit aimer la vie monastique, qui sans cela auroit été affreuse pour eux.

Erasme en travaillant à la seconde édition de son Nouveau Testament, voulut tâcher d'obtenir un Bref du Pape, pour l'autoriser en quelque sorte, & faire taire ceux qui médisoient de la premiere. Il écrivit pour cela à quelques Cardinaux, qui se trouverent absens de Rome, * & à *Paul Bombasio* son ami, qui étoit Secrétaire du Cardinal des Quatre Saints. Cet ami s'acquitta fidelement de la commission, qu'*Erasme* lui avoit donnée. Il dressa lui même une minute du Bref, par l'ordre du Cardinal, à dessein de l'envoyer au Pape, afin qu'il le signât, s'il le trouvoit bon. Mais il arriva un accident étrange, qui retarda l'expédition de

* Voyez l'Ep. 335.

de ce Bref. * Un François, qui prenoit le nom de *Silvius*, âgé de dix-sept, ou de dix-huit ans, étoit arrivé à Rome quelque tems auparavant. Il y avoit feint d'être ami particulier d'*Erasme*, & avoit contrefait deux Lettres de recommandation de sa part, dont il avoit donné l'une à *Bombasio*, & l'autre à *Léon* lui même; qui sur la recommandation feinte d'*Erasme* le reçut fort honnêtement, & lui promit même qu'il feroit quelque chose pour lui. Il arriva ensuite que *Léon* alla à Ostie, lors que *Bombasio* reçut à Rome la Lettre d'*Erasme*; de sorte qu'il chercha quelcun qui portât à Ostie la minute, dont on a parlé. *Silvius* s'offrit tout à propos, & le Cardinal des Quatre Saints lui donna des Lettres de recommandation pour le Pape. *Bombasio* écrivit aussi au Secrétaire des Brefs, pour le prier de renvoyer le Bref, quand le Pape l'auroit signé, par le même porteur. Cependant *Silvius* étant tombé malade, envoya par un autre les Lettres à Ostie, & vint en suite à mourir. Le Pape, ni son Secrétaire n'en sachant rien, le firent chercher par tout, pour lui remettre le Bref, & pour lui faire quelque bien, à cause d'*Erasme*.

L 5

Com-

* Voyez la Lettre 1257.

Comme on ne le trouva point, on renvoya le Bref signé à Rome, par un autre. *Erasme* reçut ensuite ce Bref, mais il ne fut cette histoire, que plusieurs années après, comme il le dit lui-même. On voit le Bref à la tête de son Nouveau Testament, & daté du 10. de Septembre. *Albert*, Archevêque de Mayence, écrivit trois jours après une Lettre * de sa main à *Erasme*, pleine d'estime pour lui, & d'approbation de cet Ouvrage, & joignit à cela un Gobelet d'argent, dont il lui faisoit présent.

L'édition du Nouveau Testament étant commencée, *Erasme* revint à Louvain, comme il paroît par les Lettres 336. & suivantes. Quand *Erasme* fut arrivé il écrivit une longue † Lettre, à *Rhemus*, où il lui fait tout le détail de son voyage, d'une manière assez burlesque; jusqu'à ce qu'il arrivât à Louvain, où un Chirurgien ignorant prit quelques égratignures, qu'il avoit vers le nombril, pour des charbons de peste. Cette Lettre étoit bonne pour un ami, mais *Erasme* ne l'auroit pas dû publier; parce qu'il y a des choses, que l'on ne dit ordinairement qu'à un Médecin, qui doit savoir des particula-

ri-

* Voyez Ep. 353. † La 357.

ritez, dont les seuls noms sont d'ailleurs propres à donner du dégoût. Cependant le bon *Erasme* renvoye plusieurs de ses amis à cette Lettre. C'est un petit reste de la mauvaise éducation, qu'il avoit eue.

On voit néanmoins par le recueil de ses Lettres, qu'il avoit commerce avec quantité de Prélats & de grands Seigneurs; & l'on trouvera * dans la suite des Lettres de l'Evêque de Liege, & du Cardinal *de Croi*, Archevêque de Tolède, auquel il avoit donné quelques conseils touchant la maniere d'étudier. *Erasme* se fait souvent honneur du commerce, qu'il avoit avec les Grands; non par vanité, car jamais homme ne parut moins entêté de ces sortes de choses; mais parce que cela pouvoit servir à le faire considérer de ceux qui y ont plus d'égard qu'au véritable mérite, & à reprimer ses ennemis, qui le faisoient passer pour un hérétique. Voyez la Lettre 353. à l'Abbé de *S. Bertin*, son ancien ami, & la 356. à *Laurin*.

On voit aussi † une Lettre pleine d'amitié à *Ecolampade*, dans laquelle il répond à celle dont on a parlé ci-dessus. Elle est datée de cette année 1518.

L 6 mais

* Depuis la Lettre 348. † La 354.

mais le mois , ni le jour ne s'y trouvent point.

Les Théologiens de Louvain recommencerent cette année à crier plus que jamais contre le Nouveau Testament d'*Erasme*, comme il paroît par les Lettres 356 & 375. où *Erasme* se défend fort bien contre leurs accusations. Je rapporterai ici quelques unes de ses réponses. Comme l'Esprit de calomnie se ressemble , en beaucoup de choses , quoi que ceux qu'il a inspirés jusqu'à présent n'aient vécu , ni dans le même tems , ni dans le même Parti ; il ne faut pas laisser éteindre la mémoire de la maniere , dont ceux qui ont défendu la Verité s'y sont opposés. Elle peut être d'usage dans des tems & dans des lieux , où l'on s'y attendroit le moins. Voici donc comme *Erasme* parle à *Laurin*, dans sa 356 Lettre. „ Il n'y „ a personne, dit-il, qui aboie d'une „ maniere plus furieuse & plus violente , que ceux , qui n'ont pas seulement vû la couverture du Livre. „ Faites en l'experience , & vous trouverez que je vous dis la verité. „ Quand vous rencontrerez quelcun „ de cette sorte , laissez-le crier contre „ mon Nouveau Testament , & quand „ il aura crié jusqu'à s'enrouer , de-
„ man-

„ mandez lui s'il a lû cet Ouvrage.
 „ S'il dit hardiment qu'il l'a lû, pressez-
 „ le de produire un passage qu'il re-
 „ prenne. Vous n'en trouverez pas un,
 „ qui le puisse faire. Voyez si c'est là
 „ l'action d'un Chrétien, ou plutôt
 „ s'il est convenable à la profession
 „ d'un Moine (*On en peut dire autant*
 „ *d'un Ministre, quand il s'en trouve,*
 „ *qui imitent les Moines, ennemis d'E-*
 „ *rasme, en cela*) de déchirer devant
 „ le peuple la réputation d'un homme,
 „ qu'ils ne peuvent pas rétablir quand
 „ ils voudroient; parce qu'ils ignorent
 „ entierement ce qu'ils reprennent,
 „ sans penser que S. Paul a dit, *que*
 „ *les médisans ne posséderont pas le*
 „ *Royaume de Dieu.* Il n'y a point de
 „ maniere de diffamer plus scelerate,
 „ que celle d'accuser un homme d'hé-
 „ resie; ce qu'ils font d'abord que quel-
 „ cun les offense le moins du monde.
 „ Comme parmi les Suisses, lors qu'un
 „ homme de la multitude a levé le
 „ doit, tous les autres, à ce que l'on
 „ dit, le levent aussi, & accourent au
 „ pillage: de même quand un seul de
 „ ce troupeau a commencé à grogner,
 „ tous les autres se mettent à grogner,
 „ & se plaignant devant la populace,
 „ l'excitent à lapider leurs ennemis;

„ comme si ayant oublié ce dont ils
 „ font profession, ils ne s'étoient enga-
 „ gez à autre chose, qu'à faire les noms
 „ des honêtes gens, par leur langue
 „ envenimée. Ils ont, selon la Prophe-
 „ tie du Psalmiste, aiguisé leurs langues
 „ comme des serpens, & il y a un ve-
 „ nin d'Aspic sous leurs levres. Ainsi
 „ ceux qui devoient prêcher la piété
 „ Chrétienne sont à dessein les ca-
 „ lomniateurs de la piété des autres.
Simul atque ex isto grege unus quispiam
grunnire cœperit, mox grunniunt uni-
versi, & apud populum quiritantes ad
saxa provocant; velut, oblitī professionis
sue, non aliud professi sint, quàm ut
virorum bonorum nomina lingue sue
virulentia contaminent; ac prorsus, jux-
ta Psalmographi vaticinium, acuerunt
linguas suas sicut serpentes, venenum
aspidium sub labiis eorum. Ita qui de-
bebant Christianæ pietatis prædicatores
esse, studio sunt alienæ pietatis obrecta-
tores. Plût à Dieu qu'il n'y eût eu per-
 sonne, parmi les Chrétiens, depuis
Erasme, à qui l'on pût appliquer cette
 censure, avec justice! Mais on ne voit
 que trop souvent la même Comédie,
 jouée par d'autres Acteurs; qui ne sont
 pas plus équitables, que ceux de qui
Erasme se plaint.

Dans

Dans la Lettre 375. *Erasme* repousse en peu de mots je ne sai quel Moine, qui avoit tâché de le rendre odieux, seulement parce qu'il s'étoit éloigné, en divers endroits, de la Vulgate; qu'il attribuoit à S. *Jérôme*, telle qu'elle étoit. Il dit qu'il n'empêchoit pas, qu'on ne se servit de cette version, mais qu'il avoit crû être en droit d'en faire une autre en meilleur langage, & plus conforme à l'Original.

Son Adversaire s'étoit plaint de ce qu'*Erasme* osoit reprendre S. *Jérôme* & S. *Augustin*, & disoit qu'il y avoit eu des Docteurs établis, pour glosier (*ad glossandum*) S. *Jérôme* & S. *Augustin*, & non pour glosier *Erasme*.

„ Comme si, dit *Erasme*, on devoit
 „ leur pardonner plus facilement, par-
 „ ce qu'ils ont été de plus grands hom-
 „ mes, que nous ne sommes; au lieu
 „ que l'on doit plutôt pardonner à ceux
 „ qui sont plus foibles, puis que l'on
 „ pardonne plus facilement à un en-
 „ fant, qu'à un homme fait, & que
 „ nous avons plus d'indulgence pour
 „ les Ecrits, que S. *Jérôme* & S. *Au-*
 „ *gustin* ont fait jeunes, que pour les
 „ autres. C'est une belle occupation,
 „ pour des Théologiens, s'ils ne tra-
 „ vaillent qu'à défendre, sous quelques
 „ pré-

„ prétextes , tout ce que les Anciens
 „ on dit. S'ils ont bien parlé , pour-
 „ quoi ne nous est-il pas permis de par-
 „ ler de même ? Pourquoi reprend-on
 „ en nous ce que l'on approuve en eux ?
 „ S'ils n'ont pas bien parlé , pourquoi
 „ les défendent-ils , pendant qu'ils nous
 „ accusent lors que nous soutenons la
 „ même cause ? Outre cela , dans quel
 „ esprit défend-on tout ce que les An-
 „ ciens ont dit , ou connive-t-on à l'é-
 „ gard de plusieurs choses , pendant
 „ que l'on calomnie tout , dans les
 „ Ecrits des Modernes ? Il y a des gens
 qui font aujourd'hui la même chose , à
 l'égard de ceux qui écrivent à présent ,
 & qui sont Modernes étant comparez à
 ceux qui vivoient au xvi siecle , qui
 fut celui d'*Erasme*. On n'est pas cho-
 qué de ce que *Luther*, *Melancthon*,
Calvin & *Beze* ont expliqué divers
 passages du Nouveau Testament , au-
 trement qu'on ne fait communément
 en ce Siecle ; & l'on querelle odieuse-
 ment ceux qui suivent aujourd'hui ces
 explications , parce qu'ils les trouvent
 meilleures. On ne veut pas même écou-
 ter leurs raisons , il faut qu'ils soient
 hérétiques malgré eux ; en suivant des
 Auteurs aussi orthodoxes , que ceux que
 je viens de nommer.

Dans

Dans la Lettre 376. *Erasme* se défend très-bien contre * *Eckius*, en disant 1. qu'en ce qu'il avoit écrit touchant le défaut de mémoire des Apôtres, il n'avoit parlé qu'après S. *Jérôme*, sans rien assurer; & qu'il ne s'enfuiroit pas que l'on dût rejeter l'autorité de l'Ecriture Sainte, quand on avoueroit ingenuement, qu'il y auroit des fautes de nulle conséquence, sur tout n'étant pas clair jusqu'où l'inspiration divine s'étendoit; 2. qu'il ne paroît pas que les Apôtres eussent appris la Langue Greque par miracle, & qu'ils pouvoient la parler mal, sans qu'on le puisse trouver étrange; 3. que quoi qu'il estime S. *Augustin*, il est certain qu'il n'est pas comparable à S. *Jérôme*; comme il le fait voir, par plusieurs raisons. Au reste, il est surpris que l'on doute s'il a lû S. *Augustin*, lui qui l'a cité si souvent. Enfin il trouve plus de Théologie, dans une page d'*Origene*, que S. *Jérôme* avoit beaucoup étudié, que dans dix de S. *Augustin*. *Plus me docet Christianæ Philosophiæ unica Origenis pagina, quàm decem Augustini.* On ne craindroit pas d'assurer la même chose, si on excepte les dogmes Platoniques d'*Origene*, & si l'on examine sa doctri-

* Voyez ci dessus p. 233. & suiv.

doctrine, sans rechercher s'il la débite à propos, ou non.

M D XIX.

Au commencement de cette année, *Melanchthon* écrivit de *Leipfig* * une Lettre à *Erasme*, où il se plaint de je ne sai qui, qu'il croyoit avoir dit à ce dernier que lui *Melanchthon* avoit parlé méprisamment de ses Paraphrases. Il lui fait aussi des civilités, de la part de *Luther*. *Pierre Mosellan*, Professeur à *Leipfig*, lui écrivit aussi le lendemain. Il parle d'une dispute, qui devoit se faire entre *Jean Eckius*, dont il parle avec mépris, & *André Carlostad*. *Erasme* répondit à l'un & à l'autre, & pour commencer par la Lettre à *Mosellan*, *Erasme* lui dit que *Jaques Latomus*, qui étoit de ses amis, avoit publié des Dialogues, où il réfutoit une harangue de *Mosellan*, à la louange de la connoissance des Langues, & où *Erasme* étoit aussi attaqué obliquement. Aussi dit-il qu'il lui avoit répondu, par un petit livre, que l'on trouve parmi ses Apologies. Il rapporte divers exemples de l'ignorance & de la mauvaise foi des Moines, qui attaquoient sa version du Nouveau Testament, d'une manière fort odieuse; comme s'il avoit

cor-

* La 378.

corrompu le *Pater*, le *Magnificat*, & plusieurs autres endroits; dans leurs sermons, & à toutes les occasions qu'ils en trouvoient. Un Dominicain, qui avoit déclamé à Strasbourg contre cet Ouvrage d'*Erasme*, en la présence de *Jacques Starminus*, à qui il donne de grandes loüanges ici & ailleurs, fut obligé d'avouer qu'il n'en avoit rien lu. Je connois des gens, qui s'estiment infiniment plus, que les Dominicains, & qui en ont fait tout autant, dans une occasion toute semblable. „ Ces gens-
 „ là, dit fort bien *Erasme*, condamnent
 „ d'abord ce qu'ils haïssent; en suite ils
 „ cherchent de quoi reprendre, en ce
 „ qu'ils ont condamné. Que si quelcun
 „ s'y oppose, ou se récrie contre leurs
 „ calomnies; ils se plaignent qu'il trouble la paix & la tranquillité; ce qui est
 „ tout de même que si l'on ordonnoit
 „ à un homme, à qui l'on donneroit des
 „ soufflets, de demeurer en repos, de
 „ peur de causer du tumulte. La Majesté délicate de ces gens-là, & qui
 „ s'irrite d'un seul mot, demande de
 „ nous une patience plus que Socratique, & ils méprisent autant la réputation des autres, que la leur propre
 „ leur est chère.

Erasme rapporte aussi une histoire d'une

d'une mortification que le Roi d'Angleterre avoit faite à un Théologien, qui avoit invectivé, en sa présence, contre la connoissance de la Langue Greque. Dans le fonds ces gens-là sentoient bien que leur autorité alloit tomber, si l'on venoit une fois à examiner les Originaux, & ils se trouvoient si bien de l'ignorance du peuple, que toute innovation, qui tendoit à l'instruire, leur étoit suspecte. Toute l'éloquence & toute l'adresse d'*Erasme* ne leur put pas persuader le contraire; sur tout dès que la Réformation parut, qui étoit en grande partie un effet de ces nouvelles lumieres. Qui pouvoit douter, si l'on fût demeuré dans l'ignorance des siècles précédens, qu'on n'eût suivi, comme auparavant, les décisions des Docteurs Scholastiques, comme des lumieres célestes?

Erasme répondit aussi * à *Melanchthon*, & parut être satisfait de ses excuses. Il lui dit néanmoins que c'étoit du Nouveau Testament, & non des Paraphrases, qu'il avoit mal parlé; mais qu'il falloit que ceux, qui aimoient les Lettres, fussent unis ensemble, pour les défendre, comme leurs ennemis s'unissoient pour les perdre. Il lui fait bien

* *Ep.* 411.

bien des amitez, & en parlant de *Luther*, il lui dit : *tout le monde approuve chez nous les mœurs de Luther ; mais touchant sa doctrine , les sentimens ne sont pas les mêmes. Je n'ai pas moi même encore lu ses livres. Il nous a fort bien averti de certaines choses , Dieu veuille que ce soit avec autant de succès , que de liberté !*

La 382 Lettre est remarquable , quoi qu'elle ne soit pas d'*Erasme*. C'est une Epître de *Christoffle de Longueuil*, de Schoonhove en Hollande, fameux Ciceronien , dont *Erasme* * dit souvent du bien , quoi que le Ciceronianisme les eût brouillé. Dans cette Lettre, *Longueuil* compare *Erasme* avec *Budé*, & donne l'avantage à ce dernier ; quoi qu'il dise que *François I.* lui avoit préféré *Erasme*. La comparaison roule presque toute sur le stile, & il en juge avec assez de justesse ; mais il est certain que si *Budé* étoit plus savant en Grec & en Jurisprudence qu'*Erasme*, & écrivoit avec plus de soin ; ce dernier avoit plus de génie que l'autre, & plus de connoissance de l'Antiquité Ecclesiastique , & de la Théologie. *Erasme* & *Budé* ne laisserent pas de s'écrire comme auparavant, depuis cette

* Voyez l'Epître 347.

te Lettre, mais ils n'en devinrent pas meilleurs amis. Voyez les Lettres 383, 387, 390. &c.

Erasme ayant vû la Lettre de *Longuenil*, lui en écrivit * une, où il le louë & le remercie; mais par laquelle on ne laisse pas de voir, qu'il ne lui avoit pas fait plaisir. *Longuenil* avoit dit entre autres choses qu'*Erasme* favorisoit ses défauts, pour dire qu'il ne vouloit pas s'en corriger, & qu'il ne se mettoit pas toujours en peine de choisir des mots & des expressions du siècle d'Auguste. *Erasme* répond à cela, qu'il n'écrivoit pas ainsi par entêtement, mais que c'étoit par ignorance, ou plutôt par paresse. „ Je suis ainsi fait, dit-
 „ il, & je ne saurois vaincre mon naturel. Je précipite tout, plutôt que
 „ je ne l'écris; & j'ai plus de peine à
 „ revoir ce que je fais, qu'à le composer. Comme je ne voudrois pas paroître tout à fait négligent, dans le
 „ choix des paroles; je ne croi pas
 „ qu'il soit séant à un homme, qui
 „ veut persuader des choses serieuses
 „ d'être trop difficile dans le choix des
 „ ornemens du stile. Ceux qui auront
 lu quelque chose d'*Erasme*, reconnoîtront facilement, que c'étoit-là son ver-
 rita-

* La 402.

ritable caractère. Comme les Ciceroniens étoient plus en peine , en composant , des mots que des choses , & qu'ils se gênoient à ne se servir que des mots de *Cicéron* , ou des Auteurs de son tems : ils ne disoient pas mille choses de très - grande importance , ou il les exprimoient mal ; parce qu'ils ne trouvoient pas dans ces Auteurs des mots , pour les bien exprimer. Il y a une infinité de choses de Théologie , de Physique , de Morale , de Politique & des autres Sciences , auxquelles les anciens Latins n'ont jamais pensé ; & ainsi ils n'avoient point de mots commodes , pour les exprimer. Les Ciceroniens demeuroient courts, sur ces sortes de choses, de sorte que l'Invention de leurs Ouvrages ne rouloit , que sur des idées antiques , que l'on pouvoit exprimer à l'antique ; ce qui rendoit leurs discours froids & ennuyeux. Au contraire *Erasme* , qui avoit plus d'égard aux choses , qu'aux mots , & qui avoit du génie , disoit très - heureusement tout ce qu'il vouloit ; en accommodant les paroles aux choses , & aux tems , sans s'inquieter trop de l'usage de l'Antiquité. Il a aussi l'Invention beaucoup plus vive , & plus abondante , & se fait lire avec plaisir. Cela soit dit une fois ,
pour

pour toutes ; à l'occasion de la Lettre de *Longuenil* , & de la réponse qu'il lui fit.

Luther en écrivit aussi une à *Erasme**, sur la fin de Mars , pleine de loüanges & de civilité , mais qui n'est pas en fort bon Latin. Il croyoit qu'*Erasme* étoit de son côté , parce qu'il s'étoit déclaré contre les Moines & leurs dévotions purement corporelles , & fondées sur des institutions humaines ; & parce que les Moines ne les haïssoient guère moins l'un , que l'autre. *Luther* avoit remarqué le goût d'*Erasme* , dans la nouvelle préface de l'*Enchiridion* d'un Soldat Chrétien. *Erasme* répondit à *Luther* deux mois après , comme on le voit par la Lettre 428. où il le traite de *très-cher frere en Jesus-Christ* , & lui raconte le bruit , que l'on avoit fait à Louvain contre ses Livres. Il lui dit , qu'il avoit déclaré aux Théologiens de cette Academie , qu'il n'avoit pas lû ses Ouvrages , qu'il ne les approuvoit , ni ne les desapprouvoit ; mais qu'il vaudroit mieux n'en faire pas tant de bruit parmi le peuple , & les réfuter solidement par d'autres Livres , sur tout la vie de l'Auteur étant irréprochable. *Erasme* avouë néanmoins qu'il avoit

lû

* La 28.

là quelque chose des commentaires de *Luther* sur les Pseaumes, qu'ils lui plaisoient beaucoup, & qu'il esperoit qu'ils seroient d'une grande utilité. Il dit que beaucoup de gens approuvoient ses Ouvrages en Angleterre, aussi bien que dans les Pais-Bas. Il l'exhorte au reste à la moderation, & à ne pas s'en prendre aux Papes & aux Rois eux mêmes; mais seulement à ceux qui les surprennoient, & qui abusoient de leur autorité. Enfin il finit sa Lettre, par ces paroles: „ Il y a un Prieur, dans un Monastere d'Anvers, qui est un homme
 „ purement Chrétien, qui vous aime
 „ extrêmement, & qui a été autrefois
 „ vôtre disciple, comme il le dit. Il
 „ est quasi le seul, qui prêche Jesus-
 „ Christ; presque tous les autres prê-
 „ chent des fables humaines, ou ce qui
 „ leur apporte du profit. Le Seigneur
 „ Jesus vous donne, de jour en jour,
 „ plus abondamment son esprit, pour
 „ sa gloire, & pour l'utilité publique.
 On peut voir par là, & par plusieurs autres endroits, qu'*Erasme* esperoit alors que l'éclat, que *Luther* avoit fait, pourroit être utile au Christianisme.

Dans la Lettre 403. en écrivant à l'Evêque de Rochester, touchant le Livre de *Latomus*, il dit „ que dans sa

Tome V.

M

„ Mé-

„ *Méthode de la vraie Théologie* il avoit
 „ dit qu'une bonne partie de la Thé-
 „ logie consistoit dans la piété, & dans
 „ un esprit touché de l'Evangile; mais
 „ que *Latomus* en attaquant cela, prou-
 „ ve, par plusieurs raisons, que ce
 „ n'étoit pas la même chose que d'être
 „ homme de bien & Théologien. J'ai
 „ peur, ajoute-t-il, que si ces gens-là
 „ continuent, il n'y ait des gens qui
 „ disent que ce n'est pas la même cho-
 „ se que d'être Théologien, & d'avoir
 „ du sens commun; *non idem esse*
 „ *Theologum esse & sapere.*

On trouve aussi ici une Lettre assez
 jolie d'*Ulric Huttenus*, qui est la 392.
 & une réponse pleine d'amitié, que lui
 fit *Erasme*, qui est la 413. où il l'ex-
 horte à la modération. *Huttenus* s'é-
 tant ensuite tout à fait déclaré pour
Luther, & au contraire *Erasme* ayant
 commencé à se ménager dans cette
 affaire, ils devinrent ennemis. Cet
Huttenus étoit alors chez l'Archevêque
 de Mayence, à qui *Erasme* le loué
 beaucoup dans la Lettre 419. & sa re-
 commandation ne fut pas inutile, com-
 me il paroît par la Réponse de l'Arche-
 vêque de Mayence. Voyez aussi la Let-
 tre 456.

Cette année Jean Colet mourut à Lon-

Londres, & *Erasme* fit son éloge dans une Lettre à *Josse Jonas*, qui est la 435. où il fait aussi le panegyrique d'un Franciscain, nommé *Jaques Vitrier*. Ces éloges méritent d'être lus, & si *Erasme* n'a pas un peu embelli la matière, selon son génie; il n'y a pas sujet d'être surpris que ces deux hommes aient été si fort de ses amis. Ils lui ressembloient beaucoup, en plusieurs choses, & étoient deux excellens Ecclesiastiques. *Richard Pacens*, savant homme pour ce tems-là, succeda à *Colet*, & fut aussi un des grands amis d'*Erasme*, comme il paroît par plusieurs Lettres.

Erasme en avoit écrit * une au Cardinal *Campegge*, qui étoit alors à Londres, en lui envoyant la seconde édition du Nouveau Testament. Il s'étoit excusé, de ne l'avoir pas portée lui-même, sur sa santé, & sur ce qu'il y avoit quelques mois, qu'il étoit appelé en France, par les Lettres du Roi, à qui il ne pouvoit pas s'excuser davantage d'y aller. Il est étrange que ces Lettres de *François I.* ou de ses Ministres, ne se trouvent point dans ce recueil. *Erasme* ne fit pas néanmoins ce voyage, & il paroît, par plusieurs de ses Épîtres, qu'il aimoit infiniment mieux

M 2 faire

* L'Ep. 416.

faire sa cour aux Grands de loin que de près. *Campagne* écrivit une * Lettre de remerciement à *Erasme*, & lui envoya en même tems un diamant. Il le console aussi de ce que les Théologiens le contredisoient, d'une manière si odieuse, & témoigne de n'avoir aucun égard à leurs médifances. *Erasme* ne manqua pas, de son côté, † de le remercier de son présent, & des bons sentimens, qu'il avoit pour lui.

Dans le même tems, *Leus* avoit commencé à donner des copies manuscrites des remarques, qu'il avoit faites sur la première édition des Annotations d'*Erasme* sur le Nouveau Testament. Là dessus ce dernier lui écrivit une ‡ Lettre de reproches & de menaces, mais qui ne produisit aucun effet.

Dans la Lettre suivante, *Erasme* fait un portrait à *Muttenus* de *Thomas Moutus*, son ami, où il décrit jusqu'aux moindres choses, & à l'égard du corps & à l'égard de l'esprit; puis qu'il n'oublie pas qu'en marchant il sembloit avoir l'épaule droite plus haute que la gauche, & qu'il avoit les mains presque comme celles des païsans, *subrusticas*. Il dit même que „ quand son âge le

* La 443. † Ep. 445. ‡ La 446.

„ permettoit , il avoit aimé les filles ,
 „ mais sans infamie , & en sorte qu'il
 „ jouissoit plutôt de celles qui se pré-
 „ sentoient , que de celles qu'il falloit
 „ rechercher , & qu'il étoit plus touché
 „ de leur amitié , que de l'envie de
 „ coucher avec elles. *Cum atas fer-*
 „ *ret , non abhorruit à puellarum amo-*
 „ *ribus , sed citra infamiam , Et sic ut*
 „ *oblatis magis frueretur , quàm cepta-*
 „ *tis , Et animo misto saperetur por-*
 „ *tius , quàm coitus.* Peu de gens vou-
 droient qu'un de leurs amis fît de sem-
 blables portraits d'eux , pendant leur
 vie , & les louanges qu'il leur donner-
 roit ne leur plairoient pas , avec de sem-
 blables traits. Cependant il ne paroît
 pas que *Morus* ait jamais rompu , avec
Erasme. Aussi est-il certain que ce der-
 nier n'avoit aucun dessein de le cho-
 quer. Il se trompe au reste , lors qu'il
 dit que *Morus* , en ce tems-ci , avoit
 quarante ans , puis qu'il étoit né l'an
 1482.

Au mois de Juillet , il dédia à *Lau-*
rent Pucci , qu'on nommoit le *Cardi-*
nal des quatre Saints , les œuvres de
S. Cyprien ; & ce fut la première édi-
 tion tolérable des Oeuvres de cet Evê-
 que , que l'on eût vuë.

Peu de tems après , il écrivit une

M 3 lon-

longue * Lettre à *Jacques Hoochstrate*, où il censure ce Dominicain, avec assez de ménagement, mais sans rien dissimuler, de la manière emportée & peu Chrétienne dont il avoit écrit contre *Reuchlin*, & contre ceux de son parti. Un Suffragant de l'Archevêque de Cologne avoit décrit à *Erasme Hoochstrate*, d'une manière à lui faire espérer que les avis, qu'il lui donneroit, ne seroient pas inutiles; mais il n'y a guère d'apparence, qu'ils lui servissent de rien. Un Théologien brutal & entêté est d'autant plus opiniâtre, qu'il a plus de tort. *Hoochstrate* avoit aussi attaqué un endroit des Annotations † d'*Erasme*, mais sans nommer l'Auteur. *Erasme* avoit dit qu'il seroit à souhaiter, que l'on pût accorder le divorce à des gens, qui vivoient trop mal ensemble, & qui se damnoient dans un mariage mal assorti; sans néanmoins dire que l'Eglise eût le faire. *Hoochstrate* s'étoit emporté terriblement contre cet endroit, & l'avoit expliqué aussi odieusement qu'il avoit pu. C'est de quoi *Erasme* se plaint.

Deux jours après, ‡ il écrivit à *Léon X.* & se plaignit fortement des

* La 452. † In 1. ad Cor. c. VII.
‡ Lc 13 d' Août. Ep. 453.

calomniateurs, qui déchiroient le Nouveau Testament, qu'il lui avoit dédié, pour tâcher d'obtenir de lui, qu'il imposât silence aux Moines. Il le fit dans la suite, mais assez inutilement.

Au mois de Septembre, *Erasmus* publia les *Offices de Cicéron*, avec les livres de la *Vieillesse*, de l'*Amitié*, & les *Paradoxes*, qu'il dédia à un Jurisconsulte qu'il nomme *Jacques Tutor*, & qu'il avoit autrefois connu à Orléans, comme il paroît par plusieurs Lettres, écrites d'Orléans, ou de Paris.

On trouve qu'un Bohémien, nommé *Jean Slechta*, lui écrivit peu de tems après une longue * Lettre, où il lui décrit les trois Sectes, entre lesquelles la Bohême étoit alors divisée. La première étoit de ceux qui obéissoient en tout au Pape; la seconde de ceux chez qui l'on communioit sous les deux especes, & l'on faisoit le culte divin en Langue vulgaire, quoi que d'ailleurs on y suivit les sentimens & les cérémonies de l'Eglise Romaine; la troisième des *Pyghards*, comme il les nomme, dont *Zistá* avoit été le Chef, & qui étoient ennemis des Prêtres, & rejettoient plusieurs autres dogmes de l'Eglise Romaine, à peu près comme font les Réfor-

M 4 mez.

* La 463.

mez. *Slecht* dit beaucoup de mal des derniers, mais il prend le parti des seconds.

Erasme lui répondit * quelques semaines après, qu'il seroit à souhaiter que cette *Trinité* fût réduite à l'Unité, & que tous obeïssent au Pape. Il dit que les Bohémiens ont tort de vouloir se singulariser dans la Communion, & que quoi que leur opinion soit probable, il leur auroit conseillé de faire comme les autres. Il ajoûte néanmoins „ que, pour dire ingenuement ce qu'il „ pense, il est surpris, que l'on ait crû „ devoir changer ce qui avoit été établi par Jesus-Christ; puis que les raisons, que l'on en donne, ne paroissent pas fort considérables. *Ut dicam ingenuè quod sentio, demiror cur visum sit immutare quod à Christo fuit institutum; cùm causæ, quas adferunt, non admodum graves videantur.* Il censure plus fortement les *Pyghards*, mais il ne laisse pas de crier, comme eux, contre cette multitude de fêtes dont l'on chargeoit inutilement les peuples, & par le moyen desquelles on empêchoit les pauvres gens de gagner leur vie, en leur défendant de travailler ces jours-là. Ensuite en parlant des remèdes, dont

* *Ep. 478.*

dont on pourroit se servir, pour finir ces schismes, il dit, qu'il faudroit relâcher quelque chose des cérémonies, & des décisions modernes, après quoi il continue ainsi : „ Une chose, à mon „ avis, pourroit reconcilier plusieurs „ peuples à l'Eglise Romaine, à la- „ quelle tous se réunissent présente- „ ment, comme à un chef; c'est si l'on „ ne faisoit pas des décisions, sur cha- „ que chose, en sorte que l'on veut „ qu'elle appartienne à la foi; mais „ seulement dans les choses, qui sont „ évidemment exprimées dans l'Ec- „ riture Sainte, ou sans lesquelles on „ ne peut être sauvé. PEU DE CHO- „ SES suffissent pour cela, & il est plus „ facile de persuader peu de dogmes, „ qu'un plus grand nombre. Présen- „ tement d'un seul article, nous en „ faisons une centaine, dont quelques „ uns sont tels, que sans que la piété „ coure aucun risque, on peut les „ ignorer, ou les révoquer en doute. „ C'est là le naturel des hommes, ils „ retiennent opiniâtrément ce qu'ils „ ont une fois décidé. La Philosophie „ Chrétienne (ou *la Théologie*) se peut „ réduire à ceci; Que nous sachions „ que nous devons mettre toute nôtre „ espérance en Dieu, qui nous donne

M 5 „ gra-

„ gratuitement toutes choses, par son
 „ Fils Jesus-Christ : Que nous som-
 „ mes rachetez par la mort de ce Fils ;
 „ au corps duquel nous sommes unis
 „ par le baptême, afin qu'étant morts
 „ pour les cupiditez de ce monde, nous
 „ vivions conformément à sa doctrine
 „ & à son exemple; en sorte que non
 „ seulement nous ne nuissions à per-
 „ sonne, mais que nous fassions du
 „ bien à tout le monde : Que s'il nous
 „ arrivé quelque adversité, nous la
 „ supportions, dans l'esperance de la
 „ récompense future, qui est assurée
 „ à toutes les personnes pieuses, lors
 „ que Jesus-Christ viendra; de sorte
 „ que nous fassions ainsi des progrès
 „ dans la vertu, si bien que nous ne
 „ nous attribuions rien à nous mêmes,
 „ mais que nous rapportions tout le
 „ bien à Dieu. C'est là ce qu'il faut
 „ inculquer à l'esprit de l'homme, en
 „ sorte que cela se change en sa nature.
 „ Que s'il y a des gens, qui veulent
 „ rechercher des choses plus abstruses
 „ TOUCHANT LA NATURE DI-
 „ VINE, OU LA PERSONNE DE
 „ JESUS-CHRIST, ou les Sacre-
 „ mens, pour élever davantage leur
 „ esprit, & le détacher de ce qui est
 „ ici-bas, qu'il leur soit permis; pour-
 „ va

77 vû que tous ne soient pas obligez de
 77 faire profession de ce qui paroît vrai à
 77 celui-ci, ou à celui-là. Comme il
 77 vient plutôt des procès des Actes,
 77 où il y a trop de paroles; ainsi quan-
 77 tité de décisions font naître des con-
 77 troverses. *Quemadmodum ex loquu-*
cibus syngraphis citius nascitur contro-
versia: sic ex plurimis definitionibus
nascitur dissidentia. C'est ainsi qu'il faut
 lire, au lieu de *dissidentia*. Si l'on avoit
 proposé de la sorte la Religion aux *Pi-*
gharats, & qu'on ne leur eût imposé
 aucun autre joug, ils ne se seroient ja-
 mais séparés de l'Eglise Romaine; car
 il n'y a aucun de ces articles, qu'ils
 n'eussent volontiers souscrit. Mais on
 leur imposoit, comme nécessaires, une
 infinité de dogmes, dont il n'y a rien
 dans l'Ecriture, & on les persécutoit
 très-cruellement, quand on pouvoit les
 prendre dans des lieux où les Eccle-
 siastiques avoient le dessus. Si *Erasmus*
 avoit été Pape, au lieu de *Léon X.* il
 auroit pû convertir ces gens-là, & pré-
 venir les desordres qui arrivèrent dans
 la suite; pourvu qu'étant assis sur un
 siége si élevé, il eût conservé tout son
 bon sens, & toute sa vertu.

Rarus enim ferme sensus communis in
illa Fortuna.

Il auroit néanmoins encore fallu , qu'il y eût eu un bon nombre de Cardinaux , d'Evêques & de Théologiens , qui eussent eu ces mêmes idées , qui eussent été assez courageux pour les soutenir , & à qui le Ciel eût donné une prudence peu commune , pour bien conduire cette grande entreprise ; qui en réuflissant , auroit fait en sorte qu'il n'y auroit eu , dans tout l'Occident , que la seule Religion Chrétienne , & qu'on n'auroit pas oui parler de *Papistes* , ni de *Protestans* , ni des noms des branches dans lesquelles ces derniers sont divisez. Mais achevons d'écouter ce qu'*Erasme* nous dit ici.

„ Que l'on n'ait pas honte , continue-t-il , de répondre sur certaines choses : *Dieu fait comment cela se fait , pour moi il me suffit de croire que cela est. Je sai que le corps & le sang de Jesus-Christ , qui sont des choses pures , doivent être pris purement , & par des gens qui soient purs. Il a voulu que ce fût là un sacré signe , & un gage & de son amour pour nous & de la concorde , qui doit être entre les Chrétiens. Je m'examinerai donc moi même , pour voir s'il n'y a rien en moi , qui soit incompatible avec Jesus-Christ , & si je n'ai point de querelle*

„ avec

„ avec mon Prochain. Au reste, savoir
 „ de quelle maniere il y a là les dix
 „ Categories, comment le pain est
 „ transubstantié, par les paroles mysti-
 „ ques, & comment un corps humain
 „ peut être sous une apparence si pe-
 „ tite, & en divers lieux; tout cela,
 „ à mon avis, ne sert pas beaucoup à
 „ s'avancer dans la pieté. Je sai que
 „ je ressusciterai, car c'est ce qui a été
 „ promis à tous par Jesus-Christ, qui
 „ est ressuscité le premier de tous; mais
 „ savoir quel corps j'aurai, & com-
 „ ment ce pourra être le même, après
 „ avoir souffert tant de changemens;
 „ ce ne sont pas des choses auxquelles
 „ il faille employer beaucoup de pei-
 „ ne, pour parvenir à la veritable pie-
 „ té; quoi que je ne desapprouve pas
 „ qu'on recherche ces choses avec re-
 „ tenue, & lors qu'il en est tems. Par
 „ ces subtilitez, & par mille autres
 „ semblables, par lesquelles certaines
 „ gens se font tant valoir, on détour-
 „ ne les esprits des hommes de ce qui
 „ est seul important. Il n'y a rien de
 „ si vrai que tout cela, mais l'esprit de
 „ l'homme est trop inquiet, pour en de-
 „ meurer là. On ne pouvoit guère at-
 „ tendre cette retenue des Théologiens
 „ de ce tems-là; non plus que la modé-

ration, qu'il demande des Princes, dans les paroles suivantes.

„ Enfin, dit-il, il serviroit infini-
 „ ment, pour ramener la concorde
 „ dans le monde, si les Princes sécu-
 „ liers, & sur tout le Pape, étoient
 „ éloignez de toute apparence de ti-
 „ rannie & d'avarice. Car les hommes
 „ s'éloignent aisément, dès qu'ils
 „ voyent qu'on se prépare à les rendre
 „ esclaves, & quand ils remarquent
 „ qu'on ne les invite pas à la piété,
 „ mais que l'on tâche de les surpren-
 „ dre, pour y gagner. Ils se contentent
 „ facilement à ceux, qu'ils voyent
 „ disposés à ne leur faire aucun mal,
 „ & même à leur faire du bien.

On ne sauroit mieux parler que ce-
 la, mais j'aurois voulu que quelqu'un
 eût demandé à *Erasme*, d'où venoit
 donc qu'il condamnoit les *Pighards*,
 qui souhalloient la même chose que lui,
 & d'où venoit qu'il se fournettoit, &
 qu'il vouloit que l'on se soumit à une
 Puissante Ecclesiastique, qui faisoit tout
 le contraire de ce qu'il vient de dire,
 & qui brûloit comme Hérétiques ceux
 qui osoient lui remontrer ce qu'il vient
 d'établir? Il est certain qu'il vaudroit mieux
 que la Chrétienté fût divisée, que d'é-
 tre tous sous une cruelle tyrannie.

Au

Au moins la Verité s'enseigne en quel-
que coin du monde; au lieu qu'elle ne
s'enseigneroit nulle part, & la Liberté
n'est pas entièrement éteinte parmi les
Chrétiens. Mais nous aurons ailleurs
une occasion plus commode de parler
de la timidité d'*Erasmé*.

Il écrivit aussi une fort belle Lettre
à l'Electeur de Mayence, qui est datée
* du même jour, où il fait assez ou-
vertement l'Apologie de *Luther*, quoi-
qu'il dise qu'il ne le voullit ni approu-
ver, ni condamner, ni se mêler dans
cette affaire. Il y fronde aussi terrible-
ment les Moines & les Théologiens
Scholastiques, que l'on préféreroit alors
à l'Evangile. Aussi les Amis de *Luther*
ayant eu des copies de cette Lettre la
publièrent incessamment, comme on le
verra dans la suite de cette Vie.

Dans la Lettre 481. *Erasmé* fait voir
au long qu'il n'avoit rien oublié, pour
satisfaire *Leus*, ou pour le desarmer;
mais que cet homme glorieux & mé-
chant vouloit tâcher d'aquerir de la ré-
putation en lui nuisant. S'il offrit à
Leus, comme il le dit, de corriger les
fautes, que l'on trouveroit dans ses
Annotations, & de lui rendre raison
de tout, de vive voix, & papiers sur
table;

* Du 1. de Novembre. C'est la 477.

table; il faut que ce *Leus* fut un très-mal-honête homme. Il n'épargne pas les Moines, dans cette même Lettre; & ils l'attaquoient de leur côté, de toutes leurs forces. Le bon *Erasme* étoit déjà las de ces querelles, & il avoit presque résolu de se taire. „ Qu'un
 „ autre, dit-il, vienne dans le champ
 „ de bataille, s'il le veut; pour moi,
 „ il me semble que j'ai assez combat-
 „ tu contre ces monstres. Il est quel-
 „ que fois utile de céder à une malice,
 „ sans remède, lors que l'on ne lui
 „ rend aucun service, & que les mé-
 „ chans irrités nuisent davantage. Mais
 il fut bien obligé de se dédire, dans la
 suite, comme le Tome de ses *Apolog-
 gies* le fait assez voir.

Il y avoit particulièrement deux Moines à Louvain; qui, dès cette année, commencerent à lui donner bien de la peine. L'un étoit un Carme Hollandois, qui se nommoit *Nicolas d'Egmond*, & l'autre un Dominicain, nommé *Vincent*; contre qui il a écrit une Epître, où il le nomme *obtrektor pertinacissimus*, médifant très-opiniâtre, & dans d'autres *Bucenta*, ou pique-boeuf. Ces gens-là; & d'autres Moines, piqués au vif par *Erasme*, qui se moquoit d'eux à toute occasion, & qui di-
 soit

soit * qu'ils avoient donné sujet à *Luther* d'écrire comme il avoit fait , lui rendoient la pareille , en le joignant perpetuellement à *Luther* , dans leurs Sermons. *Erasme* s'en plaignit à *Godschalc Rosemond* , qui étoit alors Recteur de l'Academie de Louvain , dans l'Épître 491. Mais ses plaintes furent inutiles , comme la suite le fera voir.

Il semble que ce fût environ cette année , ou un peu auparavant , qu'*Erasme* fit connoissance avec *Jean Louis Vives* , Espagnol de Valence , dont il fait l'éloge dans la Lettre 385. Par la 496. il paroît que *Morus* , qui l'avoit vu , avoit pris aussi beaucoup d'estime pour lui. *Erasme* y fait en peu de mots connoître combien il l'estimoit , en disant , qu'il étoit du nombre de ceux qui obscurceroient sa réputation : *is unus est de numero eorum , qui nomen Erasmi sint obscuraturi.* „ Il n'y a personne , „ ajoûte-t-il , à qui je veuille plus de „ bien , & je vous aime davantage , „ parce que vous le favorisez si généreusement. C'est un esprit , qui est „ merveilleusement philosophe. Il mé- „ prise courageusement cette Maîtresse „ (il entend la Fortune) à qui tout le „ monde sacrifie , & dont très-peu de „ gens

* Ep. 477.

gens gagnent la faveur. Il n'y a per-
 sonne qui soit plus propre que lui à
 battre les Phalanges des Sophistes,
 parce qu'il a été long-tems dans leur
 camp. *Erasmus* entendoit les Moi-
 nes, & les Théologiens Scholastiques;
 & en effet *Vives* a donné dans la Pré-
 face de ses Commentaires sur la Cité
 de Dieu de S. *Augustin*, un essai de ce
 qu'il pouvoit faire dans cette sorte de
 choses; qui fait voir qu'*Erasmus* ne s'é-
 toit pas trompé, dans le jugement qu'il
 avoit fait de lui, lors qu'il n'avoit qu'en-
 viron vingt-six ans. Ils ont toujours été
 bons amis, & l'on a inséré, dans cette
 Edition, plusieurs Epîtres de *Vives* à
Erasmus parmi celles de ce dernier, se-
 lon l'ordre des tems.

QUAND je commençai cette vie,
 je croyois la pouvoir renfermer en sept
 ou huit feuilles; mais comme je vois à
 présent que ce qui me reste de ce *Volu-
 me*, ne suffiroit pas pour l'achever, j'en
 rendrai la suite au *Volume* suivant.

ARTICLE IV.

Eclaircissement de la doctrine de Mrs. CUDWORTH & GREW, touchant la Nature Plastique & le Monde Vital, à l'occasion de quelques endroits de l'Ouvrage de Mr. BAYLE, intitulé, Continuation des pensées diverses sur les Comètes, &c. en 2. voll. in 12.

ON avoit déjà commencé à imprimer ce Volume de la *Bibliothèque Choisie*, lors que l'on m'a envoyé le nouvel Ouvrage de Mr. Bayle, dont je viens de mettre le titre. On m'a averti, en même tems, qu'il y avoit quelque chose, contre la doctrine de Mrs. *Cudworth & Grew*, qui méritoit peut-être que j'en donnasse quelque éclaircissement à ceux qui ne l'entendoient pas. J'ai lû d'abord l'endroit que l'on m'avoit marqué, & il m'a paru que Mr. Bayle n'avoit pas bien compris les pensées de ces deux grands Philosophes; soit que je ne les aye pas exprimées assez clairement, en les abrégant; soit que Mr. Bayle, plein d'autres idées, ait confondu ce que ces Mes-

Messieurs ont dit, avec des sentimens, qui dans le fonds sont tout à fait différens ; mais qui peuvent paroître semblables à ceux, à qui les idées Péripatéticiennes sont familières, & la doctrine, que l'on a proposée, nouvelle. Quand on examine légèrement un sentiment nouveau, on s'y peut très-facilement tromper, & le prendre pour un autre, que l'on fait déjà. J'ai continué à lire le Livre de Mr. Bayle, pour m'assurer mieux de ce qui m'avoit paru d'abord. Je ne doute pas, présentement que j'en ai lû la plus grande partie, que cet habile homme ne se soit trompé ; en confondant des choses, entre lesquelles il a crû voir quelque ressemblance. Mais je suis persuadé que s'il examine de nouveau la chose avec soin & sans préjugé, il reconnoîtra facilement qu'il y a une différence infinie entre les sentimens qu'il a confondus. Je m'en vai tâcher de l'aider à faire cet examen, & j'espère qu'il ne le trouvera pas mauvais. Comme j'ai lû, avec grand soin, les Originaux de Messieurs Cudworth & Grew, pour en donner les abreges que j'ai publiéz ; j'y ai peut-être fait plus d'attention, que ceux qui n'ont lû que mes abreges, & qui les ont lû peut-être un peu à la

à la hâte. Je ne saurois croire que Mr. Bayle, qui propose librement les difficultez des Manichéens contre la Providence Divine, & qui assure même qu'elles sont invincibles, sans se mettre en peine de ce qu'on en dira, puisse s'offenser de ce que je soutiens que deux Philosophes Protestans ont raisonné conséquemment, en disputant contre les Athées. J'examinerai par morceaux ce qu'il dit, dans le Chap. XXI. où il s'explique plus au long qu'ailleurs.

Il faut bien, dit-il, que la chose (il veut dire de reconnoître, par la Raison, qu'il y a un Etre Tout-parfait, qui a tout créé, & qui gouverne tout, d'une manière sage & juste) soit difficile, puisque nous voyons tous les jours que ceux qui combattent plus vivement l'Atheïsme, lui donnent des armes, sans y penser. Mr. Cudworth & Mr. Grew, très-grands Philosophes, en sont un exemple. Il dit la même chose dans le Ch. cxi. où il s'exprime en ces termes : c'est sans doute une chose lamentable que des Philosophes Chrétiens, sans nulle intention de favoriser l'Atheïsme, aient soutenu des dogmes, qui fournissent aux Athées une retorsion, ou un argument ad hominem, qui les décharge d'une partie
des

des plus grands fardeaux qu'ils eussent sur les épaules, &c. Au dessous de la page, il nous renvoye à l'endroit du Chap. XXI. que j'ai cité, & au Journal de Leipzig de l'an 1698. où il est parlé de Mrs. *Schelhammer & Leibnitz*. Pour ce qui regarde ces deux derniers, je n'ai pas lu leurs Ouvrages, & je ne fais pas leurs sentimens. C'est à eux à voir, s'ils ont donnez des armes aux Athées, sans y penser. Mais pour Mrs. *Cudworth & Grew*, Mr. Bayle me permettra de lui dire que je ne le crois pas, ou plutôt que je suis très-certainement, par l'examen que j'ai fait de leur doctrine, qu'il n'en est rien. Je regarderois une *Philosophie* & une *Théologie*, comme très-mauvaises, si elles fournissent des armes aux Athées; quoi que ceux, qui les auroient publiées, n'en eussent pas eu le dessein. Si j'estimois les personnes, qui se feroient ainsi trompées, je n'aurois aucune estime, pour des principes qui meneroient là, par de bonnes conséquences; & je croirois moi-même, après m'en être apperçu, devoir faire amende honorable au Public, si sans y penser, j'avois fait valoir de semblables principes. Je croi bien que Mr. Bayle ne m'a pas voulu desobliger, en parlant de la sorte,

te , & qu'il n'a pas fait réflexion aux conséquences qu'on pourroit tirer contre moi , de ce qu'il dit des sentimens des deux Philosophes , que j'ai publiez , en les approuvant , en grande partie. Mais il ne doit pas être surpris , si je suis un peu sensible , sur une matiere de si grande conséquence ; non seulement pour ma réputation , mais encore pour la Religion en général. Car enfin que pourroit-on dire de la Philosophie Chrétienne , si des gens , que l'on peut mettre entre les plus grands Philosophes Chrétiens , en s'efforçant de prouver qu'il y a un Dieu , & une Religion veritable , qui ne peut être que la Chrétienne , avançoient des principes comme propres à cela , qui néanmoins fourniroient aux Athées de quoi se défendre parfaitement bien contre eux , & éluder la force des meilleurs argumens , que l'on ait employez contre l'Atheïsme ? On ne pourroit , si l'on suivoit les conséquences qui naissent de là , dire autre chose , sinon que ces grands Philosophes n'ont pas de meilleurs principes que ceux qu'ils attaquent. Peut-être même se trouveroit-il des gens malicieux , qui diroient que ces Messieurs ont trahi la bonne cause à dessein , & qu'ils ont voulu donner

le

le change au Public. Si cette dernière accusation ne faisoit pas de l'honneur à leur piété, qui ne se trouveroit qu'une pure hypocrisie ; elle feroit au moins honneur à leur esprit, en les déchargeant de la honte de ne savoir pas raisonner conséquemment, dans une chose de très-grande importance, & qu'ils paroissent avoir étudiée. Mais ces Messieurs, & ceux qui sont dans leurs sentimens, peuvent hardiment défendre leurs principes ; sans craindre que la réputation de leur piété, ou de leur pénétration en souffre. Pour *Mr. Grew*, que je croi plein de vie, il pourra faire ce qu'il lui plaira ; mais il faut que je défende *Mr. Cudworth*, qui est mort il y a long-tems, en me défendant moi-même, & je ne laisserai pas de défendre aussi *Mr. Grew*, en peu de mots. Je puis assurer ici *Mr. Bayle*, que je ne le contredis, que malgré moi, & que je ne prétends m'engager dans aucune dispute. C'est lui qui me contraint de m'expliquer, & s'il est satisfait, comme j'ai sujet de l'espérer, de mes explications, la chose n'ira pas plus loin. Je ne tire point de conséquence fâcheuse de ce qu'il dit, & je croi que quelques difficultez qu'il propose, il est persuadé de l'existence d'un Dieu, &

& qu'il en a même donné des marques dans ce Livre ; je ne fais que me défendre contre les conséquences odieuses, que d'autres pourroient tirer contre moi, de ce qu'il a dit. Pour cela, j'expliquerai, en peu de mots, les principes dont il est question, par rapport à ce qu'il y trouve à redire. Je prie seulement le Lecteur de relire avec soin l'Article III. du I. Tome pag. 63. & suiv. & le II. du II. Tome de la *Bibliothèque Choisie*, p. 78. & suiv. où se trouvent les sentimens de Mr. *Cudworth*, & l'Article VI. du I. Tome p. 228. & suiv. & le XIII. du II. Tome pag. 352. & suiv. où sont ceux de Mr. *Grew*, pour ne pas m'engager en des redites inutiles.

Ils n'ont pas trouvé, dit-il, qu'il fût digne d'eux de fortifier & d'éclaircir l'hypothèse Cartesienne, qui est dans la fond la plus capable de soutenir la spiritualité de Dieu, ils ont trouvé plus de gloire à fortifier la secte chancelante & presque atterrée des Peripateticiens ; je veux dire à mettre dans un plus beau jour, & sous une nouvelle face, la doctrine des Formes Substantielles, l'un en illustrant le Systeme de la Faculté Plastique, l'autre en supposant un monde vital distinct du materiel. Pour moi, j'a-

Tome V. N

vouë que je n'ai rien remarqué dans l'un, ni dans l'autre de ces Philosophes, qui tende le moins du monde, ni directement, ni indirectement, à obscurcir la spiritualité de Dieu; ni à détruire ce que *Descartes* en a dit, après tout ce qu'il y a eu de Philosophes raisonnables. Je ne fais pas non plus comment ceux qui admettent des Formes Substanciellles, quoi que ce soient de pures chimeres, ne peuvent pas aussi bien soutenir la spiritualité de Dieu, que *Descartes*, à cause de ce dogme. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

²⁰ Je croi, que ces Messieurs n'ont pas pensé s'il y avoit de la gloire, ou non, à défendre *Descartes*, & qu'ils ont cherché la Verité, où ils ont crû la trouver. Mais il est au moins très-certain que leur Systeme est très-éloigné de celui des Formes Substanciellles, comme Mr. *Bayle* le reconnoitra, s'il relit avec soin ce qu'ils ont écrit, seulement dans mes Extraits. 1. Ces Messieurs suivent la Philosophie Corpusculaire, aussi bien que *Descartes*, qui n'en est pas l'inventeur, & disent que la matière de tous les corps est une substance étendue, divisible, solide, capable de figure & de mouvement. 2. Ils n'attribuent aucune autre Forme à

à chaque corps, considéré simplement comme corps, qu'une forme accidentelle; qui consiste dans la grosseur, la figure, la situation, le mouvement & le repos, & ils tâchent de rendre par-là raison des qualitez des corps.

Cette doctrine est très-éloignée, comme l'on voit, de celle des Peripateticiens, & elle ne differe pas de celle de *Descartes*. Les Peripateticiens établissent je ne sai quelle Matiere premiere, qui est destituée de toutes sortes de qualitez; & une Forme Substancielle, qui lui est unie, & qui lui donne de certaines proprietiez. Cette Forme est, selon leur définition, une ** Substance simple & incomplète, qui en agissant la matiere* (qui n'est autrement qu'une pure puissance) *compose avec elle l'essence d'une substance complète*. Une pierre, par exemple, est composée d'une Matiere, qui n'a point de proprietiez; mais qui devient pierre, étant jointe à une Forme Substancielle. Nos deux Philosophes ne reconnoissent rien de semblable, non plus que *Descartes*.

Mais voici en quoi ils different de *Descartes*, & en quoi néanmoins les Peripateticiens ne conviennent pas avec

N 2 eux,

* *Vide Phys. Arriaga Disp. 3. Sect. 1. §. 13.*

eux, car ils n'enseignent rien de semblable, au moins que je sache. 1. Mr. *Cudworth* croit que les Corps, sur tout ceux qui sont organizez, ne sont pas formez par la pure Matiere agitée selon les loix du mouvement, comme *Descartes* l'a crû; mais qu'il y a une Intelligence, ou des Intelligences d'un ordre inférieur, qui ont disposé & qui disposent les particules de la matiere comme elles doivent l'être, pour former les corps organizez, & qui président sur la conservation & sur les mouvemens de ces organes. Voyez l'Article II. du II. Tome de cette *Biblioth.* *Choisie*. On pourroit dire que c'est ici la *Nature* d'*Aristote*; mais il faut avouer qu'il n'attachoit à ce mot qu'une idée très-générale & très-confuse, & qu'on ne sait ce qu'il veut dire par là. Dire que c'est *le principe du mouvement & du repos*, comme il fait, n'est rien dire; car on demande si c'est un principe materiel, ou immateriel, & comment il agit. Mr. *Cudworth* donne au contraire une idée beaucoup plus particulière & plus claire de sa Nature Plastique, comme on le pourra voir dans son *Traité*. 2. Cette Nature n'est pas une faculté du Corps, qui y existe comme dans son sujet, ainsi que la Forme Sub-

Substancielle est dans la Matiere ; ou qui soit renfermée dans l'idée de la Matiere. C'est une substance immatérielle, qui en est entièrement distincte. Elle n'est pas non plus unie avec le Corps, pour faire un tout avec lui. 3. Elle n'est pas engendrée, & ne perit pas avec chaque Corps, comme les Formes Substanciennes.

Pour ce qui regarde Mr. Grew, je ne voi pas non plus qu'il ait rien dit, dans son traité du *Monde Vital*, qui ait du rapport aux Formes Substanciennes. Les Etres Vitaux qu'il établit, dans les Plantes, & dans les Animaux, n'ont rien de semblable, ce me semble, aux Formes Substanciennes ; puis que ce sont des Etres, qui agissent sur les organes des corps, & qui en sont entièrement distincts ; au lieu que les Formes Peripateticiennes sont une partie de l'essence des Corps. Les Peripateticiens disent aussi quelquefois que les Formes sont tirées de la puissance de la Matiere ; mais Mr. Grew le nie entièrement, à l'égard des *Etres Vitaux*. Je sai qu'on peut faire bien des questions, sur ces matieres, & qu'il n'est pas possible d'y répondre exactement ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Il est seulement question de savoir si son Systeme

a du rapport avec celui des Peripateticiens , à l'égard des Formes Substanciellles. J'avouë que je n'en trouve aucun , & je suis persuadé que personne de ceux qui se donneroient la peine de lire *Suarès*, ou *Arriaga*, sur les Formes Substanciellles, & en suite nos deux Auteurs, ne pourront soupçonner qu'ils soient d'accord là-dessus.

Ce qui peut avoir trompé Mr. *Bayle*, c'est que nos deux Philosophes, pour rendre raison de la formation des corps , & de leurs fonctions vitales, ont recours à autre chose qu'au Méchanisme, pour parler à l'Angloise, ou qu'à la Matière & qu'au mouvement. Mais dire qu'outre ces deux choses, il y a des *Etres Vitaux*, qui sont immatériels, ce n'est pas dire qu'il y a des Formes Substanciellles. On ne peut pas dire non plus, comme fait Mr. *Bayle*, que le Systeme de *Descartes* établisse mieux la spiritualité de Dieu, que le leur; puis qu'ils ont les mêmes pensées que *Descartes*, touchant l'immaterialité de Dieu. Ni l'un, ni l'autre n'attribue de la pensée à la Matière; ni ne donne un corps à la Divinité, en disant que Dieu a fait des Natures immatérielles, *Plastiques* & *Vitales*.

Mr.

Mr. Bayle dit à la verité en marge, *qu'ils ne prennent point la route ordinaire des Peripateticiens.* Mais de plus ils ont des principes tout differens, comme nous l'avons fait voir. Si l'on di-
 foit que *Descartes* a renouvelé l'*Epicu-
 reïsme*, à cause que, comme *Epicure*,
 il rend raison de tout, par les princi-
 pes de la Physique Corpusculaire, on
 parleroit peu exactement; parce que
 quoi qu'ils aient cela de commun,
 leurs principes sont dans le fonds diffe-
 rens. On ne peut pas dire non plus
 que Mrs. *Cudworth* & *Grew* renou-
 vellent la doctrine des Formes Substan-
 cielles; seulement parce qu'outre la
 Matiere & le mouvement, ils établis-
 sent des Substances Plastiques & Vita-
 les.

Monfr. Bayle continue de la sorte:
*Vous ne sauriez croire le tort qu'ils font
 à la bonne cause, sans que ce soit nulle-
 ment leur intention.* Pour moi, je suis
 convaincu qu'ils servent très-utilement
 la bonne cause, & qu'ils ne disent rien
 qui lui puisse nuire. J'oserois même
 avancer qu'il n'y a peut-être que Mr.
Bayle, entre ceux qui ont lû mes Ex-
 traits, ou les Originaux, qui trouve
 que les principes de ces Messieurs four-
 nissent des armes aux Athées. Mais

N 4 voyons

voyons la raison qu'il en donne. *Rien n'est plus embarrassant*, dit-il, *pour les Athées, que de se trouver réduits à donner la formation des animaux à une cause, qui n'ait point l'idée de ce qu'elle fait, & qui exécute régulièrement un plan, sans savoir les Loix qu'elle exécute.* Mrs. Cadworth & Grew ont fort bien fait voir que la Matière étant d'elle-même déstituée de tout pouvoir d'agir, elle ne sauroit rien faire d'elle-même, ni produire aucun Etre doué de Vie, de Sentiment, ou d'Intelligence; & ainsi ils ont détruit le Système des Athées, qui donnent de l'action à la pure matière; & qui en font sortir des Etres doués d'Intelligence, de Sentiment & de Vie. Ils ont fait voir de plus que les parties de la Matière étant arrangées régulièrement, comme elles le sont; il faut qu'il y ait une Intelligence, qui les ait arrangées, & qui les conserve dans cet arrangement. Il est indubitable que la Suprême Intelligence, de qui ils ont prouvé l'existence à un plan de ce qu'elle veut faire, & de ses fins; mais il n'est pas nécessaire que les causes subalternes, qu'elle emploie pour cela, aient aussi toutes une idée de ce plan, & des fins de Dieu. Ces Etres Immatériels, que l'on peut nom-

mer

mer *Natures Plastiques & Vitales*, ne sont que des instrumens dans la main de Dieu, & de qui le pouvoir est borné; en sorte qu'elles ne peuvent faire que ce qu'elles font, & qu'elles n'ont aucune force que celle que Dieu leur a donnée. Si l'on n'admettoit que ces Natures-là, ou ces * *Intelligences imparfaites*, pour la formation du Monde, sans que Dieu réglât leurs actions, & s'en servît, comme d'instrumens; il est visible que l'on donneroit lieu aux Athées Stratoniciens de dire que la regularité du Monde & de ses parties, ne prouve pas directement qu'il y a un Dieu. Mais Mr. *Cudworth* s'est déclaré formellement là dessus, dans son *Traité de la Nature Plastique*; dont nous avons inséré l'extrait dans le II. Article du II. Tome de cette *Bibl. Choisie*.

On me demandera peut-être pourquoi Mr. *Cudworth* ne fait pas plutôt Dieu auteur immédiat de tous les changemens qui arrivent dans la Matière, que d'établir des *Natures Plastiques & Vitales*; mais que l'on lise son *Traité*, & l'on en trouvera les raisons. D'ailleurs on fait assez les difficultez qui naissent du Systeme de ceux qui sup-

N 5 po

* Je nomme ici, à la mode des Cartesiens, Intelligence ce qui n'est pas matériel.

posent que tout est passif, & destitué de toute activité, au moins au dehors, excepté Dieu, & ce n'est pas ici le lieu de les étaler. Je n'attaque personne, je défends seulement les pensées de nos deux Philosophes. Ils n'attribuent pas la formation du Monde, & des corps qui y sont à des *Natures Plastiques & Vitales*, comme à des causes suprêmes & uniques de tout cela, sans qu'il y en ait aucune autre qui les dirige, & qui les applique à leurs fonctions. Il y en a, selon eux, une suprême, qui le fait, après avoir formé en elle même le plan; que ces causes executent en partie, sans en être instruites, par une connoissance distincte & réfléchie. C'est là la cause originale de la régularité de l'Univers, qui ne pourroit être sans elle.

La Forme Plastique de Monsr. Cudworth, continue Monsr. Bayle, & le *principe Vital de Mr. Grew* sont cependant dans le même cas, & ainsi ils ôtent à cette objection contre les Athées toute sa force. Ces Messieurs n'ôtent aucune force à l'argument, contre les Athées, tiré de la régularité du Monde; parce que les *Natures Plastiques & Vitales*, qui agissent aveuglément, ne sont, dans leur Systeme, que des causes instru-
men-

mentales , produites & employées par la principale ; sans laquelle , elles ne feroient pas , & ne feroient rien de régulier. On ne peut pas dire qu'un bâtiment a été fait , sans art ; parce que non seulement les marteaux , les regles , les équerres , les compas , les haches , les scies , mais encore les bras des hommes , qui se sont servis de ces outils , sont des choses destituées d'intelligence. Il suffit que l'esprit de l'Architecte ait conduit tout cela , & l'ait employé , pour parvenir à ses fins. Il est donc visible que les Athées , qui nient l'existence de la Cause Intelligente , qui a conduit & réglé la formation de toutes choses , ne peuvent pas retorquer l'argument , que nos deux Philosophes leur ont opposé.

Néanmoins Mr. Bayle continue ainsi : *car si Dieu a pu donner une semblable vertu plastique , c'est une marque qu'il ne repugne point à la nature des choses qu'il y ait de tels agens.* Il n'y a rien là qu'on ne lui accorde , pourvu que , par *vertu plastique* , il n'entende pas une propriété de la Matière , qui ait , par cette propriété , dont elle est le sujet , reçu de Dieu le pouvoir de se modifier elle-même. C'est ce que nos Auteurs nient , mais ils soutiennent que

des Etres immateriels peuvent avoir cette *vertu plastique*, par laquelle ils agissent sur la Matière. *Ils peuvent exister d'eux mêmes, conclurra-t-on.* Ce sont les paroles de Mr. Bayle. S'il veut dire par là, que ce sont des substances; d'accord, on en convient. Mais s'il veut dire que ce sont des Etres, qui peuvent avoir été sans commencement, on le nie; car il ne s'ensuit pas de ce que Dieu a fait une chose, que cette chose a pû exister de toute éternité. Au contraire, il n'y a rien de ce qui a été fait, qui ait pû être éternel. Tout ce qui a pû être éternel l'a été nécessairement. Monsr. Bayle n'a pas besoin qu'on lui apprenne ces sortes de choses.

Vous comprendrez ceci, ajoute-t-il, par une comparaison. Si la matière peut recevoir de Dieu la force motrice, il y a une compatibilité naturelle entre la matière & la force motrice. Mais Mrs. Cudworth & Grew ne disent point que Dieu ait mis dans la Matière une force motrice, qui y existe comme un accident, ou comme une propriété dans son sujet. Ils attaquent fortement cette pensée, lors qu'ils soutiennent que la Matière est incapable de Vie, & ils disent que les *Natures Plastiques & Vi-*
tales

tales font des Substances immaterielles. Ainsi ce qu'il dit ici ne les regarde pas, & je n'ai que faire d'y répondre. Je ne sai si Monfr. *Bayle* n'a point ici égard à Mr. *Leibnits*. Son sentiment néanmoins, touchant les facultez des Substances, ne m'est pas assez connu, pour en bien juger; & il seroit à souhaiter que cet habile homme s'explicât plus au long, qu'il n'a fait, dans quelques petits Discours, qui ont été inserez dans les Journaux de *Leipfig*. Tous ceux, qui aiment la Philosophie, lui en seroient obligez. Je n'entreprendrai donc pas de défendre ce qui ne m'est pas bien connu, & l'Auteur peut beaucoup mieux s'en acquiter que moi, quand même je serois plus instruit de ses sentimens.

C'est ce que j'avois à remarquer, sur les réflexions de Mr. *Bayle*, contre la doctrine de Mrs. *Cudworth* & *Grew*. J'espere que lors qu'il l'aura lû, il entrera dans les sentimens auxquels sont les bons Juges, qui ont décidé d'une chose, sur un faux exposé, quand ils s'en apperçoivent; & qu'il souffrira avec plaisir que ces deux grands Philosophes se fassent relever du jugement, qu'il en avoit fait. Nous ne devons avoir lui & moi d'autre intérêt là de-

dans , que celui de la Verité ; & nous devons de plus être bien-aîsés qu'il y ait des gens , qui raisonnent bien contre les Athées.

Pour ce qui regarde les autres choses , dans lesquelles il n'est pas du sentiment de Mr. *Cudworth* ; comme touchant les opinions de *Platon* & d'autres Philosophes Payens , concernant une Divinité suprême ; je n'en dirai rien du tout. Ceux qui voudront s'éclaircir du fonds de cette affaire consulteront , s'il leur plaît , les Originaux , & compareront les raisons de part & d'autre. Je n'écris pas ceci , pour critiquer Monfr. *Bayle* , dont j'estime d'ailleurs les talens , & la grande lecture ; mais pour empêcher que l'on ne tire de ce qu'il avoit dit , de la doctrine de deux Grands Hommes , quelque conséquence contre la Verité , ou contre moi. Il n'est pas même raisonnable que ceux qui ont la plume à la main , & la commodité de publier leurs pensées , se mettent d'abord à écrire contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Il suffit que chacun défende ce qu'il croit vrai , autant qu'il le peut , quand il en a l'occasion , sans blesser personne.

Il faut néanmoins que je dise encore que je ne suis pas de son sentiment ,
que

que l'Athéisme soit préférable à l'Idolatrie Payenne, en tout sens. Pour répondre à la question, il faudroit, ce me semble, premierement distinguer des Societez, les opinions considérées d'une maniere abstraite, & faire d'un côté la description de l'Athéisme, & de l'autre celle de l'Idolatrie. L'on trouveroit peut-être qu'il y a telle Idolatrie, qui seroit préférable à l'Athéisme, & telle autre qui seroit pire. Ainsi, je ne puis répondre ni oui, ni non, à la question générale de *Mr. Bayle*. En second lieu, quand il s'agiroit de considérer, non les opinions en général, mais les Societez en elles mêmes, qui feroient profession de l'Idolatrie Payenne, ou de l'Athéisme; il faudroit encore faire de grandes distinctions, & diviser la question en plusieurs propositions, selon les differens cas que l'on poseroit, & auxquels on répondroit négativement, ou affirmativement, suivant leur diversité. Je n'ai ni le loisir, ni la volonté de m'appliquer à cette sorte de recherche, & je n'en aurois même rien dit, si *Mr. Bayle* ne m'avoit fait l'honneur de me citer entre ceux, qu'il croit être de son sentiment, dans l'Article LXXVII. de son Livre.

A R-

ARTICLE V.

Défense d'HUGUES GROTIUS, contre la Dissertation de feu Monfr. JACQUES BENIGNE BOSSUET, Evêque de Meaux, qu'il a mise au devant de sa deuxième Instruction sur le Nouveau Testament de Mr. Simon, imprimé à Paris in 12. en 1703.

L'OBLIGATION, que j'ai à *Hugues Grotius*, avec tous ceux qui étudient l'Ecriture Sainte, m'a engagé à prendre sa défense, contre feu Mr. l'Evêque de Meaux, qui a entrepris de le diffamer, dans une Dissertation particulière, qu'il avoit promise dans sa premiere Instruction, contre Mr. Simon, & qu'il a mise au devant de la seconde. Je ne prends point de part à ce qui regarde Mr. Simon, qui ne peut pas se plaindre, si Mr. de Meaux lui a fait ce qu'il a fait lui même à tant d'autres Auteurs. Je ne m'attacherai qu'à ce qui concerne *Grotius*, & j'espère de faire voir qu'il a été très-injustement attaqué. Je rapporterai les paroles de son Adversaire, que je réfuterai les unes après les autres, sans m'écarter du sujet,

jet, que le moins, qu'il me fera possible.

Après avoir dit que *Grotius* avoit conçu de l'éloignement pour le Parti des Réformez, à cause des Disputes, qui s'éleverent sur la Prédestination, il continue ainsi : *Quand on est une fois hors de la voie, on ne revient guère d'une erreur, qu'en se jettant dans une extrémité opposée. Arminius & Grotius, après lui, passerent du Calvinisme au Semi-pelagianisme. Les Lutheriens avoient fait le même pas, & les mitigations de Melanchthon les avoient menez peu à peu des excès de Luther contre le libre arbitre à ceux des Sémi-pelagiens, qui l'outroient & renversoient l'idée de la grace.* Ce ne sont là que des reproches généraux, que nous pouvons retorquer contre *Mr. de Meaux*; car qui nous empêche de lui dire, que ne s'attachant ni à l'Ecriture Sainte, ni à la bonne foi, plus il va loïn, plus il s'égare. Tout ce qu'il fait ici, c'est qu'il donne le nom odieux de *Sémi-pelagianisme* à une doctrine fondée sur l'Ecriture Sainte & sur la Raison. Nous pourrions lui dire de plus, que le Concile de Trente lui même a été Sémi-pelagien, puis qu'il a condamné *Luther*, qui dans le fonds n'avoit d'autre opi-

opinion que celle de *S. Augustin*, de qui il ne s'éloignoit que dans les mots. C'est encore le sentiment des Prélats, qui condamnent *Jansenius*, & qui présentent la signature du Formulaire, comme les Jansenistes le leur reprochent, avec raison ; car c'est se moquer que de dire que *Jansenius* n'est pas Augustinien, ou de prétendre le condamner, sans donner dans ce qu'on appelle le Sémi-pelagianisme. On peut voir là-dessus *l'Histoire des Controverses nées dans l'Eglise Romaine, sur la Prédestination & sur la Grace, depuis le Concile de Trente*, imprimée à Amsterdam en 1689. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Ils firent pis, dit-il en parlant des Remontrants, *Episcopius*, qui devint leur Chef, les engagea dans sa tolérance, & peu à peu dans les erreurs de Socin ; en sorte qu'être Arminien & Socinien, en ce tems-là, & jusqu'aujourd'hui, c'étoit à peu près la même chose. *Episcopius* ayant commencé à paroître dans un tems, où les Provinces Unies étoient troublées par les Disputes, concernant la Prédestination & la Grace, comprit facilement, avec tous les gens sages de ce tems-là, qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr de prévenir les

les suites fâcheuses de ces disputes , que si les deux Partis se supportoient l'un l'autre. Ce fut aussi le sentiment de Mrs. les Etats de Hollande , que *Grotius* défendit dans son petit livre intitulé *Pietas Ordinum Hollandiæ*. Mais comme il fallut rendre des raisons de cette tolerance , non seulement de Politique , mais qui pussent entièrement calmer les scrupules des esprits foibles , qui craignoient que ce ne fût trahir la Verité , que de supporter ceux que l'on croyoit être dans l'erreur ; *Episcopus* examina la matiere de la tolerance plus à fonds , & donna la maniere de distinguer les articles fondamentaux , de ceux qui ne le sont pas , avec plus d'exactitude que l'on n'avoit fait jusqu'alors. On peut dire que c'est là l'un des plus excellens endroits de sa Théologie. Outre que sa doctrine est clairement fondée sur l'Humanité & sur la Charité Chrétienne , elle est si nécessaire , dans l'état où sont les Chrétiens , qu'il n'y a point de Société , qui ne la suive à quelque égard , & qu'on ne peut la négliger entièrement , sans mettre tout en feu. Dans le sein même de l'Eglise Romaine , les sentimens des Dominicains & ceux des Jésuites , ou , si vous voulez , le Prédestinarianisme , & le Sémi-

Sémi-pelagianisme ont été tolerez depuis plusieurs siècles ; car il y a toujours eu des gens , qui ont été pour & contre ces sentimens ; & lors que l'on a voulu faire des persécutions à l'un , ou à l'autre Parti , on y a causé des troubles infinis. Mr. de Meaux savoit bien tout cela , mais il falloit rendre odieux *Grotius* & les Arminiens , à cause de lui. Pour ce qu'il dit des sentimens de Socin , pour continuer à rendre odieux ceux qu'il ne sauroit réfuter , on en a tant de fois montré la fausseté , qu'il est honteux que l'on fasse toujours la même objection. Si Mr. de Meaux avoit lû les Institutions d'*Episcopius* , & la Confession de foi des Rémonstrans , il auroit remarqué que sur l'article de la S. Trinité , & sur celui de la rédemption , ils parlent tout autrement que les Sociniens ; & il se seroit abstenu d'imiter la populace Théologique ignorante , ou entêtée , qui crie au Socinien , faute de raisons. Il est honteux de dire des injures atroces à des gens , dont on ne fait pas les sentimens. Que si l'on me dit que Mr. de Meaux avoit lû ces livres , je dirai qu'il est encore plus honteux de parler , avec si peu de sincérité. C'est à peu près la même chose d'être Socinien , ou Arminien , dans
les.

les discours de ceux qui ne savent pas leurs sentimens, ou qui parlent par passion. C'est tout de même que si l'on disoit que c'est à peu près la même chose, que d'être Lutherien, ou Calviniste ; seulement parce que les personnes moderées des deux Partis disent qu'ils se devroient supporter ; quoi qu'on sâche d'ailleurs qu'ils ont, en plusieurs choses, des sentimens tout differents. Il a fallu dire cela une fois, pour n'y pas revenir ; voyons présentement ce que nôtre Auteur dit de *Grotius*, en particulier. *Grotius*, dit-il, eut des raisons particulières, qui l'enclinèrent à ce sentiment. Il écrivit contre *Socin* le doctè traité de la satisfaction de *Jesus-Christ*, & *Crellius* y opposa une réponse, dont la modération gagna tellement *Grotius*, qu'elle attira à ce chef des *Sociniens*, les deux Lettres de *Grotius*, que *Crellius* a rendues publiques. Mr. de Meaux, qui fait quelquefois le retenu, n'a néanmoins jamais reçu de pareilles lettres d'aucun de ses Adversaires ou Catholiques, ou Protestans ; parce que, dans le fonds, l'esprit de douceur & de modération étoit la chose du monde la plus éloignée de son génie. Il faut donc avouer, malgré qu'on en ait, que ceux pour
qui

310 BIBLIOTHEQUE

qui l'on témoigne tant d'aversion, ont surpassé infiniment en charité, & en retenue ceux qui prétendent avoir seuls les clefs du Royaume des Cieux. Ce sont des vertus, dont on ne trouve des exemples que dans les Ecrits des Apôtres, & (puis qu'il le faut dire) dans ceux des Hérétiques.

La premiere, dit-il, est écrite de Paris du 10 de Mai 1631. où il lui avouë,
„ qu'il lui a appris beaucoup de choses
„ utiles & agréables, & l'a excité par
„ son exemple à examiner plus à fond
„ le sens des Ecritures. Je ne voi encore rien là qu'un Catholique modéré & sincère ne pût dire à un savant Protestant, & qu'un Protestant raisonnable ne pût dire à un Catholique habile, après avoir lû ses Ouvrages; sans que l'on en pût conclurre ou que l'un favorisât les sentimens des Protestans, ou que l'autre voulût se faire Catholique. Mais les gens emportez ne goûtent aucune sorte de retenue, & ne reconnoissent aucun milieu. Il faut parler avec détestation de toutes les autres Societez Chrétiennes, & se garder bien de louer ce qu'elles peuvent avoir de louable. Il faut épouser non seulement les sentimens, mais encore toutes les passions du Parti, où l'on est, sans

sans se mettre en peine ni de justice, ni d'équité.

Il ajoute : „ je me réjouis avec nôtre „ siecle , de ce qu'il s'est trouvé des hom- „ mes , qui ne mettent pas tant la Re- „ ligion , dans les controverses subtiles , „ que dans la vraie correction de leurs „ mœurs , & dans un progrès continuél , „ vers la sainteté. C'étoit donner aux Sociniens l'avantage , dont ils se vantent le plus , à tort , ou à droit , & qui EN EFFET SEROIT GRAND , s'il se trouvoit véritable ; ce que je n'ai pas ici à examiner. Mr. de Meaux avoit raison de ne pas examiner ce que Grotius dit ici des Sociniens , dans le dessein , où il étoit de le diffamer ; car il auroit trouvé que c'est une vérité plus claire que le jour , que ces gens-là font consister le Christianisme plus dans la sainteté de la vie , que dans les opinions. Cela étant , il auroit fallu rendre justice aux Unitaires , & dire , qu'à cet égard-là , Grotius avoit eu sujet de les louer. Cependant il est bon de remarquer que Mr. de Meaux convient que cet avantage est grand ; quoi qu'on n'en puisse pas disconvenir , si l'on a lû avec quelque attention les Evangiles & les Ecrits des Apôtres , qui ne demandent que la foi en Jesus-Christ , & l'o-

l'obéissance à ses commandemens , à ceux qui veulent être sauvés ; & qui ne nous imposent nulle part la nécessité de nous informer de beaucoup de controverses , & de dogmes difficiles , à entendre. Ainsi cette pensée des Unitaires ne doit pas être regardée , par ceux qui veulent suivre Jésus-Christ & ses Apôtres , plutôt que des idées Scholastiques , comme une pensée , qui leur doive être particulière ; & ceux qui ont lu les Livres des Remontrans , savent que c'est une vérité qu'ils ont prêchée , avant que l'on eût vu beaucoup de Livres des Unitaires. On peut voir par là que la méthode de Mr. de Meaux , pour diffamer *Grotius* , en l'accusant de favoriser les Sociniens , est ridicule ; puis que non seulement tout ce que disent ces gens-là ne sont pas des hérésies , mais qu'ils soutiennent aussi les Vérités les plus importantes de l'Evangile ; qui sont étouffées dans la Théologie de l'Eglise Romaine , par une infinité de spéculations , qui quand elles seroient vraies , sont au dessous de la portée de la plupart du monde ; & par l'établissement de je ne sai combien de cérémonies & de pratiques , auxquelles le corps a plus de part que l'esprit , & dont l'Evangile ne dit pas un mot.

Il faut avouër que l'on ne souffre pas dans cette Eglise, & que l'on regarde même comme damnez ceux qui se contentent du Nouveau Testament pour Confession de Foi, & pour regle de leur vie; sans vouloir entrer dans les controverses subtiles, qui divisent les Chrétiens, & sans condamner personne, dont les sentimens & les mœurs ne leur sont pas connus. Ainsi il faut que l'on y avouë, selon Mr. de Meaux, que l'on est contraint d'abandonner à ceux, que l'on nomme Hérétiques, le grand avantage de ne pas mettre la Religion, tant dans des controverses subtiles, que dans la vraie correction des mœurs, & dans le progrès continuel dans la sainteté.

Il conclut par ces paroles, dit Mr. de Meaux, „ ne pouvant rien autre chose „ pour vous, & pour tous ceux que „ vous aimez singulièrement, je prierai „ de tout mon cœur le Seigneur Jesus „ qu'il vous protege vous & les autres „ qui avancent la pieté. Je ne voi pas non plus ce que l'on peut trouver à redire dans un vœu aussi général, que celui-là; ni qu'après l'aveu de Mr. de Meaux, du grand avantage qu'il faudroit accorder aux Sociniens, si ce que Grotius en dit étoit vrai, ce Grand Hom-
Tome V. O me,

me, qu'on étoit chèrement convaincu, pût douter qu'à cet égard les Unitaires n'avancassent la piété. J'avoue que la douceur de *Greaves* peut paroître étrange à des gens pleins de ce zèle amer, qui fait consister la Religion dans des opinions spéculatives; mais elle ne doit pas surprendre ceux qui sont plus de cas de la pratique, que de la spéculation.

*La seconde lettre, dit Mr. de Meaux, n'est pas moins forte, puis qu'elle contient ces mots : „ j'ai résolu de lire & „ relire soigneusement vos ouvrages, à „ cause du fruit que j'en ai tiré. Je „ continue, pourroit-il, à prier Dieu de „ donner une longue vie, & tous les secours nécessaires à vous & à vos semblables. Pour moi, je ne ferois aucune difficulté d'écrire de semblables paroles à un Commentateur habile, Catholique, ou Luthérien; tels qu'ont été, par exemple, *Gaspar Sandius* & *Jaques Buxfrenius* parmi les premiers, *Martin Geier* & *Sebastien Schmidt* parmi les seconds; quoi que je ne fois dans les sentimens particuliers ni des uns, ni des autres, & que je n'y aye aucun penchant. Il me semble même que par les *facours nécessaires*, que je leur souhaiterois, je donnois civilement à con-*

noî-

noître, qu'il leur manqueroit quelque chose pour s'acquiter de tous les devoirs d'un bon Interprete. Ainsi on ne peut faire aucune querelle à *Grotius* là-dessus, & *Mr. de Meaux* a tort de dire, à cause de cela, que peu s'en faut que *Grotius* ne se range avec les Sociniens. Il a tort encore de dire que, dans la seconde Lettre, il semble vouloir entrer dans une espece d'indifference, sur des controverses qui partagent les Chrétiens, qu'il insinue indéfiniment être assez legeres. *Grotius* dit qu'il a toujours été pacifique, & qu'il a de la douleur, lors qu'il voit la colere opiniâtre, avec laquelle ceux qui se disent appartenir à Jesus-Christ, combattent les uns contre les autres, pour des sujets, qui ne sont pas fort considerables, si on les examine bien. *Doleo, cum video tam pertinacibus iris committi inter se eos, qui Christi se esse dicunt, si rectè rem putamus, quantillis de causis!* Il y a trois choses à remarquer sur ces paroles. C'est premierement que si *Grotius* jugeoit que les Protestans se querelloient avec les Catholiques, sur des sujets, qui n'étoient pas si importans qu'ils croyoient; il jugeoit de même de la conduite de l'Eglise Romaine, envers les Protestans, contre qui elle

fulmine de son côté de terribles censures. C'est là sans doute ce qui fâche notre Critique, qui nous apprend par là que si *Grotius* avoit bonne opinion de l'Eglise Romaine, c'est qu'il ne la connoissoit pas assez. En second lieu, il ne faut pas nommer *indifference* la moderation, que *Grotius* témoigne envers les Societez Chrétiennes divisées. Il ne lui étoit nullement *indifferent*, quelques sentimens que l'on eût sur la Religion, comme il paroît par tous ses Ouvrages. Mais il vouloit que les Chrétiens, s'accordant dans l'essenciel, s'entresupportassent dans le reste. Autre chose est *tolerer* quelque dogme, par charité; autre chose est le juger *indifferent*. Les Apôtres toleroient dans les Juifs les observations des cérémonies Mosaiques, pourvu qu'ils ne les imposassent pas aux Gentils; mais ils ne regardoient pas l'entêtement des Juifs pour les cérémonies, comme une chose indifferente, puis qu'ils tâchoient, autant qu'il leur étoit possible de les en guerir. C'étoit un grand défaut, selon eux, mais qu'il valoit mieux néanmoins leur pardonner, que les éloigner tout à fait du Christianisme. En troisième lieu, quand une erreur ne détruit pas d'ailleurs les fondemens du Chri-

stia-

ffianisme , elle n'exclut pas du salut ceux qui sont dans cette erreur , & qui en font profession ; mais elle en excluroit ceux qui en feroient profession , par lâcheté , ou par mépris pour la Verité , en vuë seulement de s'avancer dans le monde. Il n'y a guere de Protestans moderez , qui voulussent déclarer damnez tous ceux qui meurent dans l'Eglise Romaine , seulement à cause de leurs erreurs ; dans lesquelles ils peuvent être de bonne foi ; de quelque maniere qu'ils aient vécu. Mais il n'y a point de Protestant , qui voulût dire qu'un homme , qui auroit fait semblant toute sa vie d'être dans les sentimens de l'Eglise Romaine , sans en être , pût être sauvé.

Tous les Chrétiens sont obligez de chercher & d'aimer la Verité , d'en faire profession , lors qu'ils l'ont découverte , & de tâcher de la répandre par de bonnes voies ; mais ils sont aussi obligez d'avoir pitié de leur prochain , & de ne pas exiger de lui , qu'il dise qu'il est d'un sentiment dont il n'est pas. Ils doivent encore examiner si ceux , qui se trompent , retiennent d'ailleurs les fondemens de la Religion Chrétienne , & vivent conformément à l'Evangile ; auquel cas , il est de leur

devoir de les tolerer, jusqu'à ce qu'ils puissent connoître la Verité. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de la Tolérance, vertu Chrétienne inconnue à Mr. de Meaux. Ce que j'en ai dit n'a été que pour faire voir qu'il ne la faut pas confondre, comme font ceux à qui elle est inconnue, avec l'Indifférence dans la Religion, qui est une véritable impiété. Ecoutons présentement ce que nôtre Censeur dit des Ecrits de Grotius.

Grotius, dit-il, demeura long-tems si entêté des Sociniens, que non content de les suivre dans les choses indifférentes, il en reçut les dogmes capitaux. A-t-il donc nié la Divinité de Jesus-Christ, ou l'efficacité de son Sacrifice, envers Dieu ? Nullement. Quoi qu'en y regardant de près, dit Mr. de Meaux, dans les paroles suivantes, le Verbe qu'il introduit dans le premier verset de S. Jean, soit plutôt Philosophique & Platonicien, que Chrétien & Apostolique, on ne doit pas l'accuser d'avoir jamais tout à fait abandonné la Divinité de Jesus-Christ. Donc il n'est pas vrai qu'il ait reçu les dogmes capitaux des Sociniens, car ils abandonnent tout à fait la Divinité de Jesus-Christ, selon Mr. de Meaux. On en sera encore plus con-

convaincu, si on lit avec soin cet endroit de *Grotius*. On trouvera que s'il a cité quelques passages des *Platoniciens*, c'est après toute l'Antiquité Chrétienne, & qu'on ne peut l'accuser là-dessus, sans faire le procès à la plupart des Peres; sans en excepter ceux, qui passent pour les plus orthodoxes. Il y a de très-habiles gens, qui ont crû que *Platon* avoit été dans les mêmes sentimens que les Chrétiens, sur la S. Trinité, comme Mr. *Cudworth* & d'autres. Ainsi l'on ne peut pas faire un crime à *Grotius* là-dessus. Aussi au lieu de convaincre *Grotius*, par *Grotius* lui-même, Mr. de Meaux cite Mr. *Simon*, qui dit dans son Histoire Critique des Commentateurs sur le N. T. Chap. LIV. que *Grotius* favorisoit quelquefois l'ancien Arianisme, ayant trop élevé le Pere au dessus du Fils, comme s'il n'y avoit que le Pere, qui fût Dieu Souverain, Et que le Fils lui fût inférieur, même à l'égard de la Divinité. Mais s'il étoit vrai que *Grotius* eût favorisé l'ancien Arianisme, comment pourroit-il avoir embrassé le Socinianisme; selon lequel le Fils n'a pas existé, avant sa naissance de la S. Vierge; puis que les Sociniens ne reconnoissent que la filiation de la nature

humaine : au lieu que les Ariens , qui nommoient Fils de Dieu une Intelligence créée , mais qui avoit existé avant la création du monde , soutenoient la préexistence du Fils ? *Grotius* a-t-il pû favoriser deux opinions , qui se contredisent ; & étant Socinien dans le fonds , a-t-il pû vouloir établir l'Arianisme ? Il faudroit qu'il eût été fou pour cela , & ceux qui l'accuseront d'une semblable extravagance passeront plus aisément pour des calomniateurs , qu'ils ne persuaderont au monde qu'il a été insensé. Mais la verité est que *Grotius* explicant , comme il devoit , l'Ecriture Sainte , selon les regles de la bonne Critique , autant qu'il le pouvoit ; il a donné des sens à plusieurs passages particuliers , qui sont differents de ceux qui leur avoient été donnez par les Anciens & par les Scholastiques ; qui n'ayant été rien moins que bons Critiques , ont cité mal-à-propos plusieurs passages , pour prouver des veritez qu'ils ne prouvent point , quoi que *Grotius* ait reconnu d'ailleurs ces veritez. C'est ce qui a donné lieu à ceux qui l'ont voulu diffamer de dire qu'il favorisoit diverses hérésies opposées ; sans penser que c'étoit une chose impossible. D'ailleurs si l'on considere bien les endroits ,
où

où *Grotius* , parle de la Divinité du Pere , comme le dit *Mr. Simon* , on n'y trouvera rien , qui ne soit appuyé sur l'usage constant de la plus saine Antiquité; ainsi que *Mr. Bull* l'a prouvé évidemment, dans la quatrième Section de sa *Défense de la Foi de Nicée*. On voit par-là, qu'on ne sauroit éviter la calomnie ; puis qu'en parlant comme les Peres on est censuré ; & qu'en parlant autrement, on se rend suspect des nouvelles hérésies. Aussi *Mr. Simon* a-t-il été bien puni de ce jugement malicieux , puisque *Mr. de Meaux* en a usé envers lui, comme il en avoit usé lui même, à l'égard de *Grotius*.

Nôtre Censeur accuse ce Grand Homme, après *Mr. Simon*, de ce qu'il a détourné & affoibli quelques passages, qui établissent la Divinité de Jesus-Christ ; & en donne, pour exemple, celui, où Jesus-Christ dit qu'il est *de-
vant Abraham* , & que *Grotius* explique, après les Sociniens, de l'existence de Jesus-Christ dans les décrets éternels de Dieu. Avant toutes choses, il faut disculper ici ce grand homme d'Arianisme , car les Ariens expliquoient ce passage , dans le sens d'une préexistence réelle de la nature divine de Jesus - Christ , avant Abraham. Voyez

Eusebe contre Marcel Liv. II. ch. 27.
Mr. de Meaux auroit dû ensuite censurer *Mr. Simon* de ce qu'il accuse *Grotius* de favoriser l'Arianisme & le Socinianisme, en même tems.

Mais il le querelle parce qu'il a attribué du bon sens à *Grotius*, & dit que s'il avoit réduit ce bon sens à des choses indifférentes, on le pourroit supporter; mais que comme l'erreur se trouve PAR TOUT dans ses Commentaires sur l'Ecriture, il faut reconnoître qu'un Auteur, qui, comme *Grotius*, fait sur le dogme autant de chutes, que de pas, a renoncé au bon sens; ou se voir forcé d'avouer que les dogmes de la foi y sont contraires, ou que le bon sens consiste à suivre simplement le sens humain, sans s'élever au dessus.

Premièrement, il est tout à fait faux que *Grotius* fasse autant de fautes que de pas, en traitant des dogmes; & notre Censeur étoit aveuglé de passion, quand il parloit ainsi, comme tous ceux qui ont quelque lecture des Ecrits de *Grotius* en conviendront. *Grotius* n'est pas exempt de fautes, non plus que les autres hommes; mais les fautes qu'il a pu commettre ne consistent pas tant, avec sa permission, en ce qu'il a établi de faux dogmes (dont on ne fau-
 roit.

roit produire aucun) qu'en ce qu'il n'a pas toujours appliqué aux dogmes véritables, & qu'il reconnoissoit, les passages qui les regardoient. Mais il n'y a personne qui ait étudié l'Ecriture Sainte, qui ne trouve le même défaut dans les meilleurs Interprètes; parce qu'il ne se trouve pas deux hommes de Lettres, qui soient en toutes choses du même sentiment. Secondement, un Protestant accordera volontiers à Mr. de Meaux que les dogmes de la foi Romaine sont *contraires au bon sens*, & qu'en joignant ce bon sens à la Révélation, on ne les y trouvera jamais. Il dira de plus que si Grotius s'est écarté en quelque part du *bon sens*, c'est principalement lors qu'il a parlé en faveur de l'Eglise Romaine, pour des raisons, que l'on dira dans la suite.

Mais voyons comment notre Auteur prouve que Grotius a fait autant de chutes que de pas, dans le dogme. Grotius, dit-il, étoit *ébloui du bon sens des Sociniens*, lors qu'il expliquoit ce passage de l'Ecclesiaste XII, 7. la poudre retourne à la terre, & l'esprit à Dieu, qui l'a donné, par un vers d'Eschyle, où il est dit que chaque chose retourne à son principe; c'est à dire, le corps à la terre, & l'esprit à la matière éternelle;

comme si l'Ether étoit Dieu à Salomon même, aussi bien qu'aux Stoiciens, qui l'invoquoient comme étant leur Jupiter. Mais je voudrois bien savoir qui a dit à Mr. de Meaux qu'*Euripide* n'a pas voulu dire simplement, que les âmes des hommes illustres avoient après leur mort leurs demeures * dans l'*Ether*, comme plusieurs Payens l'ont cru ? De plus *Grotius*, n'a pas voulu dire que *Salomon* & *Euripide* avoient eu exactement la même pensée, mais que leurs expressions étoient approchantes, & que le sens n'en étoit peut-être pas fort éloigné ; car il n'ajoute rien, pour éclaircir sa citation. En suite, *Grotius* renvoye son Lecteur à ce qu'il a dit sur Job. xxxiv, 14. & sur la Genes. ii, 7. Là-dessus Mr. de Meaux l'accuse de continuer dans l'erreur, puis qu'il remarque sur Job que la vie de l'homme n'est pas plus de Dieu que celle des animaux. Quand il auroit dit cela, en propres termes, il n'auroit rien dit, qui ne fût vrai à la rigueur ; puis que Dieu ayant tout tiré du néant, il n'est pas plus le créateur de la vie des hommes, que de celle des animaux. Il ne s'ensuit pas de là qu'il n'y ait rien dans l'homme, que

* Voyez le Songe de Scipion, & ceux qui l'ont commenté.

que ce qui est dans la bête. Mais *Grotius* a dit simplement : *que la vie de tous les animaux est venue de Dieu, que s'il la rappelle ils meurent tous, & qu'il y a une semblable maniere de parler Ps. CIV, 29.* Qui peut nier cela, & qui peut trouver à redire à cette application, qu'un Controversiste de profession ; c'est à dire, un homme né pour chicaner ? Mais il dit encore ailleurs, comme on le va voir, tout le contraire de ce que dit nôtre Censeur. Il censure sur tout *Grotius* de ce qu'il dit nettement sur la Genèse, que les paroles de ce divin livre, où l'ame de l'homme est tirée du souffle divin, & d'une espece d'inspiration, ou, si l'on veut, d'aspiration particuliere, ne font rien à l'immortalité de nos ames, non plus que le passage de l'*Ecclesiaste* ; à cause, dit-il, que cette immortalité n'est pas de la premiere création, mais de la seconde ; c'est à dire, de la régénération spirituelle, en sorte que les ames ne sont immortelles, que dans la nouvelle alliance. Il faut rapporter ici les propres paroles de *Grotius*, par où l'on verra quelle étoit la bonne foi de nôtre Prélat. „ Quoi qu'on puisse dire, dit-il ; „ en un certain sens, que le souffle „ des autres animaux est aussi de Dieu, O 7 „ ce

ce n'est pas néanmoins sans raison que Moïse, & Job xxxiii, 4. l'ont dit particulièrement de celui de l'homme, comme étant plus divin. Il y a en Latin : *Quamquam & aliorum animalium spiritus à Deo esse aliquo sensu dici potest, non tamen sine causa speciatim hoc de hominis spiritu, ut diviniore, dixit Moses & Job &c.* Voilà des paroles, qui contredisent formellement ce que Mr. de Meaux vient de censurer dans la note de Grotius sur Job, où néanmoins il ne se trouve point. Pour moi, s'il falloit censurer quelque chose, dans les expressions de Grotius, je dirois qu'il devoit dire qu'encore que la vie animale de l'homme, comme celle des bêtes, vienne de Dieu, aussi bien que son ame raisonnable & immortelle; néanmoins l'ame humaine ressemble plus à Dieu, que le principe de la vie animale. Car enfin ces deux choses ont été également créées, & l'une n'est pas plus sortie par elle même du néant, que l'autre. Mais il ne faut pas chicaner sur des paroles, dont on voit assez le sens.

Au reste, lors que Grotius dit à la fin de sa note, que ceux qui compareront ensemble les passages de Job xxxiv, 14. Ps. civ, 29. Eccles. xli, 7. verront qu'il

ne

ne s'agit pas ici séparément (*separatim*) de l'immortalité de l'ame, il n'affure pas que les paroles de Moïse ne fassent rien à l'immortalité de l'ame, comme le dit son Critique; mais seulement que Moïse ne parle pas séparément, dans ce passage, de l'ame raisonnable & immortelle, mais aussi de la vie animale; & l'on n'en sauroit guère disconvenir. Lors qu'il ajoute que *cela* (l'immortalité de l'ame) n'est pas de la première création, mais de la seconde; ou qu'il appartient à l'état du siècle à venir; ce sont les termes de Grotius; il veut dire, non ce que lui fait dire nôtre Censeur, & qui est ridicule; mais que Moïse ne parle pas de la vie de l'ame séparément, dans la création de l'homme sur la terre, que Grotius nomme la première création; parce que cette vie séparée ne regarde pas cette création-là, mais l'état, auquel nous serons après la mort; lequel état nôtre Interprete nomme une seconde création. En effet, Moïse ne dit rien là de ce qu'Adam devoit être, dans une autre vie; mais seulement de l'état, auquel Dieu le mit sur la terre. Voilà visiblement le sens de ces mots: *nimirum, hoc non prima, sed secunda est creationis; sive ad statum futuri seculi pertinet.* Je de-

man-

mande à présent où étoit le *bon sens* de nôtre Censeur, de choisir cet endroit de *Grotius*, pour le critiquer, sans l'entendre? Il devoit craindre de toucher à un livre aussi commun, que le sont les remarques de ce grand homme; car enfin chacun peut voir, qu'il le reprend injustement; & qu'il lui attribue un dogme ridicule. Mais, s'il faut dire la vérité, feu Mr. de Meaux avoit trop peu d'étude des livres de Critique, pour entendre *Grotius*.

Cependant il continue, avec la même hardiesse, en disant que *c'est ce qui lui a fait dire, sur ces mots de nôtre Seigneur: tous vivent pour lui, Luc xx, 38. qu'Abraham, Isaac & Jacob vivent devant Dieu, par rapport à sa toute-puissance, & à cause seulement que Dieu leur peut rendre la vie; c'est à dire, les ressusciter. Par où d'un seul trait de plume, il met au néant toutes les ames, même celles des premiers & des plus saints Patriarches, jusqu'à la résurrection.* Pour faire une accusation si grave, il faudroit que la chose fût claire comme le jour; car il n'y a personne, qui ait quelque lecture des Ecrits de ce Grand Homme, qui puisse croire facilement que *Grotius* fût capable d'une pareille extravagance. Mais
on

on trouvera au contraire que Mr. de Meaux tort entièrement les paroles de celui, qu'il critique. On doit se ressouvenir que dans cet endroit de S. Luc, Nôtre Seigneur prouve la résurrection des morts contre les Sadducéens, par ces paroles : *je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob*, après quoi il ajoûte : *Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans ; car tous vivent à son égard.* Grotius dit avec raison, sur ces derniers mots, que Jesus-Christ y répond à cette objection tacite : *mais Abraham, Isaac & Jacob sont morts.* On ne pouvoit pas nier que ces Patriarches ne fussent morts, quoi que l'on accordât l'immortalité de l'ame ; car l'ame n'est pas l'homme entier. Jesus-Christ dit donc à cela, *que ces Patriarches vivoient à l'égard de Dieu* ; c'est à dire, non que leurs ames étoient immortelles, (car il ne s'agit pas là de prouver l'immortalité de l'ame, il s'agit de prouver la résurrection du corps) mais que Dieu ressusciteroit ces Patriarches, qui étoient regardez de Dieu comme vivans ; à cause de la résolution qu'il avoit faite de les ressusciter, pour les rendre heureux. Est-ce anéantir les ames des Patriarches, que de dire qu'ils sont morts, mais que Dieu les

les ressuscitera? N'est-ce pas là le langage perpetuel de l'Ecriture Sainte, & de tous les Chrétiens? En disant qu'un homme est mort, nie-t-on pour cela l'immortalité de son ame? Pour moi, j'avoué que je ne sai que penser de notre Controversiste. S'il avoit lû attentivement ces endroits de *Grotius*, & s'il les avoit entendus; il n'y auroit point de bonne foi, en ce qu'il en dit. Mais s'il ne les a pas entendus, il faut qu'il fût ou étrangement aveuglé par l'esprit de contradiction, ou qu'il ne fût guere capable d'entendre les livres de Critique. Que si l'on disoit qu'il s'en est fié à quelqueun, qui lui a fait des extraits infidèles, il seroit encore moins pardonnable d'avoir fait un jugement si désavantageux d'un homme aussi fameux & aussi habile que *Grotius*, sans s'assurer exactement des faits. Quoiqu'il en soit, il n'est pas excusable, de dire, après une censure si mal fondée: *telle est sa Théologie, née dans la lecture des poëtes & des orateurs, & fortifiée de la doctrine des Sociniens.*

Tous ceux qui connoissent *Grotius* & ses Ouvrages, & *M. de Meaux* & les siens, tomberont facilement d'accord, que le premier avoit lû un grand nombre de Poëtes & d'Orateurs, que le

le second n'entendoit pas. Mais ils ne tomberont pas d'accord, que parce que Mr. de Meaux n'avoit pas lû ces livres, il s'ensuive qu'il eût fort étudié les Originaux de l'Écriture & des Peres, qu'assurément il n'entendoit point, puis qu'il n'entendoit pas même *Grotius*. Il n'y a personne au contraire, qui ne soit convaincu que *Grotius* avoit fait une très-profonde étude de l'Écriture Sainte, & de l'Antiquité Chrétienne; & c'est ce que l'on voit, par ses commentaires. Monfr. de Meaux n'a rien produit qui en approche, en aucune maniere; & pour sa Théologie, il ne l'avoit formée que sur quelque cours moderne, composé en un Latin, qu'il pût entendre. Il n'étoit pas assez savant, pour recourir aux Originaux. S'il les cite par-ci par-là, dans ses livres François, on peut croire qu'il les tenoit, comme l'on dit, de la seconde main, ou qu'il cherchoit dans les Indices, quand il en avoit besoin. Dans son Histoire Universelle, par exemple, on ne trouvera guere de citations, qu'on ne voye très-communément ailleurs, & ce qu'il a dit des Egyptiens en particulier, il l'a tout pris dans *Marsham*, sans lui faire l'honneur de le citer, comme on le lui a reproché

il

il y a long-tems. Voilà, direz vous, un jugement bien sévère. Il s'en faut beaucoup qu'il le soit autant, que celui qu'il a fait de *Grotius* ; & ceux qui n'ont point fait de quartier, doivent s'attendre à de semblables jugemens.

Pour ce qu'il dit des Sociniens, cela n'a aucun rapport, à cette matiere ; car enfin ils ne croient pas que Dieu resuscite des ames, qui aient été anéanties. Quand on dira que les Sociniens se sont infiniment plus appliquez à la lecture de l'Ecriture Sainte, qu'il n'avoit fait, on ne dira rien que tout le monde ne sâche. Mais il faut dire encore que, sans vouloir approuver leurs sentimens particuliers, leur Théologie est plus conforme, avec toutes ses erreurs, à l'Ecriture Sainte, que la sienne.

Après ce grand effort, pour montrer que *Grotius* soutenoit une doctrine erronée sur l'immortalité ; il le censure sur ses *Critiques téméraires*, sur les livres de la Bible. Selon lui, le livre de *Job*, aussi bien que l'histoire de *Judith*, ne sont autre chose qu'une fiction & un Roman, malgré la tradition de tous les siècles, & les témoignages exprès de l'Ecriture même ; où l'exemple de *Job* est marqué, comme tiré d'une histoire très-réelle & très-veritable. Je ne veux pas

pas ici traiter de cette matiere , mais je dirai premierement que pour le livre de Judith c'est un parfait Roman , & qui a été fait dans le dessein de faire un Roman. La tradition perpetuelle ne peut pas regarder ce livre , puis que les Juifs , qui doivent faire le commencement de la tradition , l'ont rejeté , comme Apocryphe , * témoin S. *Jerôme* , dans sa Préface. A l'égard de Job , *Grotius* dit seulement que la chose , qui est dans ce livre , est veritablement arrivée , (*res verè gesta est*) comme il paroît par Ezech. xiv , 14. & Jaq. v , 21. Donc il ne dit point que c'est une fiction. Mais il ajoûte qu'elle est *traitée d'une maniere poétique*. C'est le sentiment de S. *Jerôme* , & de tous ceux qui ont crû que ce livre étoit en vers. Ces gens-là n'ont pas crû que Job & ses amis eussent fait des vers sur le champ en parlant , ni qu'ils eussent composé chacun à loisir en vers les discours qu'ils font en ce livre , & qu'ils se les fussent allez reciter les uns aux autres. Ils ont jugé que l'Auteur avoit exprimé , en vers , le sens de ce qu'on avoit dit en prose. Remarquez encore que *Grotius* ne dit pas que tout le livre soit poétique , mais seulement depuis le

Chap.

* Voyez l'Edit. des *Benedictins* en 1693.

Chap. I LI. jusqu'au vs. 7. du Ch. XLII. ce qui marque visiblement qu'il croyoit, avec quantité d'Interpretes, qu'il n'y avoit que des discours, qui fussent poétiques. Cela étant clair comme le jour, il faut avouer que Mr. de Meaux étoit lui même un Critique très-téméraire, qui censuroit ce qu'il n'entendoit pas. C'est toute la grace qu'on lui peut faire, car il me semble qu'il vaut mieux avoir mauvaise opinion de sa capacité, que de sa bonne foi.

*Il faut encore l'entendre, dit-il, sur ces paroles de l'Ecclesiastique : j'ai invoqué le Seigneur pere de mon Seigneur, Ch. LI, 14. où il prononce souverainement que ce pere de son Seigneur est une addition des Chrétiens, ce qu'il décide sans texte, sans autorité, & contre tout le témoignage des modernes & des anciens. La conjecture de Grotius est très-bien fondée, non seulement parce que cette espece de fraudes pieuses est fort commune, * comme on l'a fait voir dans l'Ars Critica; mais parce que ce n'a jamais été l'usage des Juifs, de nommer Dieu, le pere de leur Seigneur, quoi que le sens de cette expression soit très-veritable. Aussi ne peut-on pas douter qu'il n'y ait eu plusieurs*

* *Paul. III. 1. Cor. I. ch. XIV.*

seurs anciens exemplaires, dans lesquels il n'y avoit, comme le conjecture *Grotius*, que *αὐτὸν πατέρα μου*, le Seigneur mon pere, & non *αὐτὸν πατέρα τοῦ κυρίου μου*, le Seigneur pere de mon Seigneur. La raison que j'ai de parler ainsi, c'est que cette expression ne se trouve point ni dans la version Syriaque, ni dans l'Arabe. Il y a dans la premiere, j'ai invoqué mon pere d'enfant, & dans la seconde, j'ai invoqué mon pere du Ciel. On voit à présent combien *Monfr. de Meaux* s'est trompé.

Il trouve de même fort mauvais, que *Grotius* ait dit que quelque Chrétien avoit traduit le livre de la Sapience, composé avant le Pontificat de Simon, & y avoit ajouté quelques expressions Chrétiennes, en divers endroits. Notre Critique dit que *Grotius* avance cela sans preuve, sans la moindre autorité, seulement parce qu'il lui plaît. *Grotius* n'avoit que faire de rapporter pour cela des autoritez, il suffit que ceux qui lisent ce livre y remarquent, en quelques endroits, un air de Christianisme. Pourquoi l'Interprete Grec de ce livre, que les Juifs n'ont jamais reconnu, n'auroit-il pas osé faire ce que les Interpretes Latins ont fait dans ces mêmes livres Apocryphes, où ils ont chan-
gé

gé une infinité de choses? Le quatrième livre d'Esdras n'est-il pas un exemple sensible de la hardiesse des Imposteurs de ce tems-là? On n'a qu'à lire le Chap. 11, 12. & suiv. de la Sapience, où l'on trouve un passage, qui ressent l'Auteur Chrétien, pour comprendre que ceux qui chicanent *Grotius*, sur ce qu'il a dit de ce livre, n'avoient pas le goût fort fin, en matière de Critique, quand ils croyoient qu'un Juif avoit parlé de la sorte. Mr. de Meaux prétend qu'on doit avoir *beaucoup d'éloignement pour un Critique, qui trouvant le Christianisme dans le livre de la Sagesse, trois cents ans avant Jesus-Christ, aime mieux dire tout seul qu'il y a été inséré par une falsification, que de dire avec les Saints Peres, & notamment avec S. Cyprien, que c'est un livre prophetique, où Jesus-Christ se trouve à même titre, que dans Isaïe, ou dans Daniel.* *Grotius* étoit trop judicieux, pour dire qu'un Auteur, qui feint d'être Salomon, & qui ne l'est point, comme l'Auteur du Livre de la Sapience, étoit Prophete. L'esprit de la prophetie n'est pas compatible avec l'esprit de la tromperie. Si S. Cyprien a cité cet Auteur contre les Juifs, il a eu tort; puisque les Juifs ne le recevoient point, & que les

les Chrétiens même ne l'ont pas regardé, comme Canonique. A Dieu ne plaise que nous comparions un imposteur aux véritables Prophetes ! C'est à quoi nous sert la Critique, que Mr. *de Meaux* n'aimoit pas ; parce qu'elle sert à découvrir les fraudes pieuses de l'Antiquité, dont on voudroit profiter encore à présent.

Après cela, il censure *Grotius*, sur son sentiment de l'inspiration des Livres sacrez, mais il auroit mieux valu le réfuter par des preuves solides ; d'autant plus que Mr. *de Meaux* savoit que plusieurs Docteurs Catholiques ont été de ce sentiment. Dire que l'Eglise croit le contraire, c'est ne rien dire, parce qu'on demanderoit des preuves exactes, depuis le commencement, qui fissent voir que les Apôtres ont été de ce sentiment, sans quoi l'opinion des autres siècles ne prouve rien.

Il le querelle ensuite d'avoir soutenu que les Propheties alleguées dans les Evangiles & par les Apôtres, pour prouver que Jesus-Christ étoit le Messie, étoient des Allegories, qui n'avoient rien de littéral, ni de concluant. Il fait la même accusation contre *Episcopus*, qu'il cite après Mr. *Simon*. Premièrement l'accusation est mal-conçue, car

Tome V. P ni

ni * *Grotius*, ni *Episcopus* ne disent en général que les *Propheties*, citées dans le Nouveau Testament, sont des allegories. Ils disent que les Apôtres apportent peu de passages, pour prouver contre les Incrédulés que Jesus-Christ est le Messie, & qu'ils se contentent de ses miracles & de sa résurrection. On ne peut pas nier que cela ne soit vrai, & ils ne citent même pas pour prouver cette vérité les passages, dont on fait le plus de bruit aujourd'hui; comme la prédiction du *Schilo* du XLIX de la Genèse, le LIII d'Esaïe, & les LXX semaines de Daniel. Mais ils citent, en faisant la vie de Jesus-Christ, plusieurs passages, par lesquels on ne pourroit pas prouver directement qu'il est le Messie; contre des gens qui le nierotent, comme Matth. I, 23. 11, 15, 18, 23. &c. Néanmoins (& c'est ce qu'il faut remarquer en second lieu) *Grotius* & *Episcopus* croient que ces passages ont eu deux sens, l'un litteral & l'autre mystique, dans la vuë de Dieu, quoi que les hommes ne le pussent pas toujours savoir. *Grotius* soutient au long qu'il y avoit deux sortes de propheties, dont l'une est conçue en paroles, qui regardent directement l'événement.

* Voyez l'un & l'autre sur Matth. I, 22.

nement prédit; & l'autre en mots, qui parlent directement de choses arrivées sous l'Ancien Testament, mais qui étoient des images, ou des représentations, de ce qui est arrivé sous le Nouveau. On ne peut pas nier, à moins que d'être opiniâtre, qu'il n'y ait des Propheties de la seconde sorte, citées dans le Nouv. Testament, comme celles que l'on a marquées du I. & du II. Chap. de S. Matthieu. Ce sont des faits clairs & manifestes, & bâtir un Systeme opposé à cela, c'est raisonner en l'air.

Grotius & *Episcopus* n'ont pas nié qu'on ne pût citer, contre les Incrédulés, les Propheties de la première sorte. On peut s'en convaincre parfaitement par la Section IV. du Livre III. des Institutions d'*Episcopus*, où il a excellemment bien prouvé, contre les Juifs, que Jesus-Christ est le Messie; non seulement par ses miracles & par sa résurrection, mais encore par diverses propheties, qui le regardent directement. Ceux qui liront les remarques de ces deux Grands Hommes sur Matth. I, 22. & le Traité d'*Episcopus*, dont je viens de parler, ne pourront pas s'empêcher de concevoir de l'indignation contre l'injuste Censeur, qui

a-entrepris de les diffamer , sans avoir jamais lu leurs Ouvrages. Après cela , il étoit inutile de montrer que les Anciens se sont servis des Propheties , pour prouver que Jesus-Christ étoit le Messie ; puis que ceux qu'il attaque l'ont fait , aussi bien que les Anciens. On peut dire encore davantage , c'est que *Justin Martyr* , *S. Irénée* , *Tertullien* & *Origene* , n'ont jamais prouvé la même vérité , par les Propheties , avec la force , & la netteté , que l'on voit dans ce Traité d'*Episcopus*. S'il faut dire ce que l'on pense , ces Anciens ne favoient pas l'art d'expliquer le Vieux Testament , dont ils n'entendoient pas l'Original , ni n'avoient point de méthode juste de raisonner ; témoin , par exemple , les citations des livres Apocryphes contre les Juifs , qui les rejettoient , & les fausses accusations , que *Justin* fait contre eux , d'avoir corrompu le Vieux Testament ; qu'il ne cite lui même , que sur la version Greque , & même falsifiée , dans son Dialogue contre Tryphon. Comparer ces gens-là à *Gratius* & à *Episcopus* , pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte , & pour la justesse & la solidité des pensées , c'est comparer de petits enfans à des hommes faits. Si l'on ne savoit aujourd'hui

dhui que ce que les Anciens savoient, & si l'on raisonnoit comme eux, on se feroit siffler par les personnes habiles; mais si les Anciens avoient scû ce que *Grotius* savoit, & qu'ils eussent raisonné comme lui, ils se seroient fait admirer, par les Incrédulés, & en auroient gagné bon nombre, qu'ils éloignoient de la foi Chrétienne, en raisonnant mal: comme fait *Justin*, par exemple, contre les Juifs.

Après cela, *Mr. de Meaux* s'étend beaucoup sur le Sémi-pelagianisme de *Grotius*. Mais c'est être bien peu sincère, que de faire querelle à cet habile homme, sur un sentiment approuvé, comme je l'ai déjà dit, sous un autre nom, par le Concile de Trente, par la Cour de Rome, & par tous ceux, qui pressent en France la signature du Formulaire, contre *Jansenius*. Condamner les sentimens de *S. Augustin*, qui sont ceux de *Jansenius*, & vouloir paroître fort ennemi du Sémi-pelagianisme, sont des choses incompatibles. Ceux qui parlent plus sincèrement, reconnoissent que la doctrine de *Melanchthon*, sur la Prédestination & sur la Grace, que *Mr. de Meaux* dit être le Sémi-pelagianisme, dès le commencement de sa Dissertation, est la doctri-

ne de l'Eglise Romaine & du Concile de Trente. Ceux qui parlent ainsi sont des gens d'une aussi grande érudition, & d'une aussi grande autorité, pour le moins, que l'Evêque de Meaux. Ce sont le Cardinal *Hofius*, qui a présidé au Concile de Trente, & le P. *Pezan*, Jésuite. On peut lire là dessus le Chap. XVIII. du livre que le second a fait de la *Doctrine du Concile de Trente* & de *S. Augustin*, & qui est inferé dans le III. Tome de ses *Dogmes Théologiques* de l'édition d'Amsterdam.

Il est vrai que ces gens-là prétendent aussi être du sentiment de *S. Augustin*, quoi qu'ils n'en soient point. Mais dans l'Eglise Romaine, il faut que ceux, qui ne suivent pas ce Pere protestent qu'ils reçoivent sa doctrine; & que ceux, qui la reçoivent, soutiennent qu'ils sont très-éloignez des sentimens de ceux qui la suivent, comme *Luther* & *Calvin*. On trouvera cette énigme expliquée, dans l'*Histoire des Controverses sur la Grace*, dont on a déjà parlé. La vérité est qu'il s'agit ici plus des noms que des choses, & que pour rendre odieux un sentiment, on lui donne un nom diffamé. Parce que ceux qui ont travaillé à faire condamner *Pélage*, en Afrique, & dans le reste de

de l'Occident, ont eu autrefois le dessus, & que sa doctrine n'a plus été examinée; dire que quelque sentiment est conforme à celui de *Pélage*, c'est dire que ce sentiment est condamnable, quoi qu'on ne l'ait jamais bien examiné. Que si l'affaire eût tourné autrement, l'*Augustinianisme* seroit aujourd'hui le nom d'une Hérésie, & le *Pélagianisme* celui de l'Orthodoxie. Mais quoi que les hommes changent les noms des choses, & qu'ils y attachent leur haine, ou leur approbation, les dogmes ne changent pas de nature. Ce qui est vrai demeure vrai, & ce qui est faux demeure faux; malgré les clameurs, que l'on fait pour, ou contre.

Mr. de Meaux accuse *Grotius* d'avoir ignoré les progrès de *S. Augustin*, parce qu'il l'a accusé d'avoir parlé, dans la dispute, qu'il a eue avec les Pélagiens, autrement qu'il ne faisoit auparavant. Cependant Mr. de Meaux ne le peut pas entièrement nier, il dit seulement, que *S. Augustin* fit de nouveaux progrès, dans la doctrine de la Grace, en étudiant, mais que dans le fonds il l'avoit enseignée, dans ses livres à *Simplicien*, quinze ans avant qu'il y eût des Pélagiens au monde. Delà il s'ensuit que *S. Augustin* étant

Prêtre , & même au commencement de son Evêché , avoit ignoré la doctrine de la Prédestination & de la Grace , expliquées à sa maniere ; c'est à dire , depuis l'an ccc xci. qu'il fut fait Prêtre , jusqu'à l'an ccc xcvi , auquel il écrivit les livres à *Simplicien* ; sans que néanmoins on crût qu'il lui manquât rien de nécessaire , pour s'acquitter des fonctions d'un bon Prêtre & d'un bon Evêque , entre lesquelles étoit celle d'expliquer l'Ecriture Sainte. Il est étrange que des dogmes , que l'on a voulu faire passer pour des articles de foi , & pour lesquels on a tant fait de bruit , depuis , fussent si fort ignorés auparavant. Mais non seulement *S. Augustin* ignoroit ces dogmes , mais même il croyoit tout le contraire. C'est ce qui paroît par les livres qu'il a faits étant Prêtre , où il soutient le libre arbitre , comme on avoit accoutumé de le faire , en ce tems-là. On n'a seulement qu'à lire les Rétractations de ces livres , à quoi l'on pourra joindre , si l'on veut , les petites notes de *Phereponus* , sur ces livres de *S. Augustin*. On les trouvera , dans l'*Appendix Augustiniana* , imprimée à Amsterdam l'an 1703.

S. Augustin dit à la vérité , dans son Livre de la Prédestination des Saints
Chap.

Chap. IV. qu'il avoit été principalement convaincu, par 1. Cor. IV, 7. lors qu'il étoit d'un autre sentiment, & que Dieu lui révéla cette doctrine, lors qu'il écrivoit à l'Evêque *Simplicien*, pour sou dre la question, comment la foi vient de Dieu. *Dixi hoc Apostolica præcipue testimonio etiam me ipsum fuisse convictum, cum hac de re aliter sapperem; quam mihi Deus, in hac questione solvenda, cum ad Episcopum Simplicianum scriberem, revelavit.* On voit par là que *S. Augustin* n'aprit cette doctrine, ni en l'entendant prêcher à d'autres, ni par l'instruction particulière, ni par la lecture des livres des Auteurs Ecclesiastiques; mais en méditant sur *S. Paul*, qu'il n'entendoit pas. Il dit, selon sa coutume, que Dieu la lui avoit révélée, ce qui exclut toute instruction humaine. Après cela, qu'on vienne parler de la tradition de l'Eglise, sur une chose qu'un Prêtre & qu'un Evêque fameux, qui étudioit la Théologie au moins depuis six ans, à ne compter que depuis qu'il étoit Ecclesiastique, n'a pû savoir, que par révélation.

Grotius a eu raison de dire que *S. Augustin* étoit allé trop loin, dans la chaleur de la dispute; comme, par exemple, lors qu'il a expliqué le Chap. VI.

P. 5. de

de l'Épître aux Romains de ceux qui sont régénerez, au lieu qu'il est visible qu'il s'agit là d'un homme irrégénéré : comme il le soutient dans le Livre à *Simplicien*, ainsi qu'il le reconnoît lui-même dans ses Rétractations. On a aussi sujet de douter que dès lors *S. Augustin* vît toutes les conséquences de son sentiment ; qu'il ne propose, dans ce livre, que d'une manière assez embarrassée, & plutôt comme un homme qui cherche, que comme s'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit.

Mr. de Meaux trouve aussi mauvais que *Grotius* ait dit que les Peres Grecs ont été d'un autre sentiment, que *S. Augustin*. C'est néanmoins une chose, que *Mr. Habert*, Evêque de Vabres, a soutenue aussi bien que *Grotius*, & sur quoi il a fait un Ouvrage exprès, intitulé *de Gratia, ex Patribus Græcis*, & imprimé à Paris en 1646. Il n'y a qu'à lire ce que * les anciens Apologistes de la Religion Chrétienne ont écrit contre la Destinée, & l'on verra, ou que leurs argumens ne valent rien, ou que le sentiment de *S. Augustin*, qui a introduit une nécessité semblable à celle

* Voyez dans les Tom. II. & III. les Remarques x. & xxvi. sur la 1. Apologie de Justin Martyr.

celle de la Destinée , n'étoit pas celui des Chrétiens. On ne peut rien dire, pour & contre la Destinée, qu'on ne puisse dire pour & contre son sentiment. On n'a encore qu'à lire les derniers chapitres de la *Philocalie d'Origene*, recueillie par S. *Basile* & par S. *Gregoire* de Nazianze. Ils étoient, ce me semble, aussi bien instruits de la Théologie de l'Eglise Greque, que Mr. de *Meaux*. Néanmoins ils sont sur la Prédestination & sur la Grace dans les sentimens d'*Origene*, que l'on a accusé depuis d'avoir été la source du Pélagianisme.

Mr. de *Meaux* n'a aucun égard à tout cela, il se contente de citer un passage de S. *Fulgence*, qui dit que la doctrine de S. *Augustin* avoit toujours été suivie des Peres Grecs & Latins. Mais ce que dit cet Evêque Africain ne peut pas détruire des preuves de fait, entièrement incontestables. Quand il n'y auroit rien d'autre à lui objecter, on diroit qu'il a été mal instruit. On fait d'ailleurs, que ç'a été un homme fort entêté des sentimens de l'Evêque d'Hippone, & qui parle ainsi par pure passion, en faveur de sa propre cause. Mais on dit qu'il y a une troisième Instruction de Mr. de *Meaux*, sur cette matiere,

qu'il promet dans la préface de celle-ci. Je ne l'ai pas encore vuë, mais je ne crains pas qu'elle renverse ce que je viens de dire.

Après avoir dit du mal de *Grotius*, lors qu'il méritoit d'être loué ; nôtre Censeur le louë, en ce en quoi il méritoit d'être blâmé. C'est dans les adoucissmens, qu'il eut pour l'Eglise Romaine, dans les sentimens de laquelle il n'étoit point, & qui, bien loin d'approuver ses travaux, les a condamnés, dans ses *Indices Expurgatoires*, comme le fait aussi Mr. de Meaux. Il étoit facile de voir qu'il n'y auroit pu être reçu, sans signer une profession de foi tout à fait contraire à ses sentimens, & sans rétracter ce qu'il avoit écrit auparavant ; & néanmoins il sembloit s'en approcher le plus qu'il lui étoit possible. Ce n'étoit pas là un effet de la Grace, mais des chagrins qu'on lui avoit donnez injustement, & qu'on lui donnoit encore en sa patrie, où il auroit souhaité passionnément de revenir. Il y entroit apparemment aussi de cet esprit de paix & de charité, qui avoit toujours rendu ce Grand Homme ennemi des disputes. Mais je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, parce que j'en ai déjà parlé, il y a environ dix-neuf

neuf ans, dans la *xvii* Lettre des *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande sur l'Histoire Critique de Mr. Simon*, & peu de tems après dans l'Extrait des Lettres de *Grotius*, qui est dans le I. Tome de la *Bibliothèque Universelle*. Les grands services que *Grotius* a rendus d'ailleurs au Christianisme lui doivent obtenir de tous ceux, qui ont lû ses livres, le pardon de cette foiblesse, & de toutes ses suites.

Nôtre Critique censure enfin *Grotius*, de ce qu'il établit les Souverains seuls juges de tout, dans l'Eglise, même de la foi & de l'administration des Sacramens. Il dit qu'il avoit appuyé cette doctrine d'une prodigieuse, mais vaine érudition, dans deux livres composez durant sa jeunesse, dont le premier est intitulé, *Ordinum Hollandiæ & West-Frisiæ pietas*, & l'autre, qui est posthume, *De imperio summarum Potestatum circa Sacra*. Là toutes questions, même celles de la Foi, se décidoient en dernier ressort, par les Princes Souverains, &c. Mais Mr. de Meaux ne s'est pas donné la peine de lire avec soin ces Traitez. S'il l'avoit fait, il auroit vû que toute la doctrine de *Grotius* se réduit à ceci. C'est 1. que le Souverain est maître des Bâtimens publics,

blics, comme des Eglises, qui sont dans ses terres: 2. qu'il est maître des gages que l'on donne du thrésor public, à ceux qui officient dans ces Bâtimens: 3. que par conséquent personne ne peut prétendre à avoir l'une, ou l'autre de ces choses, malgré le Souverain: 4. que quand il s'élève des disputes, entre les Théologiens, le Souverain peut, après les avoir ouïs, déclarer ceux qu'il veut choisir, pour enseigner publiquement, & aux dépens de l'Etat. Au reste, le jugement du Vrai & du Faux, en matiere de dogmes, est, selon lui, une chose qui appartient à la Conscience, qui ne dépend que de Dieu. Il en est de même des actions, qui sont ordonnées, ou défendues par la Loi divine; & le Souverain n'a pas droit, selon *Grotius*, de défendre de faire ce que Dieu a commandé, ni de commander ce qu'il a défendu. Tout ce à quoi les Sujets sont obligez, en ce cas-là, c'est à ne pas se rebeller, ou à ne pas employer la force, contre leur Souverain, sous prétexte qu'il commande, ou qu'il défend quelque chose contre la Loi Divine; mais à se laisser persecuter patiemment, plutôt que de cesser d'obeir aux Loix de Dieu. Voyez le livre de *Imperio Summarum Potestatum*, Ch. iii.

&

& iv. Il paroît par là, que *Grotius* n'a point prétendu que le Souverain décidât de la foi des peuples ; mais humainement parlant , il ne se peut pas faire que le Magistrat ne favorise ceux dont il croit les sentimens vrais , en leur remettant les bâtimens & les émolumens publics , qui dépendent de lui. Il n'a pas le droit d'ailleurs de persécuter ceux , qui ne sont pas de son opinion , ni ne doit souffrir qu'on leur fasse aucun tort , pendant qu'ils obéissent aux Loix Civiles. Si je m'étendois davantage là-dessus , je tomberois sur la matière de la Tolerance , qui me mèneroit trop loin.

Mr. de *Meaux* donne au contraire à son Eglise, c'est à dire , au Pape , ou aux Conciles , le pouvoir de juger du Vrai & du Faux , & ne laisse aux Souverains que l'honneur d'exécuter ses décrets , sans les examiner , & de lui prêter main forte , pour persécuter tous ceux qui font scrupule de s'y soumettre. Il faudroit entrer dans une controverse Théologique , s'il falloit examiner cette doctrine. Je ne dirai autre chose là-dessus , sinon que lors qu'il y a eu des divisions , les Souverains ont toujours choisi l'un des Partis , & ont favorisé celui qu'ils croyoient le meilleur.

leur. Quand les Empereurs-ont été Ariens, ils ont favorisé le Parti Arien; quand ils ont été Consubstantialistes, ils ont favorisé les Consubstantialistes. Comment voudroit-on qu'ils eussent fait? Falloit-il que *Constance*, qui étoit Arien, soutint les Consubstantialistes; ou que *Théodose*, qui étoit Consubstantialiste, donnât les Eglises publiques aux Ariens? Châque Prince suit ses lumières, en ce qui regarde le dehors; mais le Vrai & le Faux ne dépendent point de la faveur du Souverain, ou de la disgrâce des hommes. C'étoit là la doctrine de *Grotius*, avant que ceux, qui devoient le respecter, l'eussent aigri, par leur ingratitude. Je ne regarde ses autres sentimens, que comme des discours chagrins; que je lui pardonne, en considération des grands services, qu'il a rendus à la Chrétienté, comme je souhaiterois que l'on me pardonnât en pareil cas.

Nôtre Critique, après avoir rapporté quelques uns de ces endroits de *Grotius*, dit, pour conclusion, *qu'il ne fait pas ce qui l'empêcha de se faire Catholique, si ce n'est que peu fidele à la Grace, qui le remplissoit de lumière, il n'acheva pas l'Oeuvre de Dieu. Si ç'a-voit été une grace efficace, il n'auroit pas*

pas pû manquer de la suivre ; car , selon S. *Augustin* , dont nôtre Prélat approuve la doctrine , l'homme n'y sauroit résister. Mais si ce n'a été qu'une grace passagere & inefficace , *Grotius* n'avoit garde d'aller plus loin ; puisqu'on ne sauroit faire aucune bonne action , sans la grace. C'est un vent , selon les sentimens que Mr. de *Meaux* veut paroître suivre , qui nous pousse infailliblement vers le port du salut , à proportion de sa force. S'il ne souffle , que jusqu'à ce que nous soyons à moitié chemin , nous n'avancons plus ; & s'il continue à souffler , il ne manque point de nous y conduire. Nos bonnes , ni nos mauvaises actions ne peuvent rien , à l'égard de ce vent mystique , qui souffle où il veut , & quand il veut , sans avoir égard à ce que nous avons fait. Si ce n'est pas à nous qu'il faut donner la louange , de ce qu'il souffle en nôtre faveur ; il ne faut pas blâmer non plus les hommes , lors qu'il cesse de souffler. Mais , sans s'arrêter aux sentimens de Monfr. de *Bossuet* , disons qu'en cela il faut reconnoître la bonté de la Providence Divine , envers *Grotius* , qu'elle a délivré de la tentation , où il étoit de se réunir à une Eglise ; dont il ne croyoit pas,

pas , dans le fonds , les sentimens véritables.

Grotius , continue-t-il , a toujours voulu être trop savant , & il a peut-être déplu à celui qui aime à confondre les savans du siècle. Mais *Grotius* cessoit de faire usage de sa science , en défendant l'Eglise Romaine ; à qui il commençoit à sacrifier toutes ses lumières , sans y penser. S'il eût consulté ce qu'il savoit , il n'auroit jamais parlé de se réconcilier avec elle. C'étoit son défaut , ajoute notre Critique , d'établir toutes ses maximes les plus certaines , par des éruditions d'une recherche infinie. Mettez que cela soit vrai , ce n'est pas au moins un péché mortel ; ce n'est qu'un défaut de jugement , & Mr. de Meaux le prend d'un ton trop haut , lors qu'il dit , que Dieu peut-être vouloit faire entendre , que cette immense multiplicité de passages , à propos & hors de propos , n'est qu'une ostentation de savoir , aussi dangereuse que vaine , puis qu'elle fait qu'un Auteur s'étourdit lui même , ou éblouit ses Lecteurs ; au lieu que tout consiste en effet à s'attacher aux principes d'une saine & précise Théologie , dont ces grans savans ne s'avisent guere. Et de qui faudra-t-il qu'un homme , comme *Grotius* , qui avoit lû avec un très-grand

grand soin l'Ecriture Sainte, dans ses Originaux, qui l'avoit commentée avec un travail infini, & qui avoit feuilleté pour cela avec application l'Antiquité Chrétienne, aprenne cette Théologie *saine & précise*? Sera-ce de quelque Scholastique, qui n'aura lû ni l'Ecriture, dans les Originaux, ni l'Antiquité Chrétienne, si l'on en excepte quelques Traitez de S. *Augustin*, ou d'un autre Pere Latin, qu'il n'entendoit même qu'à demi? Faudra-t-il qu'il renonce à toutes ses lumieres & à celles de la plus saine Antiquité, pour suivre un homme entierement aveugle, & de l'ignorance duquel, il est parfaitement convaincu? Faudra-t-il qu'il se soumette avenglément à un Evêque de Cour, qui n'a jamais étudié, que très-négligemment, qui a très-peu lû, qui raisonne très-mal & dans qui la Chair & le Sang regnent si visiblement, qu'il se faut crever les yeux, pour ne le pas voir? Ce ne seroit pas là ce qu'on appelle humilité, ce seroit une bêtise, ou un mépris profane de la Verité, pour suivre le gros parti, afin d'y faire fortune. Si Dieu déteste l'orgueil, il ne veut pas néanmoins que l'on méprise les graces que l'on a reçues de lui, & qu'on les sacrifie à des esperances mondai-

daines. Dieu n'aime pas, je l'avotie, les savans fiers & insolens ; mais aime-t-il les ignorans présomptueux, qui sans avoir jamais cultivé ni leur jugement, ni leur mémoire, sans s'être instruits de rien, & sans savoir raisonner juste, prétendent décider de ce qu'ils ne savent pas, regner souverainement sur les Savans, & les persecuter cruellement, s'ils ne se soumettent à leur orgueilleuse ignorance ? Je ne le croi pas, & je suis de plus persuadé que notre Censeur ne crie contre le Savoir, que parce qu'il sent bien que c'est un contrepoison contre la credulité aveugle, & la soumission sans bornes, qu'il prétend que l'on doit à ceux de son Ordre, sans qu'il soit besoin qu'ils aient aucune étude. Si *Grotius* a un peu trop cité, c'est une faute, qui est bien au dessus des meilleurs endroits des livres de ceux qui ont passé leur vie à chercher de grandes fortunes, & qui blessent le bon sens, à chaque pas. Cependant Mr. de Bossuet reconnoît que *Grotius* étoit * *modeste de son naturel*, † que c'étoit un homme infatigable, savant, judicieux même, jusqu'à un certain degré, & ce qu'il avoit de meilleur, qui paroissoit de bonne foi. Il n'y a en effet aucun Interprete de

* Pag. 18. † Pag. 130.

de l'Ecriture, Catholique Romain, qui l'égale en ces qualitez. Son Adversaire voudroit détourner, à cause de cela, ceux de cette Communion de le lire. Car je ne vois aucun motif de sa conduite, que l'envie & le chagrin de voir qu'il ne trouvoit personne à lui opposer. Peut-être néanmoins croyoit-il que si cette maniere d'étudier l'Ecriture s'établissoit, la grande réputation de ces savans en François, & de ces Prédicateurs de Cour s'en iroit en fumée; comme il avoit en effet sujet de le craindre. Dieu veuille que l'étude de l'Ecriture, comme *Grotius* l'avoit faite, s'établisse par tout, & que l'on se fasse honneur de ne suivre que la Révelation Divine, & le Bon-Sens, dont les Loix ne trompent & ne changent jamais? On a vu l'iniquité & la fausseté de la plupart des accusations de feu Mr. de Meaux contre *Grotius*, & l'on en doit conclurre que ce Prélat n'étoit pas capable d'en juger; bien loin d'être en état de donner conseil, touchant les lectures qu'il doit faire un Théologien.

A R-

ARTICLE VI.

HISTOIRE CRITIQUE *des*
Dogmes & des Cultes bons & mau-
vais, qui ont été dans l'Eglise depuis
Adam, jusqu'à Jesus-Christ, où l'on
trouve l'origine de toutes les Idola-
tries de l'ancien Paganisme expliquées
par rapport à celles des Juifs. Par
 Mr. JURIEU. A Amsterdam, chez
 F. l'Honoré & Compagnie. 1704.
 in 4.

CE livre étant un Livre François,
 & l'Auteur un homme qui a fait
 assez de bruit dans le monde ; il n'est
 nullement nécessaire que j'en fasse l'ex-
 trait, pour le faire connoître. Mr. Ju-
 rien a bien fait de publier en François
 ce que *Seldenus* & *Vossius* avoient écrit
 des Dieux des Orientaux, & ce que
Lightfoot avoit imprimé en Anglois du
 Culte des Juifs, en y ajoutant, & en
 y changeant ce qu'il a trouvé à propos.
 La connoissance de ces matieres peut
 beaucoup servir à l'intelligence de l'E-
 criture Sainte ; que ceux qui n'enten-
 dent que le François ne laissent pas que
 de devoir lire, aussi bien que ceux qui
 sa-

savent le Latin, le Grec & l'Hebreu. Quoi qu'en une infinité de choses, je ne ferois pas du sentiment de Mr. *Jurieu*; je ne dirai néanmoins rien de la maniere, dont il a traité son sujet, & dont je croirois qu'on auroit dû le traiter. Il doit être libre à chacun, dans une matiere, où les conjectures sont permises, de choisir celle qui paroît la meilleure. Ceux qui ne seront pas satisfaits de ce qu'il dit, pourront avoir recours aux trois Auteurs que j'ai nommez, & examiner tout dans les sources. Ils ne sont pas obligez d'en croire Mr. *Jurieu*, qui reconnoît d'ailleurs ces savans hommes, comme *ses Peres & ses Maîtres*.

Il censure néanmoins *Lightfoot* de ce qu'il n'a nommé nulle part *Henry Ainsworth*, Théologien Anglois, quoi qu'il l'ait pillé, comme le croit Mr. *Jurieu*. * *Ce livre*, dit-il, en parlant du commentaire d'*Ainsworth* sur le Pentateuque, étoit peu connu en Angleterre, où cette espece de litterature n'est fort en vogue, que depuis 40 ou 50 ans. C'est pourquoi *Lightfoot* a cru le pouvoir piller impunément. Il n'y a guère d'apparence qu'un Livre Anglois, qui avoit paru pendant la jeunesse de *Lightfoot*,

* Dans la Préface.

foot, fût si fort inconnu quelques années après en Angleterre, qu'il pût espérer de le piller, sans qu'on y prît garde, en ce pais-là. D'ailleurs *Lightfoot* ayant presque tout tiré ce qu'il dit du Temple & du Service, qui s'y faisoit, des *Rabbins*, qui est la source où *Ainsworth* avoit aussi puisé; je croirois plutôt qu'ils se rencontrent à cause de cela, que parce que le second a été pillé par le premier. Je suis au moins persuadé que ceux qui ont quelque connoissance des Ecrits de *Lightfoot* ne douteront nullement qu'il n'eût lû les Originaux, & cela étant ainsi, j'aime-rois mieux croire qu'il en a pris ce qu'il dit, que d'*Ainsworth*. Il ne faut pas accuser si facilement un habile homme d'avoir été plagiaire; sur tout lors que l'on a profité de ses lumieres, comme Mr. *Jurieu* avouë qu'il l'a fait des Ouvrages de *Lightfoot*, touchant le Temple de Jerusalem, & le Service, que l'on y faisoit à Dieu.

Mais celui, de qui Mr. *Jurieu* a jugé le plus mal, c'est de *Grotius*. En parlant du passage de Job Chapitre XIX. vers. 25. & 26. après avoir dit qu'il y a *beaucoup d'Interpretes*, qui veulent que Job n'ait entendu qu'une délivrance temporelle, il ajoûte:
le

* le *savant Grotius* est un de ceux, qui nous veulent dérober ce passage; mais il étoit si mauvais Chrétien, que son autorité ne nous doit pas incommoder. L'autorité de *Grotius*, destituée de raisons, ne prouve pas plus, selon moi, que celle d'un autre. Ce sont ses raisons qu'il faut examiner, & non sa personne. Quand *Grotius* auroit été un docteur Juif, si ses raisons étoient bonnes, il ne faudroit pas moins s'y rendre, que si c'étoit un Pere de l'Eglise, qui les eût rapportées. Mais c'est parler très-durement d'un homme, auquel on n'en a encore point vû de pareil dans le parti Réformé. C'est un homme d'une très-grande érudition, d'un travail infini, qui a parfaitement bien prouvé la vérité de la Religion Chrétienne, & qui a fait des Commentaires incomparables, sur le Nouveau Testament, sur tout. C'est un homme dont les mœurs furent irréprochables, & qui souffrit beaucoup, en servant sa patrie, & en tâchant de la tenir en paix. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est qu'il cherchoit à nous rapprocher de l'Eglise Romaine, pour les raisons, que j'ai rapportées dans l'Article précédent, & que je ne répéterai

Tome V.

Q pas

* Part. I. c. 3.

pas ici. Pour cela seul , il ne mérite pas qu'on l'appelle *mauvais Chrétien*. Ceux qui le mal-traiterent injustement, & ceux qui l'aigriront par leurs Ecrits malicieux & satiriques , sans avoir la dixième partie du mérite & de la vertu qu'il avoit , étoient bien plus mauvais Chrétiens que lui. A l'égard des sentimens , s'il n'étoit pas dans ceux de Mr. Jurieu , il n'a pas droit de le traiter de *mauvais Chrétien*, à cause de cela ; à moins qu'il ne veuille que quand on le citera lui-même , les Catholiques Romains & les autres , qui n'approuvent pas ses opinions , disent aussi qu'il étoit si *mauvais Chrétien*, que son autorité ne doit pas nous incommoder. Il vaut bien mieux s'abstenir de paroles injurieuses , de part & d'autre , & opposer seulement raison à raison.

Ce n'est pas le seul endroit , ajoute Mr. Jurieu , qu'il a voulu obscurcir , pour nous ôter des passages , qui soutiennent les vérités fondamentales , dont il étoit fort mal persuadé. Grotius n'a donné aucune marque , dans ses Ecrits , ni dans sa conduite , qui nous puisse faire avoir une si mauvaise opinion de lui. S'il explique quelques passages , autrement qu'on ne fait communément , ce n'est pas qu'il doute des dogmes

dogmes essentiels, que l'on cherche dans ces passages, puis qu'il reconnoît ailleurs la vérité de ces dogmes. Je l'ai déjà dit, dans la xvii. Lettre des *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, sur l'Histoire Critique du Vieux Testament de Mr. Simon.*

Par exemple, je ne croi pas qu'il y ait d'homme assez fou, pour accuser *Grotius* de n'avoir pas crû la Résurrection, parce qu'il a crû que le passage de Job Ch. xix, 25. 26. ne contient pas la Résurrection. *Mr. Jurieu* n'en accuse pas *Mercerus*, ni les autres qui ont été dans la même opinion. Il y a mot pour mot ceci dans Job: *je sai que mon liberateur est vivant, qu'il sera le dernier debout sur la poudre, & que quand après ma peau, on auroit écorché ceci (il entend sa chair, qu'il toucha en disant ces paroles) je verrois Dieu de ma chair. Je le verrois moi, pour moi même, mes yeux le verroient & non un autre.* C'est la maniere la plus simple de traduire ce passage, & l'on voit que Job ne vouloit dire autre chose, sinon qu'il étoit persuadé que Dieu est vivant, & que quand il auroit non seulement perdu sa peau, qui étoit en très-mauvais état par sa maladie, mais encore une partie de sa chair, il espereroit que

Dieu le délivreroit, & se feroit voir à lui, comme il avoit accoustumé. En effet, Dieu lui parut, avant qu'il eût souffert tout le mal qu'il dit ici, & le délivra. Si l'on avoit crû alors clairement la résurrection des morts & les récompenses après la vie, les amis de Job n'étoient pas si bêtes, que de ne savoir pas lui dire, que s'il étoit mal-traité ici, il en seroit récompensé, dans l'autre vie, pourvu qu'il souffrît constamment. C'est l'unique consolation, qui leur devoit venir dans l'esprit. S'ils étoient assez stupides, pour ne pas s'aviser d'une chose aussi facile, & aussi nécessaire, au moins Dieu l'auroit dite. D'ailleurs on ne trouveroit pas un dogme de cette conséquence dit en passant & sous des paroles ambiguës. Ce livre & les autres du V. Test. seroient pleins d'une si grande Verité, comme le N. Test. l'est. Les Grecs & les Romains parlent aussi, lors que l'occasion s'en présente, de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenses de l'autre vie. Quand les paroles de Job seroient plus expresses, ces raisons sont assez fortes pour nous persuader qu'il n'y faudroit pas chercher la résurrection, ou pour le moins qu'on ne doit pas quereller ceux qui ne croient pas qu'el-

qu'elle y soit. Cependant Mr. Jurieu prétend qu'on ne peut pas refuser à l'Eglise de ce tems-là *une connoissance très-distincte & une foi très-ferme de l'immortalité de l'ame, & des recompenses & des peines du siecle à venir.* D'où vient donc qu'il n'en est parlé nulle part expressement, dans les livres de l'Ancien Testament ? C'est, dit Mr. Jurieu, *que les Anciens ont jugé cela inutile.* Dieu soit loüé de ce que Notre Seigneur & ses Apôtres n'ont pas été du même sentiment ! Sans cela, nous serions étrangement en peine de savoir si nous devons attendre quelque chose après la mort. Il faudroit apprendre cette grande verité des Philosophes, & non de l'Ecriture Sainte. Mais Mr. Jurieu dit que cela étoit regardé comme inutile, *parce que ces veritez sont les principes qui se présupposent en toute Religion & sans lesquels il seroit impossible d'établir dans les esprits aucune veritable crainte de Dieu.* C'est pour cela qu'il en falloir parler, quand on consolait les malheureux, ou qu'on exhortoit les hommes à la piété ; au lieu de parler de peines & de récompenses temporelles, qui ne sont rien, en comparaison des autres. Ce ne sont pas d'ailleurs des choses que les sens nous apprennent,

ou que des peuples grossiers pussent découvrir en raisonnant. Cette difficulté est si grande, qu'elle est plus que suffisante pour excuser Grotius & les autres, qui ne voyent pas la résurrection dans le passage de Job.

Il y a encore un autre * endroit dans ce livre, où Mr. Jurieu parle mal de Grotius. C'est là où il traite des *Theraphims*, & où après avoir terrassé Jacques Gaffarel auteur du livre intitulé *Curiositez Inouies*, & expliqué un endroit de S. Jérôme touchant ces images, il continue ainsi : *Je me suis donné la peine de déchiffrer ce passage de S. Jérôme, non pas à cause de Gaffarel, mais du savant Grotius qui dit † : Cherubinorum habuisse formam Theraphim censet Hieronymus ad Marcel-lam & in Sam. XXI 1. & 2. Sam. VI, 24. Je suis persuadé que Grotius cite S. Jérôme en cet endroit sur la foi de Gaffarel, & cela d'une manière si peu exacte, qu'il cite de S. Jérôme des Commentaires sur les deux premiers livres de Samuel, qui n'ont jamais été ; seulement parce qu'il les a trouvez citez à la marge de Gaffarel ; ce qui nous fait voir que les grands hommes ne sont pas toujours originaux, & qu'ils copient souvent,*

avec

* Part. III. c. 2. † In Lib. Jud. 18. 4.

avec bien de l'imprudence, de très-méchans Auteurs. Au reste, qu'on examine ce passage même de *S. Jérôme* & l'on verra qu'il ne dit rien que ce que je viens d'expliquer. Je ne le croi pas, mais je n'entreprendrai pas ici de le faire voir. Je dirai seulement que je m'étonne que *Mr. Jurieu* n'ait point peur que quelque homme de loisir n'examine le grand nombre de citations, qu'il y a dans son livre, & qu'il ne le trouve lui même en de semblables fautes. Il y auroit là de quoi embellir le IV. Tome du *Dictionnaire Critique*.

Il faut néanmoins tomber d'accord, de bonne foi, que la pensée de *Mr. Jurieu* paroît d'abord assez vrai-semblable; car il est vrai que *Grotius* cite les mêmes passages que *Gaffarel* a mis à la marge. Mais il est bon d'examiner, avec quelque exactitude, l'un & l'autre; peut-être ne les trouvera-t-on coupables, que de quelque négligence; qui paroît encore plus grande qu'elle n'est, apparemment par la faute des Copistes, ou des Imprimeurs, dont ils ne sont pas responsables. Ce n'est pas que je veuille, en aucune maniere, comparer *Gaffarel* à *Grotius*, ni que je m'intéresse dans la réputation du premier; que *Mr. Jurieu* a raison de mé-

priser. Mais si c'étoit un homme d'un très-petit jugement, & entêté de mille fadaïses, il faut avouer qu'il avoit assez de lecture, & quelque connoissance des Langues Orientales.

Gaffarel dit donc, dans son Chap. III. des *Curiositez inouïes* §. 5. que les *Theraphims* étoient des images sacrées, sur quoi il cite S. *Jérôme*, & rapporte les paroles de ce Pere sur *Osée* III, 4. Mais il met en marge: *in* 1. *Reg.* XXII. & 2. *Reg.* VI, 14. Encore qu'il soit vrai, quoi qu'en dise Mr. *Jurieu*, que S. *Jérôme* avoit écrit sur les Rois des *Questions*, qu'il cite lui même sur les mots *Boses* & *Namoth* dans les lieux *Hebraïques*; on fait que les *Questions Hebraïques* que l'on a aujourd'hui sur ces livres ne sont pas de lui, & d'ailleurs il n'y a rien de semblable dans ces *Questions*. Il est encore certain que dans les Chapitres des livres des Rois, qu'il cite, soit que l'on entende ceux de *Samuel*; comme l'on a accoutumé de les citer, selon l'usage des anciennes versions; ou ceux que les Juifs appellent proprement ainsi, il n'y est pas fait mention des *Theraphims*. Cela me fait croire que le Copiste ou l'Imprimeur de *Gaffarel* n'aura pas sù déchiffrer ce qu'il avoit mis en marge. Peut-être avoit-il mis: *in* *Osée* III, 4. & 4. *Reg.*

4. Reg. 23, 24. pour dire que le mot de Teraphim se trouve dans ces passages, comme il est vrai. Son livre est imprimé, * avec tant de fautes d'impression, que cela est assez vrai-semblable. Il cite en suite des paroles de S. Jérôme, dans son Epître à Marcella, touchant la même chose.

Grotius, dans son Commentaire sur le livre des Juges Ch. xvi, 5. sur le mot *Theraphim*, dit: *μωρὸν μὲν, quæ Cherubinorum habuisse formam censet Hieronymus ad Marcellam* & 1. Sam. xxi. & 2. Sam. vi, 14. *quomodo accipiendum etiam videtur*. Osée iii, 4. Je ne voudrois pas assurer que Grotius n'a pas copié ces deux premières citations de Gaffarel, qui sont entièrement fausses. Mais je ne croi pas que Grotius se soit imaginé, sur la bonne foi de Gaffarel, que l'on avoit encore les véritables remarques de S. Jérôme sur les livres de Samuel. Ce savant homme ne dit pas & in Sam. xxi. comme Mr. Jurieu le lui fait dire, mais après avoir cité la Lettre à Marcella, il ajoute, & 1. Sam. &c. par où il semble vouloir dire, que le mot de *Theraphim* se prenoit dans ces passages pour un simulacre, aussi bien qu'Osée iii, 4. Je soupçon-

Q 5

ne-

* En France, en 1637. sans nom de lieu.

neroïſ que devant & 1. Sam. &c. il manque quelque choſe. Ainſi la faute que *Grotius* auroit faite, en cette occaſion, ſeroit non d'avoir cité un livre de *S. Jérôme*, qui n'eſt plus; mais d'avoir crû ſur la foi de *Gaffarel* ou de quelque autre, que le mot de *Theraphim* ſe trouvoit dans les paſſages de *Samuel* qu'il a citez, ſans vérifier les citations. Peut-être y a-t-il encore ici quelque autre faute d'impreſſion.

Si l'on veut ſavoir ſi un habile homme eſt capable de ſemblables inadvertences & de laiſſer paſſer des fautes d'impreſſion, il ne faut que lire le paſſage même de *Mr. Jurieu*, dont il s'agit. Premièrement, il dit qu'il n'y a jamais eu de *Queſtions Hebraïques* de *S. Jérôme*, ſur les livres de *Samuel*; en quoi il ſe trompe, puis que *S. Jérôme* les cite, comme on l'a dit. Secondement, il cite *Grotius in lib. Jud. xviii, 4.* au lieu de *xvii, 5.* Troiſiément, il lui fait dire *in Sam. xxii.* pour *1. Sam. xxii.* comme je l'ai remarqué. On ne cite jamais les livres de *Samuel*, ſans mettre au devant ſi c'eſt le 1. ou le 2. Quatrièmement, il lui fait citer *2. Sam. vi, 24.* au lieu de *vi, 14.* Cinquièmement, il dit que *Grotius* cite les commentaires de *S. Jérôme*, ſur les deux

ERE-

PREMIERS livres de Samuel. Il a voulu dire sur les deux livres de Samuel, ou sur les deux premiers livres des Rois. Il n'y a là, comme je croi, aucune mauvaise foi, mais une pure inadvertence, que l'on pardonnera volontiers à Mr. *Jurieu*, pourvu qu'il pardonne de même à *Grotius*.

D'ailleurs il ne pourroit pas faire un crime à *Grotius*, de ce qu'il citeroit les *Questions Hébraïques sur les Rois*, que nous avons à présent dans le III. Tome de ses Oeuvres de l'Edition d'*Erasme*, comme de S. *Jérôme*; parce que ce livre porte son nom, & que l'on ne discute pas toujours si les livres sont intitulez comme ils doivent l'être ou non. Monfr. *Jurieu* lui même (Part. II. Ch. 2. p. 239.) cite comme de S. *Jérôme*, la suite de ces mêmes Questions supposées, sur le 2. des Chroniques. Si quelcun l'alloit accuser là-dessus d'avoir cité un livre qui ne fut jamais, il lui répondroit sans doute que ce livre existe encore, quoi qu'il ne soit pas de S. *Jérôme*; & qu'il ne l'a cité sous le nom de ce Père, qu'en suivant les Editions, où il porte ce nom.

Pour moi, je serois satisfait de cette réponse, & je ne le chicanerois pas da-

avantage. On fait quelquefois des fautes de mémoire , sur lesquelles il est injuste de faire beaucoup de bruit. Mr. *Jurieu* , par exemple , au Ch. 3. de la I. Partie , dit que *S. Augustin* , dans le X. Livre de la Cité de Dieu , rapporte quantité de passages des Platoniciens , de Porphyre , de Jamblique , de Plotin , de Proclus, &c. qui sont fort exprès , pour prouver qu'en Dieu , il y a une pluralité de personnes. Il est vrai que *S. Augustin* cite , dans ce livre , *Porphyre & Plotin* , & sur tout le premier , mais il n'y cite point *Jamblique*. Il en fait seulement mention au Ch. 12. du Livre VIII. Mais pour *Proclus* , il ne le cite point du tout ; parce que *Proclus* , * qui étoit né l'an cccc xii , le 8 de Février , ne pouvoit pas avoir cinq ans complets l'an cccc xvi. au quel le X. Livre de la Cité de Dieu parut. Il ne l'a pas cité ailleurs non plus , parce que *Proclus* n'avoit qu'environ dix-neuf ans , lors que *S. Augustin* est mort , c'est à dire , en cccc xxx. Soit que Mr. *Jurieu* ait commis cette faute , par un manquement de mémoire , soit que son attention , lassée par d'autres choses , la lui ait fait commettre ;

* Voyez les Prolegomenes de Mr. *Fabricius* , sur la vie de ce Philosophe , Ch. II.

tre ; je ne voudrois pas le quereller, pour si peu de chose, je voudrois seulement qu'il reprît *Grotius*, avec les égards, qui sont dûs à un si Grand Homme.

Je ne croi pas non plus, qu'il faille traiter de plagiaires ceux qui débitent quelque pensée, après un autre. Il se peut faire que la même pensée vienne à deux personnes, & je ne doute pas que Mr. *Jurieu* ne l'ait éprouvé plusieurs fois, dans le cours de ses études. J'en trouve un exemple considerable, dans * cet Ouvrage. Il débite, comme *une notable conjecture, touchant l'origine, le nom & la fable des Harpyes*, que le mot *Αἰπύλα* vient de l'Hebreu *Arbeh* ארבה, qui signifie *une Sauterelle*; de sorte que, selon lui, les Harpyes n'ont été que des Sauterelles. C'est une pensée, que j'avois publiée il y a long-tems, dans le I. Tome de la Biblioth. Universelle, qui parut en MDC LXXXVI. & ensuite dans une Dissertation Latine, qui est à la fin de ma Genese, publiée en MDC XCIII. On y verra cette pensée soutenue, avec tout l'appareil nécessaire, pour faire passer une découverte de cette sorte, quand on la produit la premiere fois. Je n'ai garde

Q 7 néan-

* *Part. IV. c. 4. p. 633.*

néanmoins de dire que Mr. *Jurieu* est un plagiaire, & je croi qu'il ne m'accusera pas d'avoir pris cette pensée de lui. Je me félicite au contraire, qu'il ait pensé la même chose, & je regarde cela comme une grande confirmation de ma conjecture.

Je n'ai rien à ajouter à cela, sinon que je n'ai pas choisi les endroits de Mr. *Jurieu*, sur lesquels j'ai fait quelques remarques, après avoir lû tout son livre, & cherché long-tems. Ils me sont tombez, par hazard, sous la main, & je m'y suis arrêté, sans en vouloir chercher d'autres. Nous devons lui & moi en faire usage, pour devenir plus moderez & plus retenus, quand il s'agit de juger des fautes, que de plus habiles gens que nous peuvent avoir commises.

ARTICLE VII.

HISTOIRE DES YNCAS,
Rois du Perou, contenant leur origine, depuis le premier Ynca Manco Capac, leur établissement, leur idolatrie, leurs sacrifices, leurs loix, leurs conquêtes, les merveilles du Temple du Soleil, & tout l'état de
 ce

ce grand Empire, avant que les Espagnols s'en rendissent maîtres. Avec une description des Animaux, des Fruits, des Mineraux, des Plantes, &c. Traduite de l'Espagnol de l'Ynca GARCILASSO DE LA VEGA, par Jean Bandoïn. A Amsterdam, chez Gerard Kuyper, 1704. en deux Voll. in 12. dont le I. a pagg. 512. & le II. pagg. 492. sans les Préfaces & les Indices.

L'HISTOIRE des Yncas, par Garcilasso de la Vega, de la traduction de J. Bandoïn, étoit assez connue; mais elle étoit devenue très-rare, dans ces Provinces, ce qui faisoit qu'on la vendoit fort cher. Cependant on s'empressoit de l'acheter, comme l'Histoire la meilleure, la plus naïve & la plus sincère que nous ayons de ce pais-là. En effet, on ne peut pas douter qu'elle n'ait ces qualitez; mais quand on la lisoit, on y trouvoit non seulement un très-mauvais langage, mais encore une infinité de redites inutiles, & ennuyeuses. Le Libraire, qui avoit dessein d'imprimer ce Livre, averti de ce défaut, l'a fait retoucher; ce que l'on a fait sans changer quoi que ce soit dans le sens, & sans retrancher aucun fait,

à moins qu'il ne fût redit dans la même page. Le bon *Garcilasso de la Vega*, Peruvien de naissance, quoique civilisé, par une éducation Espagnole, avoit beaucoup encore retenu de la simplicité de sa nation, & ne savoit ce que c'étoit que l'art d'écrire d'une manière serrée, & réglée. Ainsi son stile méritoit d'être retouché, afin qu'on pût profiter sans ennui des excellentes choses que l'on y trouve.

Il renferme, en IX Livres, toute l'histoire du Pérou, depuis le premier *Yncá*, ou Prince, jusqu'au troisième, nommé *Atahualpa*, que les Espagnols firent mourir, quand ils se furent rendus maîtres du Pérou. On ne fait pas combien d'années cet Etat a subsisté, parce que les peuples de l'Amerique n'avoient pas l'usage de l'écriture, & que ce que l'on en a pu savoir, n'a été que par tradition orale. *Garcilasso de la Vega*, qui acheva d'écrire cette histoire en 1602. étoit de la race des Yncas, & comme il savoit la langue du pays, & qu'il en connoissoit les coutumes par lui même; il a été en état de faire une meilleure Histoire que les Auteurs Espagnols, dont il remarque souvent les bévues.

Il nous apprend * que celui, qui découvrit le premier l'Amerique, fut un nommé *Alonso Sanchez* de Huelva, village du Comté de Niebla en Espagne. Cet homme portoit des marchandises d'Espagne à l'Ile de Madere, & de cette Ile en Espagne. Il fut porté en MCCCC LXXXIV, par une tempête, jusqu'à l'île de S. Domingue, d'où il revint avec beaucoup de peine dans l'Ile de Tercere, où il logea chez *Christofle Colomb* Genoïs ; qui profita ensuite, comme l'on fait, de ses Mémoires. Depuis que l'on est instruit des vents, qui soufflent constamment dans la mer qui est entre l'Afrique & l'Amerique, & que l'on sait que depuis le 30 degré de latitude Septentrionale ils sont toujours entre le Nord & l'Est, on n'est plus surpris que l'on ait pû découvrir l'Amerique, puisque les vents y mènent tout droit. L'opinion de ceux qui croient que les Phéniciens, qui ont les premiers navigué l'Océan Atlantique, sont ceux qui ont les premiers peuplé l'Amerique, me paroît beaucoup plus vrai-semblable ; que celle de ceux, qui croient que l'on y est allé par le Nord. Je croirois assez facilement que quelque peu de gens y ayant fait
 nau-

* *Liv. I. ch. 3.*

naufrage en divers tems, & ayant perdu ainsi tous leurs utenciles, ils y étoient demeurez destituez de tout; ce qui a fait que des arts, connus en Asie & en Europe, depuis quelques milliers d'années, & très-utiles à la vie, n'étoient point connus en Amerique, quand les Espagnols y arriverent; comme l'art de manier le fer, & d'en faire les instrumens nécessaires à la vie, l'art d'écrire, &c. Ceux qui arrivent nuds dans un país, & qui doivent travailler à chercher de quoi satisfaire la faim, ne sont guère en état d'aller chercher des mines; & ils meurent bien-tôt, pour la plupart. Quelquefois on tire des preuves de la ressemblance des Langues, mais dans une longue suite de siecles, par la division des familles, qui se séparent, & qui vont habiter en differens lieux, & ensuite par le mélange des nations différentes, qui se réunissent; les Langues changent si fort, que l'on ne sauroit reconnoître leur origine. Autrement, il se pourroit faire que l'on reconnût quelque trace de la Langue des Phéniciens dans la leur. Le mot *Tuca*, par exemple, n'est pas éloigné de la Racine *Hanak*, qui signifie un *collier*, d'où vient que quelques familles de Phénicie s'appelloient *Hana-*
na-

makim & enfans d'*Hanak*. On croit même que ce mot Grec *Phoenix*, est une corruption de *Ben-hanak*, enfant du collier. Voyez là-dessus * *Bochart*, dans son *Chanaan*.

Mais il faudroit mieux savoir les Langues de ces pais-là, pour en pouvoir juger. Il y en avoit une, qui étoit particuliere aux *Yncas*, ou gens du sang royal, & que le peuple ne parloit point. Il y en avoit de particulieres dans les Provinces, & une générale de tout l'Empire. Je ne suis nullement instruit de ces Langues, pour en former aucun jugement.

L'Auteur, dans les Chap. iv, & v. du I. Livre, fait voir que le mot de *Perou* est un mot inconnu aux Américains, qui n'avoient point de nom qui signifiât tout le Royaume des *Yncas*, quoi qu'il y eût des noms de chaque Province; entre lesquelles néanmoins il n'y en avoit aucune, qui se nominât *Perou*. Ce nom n'a pas laissé de tromper † quelques Savans, qui vouloient chercher le *Parvajim* de Salomon dans l'Amerique.

Quoi que l'Auteur favorise sans doute un peu sa nation, il appuye ordinairement

* *Chanaan*, Lib. I. c. 1. † *Vide ejusdem Phal.* Lib. II. c. 27.

rement ce qu'il dit , par l'autorité des Auteurs Espagnols, qui avoient appris la même chose de divers Indiens ; par où il paroît qu'il rapporte effectivement la tradition des habitans du Perou. En faisant la vie des douze Yncas, il mêle parci-parlà divers Chapitres , où il traite de leurs Loix , & de leurs Coûtumes , aussi bien que des singularitez du pais. Il a crû devoir en user ainsi , parce que les guerres des Yncas contre leurs voisins se ressemblant assez , il craignoit de les raconter toutes de suite. Au contraire, la description des Loix & des Coûtumes , qui contient plus de variété , est infiniment plus divertissante. Il auroit néanmoins mieux fait de ranger méthodiquement ce qu'il dit des Opinions, des Loix, des Usages, &c. parce qu'on pourroit s'en former , avec plus de facilité, une idée exacte & complete.

Si ce qu'il dit des Opinions, des Loix & des Mœurs des sujets des Yncas est vrai, il n'y a point eu d'Empire Idolatre, dans les autres parties du Monde, sans en excepter ceux des nations les plus polies & les plus savantes , où il y ait eu de si bonnes Loix, & où elles aient été si bien observées. La Religion , qui consistoit principalement à ado-

adorer & à sacrifier au Soleil ; qu'ils croyoient le pere de leurs Yncas, non des victimes humaines, comme on faisoit dans le reste de l'Amerique, mais des bêtes, & d'autres choses ; a été la moins gâtée ; qu'il y ait eu parmi les Idolâtres. Outre le Soleil, ils disoient qu'il y avoit une autre Divinité qu'ils nommoient *Pacha-camás* ; mot qui signifie *celui qui anime le monde*. Ils parloient de ce Dieu, comme d'un Être invisible, dont la nature leur étoit inconnue ; & qui avoit créé le Soleil même & les étoiles. Ils croyoient aussi l'Immortalité de l'Ame, & avoient même une idée confuse de la Résurrection, à ce que dit *Garcilasso de la Vega* ; qui d'ailleurs se moque avec raison de ceux qui cherchent trop de ressemblance entre la Théologie des Péruviens & celle des Chrétiens. Supposé que ce que dit notre Auteur soit véritable, on peut dire qu'une Société Idolâtre, comme celle-là, étoit incomparablement meilleure que ne le seroit une Société d'Athées ; & qu'à bien des égards, on la peut préférer à certaines Sociétés, qui ont d'ailleurs de meilleurs fondemens. Mais ces sortes de comparaisons sont d'une longue discussion.

Ceux

Ceux qui n'ont pas encore lû cette histoire, seront charmez de l'excellente Police des Peruviens, de la charité qu'ils avoient pour les pauvres, les veuves & les orphelins, & de l'innocence de leurs mœurs; à les considérer comme des peuples destituez des lumières de la Révelation. Il y aura même bien des gens, qui seront plus édifiez des *Vertus Morales* des Américains, destituez des lumières du Ciel; que des *Vertus Théologiques* des Espagnols, qui sont, comme ils le croient, les meilleurs Chrétiens du monde. Au moins il est certain que ceux, que les Yncas conqueroient, en devenoient plus raisonnables & plus heureux qu'ils n'étoient auparavant: au lieu que les Indiens tombant entre les mains des Espagnols, devinrent la proie d'une nation fière, avare, injuste & cruelle, pour laquelle ils ne pouvoient avoir que de l'horreur. Les Indiens faisoient honneur aux lumières de la Nature, & les Espagnols deshonoreroient l'Evangile. Il ne faut que lire ce que les Auteurs Espagnols eux mêmes, comme *Barthelemi de las Casas*, en ont avoué.

Je ne m'arrêterai pas plus long-tems là-dessus, & je n'entreprendrai pas de faire aucun Extrait d'un livre, qui se
fera

fera assez lire à ceux qui l'auront commencé. Le Libraire fera fort bien de publier de même l'histoire que *Garcilasso de la Vega* a faite des guerres civiles des Espagnols, dans les Indes.

ARTICLE VIII.

I. *Varias Antiquetades de España, Africa, y otras Provincias, por el Doctor BERNARDO ALDRETE, Canonigo en la Sancta Iglesia di Cordona. En Amberes, a costa de Juan Hafrey, año 1614.*

UN de mes Amis m'ayant indiqué cet Ouvrage, comme un Recueil d'Antiquitez remarquables, non seulement d'Espagne, mais encore d'Afrique, & dans lequel on trouvoit des caracteres Puniques; je l'ai acheté, à la premiere occasion, que j'en ai trouvé. Après l'avoir parcouru, j'ai crû que le Public seroit bien aise de savoir quel livre c'est. Il y a beaucoup de livres peu connus, qui mériteroient mieux d'être lus, que bien des autres, que l'on lit & relit. *Bernard Aldrete*, Chanoine de Cordoue, étoit un homme savant & dans les belles Lettres & dans

dans les Langues Orientales ; & quoi qu'il ne traite pas les choses , avec cette méthode fine & exacte , que l'on a eue depuis , il ne laisse pas de faire paroître beaucoup d'érudition. Il cite en Latin les passages des Auteurs Latins , dont il a besoin ; mais pour les Grecs , il se contente de les citer en Latin , apparemment pour ne pas épouventer les Espagnols.

Cet Ouvrage est divisé en quatre livres , dont deux regardent les Antiquitez d'Espagne , & les deux autres celles d'Afrique. J'indiquerai les principales matieres , dont l'Auteur traite dans ces Livres , selon l'ordre auquel elles sont proposées.

I. 1. IL * montre avant toutes choses , par quelques autoritez des Anciens , que ce ne fut pas sans un dessein particulier de la Providence Divine que l'Empire Romain se rendit maître de la plus peuplée partie du monde , & y établit sa Langue avec sa domination ; puis que cette Langue , commune aux sujets de l'Empire , facilita infiniment la prédication de l'Evangile , dans toute son étendue. C'est ainsi que l'Espagne le reçut.

2. † Cela donne occasion à l'Auteur de

* *Lib. I. Cap. 2.* † *Cap. 3.*

de parler du fameux *Osius*, Evêque de Cordouë, qui assista au Concile de Nicée, & de le défendre contre ceux qui prétendent qu'il succomba, sous la persécution des Ariens.

3. * Il recherche ensuite, avec beaucoup d'exactitude, quelle a été la situation de la célèbre ville de Numance, qu'il place à l'occident de la source du Duero, & prouve son sentiment par quantité de témoignages des Anciens, & de raisons tirées de l'Histoire.

4. † Il traite ensuite de l'origine de la Langue Espagnole, qui n'est proprement qu'une corruption de la Latine, que les Romains introduisirent peu à peu en Espagne, dès qu'ils y eurent quelque chose, long-tems avant la naissance de Jesus-Christ. L'Auteur le fait voir au long, & montre en suite qu'elle se corromptit premièrement par la venue des Goths en Espagne, qui voulant se servir de la Langue Latine qu'ils ne savoient pas, la corrompirent, & qu'elle se gâta encore, plus par l'invasion des Arabes.

5. ‡ L'Auteur passe de là à la Langue Phénicienne, qui est la Langue que les Colonies des Carthaginois par-

Tome V.

R

loient

* Cap. 4. & seqq. ad 9. † Cap. 11. & seqq. ad 20. ‡ Cap. 21. & seqq. ad 32.

loient en Espagne. Il parle des Phéniciens & des Arabes , & fait voir que c'étoient des peuples fort differents , & dont les Langues étoient très-differentes ; & qu'il n'y eut aucun usage de la langue Arabeſque en Espagne , avant la venue des Mahometans. Pour les Phéniciens & les Carthaginois , ils ne ſe ſervoient nullement des Arabes dans leurs navigations , ni dans leurs armées ; & ce ne fut que tard , que les Romains commencerent à les employer , après que les victoires de Pompée leur eurent ouvert l'Orient.

6. * *Aldrete* vient en ſuite à la Langue Syriaque , ou Araméenne , & à l'Hebraïque , qu'il prétend , ſelon l'opinion vulgaire , être la plus ancienne de toutes , & la mere de la Chaldaïque , de la Syriaque , de l'Arabique & de la Phénicienne : comme la Latine l'eſt de l'Eſpagnoles , de l'Italienne , & de la Françoisé. L'Auteur parle des Chaldéens & de leur Langue , & de la maniere dont les Hebreux perdirent l'usage de la leur , pendant qu'ils étoient en Chaldée. Comme la Syrie renfermoit pluſieurs Provinces , il y avoit diverſes Langues , mais celle qui nous eſt connue n'étoit pas , ſelon l'Auteur ,

tout
* *Cap. 32. & ſeqq. ad. 42. & ſik. Lib. I.*

tout à fait la même que la Chaldaïque. Il traite aussi de la Dialecte Syro-Chaldaïque, qui étoit en usage à Jerusalem du tems de Nôtre Seigneur ; & de l'Arabe, qui est beaucoup plus différente de ces Langues, qu'elles ne le sont entre elles. Enfin il commence à traiter de la Langue Punique, qui ne pouvoit qu'avoir beaucoup d'affinité avec la Syriacque, parce que l'on sait que Carthage étoit une colonie des Tyriens.

II. Dès le commencement du Livre II. l'Auteur * traite des Alphabets des Langues Syriacque & Arabe, & produit quelques Médailles, qu'il donne pour des médailles Puniques, tirées de celles d'*Antonio Augustino*, qui les explique au Dialogue VI. Mais il y a plusieurs défauts dans ces Médailles. Premièrement il y en a quelques unes qui ne sont pas Puniques ; comme une, où il y a d'un côté en caractères Grecs ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ, & de l'autre des lettres Celtiberiques, plutôt que Puniques, & peut-être même qu'il y en a encore quelques unes des autres. Secondement, toutes les têtes qui y sont ne répondent pas assez exactement à celles d'*Antonio Augustino*, comme dans la Médaille, où est la tête d'une femme

R 2 avec

• *Lib. II. Cap. 1.*

avec des Daufins autour , qu'*Aldrete* représente coiffée d'une trompe & de deux dents d'Elephans ; au lieu que dans *Augustino* elle paroît ornée de l'herbe, que l'on voit aux pieds des épics de bled. J'y ai été trompé, avant que d'avoir comparé *Aldrete* avec *Augustino*, & j'ai pris pour une tête de l'*Afrique*, une tête de *Cerès*, ou de *Proserpine*. Troisièmement , les lettres des trois Médailles de Cadix, où l'on voit d'un côté la tête d'Hercule, & de l'autre des Thons , sont très-mal-faites ; comme je l'ai reconnu en examinant attentivement des médailles semblables, qui pourront voir le jour, dans quelque tems d'ici , avec les explications de ces caractères. Cela fait que je n'ose point me fier aux autres, & ce qui m'en empêche encore plus c'est qu'*Aldrete* les peint autrement sur la Médaille, que dans le corps du livre. Ainsi jusqu'à ce qu'on en ait de semblables, on ne peut pas s'y fier, parce que le moindre trait ajouté, ou oublié, ou mal fait, fait méconnoître la lettre. Il y en a néanmoins une, où sous la tête & le cou d'un Cheval , qui est l'emblème de Carthage, il y a écrit en caractères Puniques עללחלה, qu'*Aldrete* lit fort bien *ballehhalaph*, mais qu'il n'ex-

n'explique pas bien. Ces mots signifient *le haut d'un cheval*, & peuvent être le nom de la monnaie, comme on a souvent nommé la monnaie de la figure qui y étoit marquée. Mais c'est ce que je ne puis pas entreprendre de montrer ici.

2. * L'Auteur donne en suite une longue liste des mots Puniques, qu'il avoit recueuillis de divers Auteurs Grecs & Latins, & tâche de rendre raison de leurs significations, par le moyen de la Langue Hébraïque. Il réussit quelquefois fort bien, mais souvent ses conjectures sont un peu forcées. Il y a sujet de s'étonner que le fameux *Bochart*, qui dans le second Livre de son *Chanaan* traite fort au long des mots Phéniciens, & qui a fait un semblable recueil, n'ait rien dit de cet Auteur, qui avoit traité de la même matière avant lui. Il est vrai que *Bochart* est plus exact & plus heureux que lui, dans ses conjectures, & qu'il étoit beaucoup plus savant ; mais s'il avoit connu ce Livre, il auroit eu tort de ne l'avoir pas nommé. Je croirois donc qu'*Al-drete* étoit inconnu à *Bochart*, parce que la Langue Espagnole étant fort peu connue en France, il n'y a guère

R 3. de

* Cap. 2.

de Livres Espagnols. Malgré cela, un Critique impitoyable, qui auroit peu lû *Bochart*, en voyant une infinité de citations, qui lui sont communes avec *Aldrete*, pourroit s'imaginer que celui-ci auroit été pillé par l'autre. Mais ceux, qui ont lû *Bochart* avec soin, ne sauroient douter, qu'il n'eût tiré lui-même des Originaux ce qu'il a de commun avec *Aldrete*.

3. * Cet Auteur traite en suite de la premiere venue des Phéniciens à Cadix, de la fondation de Carthage, des Colonies des Phéniciens & des Carthaginois en Espagne, dont ils possederent une partie. Mais leur Langue ne s'y établit pas communément. On y parloit aussi, en divers lieux, Grec, & Celtiberique. Pour la Langue Punique, le lieu, où on la parloit, étoit l'Afrique autour de Carthage, & l'on avoit même plusieurs livres écrits en cette langue. Il seroit bien à souhaiter, qu'on nous les eût conservez, & que ceux qui entendoient cette Langue en Afrique, en eussent su profiter pour apprendre l'Hebreu; au lieu de tant de livres en mauvais Latin qu'ils ont laissez, & dont nous nous passerions très-facilement. *Aldrete* montre aussi qu'il

y a

* Cap. 3. & seqq. ad 9.

Il y a en Espagne des noms, qui font ou Puniques, ou Arabes, & donne la maniere de les distinguer, par le tems auxquels ils ont été imposez.

4. * Dans le reste du livre, l'Auteur traite au long des sept prétendus Evêques, que les Légendes d'Espagne disent avoir été disciples de S. Jaques. Je ne m'y arrêterai pas.

III. 1. Dans le troisième Livre † il traite de l'Afrique en général, de son nom, qu'il tire du mot פפר *baphar*, qui signifie *de la poussiere*; d'Apher Madianite, dont quelques Anciens tirent ce nom; du nom de Libye, & de celui de Neptune, de ceux de *Phut* & de Fez, qu'il croit venir de פז *phaz*, qui signifie de l'or; de la Getulie, & du pais que l'Ecriture nomme *Chavila*.

2. Il parle ensuite ‡ de l'Afrique, proprement ainsi nommée, ou de la Zeugitane; des Troglodytes, qui passerent d'Arabie en Afrique; des Numides, des Pharusiens, des Massæsyliens, des Lotophages, des Musulans, des Nasamons, & d'autres peuples barbares de l'Afrique; ce qui lui donne occasion de traiter des *Scenites*, ou Nomades de l'Arabie.

R 4 3. Delà

* A Cap. 10. *ad finem.* † Cap. 1. & seqq. ad c. 14. ‡ Cap. 15. & seqq. ad c. 23.

3. * Delà il passe aux colonies des Arabes , qui ont pû aller en Afrique depuis les tems les plus anciens , & à celles des Mahometans. Il montre en suite que les Langues Latine & Punique étoient reçues dans une grande partie de l'Afrique ; il traite de l'Empire des Carthaginois , & de la Barbarie ; & rapporte ce que les Historiens Africains en disent eux mêmes. Il y arriva un grand changement , par l'arrivée des Arabes , qui y portèrent leur Langue & leurs usages , depuis la mer Rouge , jusqu'à la mer Atlantique. L'Auteur finit ce livre , par diverses remarques sur les chameaux & sur les chevaux de l'Afrique.

IV. 1. Dans le quatrième livre l'Auteur continue à éclaircir les Antiquitez de l'Afrique , & fait une partie de l'Histoire de ce païs. † Il montre donc quel fut l'état de la République de Carthage , avant & après la seconde guerre Punique , & quel fut celui de la Numidie , des Mauritanies , & de quelques peuples voisins. En parlant de la Mauritanie Tingitane , il traite de la fable du Géant Antée , & du jardin des Hesperides , sur quoi il rapporte divers passa-

* Cap. 24. & seqq. ad finem libri.

† Cap. 1. & seqq. ad c. 17.

passages des Poètes Latins & Grecs, & recherche l'origine de ces Fables assez judicieusement. Il fait aussi de semblables remarques, sur le mont Atlas, & sur les Iles Hesperides.

2. Il commence en suite à faire l'Histoire d'Afrique, * en faisant voir que la Mauritanie Tingitane dépendoit autrefois de l'Espagne. Il ramasse ce que l'on trouve de cette Histoire dans les Auteurs Payens depuis Jules-César, jusqu'à Constantin, après quoi il continue jusqu'à la venue des Arabes Mahometans, qui, après l'avoir envahie plusieurs fois, & en avoir été chassés, par les Empereurs d'Orient, s'en rendirent enfin maîtres l'an D.C.XCIX. & l'ont toujours gardée depuis. L'Auteur croit que la manière, dont les troupes Imperiales traitoient les Africains, & les vices de ces peuples, dont il fait une affreuse peinture, furent la cause de ce malheur. En tout cela, *Aldrete* fait paroître beaucoup de lecture des Auteurs sacrés & profanes, aussi bien que des meilleurs Ecrivains modernes, qu'il y eût de son tems.

Il y a encore, dans les deux derniers Livres, & sur tout dans le troisième, bien des matériaux, qui sont les mê-

R 5. . . mes,

* Cap. 12. & seqq. ad c. ult.

mes, que ceux dont *Bochart* s'est servi, dans son *Chanaan*; mais je ne saurois douter qu'il ne les eût pris dans les Originaux, aussi bien qu'*Aldrete*; qu'il auroit même nommé, s'il l'avoit connu.

II. JACOBI RHENFERDII

Periculum Palmyrenum, sive litteraturæ veteris Palmyrenæ indagandæ & eruendæ ratio & specimen, ad vitam illustrem Gisb. Cuperum, Consulem Daventriensem. Franekeræ apud Halmam 1704. in 4. pagg. 56.

IL y a quelques années * que l'on vit des inscriptions trouvées nouvellement à Palmyre, ville autrefois célèbre de Syrie, mais à présent entièrement ruinée. Il y en a quelques unes, qui sont non seulement Greques, mais aussi en caractères, que personne n'avoit sù lire jusqu'à présent, & que l'on soupçonnoit seulement être les anciens caractères des Syriens. Il y en avoit aussi une semblable, dans les Inscriptions Romaines de *Gruter*, pag. 86. que personne n'avoit pû lire. *Mr. Rhenferd* a travaillé fort heureusement.

* L'an 1698, auquel elles furent imprimées à Utrecht chez *E. Halma*.

sement à les déchiffrer, en expliquant la XIX Inscription de Palmyre, & le commencement de celle qui est à Rome, par le moyen sur tout des noms propres, exprimez dans ces Monumens; qu'il suppose, avec beaucoup d'apparence être les mêmes dans les caractères inconnus, que dans ceux que l'on connoît. Mais comme l'Auteur ne travailloit que sur des copies de ces Monumens, il ne lui a pas été facile de pousser ses découvertes aussi loin, qu'il auroit souhaité. Il faudroit être sur les lieux, & examiner soi-même les Marbres, à loisir, & encore y seroit-on fort embarrassé; parce que les Sculpteurs peuvent avoir mal formé les lettres, que le tems peut les avoir gâtées, & qu'il y peut avoir même des fautes; malheurs qui sont arrivez à quantité de Monumens Grecs & Latins. Outre cela, il y a dans les Langues Orientales plusieurs lettres qui se ressemblent, & l'on en voit grand nombre dans ces Monumens. Mr. *Rhenferd*, après avoir proposé ses conjectures, & montré les difficultez qu'il y a rencontrées, propose un Alphabeth Hebreu, à côté duquel il met les figures des Lettres de Palmyre, qu'il a pu découvrir, & fait des remarques sur chacune.

Il seroit à souhaiter que l'on trouvât plusieurs Monumens semblables , & que l'on en tirât des copies très-exactes. Il y a aussi des Médailles , où l'on trouve de ces caractères , mais il en faudroit avoir des copies assurées , & parfaitement bien faites. Ceux qui en ont de semblables feroient très-bien de les communiquer à Mr. *Rhenferd* , qui a travaillé long-tems sur cette matière , & qui est très-capable d'y réussir.

On ne peut mettre aucun exemple de tout cela , parce qu'on est dépourvu des caractères nécessaires pour cela , & il est bon que les curieux lisent le Livre , qui est court , & où ils trouveront encore d'autres choses nouvelles.

J'avois résolu de parler ici d'un autre Livre imprimé chez le même Libraire , c'est du recueil des Oeuvres de feu Mr. *Gutberlet* , Bibliothécaire de l'Académie de Franeker , mais l'espace me manque à présent.

ARTICLE IX.

- I. *Considerationes Modestæ & Pacificæ controversiarum de JUSTIFICATIONE & PURGATORIO, per GULIELMUM FORBESIIUM S. T. Doctorem*

T. Doctorem & Episcopum Edenburgensem primum; opus postumum diu desideratum. Editio nova, priore, quæ anno 1658. prodiit longè emendatior, & instructa adnotationibus ac tribus Indicibus. Helmst. M D C C I V. in 8. pagg 703. sans les Préfaces & les Indices. Il y a de plus à la fin Compendium Regulæ fidei Catholicæ Veroniæ, qui a neuf feuilles.

CE livre de *Guillaume Forbes* étoit déjà connu, mais étant rare en Allemagne. *Mr. Fabricius*, Professeur en Théologie à Helmstad, a trouvé à propos de le faire rimprimer. On ne peut pas douter que *Forbes* n'eût bien lû l'Antiquité Chrétienne, & encore plus les Scholastiques & les Modernes, & qu'il n'eût même beaucoup de netteté d'esprit, si l'on se donne la peine de lire cet Ouvrage. On peut le regarder comme une histoire nette & exacte des sentimens des Théologiens des derniers siècles, sur les matieres qu'il traite; & il seroit à souhaiter que l'on eût de semblables recherches sur toute la Théologie, pour les consulter au besoin. Mais ni le dessein général, ni divers endroits de cet Ouvrage ne plairont à tout le monde. Le dessein gé-

R 7

ne-

neral n'est pas tant de rechercher ce qui est vrai en soi même, que ce qu'ont crû communément les Théologiens, de fixer l'état des controverses, & de montrer que l'on s'éloigne plus de l'Eglise Romaine, que l'on ne doit. Quoi qu'on ne puisse guère douter qu'il n'ait raison, à quelque égard; on se choque communément, parmi les Protestans, de tout discours qui semble nous rapprocher de l'Eglise Romaine; parce que l'on est à présent convaincu qu'elle ne veut aucune sorte d'accommodement, & qu'elle ne nous recevroit qu'à discretion. Elle s'est toujours moquée des conciliateurs de Religion, & les a le plus mal-traitez qu'elle a pû. On en a vû un exemple, dans *Grotius*, que feu Mr. de Meaux a entrepris de diffamer; & l'on en vit autre-fois de beaucoup plus tristes dans *Marc-Antoine de Dominis*, & dans *Jean Barnes*, que *Forbes* cite assez souvent.

Mais quoi qu'il en soit, quand même la Verité nous seroit désavantageuse, il en faudroit tomber sincèrement d'accord; & si l'on s'étoit trop éloigné de l'Eglise Romaine, il faudroit revenir à ce milieu, dans lequel la Verité se trouve plus souvent, que dans les extremités opposées. C'est elle que
nous

nous devons chercher uniquement, & non la gloire de défendre constamment ce que nous avons une fois commencé de soutenir.

I. Le premier traité de *Forbes* concerne la Justification, & il en examine la Controverse, de la manière dont elle a été traitée par le Cardinal *Bellarmin*, au Tome IV. de ses Controverses. Il montre 1. par une infinité de témoignages des Théologiens Protestans les plus moderez, que la foi ne justifie pas seule, ou que Dieu ne regarde pas comme justes ceux qui croient simplement que Jésus-Christ est mort pour eux, sans se corriger de leurs mauvaises habitudes : 2. Que la cause formelle de la justification n'est pas la justice imputée de Jésus-Christ, quoi qu'elle en soit la cause méritoire : 3. Que cette cause formelle est la justice inhérente, par laquelle Dieu nous rend justes, & nous regarde comme tels, au même tems qu'il nous pardonne nos pechez : 4. Qu'on ne peut pas toujours être assuré si l'on est dans l'état de grace & de justice, mais qu'il est de la prudence d'un Théologien de ne desespérer personne, ni de nourrir dans qui que ce soit une sécurité qui peut lui faire tort : 5. Que personne ne
peut

peut être assuré qu'il perséverera toute sa vie, à être dans l'état de grace, où il se croit être, quoi qu'il puisse être très-assuré que Dieu ne l'abandonnera jamais le premier de son côté : 6. Que les bonnes œuvres sont absolument nécessaires au salut ; sur quoi l'Auteur traite fort bien des questions que l'on propose sur cette matière, & que quelques Théologiens Protestans, qui n'en avoient pas une idée assez claire, ont fait naître ; comme, si Jesus-Christ a été un Législateur proprement dit, qui nous ait donné des commandemens ? S'il est possible de les accomplir, dans l'état auquel nous sommes dans cette vie ? Si toutes les actions des gens de bien sont des pechez ? De quelle manière S. Jaques a entendu que l'on est justifié *par les œuvres* aussi bien que par la foi ? *Forbes* prend sur toutes ces questions le parti le plus raisonnable. Il montre enfin, à l'égard du mérite des œuvres, qu'il est faux que les hommes méritent le salut à la rigueur, comme l'ont crû quelques Docteurs Scholastiques ; mais qu'on peut dire qu'ils le méritent en ce sens, c'est qu'ils font ce à quoi Dieu a promis le salut comme une récompense. Voilà la substance & le résultat du traité de la Justification.

fication , qui en son genre est assurément une très-bonne piece , & la meilleure du Volume. L'Auteur montre que les Catholiques Romains raisonnables tombent d'accord de tous les Chefs , de la maniere dont il les résout.

II. Dans le Traité du Purgatoire, *Forbes* montre fort bien 1. qu'on ne sauroit prouver par l'Ecriture Sainte qu'il y ait un lieu , dans lequel les ames des fideles , obligées de souffrir encore quelques peines temporelles pour leurs pechez mortels , ou pour les veniels , souffrent jusqu'à ce qu'elles soient purgées de ces pechez ; ce que les Catholiques Romains assurent être un article de foi : 2. Qu'on ne sauroit non plus le prouver , par les Peres , dont plusieurs ont crû seulement qu'il y auroit *un feu purgatif* , ou qui a la force de nettoyer , à la fin du monde , par lequel tous les fideles passeront ; & même que cela repugne à la doctrine des Peres. Néanmoins il desapprouve le sentiment des Protestans , qu'il nomme *rigides* , & qui rejettent entierement la priere pour les morts , comme défendue ; parce qu'il n'en est fait aucune mention , ni dans le Vieux , ni dans le Nouveau Testament. La plus forte raison , qu'il

qu'il en ait, c'est que *S. Augustin* assure que de son tems c'étoit l'usage de l'Eglise Catholique; sur quoi il y auroit bien des réflexions à faire, que l'on omet. Néanmoins, il prétend qu'il ne s'enfuit pas de là qu'il y ait un Purgatoire. Il soutient au reste qu'on ne peut pas condamner l'opinion touchant le Purgatoire, comme une Hérésie, quoi que ce soit un dogme peu assuré; mais que l'on ne sauroit désapprouver la priere pour les Morts, puis qu'elle étoit autrefois reçue.

III. L'autre Traité est de l'intercession & de l'invocation des Anges & des Saints. L'Auteur montre 1. que les Anges prient pour nous, selon le sentiment commun des Théologiens, & que l'on peut dire la même chose des Ames des Saints décedez: 2. Qu'à l'égard des Ames des Saints, on ne peut l'entendre que de prieres générales, ou pour ceux que les Saints ont connus, avant que de mourir; parce qu'ils ne savent pas ce qui se passe sur la terre, après leur mort: 3. Que si on en a eu, en certains tems, d'autres sentimens, ils n'ont jamais passé pour des dogmes de foi: 4. Que l'invocation religieuse des Saints ne passe pas, selon les Catholiques, pour une chose nécessaire
au

au salut , & qu'elle est illicite , selon les Protestans : 5. Que néanmoins il n'est ni défendu , ni inutile , de demander aux Anges & aux Saints qu'ils prient Dieu pour nous , ce que l'Auteur prouve au long , par des autoritez anciennes & modernes , après quoi il tâche de réfuter les Protestans : 6. Que néanmoins il y a divers abus , dans la pratique moderne de l'Eglise Romaine , qu'il découvre & qu'il réfute.

IV. Le Traité suivant concerne la médiation de Jesus-Christ , & son mérite. L'Auteur montre 1. qu'à proprement parler , Jesus-Christ n'a fait ses fonctions de Médiateur , que selon sa nature humaine : 2. Que Jesus-Christ a aussi mérité quelque chose pour soi-même.

V. Le cinquième regarde le Sacrement de l'Eucharistie , & est divisé en trois Livres. Dans le premier , l'Auteur traite de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie , & de la maniere dont on y participe. Il fait premierement l'Histoire des divers sentimens qu'il y a eu , parmi les Chrétiens , sur la maniere de la présence de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Il commence par celui de *Zuingle* , qui ne reconnoît aucune présence réelle ,
du

du corps de Jesus-Christ, ni aucun miracle dans l'Eucharistie. *Forbes* rejette ce sentiment, comme contraire à l'Ecriture & à l'Antiquité ; pour s'approcher, autant qu'il lui est possible, de l'Eglise Romaine, en soutenant je ne sai quelle présence réelle, qui est incompréhensible. Sur un si étrange fondement, il prétend montrer 1. que la Transsubstantiation est possible, en quoi il se sert de l'autorité de quelques Théologiens Protestans ; qui, pour dire la vérité, n'avoient aucune idée de ce qu'ils disoient, non plus que lui, qui paroît n'avoir su ce que c'est que Philosophie : 2. Que néanmoins la Transsubstantiation, quoi que possible, est contraire à l'Ecriture & aux plus anciens des Peres : 3. Que la Transsubstantiation, ni la Consubstantiation, ne sont pas des hérésies, & que les indignes ne laissent pas de recevoir le corps de Jesus-Christ. Mais si ces dogmes ne damnent pas, par eux-mêmes, ceux qui les croient ; il faut avouer qu'ils leur brouillent un peu l'esprit, & les conduisent tout droit à dire que Dieu peut faire des choses contradictoires, & par conséquent qu'une chose peut être vraie & fausse en même tems ; d'où il s'ensuit clairement qu'il n'y a rien

rien d'assuré, & que tout raisonnement est inutile, puis qu'il n'y a rien, qui ne puisse être Vrai & Faux, sans que nous le puissions savoir. Voilà où meine une doctrine, qui a d'abord une apparence de pieté, en assurant qu'il ne faut pas limiter la puissance de Dieu; comme si on la limitoit, en niant qu'il ne peut pas faire des choses contradictoires.

Le second Livre regarde la Communion sous les deux especes, son adoration, & quelques autres dogmes controversez. *Forbes* soutient 1. que l'on doit communier sous les deux especes: 2. Que la consecration des élémens se peut faire, par une simple priere: 3. Qu'on pourroit les envoyer aux absens, comme l'on faisoit autrefois: 4. Que l'on peut & que l'on doit adorer le corps de Jesus-Christ, que l'on prend dans l'Eucharistie, & que l'on accuse mal à propos l'Eglise Romaine d'Idolatrie, parce qu'elle n'adore pas le pain, mais le corps de Jesus-Christ. C'est à quoi l'a conduit le dogme de la présence réelle, fondé sur quelques galimathias des Peres, & peut-être fomenté par l'envie de donner aux Protestans Réalistes le moyen d'assister en bonne conscience à la Messe. Il faut

fait remarquer que ce Protestantisme relâché étoit fort à la mode sous Jacques I. & Charles I. Roid'Angleterre, qui établit *Forbes* pour le premier Evêque d'Edimbourg.

Le troisiéme Livre est du Sacrifice de la Messe, & de ce qui en dépend. L'Auteur prétend 1. Que l'on offre à Dieu les élémens de l'Eucharistie, & que l'on fait la commémoration du sacrifice de Jesus-Christ, sans l'offrir de nouveau; ce qui a été l'opinion des anciens Scholastiques, & des plus moderez des Docteurs Catholiques Romains: 2. Que néanmoins on peut dire que la Messe, ou l'Eucharistie est un Sacrifice non seulement Eucharistique, mais aussi Propitiatoire; non qu'il soit la cause de la propitiation & de l'expiation des pechez, ce qui est propre au sacrifice de la croix, mais parce qu'il obtient de Dieu l'application de la propitiation déjà faite, de même que la priere. Cette idée de l'Eucharistie est entièrement ajoûtée à celle que l'on en peut tirer de l'Ecriture; qui représente cette sainte cérémonie, simplement comme la commémoration d'un sacrifice, & non comme un sacrifice. A quoi bon parler très-improprement, pour s'accommoder aux

ex-

expressions trompeuses de l'Eglise Romaine?

Je n'ai pas entrepris de réfuter cet Auteur, qui étoit d'ailleurs un homme d'esprit & de grande lecture. Il ne lui manquoit qu'un peu de bonne Philosophie, & d'étude Critique de l'Ecriture Sainte; ce qui lui auroit donné du dégoût pour ces idées embarrassées, qui l'avoient conduit, sans qu'il y eût pris garde, sur les bords d'un terrible précipice.

ON a ajouté à cette édition *les Regles de la foi Catholique* du P. François Veron, premierement Jesuite, & en suite Docteur en Théologie & Curé de Charenton, fameux Controversiste François; où ce Controversiste fait voir ce que le Concile de Trente a déclaré être de foi, & distingue ce qui n'en est point. Il est certain que cela fait disparaître beaucoup de menuës controverses, que l'on fait sur des choses, qui ne sont pas de foi, & sur lesquelles il est permis de prendre differens partis. Mais quoi qu'il en soit, le Concile de Trente a fait un assez grand nombre de décisions, pour entretenir éternellement des Controverses, parmi les Chrétiens; à moins qu'on ne lui veuille sacrifier la Vérité, ou à cause de la vio-

violence qui le soutient, ou pour participer aux grandeurs du Parti, qui ne le défend, qu'à cause de ces mêmes avantages.

II. JOANNIS FABRICII, *Sacrae Theologiae Doctoris & Professoris Primarii, &c. Consideratio variarum Controversiarum; videlicet, earum quæ nobis intercedunt cum Atheis, Gentilibus, Judæis, Mahomedanis, Socinianis, Anabaptistis, Pontificiis, & Reformatis, in veritate & caritate instituta. Accesserunt indices necessarii, & quædam hætenus inedita Christiani Dreieri, Herm. Conringii, Jo. Conr. Durrii & Joan. Fabricii Auctoris parentis. Helmstadii 1704. in 4. pagg. 608.*
sans les indices.

C'EST ici un Abregé des Controverses, que les Chrétiens en général, les Protestans, ou les Lutheriens, en particulier, ont avec les Adversaires, qui sont nommez dans le titre, en commençant par ceux qui sont les plus éloignez de tous. L'Auteur a mis au devant une petite préface, très-digne d'être lue & relue, & qui contient les qualitez que doit avoir un Controversiste,

siste, mais qui sont aussi rares, que les
 Controverses sont communes. Ce doit
 être premièrement un homme craignant
 Dieu, & un homme de bien, savant,
 laborieux, attentif, judicieux, & qui
 aime également la paix & la vérité;
 afin qu'il puisse agir sans passion, &
 sans préjugé, qu'il ne conçoive pas
 des soupçons téméraires, & qu'il n'in-
 terprete pas mal ce qui peut avoir un
 bon sens. Secondement, il faut qu'il
 distingue les sentimens des Eglises, de
 ceux des Docteurs particuliers, & les
 Ecrits Symboliques, de ceux de cha-
 que Théologien. Troisièmement, il
 faut distinguer les dogmes fondamen-
 taux, de ceux qui ne le sont pas; les
 expressions incommodes & impropres
 de quelques Théologiens, de leurs vé-
 ritables sentimens mieux exprimez; ce
 qu'on enseigne expressément, de ce
 qu'on n'enseigne que par des consé-
 quences, que l'on ne reconnoît même
 pas. Quatrièmement, il ne faut pas
 attribuer les défauts d'un particulier
 aux Sociétez entières, à qui il faut té-
 moigner beaucoup de charité. Cinquiè-
 mement, il ne faut pas puiser les sen-
 timens de nos Adversaires dans les li-
 vres de nos propres Docteurs, mais
 dans les Confessions & dans les Livres

Symboliques de nos Adversaires mêmes.

Ensuite quand il s'agit de traiter une controverse, il ne faut pas multiplier les questions, ni disputer pour disputer, & pour chercher des querelles, qui ne finissent point; mais il faut diminuer, autant qu'il est possible, les querelles, dans la vue d'en venir à une paix. Les sages Princes ne font pas la guerre, pour faire la guerre, mais pour avoir une paix meilleure que celle qu'ils avoient; au moins ce doit être là leur but. Il en doit être de même des Théologiens. Outre cela il faut se proposer, dans chaque controverse, la défense de la vérité, & l'avancement de la piété, en sorte que les controverses nous servent à devenir gens de bien. Il faut les traiter avec sincérité, avec douceur, & avec charité; sans tordre les paroles de nos Adversaires, sans les calomnier, sans les irriter par des traits piquants, ou par des injures.

Ce sont là sans doute de très-bonnes Leçons, que Mr. *Fabricius* donne aux Controversistes, & qu'il a tâché de réduire en pratique dans ce Livre; où il témoigne en effet par tout beaucoup plus de modération, de bonne foi, & d'envie de voir finir les querelles des

Chrè-

Chrétiens, que l'on ne fait communément, dans les livres de Controverse. On ne peut pas entreprendre d'en donner ici d'abregé, parce que le Livre même est un abregé d'un très-grand nombre de Controverses. On se contentera donc d'en marquer la méthode. Il propose 1. les sentimens de ses Adversaires en peu de mots, sans leur imputer ce qu'ils ne croient pas : 2. il les réfute clairement, & aussi brièvement qu'il peut : 3. il indique à la Jeunesse les Auteurs, qui en ont fait quelque jugement, ou qui ont écrit contre eux, afin que ceux qui voudront les puissent consulter. Quand il a dit quelque chose, en termes trop généraux, il l'explique en suite, par des notes. Au reste, il pourra augmenter son livre, par les Ouvrages, qui paroissent tous les jours de nouveau. Par exemple, l'Auteur auroit pû parler, avec plus d'exacitude, des sentimens des Anabaptistes modernes, s'il avoit eu la Confession des *Mennonites*, comme on les appelle, qui a paru en François cette année 1704. dans un petit livre intitulé : *Apologie pour les Protestans, qui croient qu'on ne doit baptizer que ceux, qui sont venus à un âge de raison. Avec un Abregé de leur doctrine,*

S 2

par

par Galenus Abrahamus, Docteur en Médecine, & Ministre de leur Eglise à Amsterdam, traduite du Flamand, chez Ger. Kuyper, in 8.

* POUR bien juger des controverses, qui sont entre les Chrétiens, il faut distinguer, dans chaque Société, trois sortes de sentimens. Les premiers sont des *Sentimens de Religion*, en vertu desquels on croit être sauvé, & sans lesquels on n'espère pas de salut, dans la Société; les seconds des *Sentimens de Controverse*, qui consistent à rejeter, dans son esprit, certains dogmes, qui sont opposez à ceux de cette Société, quoi que l'on ne fasse pas dépendre le salut de cette rejection; & les troisièmes des *Sentimens de Théologie*, ou de *Philosophie*, qui ne sont guère entendus, que des gens du métier, & que le peuple ne pénètre pas, sans qu'on le croie pour cela en danger d'être damné. Il n'y a point de Société Chrétienne, où l'on ne trouve ces trois sortes de sentimens; mais pour faire mieux comprendre la chose, nous prendrons les Sociniens, pour exemple.

I. Les Sociniens établissent donc, pour dogmes de leur Religion, qu'il y a un Etre éternel, tout sage, tout bon

&
* Digression de l'Auteur de la B. C.

& tout puissant, qui a créé le Ciel & la Terre, & tout ce qui y est, & en particulier les hommes, à dessein de leur faire du bien: Que les hommes, qui sont venus à un âge de raison, l'ont tous offensé, en ne vivant pas selon leurs lumières, & ont besoin qu'il leur pardonne leurs péchez; si l'on en excepte néanmoins un seul homme, dont on parlera dans la suite: Que ce Dieu a révélé autrefois sa volonté aux Juifs, par le moyen des Prophètes, dont les livres composent ce que nous appelons le Vieux Testament: Que depuis il l'a révélée d'une manière plus parfaite, par le moyen de son Fils Jésus-Christ, né d'une Vierge, mais d'un autre homme comme nous, quoiqu'il soit sans péché, & assisté d'une manière toute extraordinaire de l'esprit de son Père: Que Jésus-Christ a fait annoncer les mêmes veritez, par le ministère de ses Apôtres, à qui il avoit donné le S. Esprit, & qu'il a envoyez pour les prêcher à tous ceux qui voudroient les entendre: Que cette révelation se trouve dans les Livres du Nouveau Testament, qui contiennent tout ce qu'on doit croire de Dieu & de Jésus-Christ, tout ce qu'on doit faire pour leur obeir, & tout ce qu'on peut espérer d'eux: Que ce Jésus, après

avoir fait une infinité de miracles , à souffert que les Juifs l'attachassent à une croix ; sur laquelle il est expiré , pour confirmer sa doctrine , pour nous donner un exemple , & * pour pouvoir offrir à Dieu son sang , dans le Ciel , afin d'expié nos pechez : Qu'il a été enseveli , qu'il est ressuscité , qu'il est monté au Ciel , où , après avoir expié nos pechez , il regne sur toute la Nature , par le pouvoir que Dieu son Pere lui a donné , & qu'il viendra juger les vivans & les morts , pour récompenser ceux qui auront obeï à l'Evangile ; en ressuscitant leur Corps , pour jouir , avec leurs Ames , d'une heureuse Immortalité ; & en punissant les autres , après avoir aussi ressuscité leurs corps , de peines proportionnées à leurs pechez , & conformes à la Justice Divine : Qu'il faut reconnoître dans Jésus-Christ l'autorité royale , qu'il a reçue de son Pere , dans le Ciel & dans la Terre , lui obeir , lui demander son secours , & l'adorer comme l'unique Lieutenant de Dieu , selon le commandement exprès de son Pere. C'est là proprement , en quoi consiste leur Religion , puis que c'est en vertu de la

** Voyez la Section VII. de leur Catechisme.*

créance de ces Chefs, & d'une vie qui leur soit conforme qu'ils prétendent être sauvez ; car enfin la Religion véritable des Chrétiens est celle, qu'ils croient devoir être observée, pour parvenir au salut, & sans laquelle ils sont persuadés qu'ils ne pourroient pas l'obtenir.

Ces Chefs sont si clairement contenus dans l'Ecriture Sainte, qu'ils se glorifient que tous les Chrétiens les ont toujours crûs & les croient encore. C'est là le contenu des anciens Symboles, & en particulier de celui des Apôtres ; qui est encore plus simple. Ainsi pour les absoudre, ou pour les condamner, à l'égard de ce que l'on appelle *leur Religion* ; il faudroit voir si cela suffit, ou ne suffit pas, pour pouvoir obtenir le pardon de ses pechez. Il faudroit décider si un homme, qui liroit avec sincérité l'Ecriture Sainte, & qui n'y trouveroit que cela ; qu'il croiroit & qu'il observeroit de tout son cœur, prêt d'ailleurs à croire & à observer tout ce qu'il y pourroit découvrir de plus ; si un homme, dis-je, avec cette créance, & disposé de la sorte, seroit indigne de la miséricorde de Dieu.

I I. Secondement, ils ont des senti-
S 4 mens

mens de Controverse ; qui consistent, par exemple , à rejeter ce que l'on enseigne parmi les autres Chrétiens , touchant la Trinité des Personnes , dans une seule Essence Divine , dont la seconde est engendrée par la première , & la troisième procède des deux autres ; touchant l'union Hypostatique de la seconde de ces Personnes avec l'Humanité de Jesus-Christ , en sorte qu'elle ne forme qu'une Personne avec cette Humanité , sans que les autres Personnes Divines soient néanmoins incarnées ; touchant la satisfaction de Jesus-Christ , qui , selon la plupart des autres Chrétiens , a subi en mourant des peines équivalentes à celles que tout le genre humain avoit méritées , de sorte que la Justice de Dieu étant satisfaite à la rigueur , il ne demande des hommes autre chose , sinon qu'ils acceptent , par la foi , cette satisfaction que Jesus-Christ a faite pour eux , &c.

Les Unitaires rejettent ces dogmes , parce qu'ils croient qu'ils ne sont pas révélez , dans l'Ecriture Sainte , & qu'on ne les y peut trouver ; sans aider beaucoup à la Lettre , & sans joindre plusieurs idées Scholastiques à celles que l'Ecriture nous fournit. Ils tâchent de répondre de leur mieux à tous les passages

gés qu'on leur objecte, & de prouver leurs sentimens par d'autres passages, comme on le peut voir dans leur *Catechisme*. Ils croient même que ces dogmes sont contraires à la droite Raison, que la Révélation suppose, & qu'elle ne détruit point. S'ils se tirent avec peine de divers passages, qu'on leur oppose, & s'ils en tordent quelques uns, comme on le leur reproche; il faut avouer qu'il s'agit de choses difficiles & de mystères, qui sont au dessus de la Raison Humaine.

Il est certain que ce sont des Controverses, qui peuvent embarrasser même des gens d'esprit, comme l'expérience l'a fait voir; puis que les Chrétiens ont presque toujours disputé là-dessus. Quoi qu'il en soit, les Sociniens ne font pas consister leur Religion à rejeter ce que les autres Chrétiens croient de ces dogmes, comme s'il falloit le rejeter expressément, pour être sauvé. On pourroit ignorer, selon eux, toutes ces disputes, sans en être moins agréable à Dieu.

Il faudroit ici examiner, si ce en quoi nous differons d'eux est d'aussi grande conséquence, que ce en quoi nous nous accordons; & s'il est juste de damner des gens, qui s'accordent avec

S 5 nous

418 BIBLIOTHEQUE

nous dans les articles de *Religion* dont on a parlé, seulement à cause de leurs sentimens de *Controverse*, sur des matieres difficiles & obscures.

III. Ils ont aussi des sentimens *Théologiques* & *Philosophiques*, comme ce qu'ils croient de la fin des peines des dâmez, qui ne seront pas éternelles, selon eux; qu'il est contradictoire que Dieu prévoye les choses contingentes; qu'on ne peut pas recueillir qu'il y a un Dieu, de la contemplation de la nature, & autres choses semblables.

Mais ils n'imposent la nécessité à aucun Théologien de prendre un certain parti, sur ces questions, & encore moins au peuple. Ils regardent ces sortes de choses, comme des questions difficiles, où on peut suivre divers sentimens. Ainsi quand on réfuteroit tout ce qu'ils disent là dessus, ils croient que leur *Religion* n'en seroit pas moins hors d'attente.

Pour juger donc solidement de leurs dogmes, il faut, comme je l'ai dit, examiner ceux que j'ai nommez *dogmes de Religion*; & si l'on croit qu'ils peuvent suffire, pour obtenir la miséricorde de Dieu, pourvu que l'on vive Chrétieusement; on peut souffrir ces gens là, en attendant que Dieu les éclaire davan-

avantage. Il faudroit examiner de même toutes les autres Controverses, qui sont entre les Chrétiens, & si l'on trouvoit que chaque Secte retînt l'essentiel ; il lui faudroit pardonner toutes ses disputes, & ses spéculations Théologiques, pourvu que de son côté elle voulût pardonner réciproquement aux autres ; car pour avoir la paix, il faut qu'on la veuille des deux côtez. En voila assez, pour le présent. Il faut que nous disions encore un mot d'un livre de Théologie, dont voici le titre.

III. *Tractatus Theologicus de Prædestinatione, Electione & Reprobatione hominum, ad promovendam Concordiam Ecclesiasticam, conscriptus à BARTHOLDO HOLTZFUS, S. Theologie Doctore, & P. P. ord. in Universitate Francofurtana. Editio Altera. Francof. ad Viadrum 1703. in 4. pagg. 190.*

CET Ouvrage est composé de trois Dissertations, dont la première traite de la Prédestination en général. L'Auteur y propose d'abord les sentimens des autres Societez Chrétiennes, dont il juge en peu de mots, dans la Section II. Ensuite il propose les sentimens des *Calvinistes* en particulier, S 6 qu'il

qu'il divise en *Supralapsaires*, *Infralapsaires*, & *Universalistes*. Il réfute les deux premiers sentimens, & soutient que l'*Universalisme* est le sentiment le plus communément reçu parmi les Réformez, & même que le Synode de Dordrecht n'y est pas opposé. C'est ce qu'il ne persuadera ni aux Réformez des Provinces Unies, ni à ceux de Geneve & de Suisse, ni aux Arminiens, qui sont tous convaincus que le Synode de Dordrecht a condamné l'un des articles des Arminiens, qui ne renferme que l'*Universalisme*; aussi certainement que le Concile de Trente a condamné *Luther*. Aussi le Synode Wallon des Provinces Unies, composé de Particularistes, pour empêcher que l'*Universalisme* n'eût cours, a-t-il fait signer aux Ministres Réfugiez le Synode de Dordrecht, il y a quelques années, & fait depuis un reglement, par lequel il est porté que personne ne fera *appella-ble* sans l'avoir signé. Ces Mrs. déposeroient incessamment un Ministre, qui seroit dans les sentimens des Lutheriens sur la matiere de la Prédestination; & les Lutheriens de leur côté ne feront jamais la paix, avec eux, que les décisions du Synode de Dordrecht ne soient anéanties.

Les

Les deux autres Dissertations sont l'une de l'Élection, & l'autre de la Réprobation, où l'Auteur continue à expliquer son sentiment, qui est conforme aux idées des Universalistes de France. Les Réformez d'ici les rejettent, comme une espece d'Arminianisme; & les Arminiens s'en moquent, comme d'une pure palliation des sentimens les plus rigides. Car enfin s'il n'y a que les Elus, qui reçoivent la grace efficace, par laquelle seule on peut être sauvé, comme le disent les Universalistes, aussi bien que les autres; il n'y a qu'eux que Dieu veuille sérieusement sauver; puis qu'il fait bien que personne ne le peut être, que par cette grace efficace. Qu'on dispose les décrets de Dieu, comme l'on voudra; pendant que l'on dira que Dieu ne donne qu'à quelques uns ce qui est absolument nécessaire pour le salut, le Supralapsarianisme, le Particularisme & l'Universalisme seront dans le fonds la même chose. Les Décrets étant tous éternels, que les hommes les rangent comme il leur plaira, cela ne change pas la volonté de Dieu, ni ne produit aucune alteration dans l'exécution. Les Universalistes, approchent plus de la vérité, en paroles, selon le sentiment

des Arminiens ; mais dans le fonds, ils en sont aussi éloignés , que les autres. On peut voir là-dessus l'*Avis d'un Personnage desintéressé* , publié autrefois par Mr. de Courcelles.

ARTICLE X.

I. ATLAS HISTORIQUE, ou Nouvelle Introduction à l'Histoire, à la Chronologie & à la Géographie ancienne & moderne ; représentée dans de nouvelles Cartes, où l'on remarque l'établissement des Etats & Empires du monde, leurs durées, leurs chûtes & leurs différents gouvernemens ; la Chronologie des Consuls Romains, des Papes, des Empereurs, des Rois & des Princes &c. qui ont été depuis le commencement du monde, jusqu'à présent, & la généalogie des Maisons souveraines de l'Europe. Par Mr. C***. avec des Dissertations, sur l'histoire de chaque Etat, par Mr. Gueudeville. A Amsterdam, chez Fr. L'Honoré & Compagnie, 1705. in fol.

ON voit assez, par le titre de ce livre, ce que c'est, & ceux qui le feuil-

feuilleteront en pourront juger facilement. Le peu d'espace que j'ai ici ne me permet pas d'en dire autre chose, sinon que si ce Tome réussit, le Libraire en donnera un autre.

II. QUELQUES personnes, éloignées de ces Provinces, m'ayant demandé ce que c'est que l'*Atlas* de *Blaau*, & de combien de sortes il y en a, j'ai crû pouvoir les satisfaire en peu de mots, à la fin de ce Tome.

C'est un recueil des meilleures Cartes de Geographie, qu'il y eût en ce tems-là, c'est à dire, en 1662. auquel il a été publié, avec de courtes descriptions des païs, qui sont quelquefois de très-bonne main; comme la description de la Grande Bretagne par *Camden*, avec les Cartes de *Speed*, qui font le V. Tome.

On trouve ce recueil en Latin, & divisé en XI. Tomes, *in fol.* où il y a 616 Cartes, ou Figures. En François, on le partage en XII. Tomes; en Flamand, il est en IX; & en Espagnol, en X. mais toute l'Amerique n'est pas traduite en cette Langue.

On trouve aussi l'*Atlas* de *Janson* en Allemand, & il est divisé en IX. Tomes. Celui de *Blaau* est beaucoup plus beau & meilleur. Les Cartes plus
mo-

modernes ne sont souvent que des copies des siennes ; & faites par des gens sans capacité ; pour duper le Public, par la gravure. Ceux qui auront besoin des Atlas de *Blaau*, les pourront trouver chez *Henri Schelte* ; chez qui cette *Bibliothèque* s'imprime.

F. I. N.



IN-

I N D I C E

Des LIVRES du V. Tome.

- I. **A**NTIQUITATES ITALIÆ,
mari Ligustico, & Alpibus vi-
cinae. 13
- II. *Réponse aux objections des Athées,*
contre L'IDÉE DE DIEU. 30
- III. *Vie d'ERASME, tirée de ses Let-*
tres, depuis l'an 1490. jusqu'à l'an
1519. 145
- IV. *Eclaircissement de la doctrine de*
Mrs. CUDWORTH & GREW,
touchant la Nature Plastique & le
Monde Vital. 283
- V. *Défense d'HUGUES GROTIUS*
contre feu Mr. DE MEAUX. 304
- VI. *GROTIUS défendu contre Mr.*
JURIEU. 358
- VII. *Histoire des YNCAS.* 374
- VIII. *Antiquitez d'Espagne de B. AL-*
DRETE. 383
- IX. *JAC. RHENFERDII Pé-*
riculum Palmyrenum. 394
- X. *Considerationes Modestæ &c. G.*
FORBESII. 396
- XI. *JOAN. FABRICII conside-*
ratio Controversiarum. 408
- XII. *B. HOLTZFUS de Præ-*
destinatione. 419
- XIII. *ATLAS HISTORIQ. &c.* 422
Remarques sur l'Atlas de Blaaui. 423
- TA-

T A B L E

Des Matieres contenues dans le V. Tome.

A.

A Dages d' <i>Erasme</i> quand imprimez la premiere fois.	161
<i>Africa</i> , Antiquitez d'Afrique. 391. & suiv.	
<i>Alcias</i> (André) son histoire de Milan.	19. 20
<i>Aleander</i> (Jerôme) Ami d' <i>Erasme</i> .	167
Ames, ce qui nous assure de son existence. 37. que les Athées ne peuvent pas la nier. <i>ibid.</i> qu'ils ne peuvent rendre raison de son origine.	77
<i>Amerique</i> , par qui decouverte.	373
<i>Anthonio</i> (Andrea) Ami d' <i>Erasme</i> .	177
Anges, leur intercession & invocation.	402
Animaux, leur origine, selon quelques uns. 89. 90. où il la faut chercher.	91
Apparitions, preuves de la Divinité. 106. & suiv.	
Athées, qu'ils ne peuvent pas mieux nier l'existence d'une Intelligence parfaite, que celle des Ames.	37. 38
Athées, ce qu'ils répondent à l'objection qu'on leur fait, sur ce que tous les hommes ont cru généralement qu'il y a un Dieu. 65. & suiv. que les anciens Payens ont donné lieu aux objections qu'ils font. 68. 69. pourquoi ils conçoivent Dieu autrement que les autres hommes.	73. 74. 76
Atomes, que ceux qui ont cru que le Monde avoit été formé par leur concours fortuit, ne peuvent point rendre de raison du commencement du genre humain.	87. & suiv.
Atomistes Anciens, sur quoi est appuyé ce qu'ils disent des qualitez sensibles,	34
Attributs de Dieu étroitement liez ensemble.	62. 63
S. <i>Augustin</i> , ses variations.	343
<i>Aurotin</i> (Corneille) que c'est à lui qu' <i>Erasme</i> a adressé la premiere de ses Lettres.	150

B. *Barr*

TABLE DES MATIERES.

B.

B <i>Arri</i> (Gabriel).	15
<i>Basilica Petri</i> (Charles de).	22
<i>Bersale</i> (Anne de) bienfaitrice d'Erasme.	153
<i>Bizari</i> (Pierre) de quoi il traite dans son Histoire.	18
<i>Bohemiens</i> , divisez en trois Sectes.	271
<i>Bonsadio</i> (Jaques).	18
<i>Bassuet</i> , <i>Grotius</i> défendu contre lui.	304. & suiv.
<i>Bracellia</i> (Jaques).	16
<i>Briffe</i> (Germain) Ami d'Erasme.	220
<i>Budé</i> (Guillaume) Ami d'Erasme. 212. se brouille avec Erasme. 222. comparé avec lui. <i>ibid.</i> 227. 261. se brouillent.	228. 231
<i>Bulleiden</i> (Jerôme) établit un Coll. à Louvain.	231

C.

C <i>Alaurensi</i> (Jean Guillaume).	20
<i>Canosse</i> (Louis) Ami d'Erasme.	222
<i>Capella</i> (Galeazzo) auteur de la guerre de Milan.	21
<i>Capella</i> (Galeasse).	26
<i>Capison</i> (Wolfgang Fabritius) Ami d'Erasme.	216
<i>Casella</i> (Pierre Leon).	15
<i>Castiglione</i> (Bonaventura).	16
<i>Castiglione</i> (Jean Antoine).	23
<i>Cavirelli</i> (Louis) les Annales.	26
<i>Chalco</i> (Tristan) son Histoire de Milan.	20
<i>Colet</i> (Jean) Ami d'Erasme.	154. 163. 266
Connoissance, qu'il y a deux sortes de connoissances.	32. 33
Controversistes, quels ils doivent être.	409
Controverses, maniere d'en juger.	412
<i>Cop</i> (Guillaume) Ami d'Erasme.	155. 215
Corps, cause de son mouvement ignorée par les Athées.	77. 78
<i>Cudworth</i> , son sentiment touchant la Nature Plastique, défendu contre Mr. <i>Bayle</i> .	283. & suiv.
<i>S. Cyprien</i> publié par Erasme.	169

D.

D <i>Escartes</i> , ce qu'il dit de la Toute-puissance de Dieu.	53
<i>Descar-</i>	

<i>Descartes</i> , ce qu'on peut lui reprocher.	122. 123
Dieu, qu'il est <i>incompréhensible</i> ; comment on peut répondre aux objections, que font les Athées sur cela. 38. & <i>suiv.</i> qu'on ne sauroit tirer un argument contre son existence, de ce que sa nature est <i>incompréhensible</i> .	42.
Dieu, que la créance d'une Divinité n'est pas fondée sur la crainte que les hommes ont de <i>Pav-</i> <i>nir</i> . 70. 71. 72. de quelle manière le craignent ceux qui supposent qu'il y en a un.	70. & <i>suiv.</i>
Dieu, son existence, comment démontrée par <i>Descartes</i> . 128. 129. 132. & <i>suiv.</i> objections qu'on fait sur son sentiment. <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> comment on y peut répondre.	130. 131.
Divinité, comment on peut démontrer qu'il y en a une. 120. 121. 132. & <i>suiv.</i> son unité.	140
<i>Despius</i> (Martin) son Livre contre <i>Erasme</i> . 210. & <i>suiv.</i> se raccommode avec lui.	241
<i>Dicker</i> (Alexandre).	26
Durée successive, qu'il n'y en a point d'infinie.	47
Durée infinie, comment on la peut concevoir.	50.
	51. 56

E.

E ckius (Jean) censure <i>Erasme</i> . 233. en reçoit une réponse.	257
<i>Ecolampade</i> (Jean) Ami d' <i>Erasme</i> .	224. 251
<i>Enchiridion militis Christiani</i> .	163
<i>Episcopius</i> , défendu contre Mr. <i>Bossuet</i> . 306. & <i>suiv.</i>	337
<i>Erasme</i> , son éloge.	145. & <i>suiv.</i>
<i>Erasme</i> , prébende qu'il avoit en Angleterre. 190. fait Conseiller de Charles V. 191. son Caractère. 192. publié <i>S. Jérôme</i> à Bâle. 199. amis qu'il y avoit, 199. & <i>suiv.</i> fait Chanoine à Courtrai. 207. demande à être dégagé de ses vœux. 207. appelé en France. 212. & <i>suiv.</i> son démêlé avec <i>Le Fevre</i> d'Etables. 225. accusé de favoriser <i>Luther</i> . 233. 237. ses sentimens touchant <i>Luther</i> . 237. 242. 261. son commerce avec <i>Melanchthon</i> . 261. son stile. 262. son com-	

DES MATIÈRES.

- commence avec *Luther*. 264. son sentiment touchant la Réformation de l'Eglise. 273. *Et suiv.*
Erasme, son amour pour l'Etude. 156. ne vouloit pas retourner en Hollande. 158. 198. 194. se veut faire passer Docteur. 160. son voyage en Italie. 167. visite qu'il rendit au Cardinal *Gris-*
mann. 169. rappelle en Angleterre en 1570. comment il y est traité. 173. *Et suiv.* incommode de la gravelle. 178. n'a guère d'argent. 178. *Et suiv.*
183. pourquoi il n'est pas femme. 223. *Et suiv.*
Espagne, antiquitez de ce pays. 385. *Et suiv.*
Etendue, qu'on ne peut s'en former une idée bornée. 490. 50
Eucharistie, sentiments de *C. F. Herli* à-dessus. 403. *Et suiv.*
F *Olieta* (*Uberto*) ses Oeuvres. 27
G *Hilari* (*Cami*) 26
Glarean (*Henri*) Ami d'*Erasme*. 224
Gray, son sentiment touchant le *Monde Vrai* de *Descartes* contre *M. Bayle*. (n. 263). *Et suiv.*
Grotius (*Hugues*) son éloge. 1101. (n. 334). *Et suiv.*
Grotius (*Hugues*) défendu contre *J. B. de B.* 503
H *Arpyes*, d'où est venue cette fable. 1573
Hermin Comte de la Nouvelle Aigle, comment il se vange des Dominicains. 235
Hochstrate (*Jaques*) Dominicain. 235. 270
Hattenus (*Ulric*) Ami d'*Erasme*. 266
I *Dée*, comment on peut se former celle de Dieu. 28. 99
Idées, qu'il y en a qui ne dépendent pas des sens. 34. 35. preuve de cela. *ibid.* *Et suiv.*
S. Jérôme publié par *Erasme*. 217
Jésus-Christ, médiateur en qualité d'homme, a mérité pour lui même. 403
Indifférence de Religion n'est pas la même chose que la tolérance. 316
226.

Infini, qu'on ne peut pas nier qu'il n'y ait eu quel- que chose d'Infini en durée.	44
Infinité de nombre, qu'il ne peut pas y en avoir une.	46.
de grandeur corporelle, pourquoi il ne peut y en avoir.	46.
potentielle.	47.
objection que font les Athées sur cela.	42. 43.
comment prouvée.	44. & suiv.
que l'Entendement humain ne la sauroit comprendre.	45.
nous pouvons en avoir une idée négative.	48. 49
Infinité de Dieux, comment on peut s'en former une idée.	55
Job, livre de Job.	332
Jeve (Paul).	22. 26
Justification, sentimens de G. Forbes sur cette ma- tière.	399. & suiv.

L.

L Laurent Valla, défendu par Erasme.	166
Léon X. fait civilité à Erasme.	205. 212.
reçoit la Dédicace de son Nouveau Testament.	206
Lettres, raison de leur décadence.	219
Leus (Edouard) ennemi d'Erasme.	226. 268. 279
Lightfoot (Jean) s'il a été un plagiaire.	359
Locati (Humbert) son livre quel.	27
Louange de la Rhetorique, quand composée.	176. & suiv.
Louvain, Théologiens de Louvain ennemis d'E- rasme.	1289
Lutber (Martin) quand il commença à paroître.	332.
son éloge.	337. 242

M.

M Arimis (Geronimo de).	18
Médailles Phéniciennes.	387. & suiv.
Merula (Gaudenzio).	16
Merula (George).	28
Miracles qu'il s'en faisoit chez les Payens.	110.
qu'il y en a de deux sortes.	ibid. & suiv.
prou- vent la Religion.	113
Môines leur Religion & leur inimitié pour Erasme.	196. 197. & suiv. 207. & suiv.
leur mauvaise conduite.	239.
comment ils traitoient les Ecrits d'Erasme.	259
Mon-	

DES MATIERES.

Monde, comment formé, selon quelques Modernes. 82. & suiv.

Montjoie (Guill. de) Ami d'Erasme. 152. & suiv.

Morena (Othon) son Histoire de Lodi. 23

Morus (Thomas) Ami d'Erasme. 176. son portrait par Erasme. 268. & suiv.

N.

Nature Plastique, qu'elle n'est pas la forme substantielle. 290. & suiv.

Nouveau Testament, d'Erasme publié pour la première fois. 215. pour la seconde. 250. attaqué par les Moines. 252

O.

O Rigene préféré à S. Augustin par Erasme. 284
Osio (Felix). 25

P.

P Acaus (Richard) Ami d'Erasme. 267

Palmyre, caracteres des Palmyreniens. 394

Paras, ce qu'on en doit penser. 255

Peres Grecs Semi-pelagiens. 346

Perfection, qu'on la doit concevoir avant l'Imperfection. 58

Peruviens, remarques sur ces peuples. 378

Phéniciens, leur Langue. 393

Philippe de Bourgogne Ami d'Erasme. 230

Philosophie, qu'elle mène droit à l'idée de la Divinité. 76. & suiv.

Plutarque, ce qu'il dit des superstitieux. 63. 64

Posséder, s'il y en a eu. 108. exemple sur cela. 109

Prieres pour les morts, sentimens de G. Forbes là-dessus. 401

Proetus, si S. Augustin l'a cité. 372

Prophetes, preuves de la Religion. 113. & suiv.
qu'il y en a qu'on ne peut attribuer qu'à la pré-
science de Dieu. 115. 116. 119

Puissance infinie de Dieu, ce qu'en disent les A-
thées. 33. comment on la doit concevoir. 34. 35

Purgatoire, sentimens de G. Forbes là-dessus. 402

Puteanus (Erycius). 26

Pyghards en Boheme, quelles gens c'étoient. 271

Q. Quin-

TÂBLE DES MATIERES.

Quinte. *Curse*, publié par *Erasme*. 230

R.

Raïson, que c'est elle qui juge des Sens. 32. que *Democrite* a reconnu cette vérité. 32. 33.
 Religion, son origine, selon les Athées. 65. & *suiv.*
 comment on récite leur sentiment. 70. & *suiv.* 91. &
suiv. 100. & *suiv.* ce qu'en pensoit *Hobbes*. 105
 Religion des Moines. 193. & *suiv.* 207.
 Reliques, quelles sont les vraies reliques des Saints. 218
Resurrection, si elle a été crue de *Job*. 364
Renclin (Jean) raison qui étoit entre lui & *Erasme*. 236
Ripamonte (Joseph). 21
Rome, louée par *Erasme*. 202

S.

Sacco (Bernardo) son Histoire de Pavie. 24
 Saints, leur intercession & invocation. 402
 Sapience de Salomon. 335
 Semi-pelagianisme approuvé dans l'Eglise Romaine. 305.
 342
 Sens, qu'on ne peut pas les confondre avec la Connoissance & l'Intelligence. 31. 32. qu'on ne sauroit soutenir que nous ne concevions rien que ce qui les frappe. 35
Servat, Chanoine Régulier, Ami d'*Erasme*. 192. & *suiv.*
Silvius, tour qu'il fit à *Erasme*. 249
 Sociniens, maniere de juger des controverses que nous avons avec eux. 412. & *suiv.*
Quetone publié par *Erasme*. 248

T.

Théologie, recueil d'opinions incertaines & contradictoires, selon les Athées. 60. qu'on ne doit pas tirer cette conséquence des contradictions des Théologiens. 61
Thomistes, comment ils détruisent la Sainteté de Dieu & la Justice. 64
 Tolerance nécessaire. 307. 316
 Turcs, comment on doit les convertir. 244. & *suiv.*

V.

Vérité immuable. 123. & *suiv.*
Veron (François). 407
Vetilius, devin, dans quel tems il a vécu. 117
Villanova (Jean Baptiste). 25
Vivus (Jean Louis) Ami d'*Erasme*, son éloge. 281

Z.

Zanchi (Jean Chrysostome). 24

F I N.





